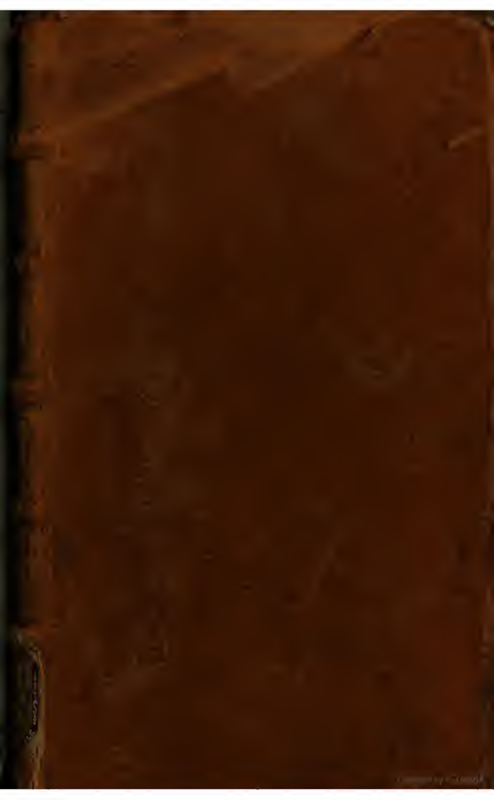


ŒUVRES DU P. RAPIN,

QUI CONTIENNENT LES

COMPARAISONS DES GRANDS HOMMES DE L'ANTIQUITÉ,

Qui ont le plus excellé dans les belles Lettres.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée du Poëme des Jardins.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE.
M. D. CC. XXV.

LE DESSEIN
DE CET OUVRAGE
En general & en particulier.

CEt Ouvrage, qui peut servir de regle à ceux qui se mêlent d'écrire & de parler, est un Recueil de huit volumes, sur toutes les matieres principales, qui regardent les belles lettres, tous composez les uns aprês les autres, sans aucun raport particulier entre eux. Ce fut d'abord pour rétablir le goût des bonnes choses un peu gâté par un esprit d'érudition trop profonde, qui regna le siecle precedent. Mais comme on doit convenir, qu'on ne peut rien sçavoir en perfection dans les belles lettres, que par le commerce des Anciens: & que quelque genie qu'on ait, quand on se pique de science, on ne peut y réüssir sans un goût particulier pour la plus pure & la plus saine antiquité: j'ay crû qu'il falloit commencer par bien établir ce goût. Et c'est ce que j'entreprens principalement en ce Recueil. Car personne ne doute que les ouvrages des Anciens ne soient les sources les plus pures, d'où l'on peut tirer ces richesses & ces tresors, d'où se forme le bon sens, & d'où naît ce discernement admirable, par lequel on distingue le vray d'avec le faux dans les beautez de la nature, ausquelles il faut s'attacher pour bien sentir celles de l'art.

C'est ce qui doit obliger les Sçavans à s'interesser en cet Ouvrage: où je leur propose des modeles de toutes les sciences à imiter dans le Tome *des Comparaisons*, & des regles à suivre dans le Tome *des Reflexions*. C'est à dire, que je renferme en ce dessein, comme en abregé, tout ce qu'il y a d'exquis dans les belles lettres. Car après tout, c'est un des défaux de nôtre âge: qu'on ne s'attache pas assez à ces grands Originaux, qui font les seuls qu'il faut se proposer, pour se former l'esprit. Alcibiade, qui par son exemple & par l'estime qu'il avoit pour les bons Auteurs, servit si fort à polir son siecle, & à cultiver cette finesse de discernement, qui regnoit à Athenes, étoit de ce sentiment: lors qu'ayant un jour trouvé un Sçavant, qui se piquoit de belles lettres: & qui n'avoit pas les livres d'Homere, il le méprisa, ne comprenant pas comment on pouvoit faire le Sçavant, sans avoir quelque commerce avec cet Auteur, & sans le connoitre. Car c'étoit alors la regle pour devenir Sçavant, & pour cultiver son esprit, que de s'attacher à l'étude de ces grands Hommes. Et tout bien consideré, on ne trouve rien de sain ny rien de solide, que dans le commerce qu'on peut avoir avec eux. Il n'y a rien de faux dans leur esprit, rien d'égaré dans leurs manieres, rien d'affecté dans leur caractere: tout y va au bon sens, pour lequel ils avoient un goût si seur, que ces expressions brillantes, qui éblouïssent les gens du commun, & tout cet attirail de beaux sentimens, & de

Plutarc. in Alcib.

de belles pensées leur étoient entierement inconnuës. Ainsi dès qu'on s'écarte de ces sources si pures, on est sujet à prendre des détours, & à ne pas marcher seurement dans la voye des belles lettres: qu'on ne peut bien aprendre que par eux.

Car comme la plus grande ambition de ces grands Genies, destinez pour l'instruction des autres, étoit de servir le public de leurs lumieres, & de ne rien cacher qui pût profiter aux siecles à venir: ils s'étudioient à ne point faire de faux pas dans cette vaste carriere des Arts & des Sciences, qu'ils ne cultivoient que pour cultiver l'esprit. C'étoit du tems que la vertu plaisoit par elle-même, sans ces ornemens exterieurs dont la fortune prend quelquefois plaisir de la parer: & que le plus grand combat parmy les Sçavans étoit de ne rien dissimuler de ce qui pouvoit instruire la posterité. Il faut donc s'en tenir à l'avis de ce Philosophe Romain. Il y a des esprits, dit-il, destinez à être les Maîtres des autres par la superiorité de leur genie, ausquels il faut s'attacher, pour se nourrir en quelque façon de leur suc & de leur substance, si l'on veut faire un fonds solide dans les sciences.

Cum adhuc nuda virtus placeret, vigebant artes ingenuæ, summumque certamen inter homines erat, ne quid profuturum seculis diu lateret. *Sat.*

Certis ingeniis immorari & innutriri oportet... qui nullius ingenio se familiariter applicant, omnia cursim transmittunt. *Senec. epist.* 1 1.

Je ne diray rien de l'excellence & du prix de ces lettres, sans lesquelles la vie ne peut presque avoir aucune douceur ny aucun agrément pour un honnête homme: parce que l'on trouve dans le commerce de ces sciences tous les plaisirs de l'ame & tous les delices de l'esprit, comme dans un tresor caché. Il est vray que l'on ne peut parve-

Vitam esse insuavem sine his literis & studiis. *Cic. l.* 1. *de Orat.*

parvenir presque à aucun degré de politesse, ny de cette honnêteté qui fait le commerce le plus doux de la vie, que par quelque teinture de ces facultez, & par quelque connoissance de ceux qui y ont excellé. Ce ne fut que par là que Mecenas devint le Favory du plus grand Empereur du monde, & le plus honnête homme de la Cour la plus polie qui ait peut-être jamais été. Outre qu'il avoit un discernement exquis pour tous les ouvrages d'esprit, il en faisoit luy-même : & il encourageoit ceux qui avoient du genie pour les lettres, encore plus par son exemple que par ses liberalitez: car il faisoit de beaux vers. Quintilien avoit conceu une si haute idée de l'excellence de ces études, qu'il ne peut s'empêcher de plaindre Germanicus de sa destinée, étant d'une naissance à gouverner un jour l'Empire, & à devenir le Maître du monde, sans laquelle il auroit été le plus sçavant & le plus bel esprit de son siecle. Et ce même Auteur qui jugeoit si bien de tout, a de la peine à excuser Cesar, de ce que son ambition & les vastes projets qu'il avoit de s'élever, l'avoient empêché de porter son éloquence à ce degré de perfection que luy promettoit la grandeur de son genie, dans lequel il y avoit quelque chose de divin, à ce qu'il pretend.

Voilà quels étoient les sentimens de ces grands Hommes sur le sujet de ces sciences, dont je fais icy l'abregé : voilà l'estime qu'ils en faisoient. Et j'espere qu'on me sçaura gré du Recueil que j'en donne, pour aprendre à nôtre siecle une nouvelle ma-

Constat Mecœnatem fuisse literarum peritissimum & plura carmina composuisse. *Servius in 2. Georg. Virg.*

Germanicum Augustum ab institutis studiis deflexit cura terrarum : parumque diis visum est esse eum maximum Poëtarum. *Quintil. l. 10. c. 1.*

Concedamus Cæsari, ut propter magnitudinem cogitationum & occupationes rerum minus eloquentia effecerit quam divinum ejus ingenium postulabat. *Quintil. de Dialog. Orat.*

niere d'enseigner ces sciences; par l'autorité; en luy proposant de grands exemples; & par la raison, en luy donnant les plus belles maximes qu'on puisse donner, pour un dessein si important. Plutarque raconte que ce Marcellus, qui fut cinq fois Consul, & qui combattit Annibal en tant de rencontres, fut le premier qui donna à Rome l'amour des belles choses, par les tableaux & par les statuës qu'il y fit aporter de Syracuse, en les exposant au Public. C'est ce que je voudrois tâcher de faire, c'est à dire, d'affectionner nôtre siecle aux belles lettres, en luy proposant les grands modeles, que je luy propose sur cela. C'est même une espece de methode de devenir sçavant pour les gens de qualité, sans les obliger à descendre dans un détail trop mécanique de preceptes, & sans tomber dans les minuties de la construction & de la Grammaire, qui est toûjours desagreable aux gens d'un esprit déja avancé. *Plut. in Marcell.*

C'est le dessein de ce Recueil en general; le voicy en particulier, dans le détail des huit volumes qui le composent.

Je commence ce premier Tome par l'Eloquence, la plus necessaire des facultez comprises en ces deux Volumes; parce qu'elle est propre à tout. Je la propose par la comparaison des deux modeles les plus achevez qu'elle ait jamais eus, Demosthene & Ciceron, qu'on ne peut étudier sans devenir éloquent, ou du moins sans s'affectionner à bien parler & à bien écrire. J'explique dans la Preface de cet-

te Comparaison la regle que j'établis pour la bien faire, que j'ay prise d'Aristote ; ce qui me donne lieu de traiter ce qu'il y a de plus essentiel dans l'Eloquence. Mais rien n'est plus capable de bien faire comprendre cette regle, que le different de Ciceron & de Brutus sur la maniere la plus parfaite de parler en public, que j'ay tirée des Epîtres de Ciceron à son amy Pomponius Atticus, qui m'ont servy de memoires pour bien expliquer une avanture si curieuse pour tous ceux qui se piquent d'Eloquence. Et cette dispute entre ces deux grands Hommes sur un sujet si digne de leurs observations, peut servir d'ouverture à la decision de cette comparaison, & d'un grand éclaircissement à cette difficulté.

Le deuxiéme Volume, qui est la Comparaison d'Homere & de Virgile, regarde moins les personnes de ces deux grands Hommes, dont on sçait peu de chose, que leurs Poëmes. Sur quoy roule toute cette Comparaison, qui contient ce qu'Aristote & ses Commentateurs ont remarqué de plus singulier sur le Poëme Epique, dont ce Volume est un veritable Traité : quoy que je n'aye rien laissé échaper du genie & du caractere de ces deux Auteurs, dans lesquels il n'y a rien à perdre, & tout y est à observer.

Le troisiéme Volume, est la Comparaison de Thucydide & de Tite-Live, qui est un vray abregé de l'Histoire du Peloponese & de l'Histoire Romaine. Car aprés avoir comparé les deux Historiens

dans

dans toute l'étenduë de leur esprit & de leur caractere, je compare leurs ouvrages, & je ne laisse rien à y observer, pour en faire un parallele plus exact & plus juste. C'est une vraye étude du sublime que ce traité, dont ces deux Auteurs ont été de grands Maîtres : l'abregé des deux Histoires a quelque chose de bien curieux.

Le quatriéme Volume, est la Comparaison de Platon & d'Aristote, où après avoir dit tout ce qui regarde les differentes circonstances de leur vie, & tout ce qui regarde leurs personnes, je fais une comparaison de leur doctrine dans toutes les parties dont elle est composée, c'est à dire, de leur Logique, de leur Morale, de leur Physique & de leur Metaphysique : ce qui est terminé par une Histoire des avantures de l'une & de l'autre doctrine. Et cette Histoire a quelque chose d'assez particulier en ce genre, sur tout pour ceux qui cherchent à connoître un peu à fond ces deux Philosophes. A quoy l'on peut ajoûter, que par tout ailleurs il ne se trouve point un si grand détail, de ces huit Sçavans, dont je fais les Comparaisons, ny rien qui puisse donner une plus grande idée de leur merite, ny une plus parfaite connoissance de tout ce qui a du raport à leur caractere.

Le second tome est des Reflexions sur l'Eloquence, sur la Poëtique, sur l'Histoire, & sur la Philosophie, & dans le même ordre que les Comparaisons.

Le premier Volume qui contient les Reflexions sur l'Eloquence, a trois par-

ties : les Reflexions sur l'Eloquence en general selon l'usage qu'elle a dans tous les lieux où l'on parle : sur l'Eloquence du Barreau, & sur l'Eloquence de la Chaire. Sur quoy tout ce qui peut s'observer dans l'usage de ces trois sortes d'Eloquence est exactement observé, avec toutes les regles que chacune demande par son caractere dans un assez grand détail.

Le deuxiéme volume qui est des Reflexions sur la Poëtique, dévelope toutes les diverses especes de vers, leurs differens caracteres, & renferme tout ce qui se peut dire de la Poëtique en general. Mais ce qu'il a de particulier, est qu'il contient un jugement de tous les Poëtes qui ont écrit depuis près de deux mille ans, en Grec, en Latin, en Italien, & en Espagnol, & presque dans tous les genres de Poësie. On descend en ce volume dans le détail de toutes les differentes especes de Poëmes, & dans ce qu'elles ont de particulier : tout cela est mêlé de maximes, de regles, de principes, de reflexions qui vont à donner une connoissance assez exacte de cet art.

Le troisiéme Volume est proprement une instruction assez circonstantiée de l'Histoire, par des exemples pris des Historiens anciens & modernes, & par des regles. Il explique quelle est l'intention de l'Histoire, ce qu'elle pretend, où elle va, & qu'elle est sa fin. De là il descend dans la discussion des questions principales qu'on peut faire sur ce sujet : il enseigne quel doit être le style le plus propre à l'Histoire,

toire, & de quelle maniere elle doit être écrite; si la noblesse ou la simplicité de l'expression luy convient le mieux; en quoy consiste la pureté & la simplicité du stile de l'Histoire; quelle doit être sa matiere & sa forme; que ce n'est que par la verité qu'elle plait, & qu'elle va à son but; de quel caractere doit être sa narration, avec les circonstances qui la composent, ses transitions, ses figures, ses descriptions, ses harangues, les portraits qu'elle fait des personnes, ses reflexions, ses digressions, & tout ce détail qui regarde la Rhetorique de l'Histoire. Il conclud enfin ce traité par la description qu'il fait du genie de l'Historien, de sa capacité & de sa Morale; à quoy il ajoûte un jugement de tous les Historiens Grecs & Latins, Italiens & Espagnols: c'est ce que contient ce troisiéme volume.

Le quatriéme, qui est sur la Philosophie, explique les commencemens, les progrés, la décadence, & toutes les differentes avantures de cette science, dans les tems differens où elle a eu cours. Il expose les caracteres des premiers Philosophes depuis Pythagore, jusques à la derniere secte des Academiciens, qu'il distingue exactement dans les trois regnes differens de l'Academie. Et après avoir purifié la Philosophie en general, de tous les défaux & de toutes les foiblesses, dont la plûpart des Philosophes vrais ou faux, l'avoient remplie: après luy avoir ôté ce qu'elle a d'impur, ou de faux par l'imperfection de leurs idées & de leurs manie-

res, pour en faire une occupation d'esprit, agreable & honnête ; ce Volume propose un abregé de Logique, de Morale, de Physique & de Metaphysique de tous les anciens Philosophes ; mais plus particulierement de Platon, d'Aristote, de Zenon & d'Epicure, qui est une espece de recueil de ce qu'il y a de plus curieux dans ces quatre Auteurs, sur ces quatre parties de la Philosophie : sans y oublier les sentimens des Philosophes modernes, & sur tout ce que Gassendy & Des-Cartes ont de singulier dans leur Physique : c'est à dire, le fort & le foible de l'un & de l'autre en cette partie. Enfin la conclusion de ce Traité, est une observation toute particuliere, sur l'usage qu'on doit faire de la Philosophie pour la Religion, qui contient une espece d'abregé de toutes les demonstrations que les Apologistes anciens & modernes nous ont laissées, pour établir nôtre foy, & pour nous aprendre à être Chrêtiens avant que d'être Philosophes, ou à n'être Philosophes que pour être encore plus Chrêtiens.

LA
COMPARAISON
DE
DEMOSTHENE
ET
DE CICERON.

A

SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE BOUILLON.

ONSEIGNEUR,

Je ne sçay si le present que je fais à VÔTRE ALTESSE *pourra meriter son attention dans le tems qu'elle est occupée à la plus grande affaire de l'Univers. Mais,* MONSEIGNEUR, *dans les occupations les plus importantes, il y a des momens destinez pour délasser l'esprit. Ce sont quelques-uns de ces momens que je demande à* VÔTRE ALTESSE *pour la lecture de cet Ouvrage, qui ne feroit pas inutile au public s'il pouvoit vous donner du plaisir. Mais ce n'est pas seulement l'interêt public qui m'oblige à vous l'offrir, c'est aussi le mien particulier. Car comme il s'agit icy de juger des deux plus grands Orateurs qui ayent jamais été, & de faire un discernement juste de leur éloquence, qui le peut*

mieux

mieux que vous, MONSEIGNEUR, qui êtes né naturellement éloquent? L'art de persuader tout ce que vous voulez, par celuy que vous avez de plaire, en tout ce que vous dites, est un present que vous avez receu de la nature, par lequel vous êtes déja plus Grand que par vôtre fortune, & plus Grand même que par vôtre naissance: puisque c'est ce don admirable que vous avez de plaire, qui vous a fait Cardinal dans le cœur de tout le monde, avant que vous l'ayez été dans le Consistoire.

C'est aussi par ce talent si extraordinaire que vous avez merité l'aprobation publique dans un âge, où l'on ne pense pas encore à la rechercher, & c'est cette aprobation si universelle qui a sollicité vôtre nomination auprès du Roy, & qui luy a fait dire cette parole si memorable pour sa gloire & pour la vôtre: Qu'il ne vous auroit pas élevé à cette dignité, s'il se fût trouvé dans son Royaume un Sujet plus digne de la remplir.

C'est maintenant, MONSEIGNEUR, que VÔTRE ALTESSE *fait voir dans l'Assemblée la plus celebre de la terre, que la renommée qui exagere toûjours, ne vous a point flaté. Quelque favorables que vous ayent été les bruits, dont elle a prevenu les esprits de la Capitale du monde; il n'est pas possible que le Conclave n'ait eu de l'étonnement de trouver en* VÔTRE ALTESSE *ce qu'on ne peut attendre des plus grands genies, qu'après une longue experience.*

Mais, MONSEIGNEUR, si Rome n'a pas perdu le souvenir du Pere dont vous êtes né, & qui est un des Princes souverains à qui elle a rendu plus d'honneur, que ne

ne devoit-elle pas attendre d'un nom consacré par tant de Heros, & du digne fils d'un des plus grands Hommes du monde?

Elle n'a sans doute pas oublié que sous le Pontificat d'Urbain VIII. il fut fait Generalissime de ses armes, & qu'on n'eut besoin que de sa reputation & de sa presence pour soûmettre les ennemis du saint Siege. Je ne finirois pas, MONSEIGNEUR, *si je voulois ajoûter icy tout ce qu'on peut dire de Vous & de la grandeur de vôtre Maison. Mais vôtre modestie m'arrête; & me reproche même d'en avoir déja trop dit. Ce sont aussi les seules fautes que je suis capable de commettre dans ce qui regarde* VÔTRE ALTESSE. *J'ose croire qu'elle en est bien persuadée, puis qu'il n'est pas possible qu'elle ait oublié par combien de bontez elle m'a engagé à être toute ma vie avec un profond respect & un dévouëment sans égal.*

DE VÔTRE ALTESSE

MONSEIGNEUR,

Le très-humble, & très-obéïssant serviteur RAPIN, de la Compagnie de JESUS.

AVER-

AVERTISSEMENT.



UELQUE soin que j'aye pris de ne rien negliger, dans une Comparaison aussi importante qu'est celle de ces deux Orateurs, & quelque secours que j'aye pû tirer de Plutarque & de Quintilien, pour la faire plus exacte : j'avoüe que j'y trouve encore de grandes difficultez par le different que Ciceron eut avec Brutus sur l'Eloquence. Brutus étoit devenu amy de Ciceron, par l'entremise de Pomponius Atticus, leur amy commun. Ciceron qui avoit le goût exquis pour le vray merite, fut si touché de celuy de Brutus; il luy trouva tant de genie pour l'Eloquence, tant de naturel pour les belles choses, tant de vertu dans l'ame, tant de probité, tant de goût enfin pour la gloire, qu'il en fut épris. Il est vray que Brutus étoit un de ceux qui s'attiroit alors davantage l'estime de tous les honnêtes gens de Rome. Ce fut par toutes ces belles qualitez qu'il merita l'amitié d'Atticus, l'homme le plus accomply de la Republique, qui par le choix qu'il avoit fait d'une vie privée, en renonçant aux charges, ne laissoit pas que d'être en quelque sorte de commerce avec tous ceux qui gouvernoient l'Etat. Car il fut amy de

de Pompée, de Cesar, de Ciceron, d'Antoine, d'Octavius, de Lepidus & de tous les autres. Brutus voulut aussi être de ses amis dès qu'il commença à le connoitre, & il le fut bien-tôt d'une telle maniere, qu'Atticus le prônoit par tout : il en parla le premier à Ciceron, & ce fut luy qui fut le lien le plus étroit de ces deux cœurs. Ciceron avoit alors près de soixante ans, & Brutus en avoit trente ou environ. L'Eloquence fut leur premier commerce. Atticus prit plaisir à les commettre ensemble sur cela, pour les faire parler ; non pas pour les broüiller, car il n'en étoit pas capable : mais pour donner à Brutus plus d'idée de Ciceron, si étably de ce côté-là, & pour les unir encore plus.

Ils furent d'abord prevenus de tant d'estime l'un pour l'autre, que jamais peut-être amitié ne fit plus de progrés en moins de tems. Mais parmy tant de belles qualitez qui les lierent si étroitement, ils ne laisserent pas de se trouver de different sentiment sur l'Eloquence, lorsque le calme des affaires leur permettoit d'en disputer, & que la Republique n'étoit pas encore en proye à l'ambition de ceux qui s'y distinguoient. Atticus pour les accommoder sur le different qui les partageoit, conseilla à Ciceron d'écrire son sentiment sur l'Eloquence : ce que Brutus, pour marquer sa docilité témoigna souhaiter avec ardeur.

Bruto nuper scripseram togatu tuo. *Cic. epist. ad Att.* 23. *lib.* 14.

Ciceron l'entreprit, seur qu'il étoit de sa

Cum precibus Bruti adductus

sa vieille reputation sur cet article. En effet, on le reconnoissoit pour le plus éloquent de son siecle, & les Orateurs les plus celebres luy cedoient tellement pour l'Eloquence, qu'il dit luy-même qu'Hirtius & Dolabella qui étoient alors les plus éloquens de Rome n'étoient que ses disciples, comme il l'écrit à Petus. Enfin, tous ses sentimens sur cet art de parler étoient alors d'un si grand poids, qu'il ne douta point qu'un jeune homme comme Brutus ne se rendît à ses raisons. Ce fut à ce dessein qu'il écrivit le traité du caractere d'Eloquence le plus parfait, dont il ne nous est resté qu'un fragment. Mais il fut bien surpris quand il sceut que Brutus n'en étoit pas content, comme il le manda à Atticus. Ciceron piqué de la liberté de ce jeune homme, qui jugeoit si peu favorablement du genre d'éloquence qu'il luy proposoit, *Plut aux Dieux*, dit-il, *l'avoir entendu haranguer*, afin d'avoir de quoy juger de luy. Mais ce qu'il souhaitoit arriva peu après. Brutus fit un discours au Capitole & l'envoya à Ciceron qui en fut charmé. Voicy ce qu'il en écrit à Atticus. *Brutus m'a envoyé son discours... je l'ay trouvé très-bien écrit, il ne s'y peut rien ajoûter.* Et il dit pour s'expliquer encore davantage, *qu'il a tellement exprimé ce qu'il pense du caractere le plus accomply de l'Eloquence, qu'il ne se peut rien imaginer de mieux.* Cela me paroît d'une grande ame dans Ciceron, qui donne si liberalement son aprobation à un jeune homme, qui le desa-

scripsissem ad eum de optimo genere dicendi, tibi scripsit sibi illud non probari. *Ibid.*

Hirtium & Dolabellam discendi discipulos habeo, cœnandi magistros. *Ep. fam. l. 9. ep. 16.* *De optimo genere Or.*

Tibi scripsit sibi illud quod mihi placet non probari. *Cic. ad Attic. ep. 23. lib. 14.*

Utinam liceat isti concionari. *Ibid.*

Brutus misit ad me orationem suam, est scripta eloquentissime sententiis, verbis, ut nihil pos-

desaprouvoit si librement. C'est ce qu'il mande à Atticus, qu'il avoit trouvé toute la pureté, toute l'élegance, toute la delicatesse, toute la beauté enfin dont ce discours étoit capable. Il avouë que tout y étoit dans un degré de perfection, où il ne se pouvoit rien ajoûter, ny pour les sentimens ny pour les paroles. Quel plaisir de voir un discours si achevé en toute maniere, & dont Ciceron paroît si content! quoy que Brutus le fût si peu du discours; que Ciceron luy avoit envoyé. Qu'une telle sincerité me paroît heroïque!

sit ultra. *Ibid.*

Quod judicium habet de optimo genere dicendi, id ita consecutus in ea oratione, ut elegantius nihil esse possit. *Ibid.*

Mais après tout, Ciceron ne laisse pas d'y trouver à redire, par un trait de critique d'une grande delicatesse, en luy reprochant que dans un discours si accomply, il n'avoit pas gardé toutes les bienséances du caractere de sa personne. En effet, il y avoit à redire: c'étoit Brutus qui parloit au peuple dans le Capitole, c'étoit de la liberté dont il parloit, après la mort de Cesar: il venoit de délivrer sa patrie du Tyran: c'étoit à ceux qui venoient de faire cette belle action à qui il parloit. *Pour moy*, dit Ciceron, *si j'eusse eu un si grand sujet à traiter, j'aurois parlé avec plus d'ardeur. Car vous voyez bien*, dit-il à Atticus, *ce que demandoit la personne de celuy qui parloit.* Il s'agissoit de la liberté à un peuple, qui en étoit souverainement jaloux, & qui commençoit à respirer des frayeurs de la servitude par la mort de Cesar. A la verité, dit Cice-

Ego si illam causam habuissem, scripsissem ardentius: vides quæ sit persona dicentis. *Epist. 2. l. 15. ad Attic.*

Ciceron, je n'aurois pas été peut-être si poly ny si élegant que Brutus: mais j'aurois paru plus transporté de mon sujet & plus émeu. Et si vous voulez vous-même, dit-il à Atticus, faire un peu de reflexion à la vehemence de Demosthene, & à cette éloquence, dont les traits étoient autant de foudres à quoy rien ne resistoit, ce qui le rendoit si terrible & si admirable, vous serez de mon avis, & qu'on peut dire fortement ce qu'on veut dire poliment. Je conviens pour moy que dans le caractere qu'avoit pris Brutus d'être poly & delicat, comme on l'étoit à Athenes, il ne pouvoit rien faire de plus achevé. Mais toute la perfection de l'éloquence ne consiste pas dans cette élegance: il y a une éloquence forte, mâle, vigoureuse qui triomphe de tout; comme il y en a une douce, agreable & charmante, qui se rend maîtresse de tout.

Sed si recordabere Demosthenis fulmina, tum intelliges, &c. *Ibid.*

Intelliges posse & ἀττικώτατα gravissime dici. *Ibid.*

J'ay crû que cette avanture, dont je trouve toutes les circonstances dans la 23me Epître du quatorziéme livre, & dans la premiere du quinziéme livre des Epîtres de Ciceron à Atticus, pourroit contribuer à faire mieux comprendre la regle que je donne pour comparer ces deux Orateurs: à faire même ouvrir les yeux aux intelligens pour entrevoir, qu'il y a de differentes manieres d'éloquence, lesquelles peuvent être chacune dans leur genre souverainement parfaites; & pour faire sentir à tous ceux qui se mêlent de par-

parler, ce qu'il y a d'essentiel en la suite de cette Comparaison, & que rien n'est plus solide que le fondement que j'établis dans le jugement que je fais de ces deux Orateurs.

Enfin, pour me reduire au dessein particulier de cette Comparaison, je declare que ce n'est que pour donner à nôtre siecle un modele accomply d'éloquence: car on n'aura pas de peine à convenir que Demosthene & Ciceron ont porté l'un & l'autre, cet art au plus haut point de perfection, dont il est capable. Ainsi il est à croire que nous aurions plus d'excellens Orateurs pour la Chaire & pour le Barreau, si on les étudioit davantage. Ils ont même tous deux si fort vêcu en grands Seigneurs dans leur Republique; que leur vie pourroit servir d'instruction aux gens de qualité: & il se trouve une si grande étenduë de merite dans ces deux Orateurs, que non seulement ils pourroient servir de modele aux Magistrats & aux hommes d'Etat; mais aussi à tous ceux qui se piquent ou de grandeur d'ame, ou d'élevation d'esprit.

L'importance de cette Comparaison est d'établir une regle pour la bien faire. Aristote la donne au ch. 2. du liv. 1. de sa Rhetorique, quand il dit, que la fin de l'éloquence est la persuasion, & *qu'il y a trois choses principales qui servent à persuader, le merite de celuy qui parle, la disposition de ceux à qui il parle, & la maniere dont il parle.* Surquoy on forme une regle

regle pour comparer ces deux Orateurs. Dans la premiere partie on compare leur merite personnel, qui consiste en la probité & en la capacité. On fait un portrait du caractere de l'esprit des Grecs & de celuy des Romains, tel qu'il étoit du tems de Demosthene & de Ciceron, dans la seconde partie : & dans la troisiéme, qui est la maniere dont on parle, on fait un abregé de leur éloquence. Mais quand on se mêle de parler de ces grands Hommes, il s'en faut tenir au sentiment de Quintilien qui les a si bien connus : voicy ce qu'il conseille à ceux qui en veulent juger.

De tantis viris modeste & circumscripto judicio pronunciandum, ne quod plerisque accidit, damnent qua non intelligunt. Quintil. lib. 10. cap. 1.

TABLE

Des Chapitres des Comparaisons du I. Tome.

La Comparaison de Demosthene & de Ciceron.

CHAP. I. *Eloge de Demosthene & de Ciceron pour donner une idée de la grandeur de leur merite.* Pag. 1
II. *Les Sçavans n'ont osé decider dans la Comparaison de ces deux Auteurs.* 3
III. *Etablissement de la regle sur laquelle on doit faire la Comparaison.* 5
IV. *Comparaison de la capacité de ces deux Auteurs.* 9
V. *De la seconde qualité pour persuader qui est la probité.* 17
VI. *De la probité de Demosthene.* 18
VII. *De la probité de Ciceron.* 20
VIII. *En quoy la reputation de ces deux Orateurs fut attaquée.* 24
IX. *Comparaison des autres qualitez de leurs personnes.* 29
X. *Qu'il faut considerer la disposition d'esprit de ceux à qui l'on parle pour persuader.* 32
XI. *Quel estoit le caractere de l'esprit des Grecs du tems de Demosthene.* 34
XII. *Le caractere de l'esprit des Romains du tems de Ciceron.* 39
XIII. *De la troisiéme partie necessaire à la persuasion, qui est de la maniere dont on doit parler, &c.* 41
XIV. *Le caractere de l'éloquence de Demosthene.* 49
XV. *Des effets de l'éloquence de Demosthene & des éloges que les Anciens luy ont donnez.* 55
XVI. *Le caractere de l'éloquence de Ciceron.* 58
XVII. *Les effets & les éloges de l'éloquence de Ciceron.*

ceron. 63
XVIII. *La comparaison des caracteres des deux Orateurs.* 68
XIX. *Laquelle des deux manieres est la meilleure.* 77
XX. *Eclaircissement de quelques difficultez qui restent sur cette Comparaison pour la conclusion du discours.* 83

TABLE

De la Comparaison d'Homere & de Virgile.

CHAP. I. DU *prix des deux Poëmes d'Homere & de Virgile.* 97
II. *De quelle maniere il faut considerer ces deux Poëmes pour en juger.* 98
III. *Comparaison des deux fables de l'Iliade & de l'Eneïde.* 102
IV. *Comparaison des deux Heros.* 105
V. *Lequel des deux Heros est le plus brave.* 109
VI. *De l'ordonnance de la fable des deux Poëmes.* 113
VII. *Des mœurs.* 122
VIII. *Des sentimens.* 124
IX. *Des paroles.* 127
X. *Reflexion sur l'expression d'Homere & de Virgile.* 129
XI. *Distinction du caractere de Virgile d'avec celuy d'Homere.* 133
XII. *De l'unité du sujet & du tems des deux Poëmes.* 136
XIII. *La comparaison des beaux endroits de ces deux Auteurs.* 139
XIV. *Qu'Homere a un air plus moral & plus sententieux que Virgile.* 150
XV. *De quelle maniere Homere a la gloire de l'invention sur Virgile.* 152

XVI. *De l'Exorde des Poëmes d'Homere & de Virgile.* 154
XVII. *Conclusion du discours.* 158

TABLE

de la Comparaison de Thucydide & de Tite Live.

CHAP. I. *Le dessein de cet Ouvrage & les difficultez qui s'y rencontrent.* 179
II. *Comparaison des personnes de ces deux Historiens.* 182
III. *Comparaison de leurs Caracteres.* 191
IV. *Comparaison des sujets de leur Histoire.* 200
V. *Comparaison de l'Histoire de Thucydide & de celle de Lite-Live.* 208
VI. *La comparaison des défaux des deux Historiens.* 223
VII. *La comparaison des beautez de ces deux Auteurs.* 236
VIII. *La decision de la Comparaison.* 260

TABLE

de la Comparaison de Platon & d'Aristote.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *La proposition du dessein.* 280
II. *La naissance de la Philosophie & de l'état où elle estoit avant Platon & Aristote.* 282
III. *La personne de Platon.* 292
IV. *La personne d'Aristote.* 302
V. *Comparaison de leurs mœurs & de leur esprit.* 311

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. LA *Methode de Platon.* 315
II. *La Methode d'Aristote.* 325

TROISIE'ME PARTIE.

CHAP. I. LA *Logique de Platon.* 333
II. *La Logique d'Aristote.* 335
III. *La Morale de Platon.* 339
IV. *La Morale d'Aristote.* 342
V. *La Physique de Platon.* 350
VI. *La Physique d'Aristote.* 351
VII. *La Metaphysique de Platon.* 356
VIII. *La Metaphysique d'Aristote.* 357

QUATRIE'ME PARTIE.

CHAP. I. LEs *avantures de la secte & de la doctrine de Platon jusqu'à la venue de nôtre Seigneur.* 364
II. *Les avantures de la secte & de la doctrine d'Aristote jusqu'à la venuë de nôtre Seigneur.* 371
III. *Les avantures de la secte & de la doctrine de Platon dans les huit premiers siecles, depuis la venuë de nôtre Seigneur.* 375
IV. *Les avantures de la secte & de la doctrine d'Aristote dans les huit premiers siecles.* 388
V. *Les sentimens des Sçavans des huit derniers siecles sur la doctrine de Platon.* 396
VI. *Les sentimens des Sçavans des huit derniers siecles sur la doctrine d'Aristote.* 401
VII. *Quelques reflexions Chrêtiennes sur ce sujet.* 439

COMPARAISON DE PINDARE ET D'HORACE.

Fin de la Table du premier Tome.

LA COMPARAISON DE DEMOSTHENE ET DE CICERON.



E merite de Demosthene & de Ciceron est si grand, qu'on ne peut ni le connoitre, ni en être touché, sans avoir soy-même bien du merite. Le discernement que les premieres études donnent aux jeunes gens, est trop borné pour les rendre capables de juger de ces Auteurs, & d'estimer leurs ouvrages selon leur prix. Il faut avoir pour cela non seulement de l'esprit, mais du bon sens, qui ne se forme qu'avec l'âge, & un goût très-épuré par la lecture des Anciens. Quoique je n'aye pas ces qualitez, je m'imagine que mon travail ne sera pas inutile à ceux qui veulent connoitre ces deux grands Orateurs: si j'observe ce qu'ils ont l'un & l'autre de plus remarquable. C'est le seul motif qui me porte à écrire les observations que j'ay faites sur ce sujet: & je confesse qu'après les avoir faites, j'ay été encore plus persuadé que jamais, qu'il en est de ces deux Genies incomparables, comme de ces miracles, qu'on ne voit dans le monde que très-rarement: & que s'il est difficile d'en comprendre l'excellence, il est encore plus mal-aisé de la bien representer.

CHAP. I. *Eloge de Demosthene & de Ciceron, pour donner une idée de leur merite.*

Chacun demeure d'accord que l'Eloquence n'a jamais formé deux plus grands Orateurs, ni la Politique

tique deux hommes d'Etat plus accomplis. Mais il n'est pas aisé de dire, par lequel des deux moyens ils ont aquis plus de gloire, ou par leurs grandes actions, ou par leur Eloquence. Car outre la capacité consommée, & les grandes veuës que la qualité de leur esprit leur donnoit dans le maniement des affaires, ils sçavoient encore l'art d'apuyer dans les assemblées les sages resolutions, dont ils avoient donné les premieres ouvertures, & de persuader tout ce qu'ils vouloient.

Il est inutile de parler des harangues, des negòciations; des ambassades, des traitez de guerre & de paix, des intelligences secrettes & declarées avec les peuples voisins, & de toutes les expeditions de Demosthene: aussi bien que des intendances, des gouvernemens de province, des commandemens dans les armées, enfin du pouvoir souverain qu'eut Ciceron dans l'Etat le plus florissant du monde: puis qu'il y a encore quelque chose à dire d'eux, plus grand que tout cela. Car personne n'ignore le bonheur qu'ils eurent l'un & l'autre de comter des Rois au nombre de leurs Cliens, de donner leur protection à des têtes couronnées, & de regler la destinée de tout ce qu'il y avoit alors de plus grand dans l'Univers. L'Eloquence de Demosthene fut le plus solide apuy de la Grece, & le plus fort rempart de la Perse contre les entreprises des Rois de Macedoine: celle de Ciceron en détruisant Catilina, sauva Rome de sa derniere perte: elle éleva le jeune Octavius au Consulat, qui dans la revolte universelle des esprits contre l'usurpation de son predecesseur, n'eut jamais osé y penser, sur tout à l'âge où il étoit, sans l'esperance que luy donna Ciceron d'apuyer ses pretentions: & ce fut luy seul qui donna le branle à la revolution des affaires, par les harangues qu'il fit au peuple contre Antoine.

La capacité de ces deux Orateurs a été si grande

que

que les plus ſçavans hommes de l'antiquité l'ont regardée comme un prodige. Il eſt vray que quand on ſe donne la peine d'aprofondir leurs ouvrages, on y trouve une étenduë de ſçavoir ſi vaſte, qu'il eſt difficile de comprendre, comment ils ont pû avoir tant de tems de reſte pour le cabinet : eux qui ont employé preſque toute leur vie dans les affaires publiques. Car jamais il n'a paſſé par deux têtes, ny tant d'entrepriſes importantes, ny tant de ces connoiſſances qui s'aquierent par l'étude & par la meditation.

CHAP. II. Les ſçavans n'ont oſé decider dans la Comparaiſon de ces deux Auteurs.

Rien ne donne une ſi haute idée de leur merite, que la difficulté qu'ont eu tous ceux qui avoient quelque connoiſſance des lettres, ou quelque goût de l'éloquence, à decider lequel des deux Orateurs devoit être preferé à l'autre. Cette retenuë qu'on a euë dans tous les ſiecles, eſt une marque du reſpect qu'on avoit pour eux, & qu'on regardoit cette deciſion comme une entrepriſe trop difficile ou trop hardie. En effet, ſans parler d'un grand nombre d'habiles gens, qui ont été celebres dans les derniers ſiecles, je trouve que Plutarque, Quintilien, & Longin, qui ſont les trois Auteurs de l'antiquité, qui ont examiné avec le plus de ſoin Demosthene & Ciceron, qui les ont le mieux connus, & qui en ont jugé le plus ſagement, ont paru toutefois fort reſervez à ſe déclarer ſur la preference, & n'ont oſé même prendre la liberté de s'en expliquer. Je ne parle point de ce Sicilien nommé Cecilius, qui le premier en a fait la comparaiſon, comme le témoigne Suidas, parce que ſon ouvrage s'eſt perdu.

Long. cap. 21.

Longin dans le traité qu'il a fait du ſublime, après avoir comparé l'Eloquence de Demoſthene à un foudre qui renverſe tout, & celle de Ciceron à un grand embraſement qui devore & conſume tout : pour ſe diſpenſer d'en dire ſon jugement, s'en raporte à celuy de Terentianus, qui n'étoit pas tout à fait ſi éclairé que luy.

Quintilien au même endroit, où il fait la comparaison des qualitez & des perfections de ces deux Orateurs, declare d'abord qu'il ne pretend pas decider de leur rang : il s'en défend comme d'une hardiesse qu'il n'ose se permettre, & il croiroit s'engager, s'il disoit ce qu'il en pense.

Non ignoro quantam mihi concitem pugnam : cùm id non sit propositi, ut Ciceronem Demostheni comparem. *Lib.* 10. *cap.* 1.

Plutarque, le plus judicieux & le plus sçavant de tous les Critiques, après s'être donné le loisir de faire les portraits de ces deux Orateurs, après avoir mis leur esprit, leur humeur, leur temperament, & jusques à leurs avantures dans la balance, n'ose la faire pancher d'aucun côté : avoüant qu'il n'a pas assez de connoissance, ny d'usage de la Langue Latine, pour en bien juger.

On pourroit imputer cette retenuë à un excés de complaisance, ou à quelque raison de politique : & croire qu'il vouloit faire sa cour aux Romains, parce qu'il avoit été Precepteur de Trajan, & qu'il écrivoit sous le regne d'Adrien : les Grecs n'étant pas acoûtumez à loüer d'autre nation que la leur. En effet, il y a de quoy s'étonner qu'il ne prenoit pas avantage pour Demosthene, de ce qu'il avoit près de trois cens ans de reputation sur Ciceron. Car on peut dire qu'il est de la reputation comme de la noblesse, la plus ancienne est toûjours la plus établie.

Mais pour ne se point arrêter à de fausses conjectures : il vaut mieux dire que ces trois Critiques, qui passent pour les plus judicieux de tous, n'ont rien decidé sur ces deux Orateurs, parce qu'il est mal-aisé de prendre parti où l'on trouve de part & d'autre tant de merite. La grande penetration qui est dans les autres affaires, une disposition necessaire pour bien juger, est icy un obstacle. Car plus on a de lumiere, plus on trouve de difficulté à prononcer, qui doit remporter le prix. Il faudroit pour cela qu'il y eût entre eux quelque aparence d'inégalité : mais il n'est pas plus-aisé de

la

la remarquer, que de faire la comparaison de leur esprit & de leur éloquence : n'y ayant point de regle certaine pour les mesurer. Il en faut toutefois une pour bien comparer ces deux grands personnages, qui seuls passent pour les veritables modeles de l'Eloquence.

Chap. III. Etablissement de la regle, sur laquelle on doit faire la comparaison.

Pour établir donc cette regle sur laquelle on puisse fonder un jugement certain de ces deux grands hommes : Il faut examiner ce que c'est proprement que l'Eloquence. Comme c'est un art purement d'esprit, les idées s'en font multipliées selon la varieté du genie des hommes qui s'y sont apliquez. Chaque siecle s'est fait un caractere d'éloquence selon le caractere d'esprit, & le goût qui a regné. L'éloquence de Protagoras, que Platon nomme le pere des Sophistes, étoit superficielle & toute dans les paroles : au lieu que celle de Periclés & de Lysias étoit toute dans les choses. L'éloquence de Crassus & d'Antoine, de Cotta & de Sulpitius, dont Ciceron nous a laissé de si beaux traits dans ses livres de Rhetorique, est bien oposée à celle de ces declamateurs, dont nous lisons les fragmens dans les controverses de Seneque. Je ne dis rien des divers genres d'éloquence, que nous voyons dans les ouvrages de Pline le jeune, de Cassiodore, de Symmachus, de Pacatus, de Mamertin, d'Ennodius, & de tant d'autres, dont le genie sembloit suivre peu à peu la décadence de l'Empire : car la discussion en seroit presque infinie. De sorte qu'en considerant l'éloquence sous des images si differentes, & parmi tant de revolutions, elle me paroit du nombre de ces choses, qui ne peuvent être certaines, parce qu'elles sont trop generales, & qui pour avoir trop de differens états, semblent n'en avoir point d'asseuré.

Mais il suffit de dire que sous un exterieur si changeant, & sous des aparences si diverses, elle a toûjours eu quelque soin de conserver ce qu'elle

a de plus essentiel, qui est l'art de persuader: & tous les Auteurs anciens & modernes, qui ont écrit de l'Eloquence, conviennent que la persuasion est sa fin. Mais ils ne conviennent pas des chemins qu'il faut prendre pour y arriver, parce qu'ils sont differens, selon les differens moyens que les hommes ont inventez pour toucher le cœur. C'est neanmoins ce qu'il faut sçavoir, pour ne se pas méprendre dans cette comparaison.

C'est donc à l'éloquence de persuader, & à la Rhetorique d'en chercher les moyens: celle-cy fournit les materiaux, celle-là les met en œuvre. Mais qu'est-ce proprement que persuader? Quintilien fait dire à Apollodore, que persuader, c'est se rendre maître de l'esprit de celuy auquel on parle, & le conduire comme en triomphe où l'on veut. Cette expression tout figurée qu'elle est, ne laisse pas d'être fort naturelle: puis que c'est en effet soûmetre l'esprit de l'homme, que de le persuader: C'est combatre ses sentimens, entrainer sa volonté, se rendre maître de son cœur, & luy ôter ce qu'il a de plus cher, je veux dire sa liberté. Que peut-on s'imaginer de plus grand & de plus absolu? Qu'est-ce que la force & l'autorité peuvent avoir de comparable au pouvoir de la persuasion: dont l'empire s'étend même jusques sur les cœurs. C'est pour cette raison, sans doute, que Xenophon fait dire à Socrate *que la persuasion a plus de force, que la violence même.*

Lib. 1. ἀπομν. Ainsi ce n'est pas une merveille si tous les hommes aymant naturellement à regner, un art si necessaire pour y reüssir a eu tant de Maîtres pour l'enseigner & tant de disciples pour l'aprendre. Tous les livres sont pleins de preceptes pour cette ambitieuse science: jamais on n'a tant écrit d'aucune, que de celle de persuader. Et pour ne pas m'engager à une observation ennuyeuse sur tous les Auteurs qui en ont traité: je m'arrête seulement

ment à six que je trouve parmi les Grecs, & à deux parmi les Romains qui s'y sont signalez sur tous les autres: & dont tous les modernes n'ont été que des copistes. Les Grecs qui en ont écrit sont, Platon en divers endroits de ses ouvrages; Aristote dans ses livres de Rhetorique; Demetrius le Phalerien, dans son traité de l'élocution; Hermogene dans ses inventions, & dans ses idées; Denys d'Halicarnasse dans son art & dans sa construction des noms; & Longin dans son traité du genre sublime. Les Romains sont, Ciceron dans ses livres de Rhetorique, & Quintilien dans ses institutions. Mais parce qu'Aristote me paroit celuy de tous qui établit le mieux les choses, & qui en fait le plan le plus regulier & le plus exact: je ne m'attache qu'à son sentiment, pour faire la discussion de cét art universel de la persuasion: dont je recherche le fonds & les principes.

Je sçay que Platon est toûjours grand dans ses desseins, toûjours élevé dans sa maniere, toûjours admirable dans son ordonnance & dans son execution. Il est même moins chimerique que de certains sectateurs d'Aristote ne l'ont voulu persuader dans les derniers siecles. A la verité il se fait des projets plus vastes de tous les arts & de toutes les sciences que les autres, qui en ont traité après luy: & l'élevation de ses pensées fait croire qu'il a eu un commerce bien particulier avec les Egyptiens. Car c'est d'eux que nous sont venuës les plus grandes idées des sciences, comme des premiers sçavans du monde: & leurs connoissances étant plus conformes à la simplicité de la nature, qui n'avoit pas encore été gâtée par la multiplicité des opinions, ny par la partialité des sectes, leurs lumieres en étoient aussi bien plus pures, leurs reflexions moins abstraites, & leurs veuës moins bornées.

Socrate, dont il fait son sçavant, & son mo-

delle universel dans les sciences, & par la bouche duquel il donne des preceptes à tout l'univers, répond fort à l'idée qu'il en veut donner : cette maniere insinuante dont il fait son caractere essentiel, est toûjours très-fine & très-delicate. Mais à force de le rendre naturel, facile & même complaisant par ses demandes engageantes, il le fait passer pour un homme qui doute des choses mêmes qu'il veut enseigner. Ce n'est pas qu'il ne donne à tout ce qu'il dit, tel tour qu'il luy plait, & qu'il ne conduise où il veut l'esprit de ceux ausquels il parle : mais celuy qui l'écoute est bien souvent forcé de prendre des resolutions de son chef, parce que ce Philosophe est luy-même trop irresolu. On s'accommode mieux d'Aristote, il est plus instructif, de meilleure foy, il ne biaise pas tant. La maniere de Socrate, qui commence par des loüanges quand il veut blâmer, seroit bonne dans une negociation, où les habiles politiques veulent quelquefois surprendre leurs semblables : mais celle d'Aristote étant plus simple, est aussi plus convenable à l'école : car il faut decider quand on enseigne.

Je ne m'arrêteray pas à faire le caractere des quatre autres Auteurs Grecs qui ont écrit de l'Eloquence : quoy que je convienne que Demetrius est un des anciens qui juge le plus finement des choses : Hermogene me paroît aussi un des plus exacts & des plus methodiques : Denys d'Halicarnasse un des plus sçavans, & Longin un des plus judicieux. Mais comme ils se sont tous bornez à la seule élocution, dont Demetrius ne touche que la delicatesse, Hermogene les divers caracteres, Denys d'Halicarnasse les ornemens & l'harmonie, Longin la sublimité ; aucun d'eux n'est entré dans ce détail de la persuasion que nous cherchons. Ciceron & Quintilien y sont entrez à la verité : mais comme ils n'en ont traité que sur le projet qu'en donne Aristote : & qu'ils ne font même qu'expli-

quer

quer ses sentimens : c'est à luy seul que je m'attache, pour tirer par l'éclaircissement des choses essentielles qui sont la persuasion, la regle que je voudrois pouvoir établir pour juger de l'Eloquence de Ciceron, & pour en faire la veritable distinction d'avec celle de Demosthene.

On persuade, dit Aristote, par la creance qu'on s'aquiert dans les esprits. Il y a trois choses qui concourent à former cette creance, & qui sont comme les sources naturelles de la persuasion. Ces trois choses sont le merite de celuy qui parle, la disposition de ceux à qui il parle, & la maniere dont il parle : & comme tout l'artifice de la Rhetorique se peut reduire à ces trois chefs, il n'est pas impossible de s'en faire un plan, sur lequel on puisse juger avec quelque methode de nos deux Orateurs.

Τῶν δὲ διὰ τοῦ λόγου ποριζομένων πίστεων περὶ ἐστιν ἐν τῷ ἤθει τοῦ λέγοντος ἐν τῷ ἀκροατὴν διαθεῖναι πῶς, ἐν αὐτῷ τῷ λόγῳ.

Ainsi pour commencer par le merite de leur personne, tâchons de sonder leur cœur & leur esprit : car tout le merite personnel, qui consiste dans la capacité & dans les mœurs, vient de ces deux sources. Et parce que rien ne contribuë davantage à persuader, que l'idée que l'on donne de sa probité & de sa capacité : voyons quelles furent ces qualitez en Demosthene & en Ciceron, & quelle impression elles étoient capables de faire dans les esprits : commençons par la capacité.

CHAP. IV.

Comparaison de la capacité de ces deux Auteurs.

Demosthene ayant perdû son pere assez jeune, tomba entre les mains de tuteurs fort interessez : qui par negligence, ou par épargne, n'eurent pas tout le soin qu'ils devoient avoir de son éducation : c'est pourquoy il n'aprit presque rien des choses, dont on remplit l'esprit des enfans dans le commencement de leurs études. Sa mere même donna lieu à cette negligence, par la trop grande tendresse qu'elle avoit pour lui. Il est vrai qu'il étoit d'une complexion fort delicate : & que son peu de santé ne permettoit pas qu'on le pressât trop. Aussi-

tôt qu'il eut atteint l'âge de seize ans, qui est celuy d'aprendre la Rethorique, au lieu de l'envoyer à l'école d'Isocrate, qui avoit alors le plus de reputation, on luy donna pour Maître le Rheteur Isæus: parce que la vogue qu'il avoit étant moindre, la dépense l'étoit aussi: & ce fut en cette école où il prit ces mauvaises habitudes, dont il dit luy-même qu'il eut tant de peine à se défaire.

Ciceron eut l'avantage sur Demosthene d'être incomparablement mieux élevé. Ses parens ayant trouvé en luy des dispositions naturelles pour l'étude, en prirent un soin extraordinaire. Mais quoy que dès ses premieres années, où la plûpart des autres enfans ne sont capables d'aucune aplication, il fit paroître une extreme ardeur pour aprendre, son pere crût qu'il falloit plûtôt le retenir, que le presser. Il ne pouvoit s'empêcher d'en témoigner de l'impatience: sur tout quand il voyoit ses compagnons étudier sous un certain Plotius, qui étoit alors à la mode. Son pere fut toutefois fort loüable en cela, sçachant bien que les études trop avancées en meurissant l'esprit avant la saison, affoiblissent la nature, & ne la conduisent jamais à sa perfection. Je trouve même que ces deux grands personnages, qui parvinrent à cette capacité que tout le monde sçait, commencerent assez tard à étudier.

Observatum sem per fere est celerius occidere festinatam maturitatem. *Fab. proœm. lib.* 6.

Le pere de Ciceron, & ses meilleurs amis ayant jugé, que la langue Grecque pouvoit plus utilement qu'aucune, occuper la premiere place dans l'esprit d'un jeune homme, le firent commencer par là. Tous les habiles gens qui vinrent à Rome depuis le Consulat de Scevola jusques à la fin de la Dictature de Sylla, furent ses Maîtres. Je veux dire ce Phedrus dont il fait tant d'éloges dans ses epîtres; ce Philon de la secte des Academiciens, qui fut disciple de Clitomachus, dont il parle dans

le

le livre de la Nature des Dieux ; Molon le Rhodien, dont l'éloquence fut si celebre, & sous lequel il étudia par deux fois, en deux tems differens : & un Sicilien nommé Diodotus grand Geometre, de qui il aprit la Dialectique, & dont il fait mention en ses Tusculanes. Ainsi il parcourut à l'âge de dix-sept, & de dix-huit ans, avec une rapidité d'esprit incroyable, l'étenduë presque immense de toutes les sciences qui peuvent être utiles à l'éloquence pour laquelle il avoit une passion demesurée.

Dès qu'il commença à bien sçavoir la langue Grecque, il s'adonna à la Poësie, qui fut une de ses premieres & de ses plus fortes inclinations. Il composa à seize ans le poëme de Glaucus Pontius, à l'imitation d'Eschyle : & pour aprendre l'astronomie, il fit l'année suivante la traduction du poëme d'Aratus, dont il nous a laissé des fragmens assez considerables. Il traduisit aussi quelque tems après le Timée & le Protagoras de Platon, l'Oeconomique de Xenophon, & d'autres ouvrages. Plutarque nous aprend qu'il fit paroître dès ses premieres années un naturel propre à toutes les sciences, tel que Platon le demande dans le Philosophe, dont il forme l'idée ; qui doit être, dit-il, *amateur de la sagesse universelle*. Ce fut de la sorte que Ciceron passa sa jeunesse jusques à vingt-six ans, auquel tems il commença à parler en public. *l. 5. Resp.*

Mais si d'une côté il se servoit si heureusement de son naturel, & du soin de ses parens, qui n'épargnoient rien pour le faire bien instruire : Demosthene au contraire, trouvoit de grandes opositions à cette ardeur, que son ambition luy donnoit pour la gloire. Car outre la bizarrerie & l'avarice de ses tuteurs, qui n'étoient pas fâchés de luy voir perdre son tems : afin qu'il démeurat dans l'obscurité, qui est l'effet ordinaire de l'ignorance, & qu'il fût moins en état de leur nuire

après sa minorité: il trouva encore dans les qualitez naturelles de son esprit, & dans la disposition exterieure de son corps, d'étranges obstacles, pour le dessein qu'il avoit de parvenir à l'éloquence. Mais ce que le pur naturel fit dans Ciceron, pour le rendre éloquent, le desir de le devenir, le fit dans Demosthene. Ce desir fut si violent, qu'il ne trouva rien d'impossible ny de disproportionné à ses forces. Ainsi ce fut l'ambition seule qui le forma; ce fut-elle qui luy fit vaincre les mauvaises inclinations d'un âge qui ne respire que le plaisir, dans une ville où elles pouvoient être autorisées par le mauvais exemple d'un peuple abandonné aux delices & à la débauche. Ainsi l'amour de la gloire luy fit preferer à toute sorte de divertissement l'entretien de Theophraste & de Xenocrate, & l'Ecole de Platon à la maison de Phriné, la courtisane la plus fameuse d'Athenes.

Athenes.

Lucien dans l'éloge de Demosthene.

Il voulut même s'imposer la necessité de se separer pour quelque tems de tout le commerce du monde: & pour cela, il s'avisa d'un moyen assez étrange, qui fut de se faire razer la moitié de la tête: afin que par la honte de cette difformité, il fut obligé de se cacher des mois entiers. On peut dire en quelque façon qu'il s'enterra tout vif, ou du moins qu'il ne voulut plus vivre que pour s'attacher à l'étude de l'éloquence, à laquelle il avoit dévoüé toutes ses pensées. Il avoit environ seize ans quand il commença à s'y apliquer. Cette passion luy vint de l'aplaudissement extraordinaire qu'on donnoit à Callistrate, sur une action qu'il avoit faite: Demosthene en fut si touché, qu'il abandonna aussi-tôt ses autres études pour s'apliquer uniquement à l'éloquence.

Cui non auditæ Demosthenis vigiliæ? *Cic. Tuscul. 4.*

Cette retraite, & toutes les violences qu'il se fit à luy-même, dont Ciceron, Plutarque, Quintilien, Libanius, Lucien, Photius, & quantité d'autres, nous parlent avec tant d'éloges, furent les mar-

marques de cette passion. Que ne fit-il point aussi pour la satisfaire? Et que peut-on s'imaginer de plus extraordinaire que d'aller declamer, comme il faisoit, sur le bord de la Mer, pour s'aprivoiser par le bruit des flots, aux émotions du peuple, & au bruit des assemblées? Qu'y a-t-il de plus penible, que de parler comme il faisoit avec vehemence, en montant sur des lieux fort escarpez, pour se fortifier la voix? Il avoit la langue si pesante, qu'il ne pouvoit prononcer de certaines lettres qu'avec peine. Pour corriger ce défaut, il s'emplissoit la bouche de cailloux en declamant. Il s'exerçoit devant un grand miroir pour se faire un air libre & naturel; il eut recours même à un celebre Comedien, dont il se servit pour aprendre à bien prononcer, & pour aquerir toutes les qualitez exterieures de l'action. Ce fut enfin par ces fatigues, & par cette perseverance, qu'il vint à bout de surmonter les deffauts de sa langue, & toutes ses autres imperfections, dont le peuple d'Athenes avoit été si choqué la premiere fois qu'il parla en public.

Ainsi ce n'est pas merveille, que Ciceron n'ayant point trouvé tous ces obstacles, ait aquis une capacité bien plus grande que Demosthene. Car comme celuy-cy étoit d'un naturel ardent & ambitieux, & qu'il voyoit que l'Eloquence étoit la seule voye, pour parvenir aux grandes choses: il avoit renfermé toute son étude à devenir éloquent. Dès l'âge de dix-huit ans il avoit commencé à plaider contre Aphobus & Onetor ses tuteurs, pour les contraindre en Justice de luy rendre comte de son bien. Au lieu que Ciceron, s'ouvrant une carriere bien plus vaste, dans la poursuite universelle de toutes les Sciences, les parcourut avec une aplication infatigable, & se remplit l'esprit de toutes les connoissances, qui pouvoient l'embellir.

Il ne laissa pas toutefois à l'âge de dix-neuf ans, d'écouter avec bien de l'assiduité les Harangues que fit Publius Sulpitius, pendant l'année de son Tribunat: afin de se former à l'éloquence sur un si grand modele. Il tira aussi de grands avantages du soin qu'il prit de l'imiter: car c'étoit celuy qui avoit alors dans Rome le plus de reputation pour l'éloquence. Mais Ciceron ne commença à parler en public qu'à vingt-sept ans: & ce fut par une action qui attira sur luy les yeux de toute la Republique. Les plus sages du Barreau craignant d'offenser Sylla, avoient abandonné l'affaire de Roscius, accusé de parricide: Ciceron seul avec une hardiesse de jeune homme entreprend sa défense, contre le favory du Dictateur. Le succés de cette action fut le premier degré de sa gloire: mais elle eut trop d'éclat pour ne pas donner de la jalousie à Sylla, & de l'animosité à Chrysogonus. Cét affranchy qui s'étoit rendu maître de l'esprit de son Maître, attira sur Ciceron, par ses mauvais offices, une persecution, qui dura jusques à la mort de Sylla.

De sorte qu'étant obligé de sortir de Rome, pour éviter l'orage, il eut l'adresse de faire courir le bruit qu'il n'en sortoit que par l'avis des Medecins: qu'ils luy avoient conseillé pour sa santé, d'interrompre pour quelque tems ses études. Il prit ce pretexte pour se retirer, afin de ne pas diminuer la gloire de son action, par des aparences de crainte & de legereté, qui peut-être eussent été blâmées de ceux, dont il avoit eu l'aprobation. Ainsi il demeura quelque tems à Athenes, où se trouvant libre & débarassé de tout autre soin, il étudia toutes les opinions des diverses sectes de Philosophie, qui étoient alors en vogue. Il prit aussi de nouvelles instructions sous un Syrien nommé Demetrius, qui enseignoit l'éloquence, afin de s'en rafraîchir les idées. Cette soif ardente qu'il avoit de sçavoir tout, luy fit parcourir peu de

tems

tems après toute l'Asie, pour entendre ceux qui avoient le plus de reputation dans les sciences: parmy lesquels étoient Menippe de Carie, le plus disert de son tems: Eschyle de Cnidie: Denys le Magnesien: Xenoclés: Possidonius, & quelques autres. Et comme il raportoit tout à l'éloquence, il s'exerçoit souvent avec eux sur des matieres propres à des harangues. Par ce moyen il fit de ses courses & de ses voyages une étude plus reglée & plus assiduë, qu'il n'eût peu faire à Rome dans son cabinet.

En ce même tems il rencontra dans Rhodès Apollonius Molon, qui avoit déja été son maître d'éloquence en Italie. Ce Rheteur ayant entendu Ciceron déclamer en Grec, dit ce beau mot que nous lisons dans Plutarque: *Ciceron va ravir aux Grecs la seule gloire de l'esprit & de l'éloquence qui leur restoit, pour en faire honneur aux Romains.* *Plut. in Cic.*

Il aprit dans ce voyage l'Astronomie, la Geometrie, la Philosophie ancienne & moderne, la Theologie de sa Religion, le Droit Athenien, & toutes les Loix de la Grece. Diodotus luy enseigna le mystere des nombres de Pythagore, & son harmonie. Il étudia la Morale des Stoïciens sous Philon & Clitomachus. Antiochus qui s'étoit élevé contre la nouvelle Academie, pour s'oposer à Carneadés, luy donna les preceptes de l'ancienne: Zenon & Phedrus luy montrerent la Doctrine d'Epicure, que depuis il a tant blâmée dans ses écrits. Enfin il revint à Rome après la mort de Sylla, avec un esprit enrichy de toutes ces belles connoissances, & une santé tout à fait rétablie par l'exercice qu'il avoit fait en voyageant.

Son amy Pomponius Atticus, & les autres Sçavans de son siecle, avec lesquels il entretenoit toûjours quelque commerce, ne luy servirent pas peu à cultiver toutes ces sciences. Il est vray qu'on a de la peine à comprendre comment un seul homme

en

en pouvoit posseder un si grand nombre, & les posseder chacune dans une si grande perfection. Mais comme l'éloquence étoit sa plus forte passion, il s'y attachoit avec beaucoup plus de soin, qu'à toutes les autres: car il n'y negligeoit pas la moindre chose: sur tout il avoit une aplication extraordinaire à former l'inflexion de sa voix, l'air de son visage, & de toute sa personne. Et pour cela il consultoit souvent Roscius, le plus accomply Comedien qui fut jamais: afin d'aprendre de luy cét art admirable de la prononciation, qui fait valoir quelquefois les choses les plus communes, & qui est l'ame de tous les discours publics.

C'est ainsi que ce grand homme vouloit tout sçavoir; au lieu que Demosthene, dont le desir d'aprendre étoit moins vaste, s'attachoit à la seule lecture de Thucydide; il en faisoit presque toute son estude, pour prendre le caractere & le stile de cét historien. Je ne m'étonne pas que Demosthene l'eût pris pour modele, parce qu'il n'avoit rien paru jusqu'alors de plus acomply que l'histoire de cét Auteur. Ce n'est pas qu'Herodote qui l'avoit precedé, n'eût une autre maniere d'écrire plus divertissante, à cause de la grande varieté des affaires qu'il traite & du tour qu'il leur donne. Car comme il ne se contraint pas, pour dire les choses comme elles sont: il luy est plus facile d'attacher le lecteur, & de luy plaire. Thucydide au contraire, ne peut rien souffrir qui blesse la verité, & se fait par tout une loy inviolable de la dire. Neanmoins en ne voulant qu'instruire, il ne laisse pas de divertir; sa narration paroit simple & serrée: mais elle est claire & naturelle, & cette simplicité a je ne sçay quoy de noble qui se soûtient toûjours par la beauté de l'expression. Ce fut donc sur ce modele que Demosthene se forma, & pour s'en faire une habitude, il écrivit jusqu'à huit fois de sa main

Rerum gestarum pronunciator sincerus Thucydides grandis etiam fuit. *Cicer. in Brut.*

Luc. in Demost.

main l'Hiſtoire de Thucydide. On voit pourtant par les manieres differentes dont il a composé ſes harangues, qu'il avoit puiſé en d'autres ſources que celles-là : qu'il avoit écouté Platon, avec lequel on ne pouvoit avoir de commerce ſans devenir ſçavant. Et le ſentiment de Ciceron, de Plutarque, & de Lucien, n'eſt pas ſans fondement, quand ils diſent que par le moyen d'un ſçavant de Siracuſe nommé Callias, il avoit eu quelque communication ſecrette des livres de Rhetorique d'Iſocrate, & d'Alcidamas, que Plutarque eſtime ſi fort.

Mais il faut convenir que Ciceron a eu le naturel plus heureux que Demoſthene, qu'il a été mieux élevé, qu'il a donné plus de tems à l'étude univerſelle des ſciences, ſoit par la lecture de Platon, d'Ariſtote, & de tout ce qu'on avoit écrit depuis, qui avoit quelque raport à l'éloquence, ſoit par les conferences des plus grands hommes de ſon ſiecle, qu'il avoit veus dans ſes voyages ; & qu'ainſi ayant eu de plus grands avantages pour devenir ſçavant, ſa capacité étoit ſans doute plus grande que celle de Demoſthene. Cette capacité eſt la premiere partie du merite de la perſonne : & une des plus neceſſaires à la perſuaſion. Car plus les hommes ſont éclairez, plus on a de diſpoſition à les croire.

Curæ plus in illo, in hoc naturæ. Fab. l. x. c. 1.

La ſeconde partie du merite perſonnel, c'eſt la probité dont le pouvoir eſt bien plus grand pour perſuader, que celuy de la capacité. Car comme ceux qui ſe laiſſent perſuader, doivent ſe ſoûmettre à celuy qui perſuade : ils le font plus volontiers à une perſonne de probité, qu'à une qui ne l'eſt pas. Les plus défians même ont quelque pente à croire plûtôt un homme de bien qu'un autre. Ainſi l'eſtime ouvre le chemin à la perſuaſion : & chacun ſe fait une eſpece de vertu, d'être de l'avis d'un

CHAP. V. *De la ſeconde qualité pour perſuader, qui eſt la probité.*

d'un homme vertueux. C'eſt ce qui a donné lieu à Ariſtote de dire ſi excellemment, *qu'entre toutes les choſes qui ſont capables de meriter la creance, rien n'a tant de pouvoir que les bonnes mœurs.*

Κυριωτάτην ἔχει πίστιν τὸ ἦθος. *Rhet.*

Ces deux Orateurs s'étoient aquis cette reputation dans un ſi haut point, par leur bonne conduite, que le peuple avoit une entiere croyance en ce qu'ils diſoient: leurs avis étoient écoutez comme des conſeils ſalutaires: on les regardoit comme les intelligences publiques, & les Dieux tutelaires de la Patrie: parce que chacun étoit convaincu qu'ils n'ouvroient la bouche que pour apuyer l'autorité des Loix, & pour le ſervice de la Republique. En effet, ils avoient l'un & l'autre beaucoup d'honneur & d'integrité: & même la mention frequente qu'ils faiſoient des Dieux dans leurs harangues, leur avoit aquis une opinion de pieté, qui fait de fort grands effets ſur les eſprits: parce que cette vertu eſt comme la regle & la meſure de toutes les autres.

Outre cela, ils s'étoient preſcrit l'uſage d'une eſpece de Morale populaire, dont toutes les maximes ſe raportoient au bien public: & comme ils faiſoient une profeſſion ouverte de n'avoir jamais d'autres penſées que la gloire & l'interêt de leur patrie: ils trouvoient les eſprits toûjours preparez à les écouter favorablement. L'eſtime même qu'on avoit pour eux, leur avoit donné cét air d'autorité avec lequel ils parloient. C'eſt ce qui ſe peut dire en general de leur reputation: voicy maintenant ce qu'ils avoient de particulier.

CHAP. VI. *De la probité de Demoſthene.*

Demoſthene avoit une équité naturelle dans l'eſprit, qu'il ſoûtenoit par l'étude d'une Morale exacte, & par le ſecours d'un temperament enclin à la ſeverité. De ſorte qu'il ne pouvoit prendre dans le maniement des affaires, tous les détours & tous les biais, que prennent d'ordinaire les politiques les plus ſages. La droiture, l'honneur & le bien public étoient

étoient toûjours les premiers principes de sa conduite. Le Philosophe Panetius assure que dans les deliberations, sa maxime la plus ordinaire étoit, que *tous les autres interêts doivent toûjours ceder à l'honnêteté*. Cette Morale regne par tout dans ses ouvrages: mais particulierement dans ses Philippiques, dans ses Olynthiennes, dans l'oraison des immunités, dans celle qu'il fit pour Aristocrate, & dans celle de la Couronne: & si l'on examine bien cette derniere, on trouvera que ce zele du bien public, cette obeïssance soûmise aux volontez du peuple, & ce devoûement qu'il fait paroitre aux avantages de l'Etat, est ce qui fait tout l'art de cette Oraison: que l'on peut justement dire la plus achevée de l'antiquité, & que Ciceron apelle la regle de l'éloquence. Enfin, il n'oublioit rien pour aquerir l'estime d'homme de bien: en quoy il reüssit par les frequentes images des devoirs d'un bon Citoyen, qu'il exposoit souvent aux yeux du peuple dans ses harangues, comme il paroit dans sa troisiéme Olynthienne. Car dans les actions publiques, plus la Morale est severe, & mieux elle est receuë: & il semble que celuy qui parle n'ait pas de moyen plus avantageux pour meriter de l'aprobation que de donner une grande idée de sa vertu, par la severité de ses discours.

Plut. in Demosthene.

Regula ad quam eorum dirigantur rationes, qui Attice volunt dicere. *de opt. gen. orat.*

Mais rien ne contribüa davantage au credit de Demosthene, que cette liberté qu'il se donna de declamer contre Philippe. En effet, que peut-on s'imaginer de plus glorieux à un simple Citoyen d'Athenes, que la hardiesse qu'il eut de se declarer contre un Roy déja si puissant dans cette Republique, qu'il en partageoit les esprits? Le pouvoir de ce Prince, ses armées, ses menaces ny ses promesses, ne pûrent jamais l'ébranler; & pour me servir des termes de Plutarque: *Tout l'or de Macedoine ne fut pas capable de l'éblouïr.* Il fut toûjours inébranlable aux offres qu'on luy fit, pour le corrom-

Μακεδόνων χρυσίῳ ἀνάλωτος. De Demost.

Luc. in Demost. rompre: ce qui fait dire à Antipater, qui fut un des successeurs d'Alexandre; *que s'il avoit eu un Ministre aussi incorruptible que Demosthene, il auroit été invincible.* Ce qu'ajoûte ce Prince donne encore une plus grande idée de la vertu de cét orateur; *c'est le seul amour de son pays qui l'a fait entrer dans le gouvernement de l'Etat: car il se fit un employ pour sa vertu, de ce que les autres ne recherchent que pour élever leur fortune: Qu'un homme comme celuy-là me seroit necessaire, pour pouvoir prendre ses avis sur les affaires presentes, & pour ouïr cette voix de liberté, au milieu des aplaudissemens des flateurs! Qu'un conseil aussi sincere que le sien, me serviroit parmy les déguisemens de la Covr!*

Ce Prince qui n'avoit rien d'Alexandre que l'ambition, croyoit qu'il eût été bien-tôt le maître du monde ayant un Ministre aussi desinteressé que Demosthene: parce qu'on ne pouvoit *ny le corrompre, ny le tromper, ny le surprendre.* Que ne fit-il point aussi pour l'avoir? *Lucian. ibid.* Mais Demosthene par une grandeur d'ame sans exemple, prefera sans déliberer, la mort même à toutes les caresses d'Antipater: & prenant le poison en presence d'Archias qui le pressoit de se rendre au pouvoir du vainqueur de la Grece: *Raporte*, dit-il, *à ton Maître que Demosthene ne veut rien devoir au tyran de sa Patrie.* Telle fut la probité de ce grand homme, qui fut un fort vertueux Payen, comme il paroît par l'éloge que Lucien a fait de luy.

CHAP. VII. *La Probité de Ciceron.*

La probité de Ciceron ne fut pas moindre, que celle de Demosthene. C'est aussi à cette reputation qu'on peut raporter les avantures les plus remarquables de sa vie: & il est vray de dire que son éloquence toute puissante qu'elle étoit, n'auroit jamais gagné les suffrages du peuple pour le Consulat, sans cette opinion qu'on avoit de son integrité.

Mais

Mais si d'un côté elle le faisoit monter aux dignitez, de l'autre elle le mettoit en butte à la jalousie de ses ennemis. Clodius fut le premier, qui ne put souffrir l'éclat de sa vertu : la grande reputation de Ciceron fut le pretexte dont il se servit pour le perdre. Car le voyant si attaché au bien public, il le regarda comme le principal obstacle à ses mauvais desseins. Ainsi du moment qu'il fut Tribun, il se servit de toute l'autorité de sa charge, pour le faire bannir de Rome, & il n'y eut point de violence qu'il ne fit pour éloigner celuy, qu'il craignoit comme le censeur de ses actions.

Il ne faut que lire les Epîtres qu'il a écrites à son frere, & à ses amis pour y reconnoître la sincerité de ses sentimens, le desinteressement de son cœur, la pureté de sa Morale, & le veritable zele qu'il avoit pour la gloire de sa patrie. Quelle fermeté ne montra-t-il point contre la jeunesse la plus considerable de Rome, que l'ambition & les débauches de Catilina avoient engagée dans sa conjuration ? Ceux qui luy reprochent d'avoir dans ses harangues trop exageré cette grande action, qui sauva la Republique, auroient bien plus de raison d'attribuer ce qu'il en dit, à l'amour qu'il avoit pour la gloire de sa patrie, qu'à sa vanité. Car il est vray que sans la constance qu'il témoigna dans tout le cours de cette affaire, Rome étoit exposée à la fureur des conjurez, dont la fortune languissoit dans le calme du gouvernement : & qui pour accommoder leurs affaires, ne pensoient qu'à brouiller celles de l'Etat. Il ne faut pas croire aussi que Ciceron en se declarant pour Pompée, lors que Rome commença à se partager par la guerre civile ; eût d'autres intentions que celles d'un bon Citoyen. Ce n'est pas que ce party luy parût plus fort que celuy de Cesar : mais il luy sembla plus juste, & il ne tint qu'à luy de profiter des offres secretes que Cesar luy fit faire par Trebatius de luy donner un employ con-



Civilibus bellis neque specie neque metu declinatus Ciceroni animus, quominus optimis artibus, id est Reipub. se jungeret. *Quintil. l. 12. c. 1.*

considerable dans son armée. Mais il ne pouvoit se détacher de la Republique : & la Republique, c'est à dire tous les gens de bien qui la composoient, suivoit le party de Pompée.

Comment ceux qui l'accusent de timidité peuvent-ils expliquer cette grandeur de courage, qu'il fit paroître contre Antoine, qui montra assez ses méchantes intentions, en presentant le Diadéme à Cesar, dans la fête des Lupercales? Je ne sçay si l'indulgence que Brutus eut pour luy, & qui luy sauva la vie, lorsque Cesar fut tué, est pardonnable à un aussi grand Republicain que luy. Car s'il eût consenty à la mort d'Antoine suivant l'avis de Cassius, la Republique étoit rétablie. Quoy qu'il en soit, rien n'est si pur que le zele qu'eut Ciceron pour sa patrie, contre cét ambitieux, qui ne pensoit qu'à s'agrandir par des voyes injustes. Il n'eût pas manqué de moyens pour s'accommoder avantageusement avec luy, s'il eût pû se resoudre à devenir politique. Mais il étoit attaché trop religieusement à son devoir, pour entrer dans ces partialitez, qui acheverent de ruiner la liberté de son pays.

Il n'auroit même jamais pensé à l'élevation d'Auguste, s'il ne l'eût jugé propre à s'oposer aux desseins d'Antoine. Ce Prince étoit aussi tellement persuadé de l'attachement que Ciceron avoit au bien de sa patrie, qu'il en fit un jour un éloge qui ne peut être suspect, puisque ce fut long-tems après sa mort. Car ayant surpris un de ses petits fils qui cachoit un livre dans sa robe, il luy demanda ce que c'étoit : cét enfant fit quelque difficulté de le montrer, de crainte de luy déplaire : parce que c'étoient les ouvrages de Ciceron, qu'il avoit abandonné autrefois : mais l'Empereur l'ayant pris, en lût quelque chose, & ajoûta ces paroles : *Lisez bien ce livre, mon fils : car l'auteur étoit un fort habile homme, & fort zelé pour sa patrie.* Et quoy

Λόγιος ἀνὴρ ἢ φιλόπατρις. *Plut. in Cic.*

que par un amour du bien public, que cét homme si juste avoit si profondément gravé dans le cœur, il jugeât très mal des intentions de Cesar, dans le souverain pouvoir qu'il usurpoit insensiblement, & qu'il s'en fût assez expliqué à ses amis : toutefois Brutus, & Cassius ne luy firent aucune part du dessein qu'ils avoient pris de s'en deffaire, non pas que sa fidelité leur fût suspecte; car ils trouvoient dans luy bien de la seureté à leur égard: mais ils se défioient de sa douceur & de sa probité naturelle, qu'ils ne jugeoient pas capable d'un si violent dessein.

Ce ne fut pas seulement dans ces devoirs publics, où la vanité a quelquefois plus de part que la vertu, que Ciceron fit paroître sa probité: il ne s'aquitta pas moins exactement des devoirs particuliers. Il fut bon amy, bon parent: il aima ses enfans, & il merita de sa femme plus de tendresse, qu'elle n'en eut pour luy dans ses disgraces. Mais ce ne fut point tant pour son fils, qu'il composa ce traité admirable des Offices, que pour donner au puplic une idée de sa Morale, qui est si desinteressée. On peut dire qu'il n'a jamais rien parû de plus exact & même de plus severe sur ce sujet : quoy que cét ouvrage ait été fait en un tems où l'on ne connoissoit point d'autre conscience que l'honneur. Ciceron avoit aussi l'industrie de tourner tout ce qu'il faisoit d'une maniere honnête, qui avoit du raport à l'étude qu'il faisoit de l'éloquence, à quoy il reduisoit tout: parce qu'en effet l'éloquence n'est jamais plus puissante, que quand elle est jointe à une reputation établie.

Et comme rien n'est plus capable d'établir cette reputation, que la conduite d'une vie uniforme, qui consiste à se faire un caractere convenable au rang que l'on tient, & à le soûtenir avec la fermeté que demande la bien-séance de son état; Ciceron s'étoit fait une loy indispensable, de cette conduite,

Decorum nihil magis est profecto, quam æquabilitas universæ vitæ, tum singularum actionum. 1. *Off. Cic.*

te, qui est l'écueil le plus ordinaire, où se perdent ceux qui font profession de parler en public. Car ou ils ne s'apliquent pas à étudier les bien-seances attachées à leur condition, d'où se forme le caractere qu'ils doivent prendre: ou quand ils l'ont pris, ils n'ont pas la force de le soûtenir. Mais comme il est difficile de répondre à la severité des beaux sentimens, que par celle de sa vie; il semble que Ciceron ne s'apliqua à rien davantage qu'à pratiquer le premier ce qu'il enseignoit, & à conserver par tout, non seulement tout l'air de la dignité qu'il exerçoit: mais encore cette égalité, qui paroit dans toutes les actions de l'homme veritablement vertueux.

CHAP. VIII.

En quoy la reputation de probité de ces deux Orateurs fut attaquée.

Demosthene fut en cela plus malheureux que luy; car il donna lieu à ses ennemis de l'accuser avec quelque sorte de fondement, d'avoir receu vingt talens, avec un vase d'or de fort grand prix, d'un Officier d'Alexandre; qui ayant été disgracié, pour avoir mal administré ses finances, s'étoit venu retirer à Athenes. Ce present rendit suspect, celuy qui le receut, parce qu'il venoit d'une personne qui étoit creature de l'ennemy le plus declaré de la Republique. Dinarchus suscité par les ennemis de Demosthene, l'accusa de corruption devant le peuple: & son malheur fut si grand, qu'il ne pût être écouté pour sa justification. L'estime qu'on avoit pour luy se changea en mépris; & après quelque tems d'une fâcheuse prison, il fut honteusement banny de son pays. Plutarque qui le loüe en tant d'autres rencontres, ne peut trouver de raison pour l'excuser en celle-cy; quoy que Pausanias, à qui j'aime mieux m'en raporter, se soit efforcé de défendre son innocence, & de traiter cette accusation de calomnie.

Pausf. in Corinth.

Ce n'est pas que Ciceron n'ait eu comme luy le malheur d'être exilé; mais la cause de son exil fut honorable: car quoy que le Senat y consentit, ce con-

consentement fut arraché par les violences de Clodius Tribun du peuple, & par les pratiques de Pison & de Gabinius, dont le Consulat devint odieux par le bannissement de Ciceron, & ne fut qu'un vray brigandage, & une prostitution generale de toutes les Loix. Mais la douleur que ressentit Ciceron de son malheur, dont il parut un peu trop touché, ne fut point tant de se voir éloigné des affaires, que de se voir abandonné de ses meilleurs amis, sur tout de Pompée & de Cesar, qu'il estimoit le plus, & qui avoient toûjours eu de l'estime pour luy. Cette peinture si naturelle qu'il fait de sa douleur, en cette occasion, est plûtôt un effet de sa tendresse, que du trouble qui pouvoir venir de son ambition.

A la verité il fut plaint du peuple, & Demosthene ne le fut pas, parce que sa gloire ne fut pas si pure: il se défendit veritablement contre l'or de Macedoine, dautant que Philippe étoit ennemi des Atheniens: mais il ne pût resister à celuy de Perse, Darius étant leur amy. Ciceron au contraire, porta son integrité à un degré bien plus haut, refusant les dons des amis: parce que les presens de quelque part qu'ils viennent, peuvent rendre suspecte la vertu d'un homme public: qui ne doit jamais chercher de moyens d'accommoder son devoir à son interêt. Aussi ce grand homme étant Proconsul de Cilicie, refusa les presens du Roy de Cappadoce; & ceux des Siciliens, étant Preteur en Sicile, quoy qu'ils fussent alliez des Romains. Son courage étoit si grand, qu'il croyoit ne pouvoir recevoir rien de personne, sans marquer quelque soûmission à celuy qui donnoit. Et tous les Grands hommes dont la vie est toûjours exposée aux yeux du public, ne peuvent être trop scrupuleux sur leur conduite, ny trop delicats sur leur devoir, quand ils veulent conserver leur reputation bien nette.

On reproche à Ciceron d'avoir loüé avec excés Cesar, dans ses harangues; & de l'avoir cruelle-

ment outragé dans quelques-unes des lettres, qu'il écrivoit à ses amis, ce qui a fort méchant air : & c'est de ces sortes de lâchetez qu'on ne pardonne point. Il est vray que Ciceron a parlé diversément de Cesar, en qui il trouvoit de bonnes & de mauvaises qualitez : il a blâmé les mauvaises, il a loüé les bonnes : & il ne s'est point mépris dans le discernement qu'il en a fait : mais sa prudence luy faisoit blâmer en secret ce qui étoit blâmable, & loüer en public ce qui étoit digne d'être loüé. Quand on fera même reflexion, que ce n'étoit que pour sauver la vie à Marcellus, & à Ligarius, qu'il donna si volontiers tant de loüanges à Cesar, on n'y trouvera rien à redire. Que ne fait-on point pour sauver un amy ? On peut même loüer quelquefois sans injustice, ceux qui ne le meritent pas, pour leur inspirer en les loüant, le desir de faire des choses loüables.

Ce qu'on luy objecte d'une maison qu'avoit Crassus au bas du mont Palatin, qu'il achepta, à ce qu'on pretend, d'une somme d'argent qu'il reçut d'un criminel nommé Sylla, pour luy être favorable, me paroît avoir si peu de fondement, qu'il ne merite pas qu'on le justifie: puisque Aulugelle qui raporte cette histoire, ne dit rien qui puisse donner lieu de le croire.

Le reproche que luy fait Brutus dans ses lettres, a quelque chose de bien plus specieux. Cét homme si bien intentionné avec lequel mourut le reste de la liberté Romaine, l'accuse d'avoir été le premier à l'adoration du jeune Octavius, & d'avoir indirectement contribué à l'élever comme par degrez sur le trône, dont on venoit de renverser l'usurpateur. Neanmoins, si l'on veut bien considerer l'état où étoient les affaires de la Republique ; les partialitez dont elle commençoit d'être tout-à-fait ébranlée ; les mauvais desseins de Lepidus & d'Antoine ; & enfin la necessité qu'il y avoit de donner

ner un Maître au peuple, qui par la division des esprits, n'écoutoit presque plus d'autorité legitime: on trouvera que Ciceron fit prudemment, de travailler à la ruïne de tous les partis qui se formoient, par l'élevation de ce jeune homme, auquel il croyoit pouvoir inspirer des sentimens conformes au bien de l'état, & même regler, par la moderation de ses conseils, l'autorité qu'il luy donna; esperant devoir toûjours être écouté de celuy qui venoit d'être sa creature. De sorte que, si l'on peut accuser Ciceron d'avoir manqué en cette occasion, c'est seulement par trop de confiance au pouvoir qu'il pensoit avoir sur l'esprit d'Octavius. Mais il n'y a rien où les Grands hommes se laissent tromper plus aisément, que dans la presomption qu'ils ont de pouvoir gouverner les autres.

Non Dominum fugisse, sed amiciorem dominum quæsisse videberis. *Brut. ad Cic.*

Cette erreur étoit bien pardonnable à Ciceron, dans un tems où son credit étoit plus grand que jamais. Car sur la nouvelle de la défaite d'Antoine, le peuple l'alla prendre en sa maison, & le conduisit en triomphe au Capitole; par la croyance qu'on eut que cette affaire n'avoit réüssi que par ses conseils: & dès-lors on commença à le considerer dans Rome, comme l'apuy de la Republique: & celuy en qui seul sembloit resider toute l'autorité de l'Etat, qui étoit tout en desordre par la mort des deux Consuls, & par le renversement general des affaires. Il est vray que tout se decidoit alors par ses avis; & que jamais particulier ne s'est vû avec une puissance si absoluë dans son païs. S'il n'eût été scrupuleux sur son devoir, l'occasion eût pû le tenter & le faire penser à son élevation dans une si favorable conjoncture: parce que la foiblesse de tous les partis, qui n'étoient pas encore bien formez, la confusion où étoient les esprits, la consideration que le Senat avoit pour son merite, & la bien-veillance du peuple, sembloient concourir à son établissement: & s'il n'eût pû être le Maître des af-

Sustinuisse gloriatur bellum Antonii rogatus Cicero noster. *Brut. ad Attic.*

Nec in Tullio defuisse videtur in ulla parte civis optimi voluntatem: testimonio est actus nobilissime Consula-

 fai-

faires, il pouvoit du moins en être l'arbitre. Il ne fit rien toutefois, que ce qu'il crut utile au repos de ses citoyens, & à sa propre gloire. Et ce fut peut-être pour s'y attacher avec trop de circonspection, & pour chercher trop de temperamens, qu'il donna lieu à ces funestes conferences d'Octavius avec Lepidus & Antoine, où se forma bientôt après ce sanglant projet du Trium-virat, qui coûta plus de sang au Senat, qu'il n'en avoit été répandu dans les champs de Pharsale. La tête de Ciceron fut le prix de la reconcilation d'Antoine avec Octavius: celuy-cy ne pensant plus qu'à s'élever, oublia son bien-faiteur, & ses instructions; & consentit aisément à sa mort, jugeant bien que sa vertu ne s'accorderoit jamais avec la tyrannie.

tus, integerrime provincia administrata, repudiatus vigintiviratus. *Quintil. l. 2. c. 1.*

Les avantages que Ciceron remporta dans ses expeditions de guerre en Cilicie sur les bords d'Issus, & proche le mont Amanus, contre les Parthes, témoignent qu'il étoit plus brave que ne le croit le commun des sçavans, & même plus vaillant que Demosthene: lequel à la bataille de Cheronée, ayant vû d'abord éclaircir les premiers rangs, prit l'épouvante; & s'étant enfuy, saisi d'une fausse crainte, il demanda quartier à un buisson, auquel son habit s'étoit accroché, pensant que ce fût un des ennemis qui le poursuivoit, & qui l'avoit arrêté. Mais en revanche, il mourut bien plus genereusement que Ciceron. Il alla au devant de la mort d'un visage assez tranquille, & d'un grand sang froid: au contraire Ciceron parut inquiet, & il fit ce qu'il put pour l'éviter. Ce n'est pas qu'on ne luy fasse bien de l'injustice de l'accuser d'une trop grande lâcheté, sur quelques lettres fort pleines de foiblesse, qu'il écrivit à son frere Quintus, & à son amy Atticus: parce qu'il découvre trop sincerement ses sentimens à l'un & à l'autre. Mais si l'on fait reflexion qu'il se passe dans le fond de l'ame des plus Grands hommes, de certaines choses, que

Plut. in Demost.

que si l'on pouvoit voir, on trouveroit qu'ils sont foibles comme les autres, & qu'ils ne sont pas tout-à-fait insensibles, ny aux disgraces, ny aux dangers: on reconnoîtroit que souvent la reputation ne vient point tant aux Heros, par l'adresse qu'ils ont de faire voir leurs belles qualitez, que par celle qu'ils ont de cacher les mauvaises: & de ne pas se laisser penetrer. Ainsi l'on doit moins imputer à une petitesse d'ame, qu'à une grande sincerité, le peu de soin qu'a eu Ciceron, de ne pas se cacher tout entier: & ce n'est pas montrer sa foiblesse, que d'en faire part à son amy, ce n'est que la ressentir, & se la dire à soy-même.

Mais comme on donne beaucoup aux aparences, ausquelles on est d'ordinaire favorable: l'art d'imposer & de se couvrir, passe pour une grande habileté parmi les politiques. Ce n'estoit pas la maxime de Ciceron, qui se découvroit sans façon, & trouvoit même qu'il y a de la magnanimité à vouloir bien paroître tel qu'on est: & il se sert de cette maxime pour en faire un precepte à l'Orateur.

Caput Oratoris ut ipse apud quos agit, talis qualem se ipse optet, videatur. 1. de Orat.

CHAP. IX. *Comparaison des autres qualitez de leurs Personnes.*

Il semble qu'après avoir observé la difference de la capacité, & de la probité de Demosthene & de Ciceron, il ne reste plus rien à remarquer d'important pour leur merite personnel. Neanmoins ils avoient l'un & l'autre encore des qualitez, qui quoy que moins essentielles à l'éloquence, n'ont pas laissé de contribuer beaucoup à la reputation qu'ils avoient aquise. Cét avantage qui consiste dans l'agrément de la personne, paroît le moins considerable: cependant il est de quelque importance à l'Orateur: & Quintilien qui n'oublie pas une de ces parties, qu'il croit necessaires à sa perfection, enseigne que le soin qu'il prend de son exterieur, n'est pas une petite disposition pour se concilier les cœurs de ceux qui l'écoutent.

Mirè autem dicturum cura delectat: ipse judex se componit. Inst. l. 2. c. 3.

Car s'il faut plaire pour persuader, il faut plaire en

en toutes choses : & il importe sur tout de n'avoir rien de rebutant en sa personne. C'est en quoy on peut dire que Ciceron a surpassé Demosthene, & peut-être même plus qu'il ne seroit à desirer. De sorte qu'on ne peut pas les comparer ensemble sur ce point, sans vouloir que Demosthene eût eu un peu plus de soin de luy-même, & que Ciceron en eût eu un peu moins. Car on remarque qu'il étoit propre dans ses habits, & poly dans tout son exterieur, jusques à l'affectation. Il aimoit les parfums & la politesse dans sa table : & comme il étoit fort enjoüé dans la conversation, il se plaisoit à la bonne chere, & il étoit fort agreable avec ses amis : sa raillerie étoit fine & delicate, & il traitoit toutes les affaires d'une maniere si aisée, qu'il sçavoit mêler dans les plus serieuses, tout l'agrément qu'il faut pour soulager l'esprit sans le détourner. C'étoit-là proprement ce caractere de politesse dont il donne des preceptes, dans son traité de l'Orateur : & quoy qu'il soit un peu difficile de juger en ce tems-cy, de la finesse de tous les bons mots qu'il y propose pour modele, il est évident toutefois qu'il y excelloit : puisque Caton, tout Stoïque & tout grave qu'il étoit, aprés avoir entendu Ciceron tourner fort agreablement en ridicule la Morale des Stoïciens, dans l'Oraison pour Murena son amy, ne pût s'empêcher de rire, & de s'écrier : *Il faut avoüer que nous avons un Consul de belle humeur.*

Plut. in ejus vita. August. l. 1. c. 5.

Plut. in Cic.

L'esprit de Demosthene n'étoit pas capable de ces agrémens-là : & toutes les fois qu'il s'en est voulu servir, il n'y a pas été heureux ; ainsi que le remarque Longin dans la comparaison qu'il en fait avec Hyperide. Sa maniere aussi qui étoit plus grave, luy donnoit un air plus propre à faire l'Oracle, & à être écouté. Et comme son serieux le rendoit prudent & circonspect, il étoit politique jusques dans ses dépenses, pour satisfaire à son ambition,

Luc. in Demost.

bition, qu'il ſuivoit en tout. Car il prenoit plaiſir d'employer ſon bien à rétablir les murailles de la Ville, à équiper des vaiſſeaux, à faire ſubſiſter les travaux publics, à rachepter des eſclaves, à marier de pauvres filles, & à donner aux peuples des jeux & des ſpectacles. Mais quoy qu'il réüſſit en quelque façon, par cette artificieuſe liberalité, à gagner les cœurs : il entroit neanmoins en tout cela une gravité, dont il ne ſe pouvoit relâcher juſques à cét air affable & populaire, qu'il faut avoir dans une Republique.

Ce n'eſt pas que Ciceron n'ait été liberal juſques à l'excés : mais il ne prenoit pas tout à fait tant de ſoin d'apliquer ſeulement ſes dépenſes aux choſes qui peuvent faire de l'éclat : il faiſoit toutes les ſiennes en grand Seigneur, & plus par temperament que par politique. De cette façon il merita le nom de magnifique, & de liberal, ſans le rechercher : & il l'étoit generalement dans toutes les choſes, autant que Demoſthene l'étoit dans quelques-unes en particulier. On pretend qu'il a eu juſques à dix-huit maiſons de campagne, toutes grandes, toutes bâties & meublées ſuperbement. Il eſt vray qu'il ne les poſſeda pas toutes enſemble: les principales de ces maiſons furent la Tuſculane, la Formiane, celle de Caiete, celle d'Arpin, la Pompeiane ; & enfin celle qu'il avoit proche de Cumes. Et ce n'étoit point tant par eſprit de faſte, qu'il aimoit cette ſomptuoſité, quoy qu'il fût un peu vain ; que par une grandeur d'ame qui recherchoit la reputation dans un peuple à qui la dépenſe ne déplaiſoit pas, quand elle partoit d'un fonds bien aquis. J'ay crû qu'il ne ſeroit pas inutile de remarquer ce détail : quoy qu'il ait peu de raport à l'éloquence : parce que toutes ces choſes ſervirent à faire conſiderer ce Grand homme dans une Republique, où l'on avoit de l'eſtime & de la veneration pour la vertu & pour le merite.

Blondel 9. Rom. Triumph.

Après tout, l'un & l'autre sceut ménager parfaitement tous les moyens qui peuvent contribuer à rendre les hommes recommandables : & leur conduite leur aquit ce haut degré d'autorité, propre à maîtriser les cœurs, en les persuadant. C'est en quoy ces deux Orateurs ont été les plus admirables. Et soit qu'on regarde cét avantage comme un don du Ciel, ou comme un effet de leur merite personnel : il faut avoüer que jamais deux particuliers n'ont eu un empire plus absolu sur deux peuples plus délicats, ny plus jaloux de leur liberté. Mais pour en bien juger, il est bon d'observer la seconde des parties qu'Aristote a crû necessaires, pour persuader, qui est de connoître l'esprit de ceux à qui l'on parle.

CHAP. X.

Qu'il faut considerer la disposition d'esprit de ceux à qui l'on parle, pour persuader.

S'il est vrai que la persuasion est une espece de conquête du cœur de l'homme, on peut comparer l'Orateur à un conquerant, & l'esprit de ceux ausquels il parle, à une place qu'on attaque : & comme ce n'est pas assez que d'avoir de la valeur, pour attaquer avec succés, si l'on ne prend soin de reconnoître l'état de la place : ainsi ce n'est pas assez pour persuader, que l'Orateur soit éloquent, s'il ne s'aplique à connoître le genie & les interêts de ceux qu'il faut qu'il persuade.

Personne n'a jamais si bien connû, ny si bien enseigné l'art de se rendre maître des esprits par la persuasion, qu'Aristote dans ses livres de Rhetorique : il est le seul qui ait bien sceu penetrer le cœur de l'homme, la chose du monde la plus impenetrable ; qui ait sondé la profondeur de cét abysme, & qui ait trouvé le moyen de reconnoître & de démêler les détours qu'il faut prendre pour y entrer. C'est de luy que nous avons apris à y pratiquer des intelligences, par le secours des passions, tantôt en donnant de la crainte ou de l'esperance : tantôt en y excitant les desirs, ou y allumant la colere : & en y faisant naître tous les mou-

mouvemens, qui sont capables de l'interesser en faveur de celuy qui parle, mais à moins que de connoître parfaitement le fort & le foible de l'ame: à quoy elle est sensible, & à quoy elle ne l'est pas, il est difficile de pratiquer cét art avec quelque sorte de succés.

Et bien que ce Philosophe soit admirable par tout ailleurs, il ne l'est ce me semble en aucun de ses ouvrages tant qu'en celuy-cy: où il a sceu reduire à de certains principes, ce qui n'étoit qu'une instruction confuse & grossiere de la nature: ces preceptes étant si infaillibles, que pourvû qu'on les suive, on ne peut manquer d'arriver à la fin qu'on se propose. C'est donc dans ce livre admirable, & dans cét excellent abregé de Morale, qu'il faut prendre l'art de connoître les cœurs, & de les gagner. Car si l'on ne va remuer les ressorts les plus secrets de l'ame, & puiser en quelque façon, jusques dans les foiblesses de l'humanité, la force de l'éloquence; quelle impression peut-elle faire sur l'esprit des peuples?

Nisi naturas hominum vimque omnem humanitatis Orator perspexerit, dicendo quod volet perficere non poterit. *Cic. de orat. l. 1.*

Les Declamateurs sont fort éloignez de cette perfection; parce qu'au lieu d'étudier les mœurs, & l'inclination des hommes, qui sont les veritables fondemens de la persuasion: ils ne s'attachent qu'à un vain arrangement de paroles, & à des ornemens de discours, qui passent aussi-tôt qu'ils ont cessé de parler. Au contraire, le veritable Orateur fait sa principale étude des passions & des interêts de ceux qui l'écoutent: il observe ces differentes agitations, qu'elles produisent dans les cœurs; & selon que quelqu'un de ces mouvemens luy peut être favorable, il se sert de la pente secrete de la nature pour les entraîner dans ses sentimens: & il fait cette violence à ses Auditeurs avec tant d'art, qu'ils croyent se porter d'eux-mêmes où l'Orateur les force d'aller. Mais que ce don de penetrer les cœurs pour s'en rendre maître, est rare! L'in-

constance, & le changement des inclinations, l'alteration des humeurs, la diversité des interêts, des conjonctures, & des lieux; la fortune même, qui a tant de part à cette disposition generale des esprits pour les grands évenemens, doivent être des sujets d'une meditation perpetuelle: l'Orateur étant obligé de mettre tout en usage, quand il faut inspirer ses resolutions à un peuple assemblé, & le faire entrer dans son opinion.

Mais si les mêmes hommes, d'un même païs, dans les mêmes affaires, & en un même jour, ont quelquefois des sentimens si differens, selon la chaleur des differentes passions, qui les possedent, ainsi que l'a remarqué Aristote: que ne sera-ce point parmi des peuples dont les climats, les loix, les coûtumes, les mœurs, & les esprits sont tout-à-fait dissemblables? Et n'est-il pas vray de dire qu'il faut que l'Orateur sçache entrer dans la connoissance de toutes ces differences, & prenne même ces diverses formes, s'il veut entreprendre de persuader? Ciceron ne se seroit-il pas mépris, s'il avoit voulu traiter les Grecs, comme il traitoit les Romains? & Demosthene auroit-il réüssi, s'il eût pretendu pour persuader les Romains, se servir de cette vehemence avec laquelle il parloit aux Grecs? Mais pour juger mieux du tour d'éloquence, qu'ils étoient obligez de prendre, à cause de la difference des peuples ausquels ils parloient, il est bon d'en examiner l'esprit & le genie.

Lib. 1. Rh.

Naturæ variæ & voluntates multum inter se distantia effecerunt genera dicendi. *Cic. Orat.*

CHAP. XI.

Quel étoit le caractere de l'esprit des Grecs du tems de Demosthene.

La Grece étoit un païs si poly, que ses peuples traitoient toutes les autres Nations de grossieres, & même de barbares. Mais de tous les Grecs, les Atheniens avoient une plus grande délicatesse pour tous les arts, & un goût plus exquis pour l'éloquence. Il s'étoit élevé parmi eux tant d'excellens Orateurs, qu'insensiblement la connoissance des plus belles choses leur étoit devenuë comme naturelle. Periclés, dont ils comparoient les discours aux

Graiis ingenium,

éclairs

éclairs & aux foudres, avoit si bien acoûtumé leurs esprits à ne rien souffrir que de pur, d'élegant, & d'achevé: que ceux qui avoient à parler en public regardoient jusques aux moindres d'entre le peuple, comme autant de Censeurs de ce qu'ils alloient dire. Ce discernement si exact avoit introduit une maniere de parler en public si scrupuleuse, qu'on n'osoit avancer un mot dans les harangues, qui ne fût juste dans sa signification, & autorisé par l'usage,

Mais si l'esprit de ce peuple étoit devenu si délicat, par la pureté du discours, & par la beauté de l'éloquence de ces Orateurs: ce qu'il avoit de fierté naturelle, s'étoit fort augmenté par leurs flatteries. Si bien qu'il falloit une dexterité admirable pour exercer l'empire de la persuasion sur des hommes, qui vouloient toûjours être traitez de Maîtres, & regner sur ceux qui les vouloient persuader. L'établissement de la loy de l'Ostracisme, qui fut faite à l'ocasion de la domination insuportable de Pisistrate, causa encore un redoublement d'orgueil à ce peuple déja si presomptueux. Cette loy fut instituée par Heraclide, pour donner à la Republique une forme de gouvernement, qui pût enclure des affaires, & bannir pour dix ans ceux, dont le credit & le merite étoient capables de donner de la jalousie à leurs Citoyens. C'est pourquoy, ceux qui s'élevoient par des voyes même les plus legitimes, avoient à se ménager d'une telle sorte, que leur élevation ne se rendit jamais suspecte, & ne blessât point l'orgueil de ce peuple, auquel le trop grand merite donnoit de l'ombrage.

Cette loy d'abord fut observée avec tant de rigueur, qu'Aristide qui avoit aquis le surnom de Juste, & qui avoit fait tant de belles choses pour la gloire de son païs, fut condamné au bannissement, par un homme sans nom, & qui ne sçavoit pas même lire. Et quoy que cette severité eût bien perdu

Graiis dedit ore rotundo musa loqui. *Poët. Hor.*

Sincerum fuit sic eorum judicium, nihil ut possent nisi incorruptum audire & elegans: eorum religioni cum serviret orator, nullum verbum insolens aut odiosum ponere audebat. *Cic. orat.*

Gloriæ & eloquentiæ solius libidinosi. *Tert. Apol.*

de sa vigueur sous Alcibiade, & qu'elle s'abolit enfin dans la suite des tems, comme font toutes les loix qui sont trop rigoureuses ; il étoit resté neanmoins dans les mœurs & dans l'esprit des Atheniens, un fonds de jalousie contre ceux qui se distinguoient par quelque merite, & une severité pour les Orateurs, qui les obligeoit à de grandes circonspections, quand ils vouloient parler en public. Les regles mêmes qu'ils leur avoient imposées, alloient jusques à défendre les ornemens trop recherchez qui pouvoient déguiser la verité, & les moindres mouvemens capables de les surprendre : parce qu'ils regardoient les uns comme des piéges qu'on dressoit à leur raison, & les autres comme des attentats qu'on vouloit faire à leur liberté. C'est aussi ce qui avoit répandu dans leurs discours une froideur & une secheresse, qui venoit plus de cette contrainte, que de la qualité de leur esprit. Car si l'on ôte à l'éloquence tous les traits qui peuvent émouvoir les cœurs à la pitié : c'est la desarmer de sa principale force, & ne luy laisser en partage que les passions violentes : où la seule vehemence de la prononciation fait d'ordinaire plus d'effet, que la delicatesse de l'art.

Julius Pollux remarque qu'on avoit établi dans l'Areopage, une autre loy pour défendre de faire ny d'avant-propos, ny de per-oraison, dans les affaires criminelles : parce que ces lieux étant plus propres aux ornemens que les autres, ils pouvoient donner moyen à l'Orateur de surprendre l'esprit des Juges, & de l'ébranler en sa faveur. Aristote en sa Rhetorique, & Quintilien dans ses Institutions, expliquent plus au long l'intention de cette loy. Et il y aparence que les Arabes prirent cette idée de severité des Grecs. Car Averroës remarque sur ce même endroit, où Aristote fait mention de cette loy, que parmi ces peuples on parloit sans geste, & sans aucun air de declamation :

Arist. c. 1. Rh.
Athenis affectus movere etiam per præconem prohibebatur orator.
Quint. l. 6.

pour

pour ôter aux Orateurs le pouvoir d'imposer par leur action. Et quoy que parmy les Grecs, du tems de Demosthene, cela ne fût plus observé avec la même rigueur, que du tems de Solon: il est aisé neanmoins de voir que cét Orateur s'étoit formé sur l'ancien usage de cette maxime. Car sans cette consideration l'élevation de son genie auroit pû lui fournir des manieres plus touchantes dans ses peroraisons, qui ne sont jamais poussées jusques où elles pourroient l'être. Du moins Quintilien en impute la cause à cette loy, qu'il pretend qu'on observoit encore à Athenes du tems de cét Orateur. Quoy qu'il en soit, cette coûtume luy étoit fort desavantageuse: car si l'éloquence ne déploye toutes ses forces, & ne met tout en usage, pour émouvoir ou pour calmer les esprits: elle ne peut être la maîtresse souveraine des cœurs.

Epilogos illi mos civitatis abstulerat. *Lib.* 10. *c.* 1.

Omnis vis rationis dicendi in eorum qui audiunt mentibus aut excitandis aut sedandis exquirenda: *Cic. orat.*

In quo uno regnat oratio. *Ibid.*

Mais outre que les Atheniens étoient fiers, jaloux de leur pouvoir, & severes à l'égard de leurs Orateurs, en ce qu'ils ne donnoient rien à la passion, ny aux mouvemens qui font les grands succés de l'éloquence: ils avoient une impatience & une legereté d'esprit qui les faisoit passer fort souvent d'une extremité à l'autre, par des resolutions subites & precipitées, ce qui rompoit toutes les mesures de ceux qui avoient à traiter avec eux. Thucydide, Plutarque, & Polybe nous ont laissé en divers endroits de leurs ouvrages une peinture assez naïve de cette inconstance. Mais personne ne l'a mieux representée que Ciceron, dans la défense qu'il a faite de Flaccus son successeur en la Preture d'Asie, accusé de pecular. Car il n'impute dans ce lieu-là les revolutions de la Grece, & la ruïne de cét Etat, qu'à la legereté de ce peuple turbulent & inquiet, qui n'écoutoit souvent que son caprice, qui parloit avec une liberté immoderée: & dont toutes les déliberations étoient si tumultueuses & si confuses, que les plus temeraires d'entr'eux étoient le plus sou-

Thucyd. l. Hist. Plutar. in Lycur. Polyb. L. 6. *Hist.*

Græcorum respublicæ sedentis concionis temeritate administrantur. *Cic. pro Flac.*

souvent les maîtres des resolutions qui s'y prenoient. Un tour de main, un cry élevé par un factieux dans l'assemblée, étoit d'ordinaire le signal de l'avis qu'il falloit ouvrir, & du conseil qu'il falloit prendre. C'est aussi sans doute pour cette raison qu'Aristote, qui prenoit la plus-part de ses idées du gouvernement des Grecs, remarque dans ses Politiques, que la plus dangereuse de toutes les tyrannies, est celle qui vient de la licence immoderée du peuple, quand il a le pouvoir souverain entre les mains.

Græcia concidit libertate immoderata & licentia concionum: *ibid.* Psephismata declarata, porrigenda manu & profundendo clamore multitudinis concitatæ. *Pro Flac.*

Et comme il arrive que ceux qui sont les plus insolens, quand ils commandent, sont d'ordinaire les plus soûmis quand ils obeïssent: les Atheniens qui avoient été si fiers dans le tems de la prosperité de leur Republique, furent les esclaves les plus dévoüez aux successeurs d'Alexandre, & ensuite aux Romains qui s'en rendirent les Maîtres. En effet, a-t-on jamais veu de nation plus née pour l'esclavage que celle-là? A peine Rome avoit-elle étendu les limites de son Empire hors de l'Italie, qu'elle fut bien-tôt si pleine de Grecs, que Lucien, qui raille presque toûjours, dit qu'il n'y avoit plus rien à faire à Rome, que pour ces gens-là dans les maisons des Grands.

De mercede conductis. *Luc.*

Tacite les traite encore plus mal, les confondant avec les Asiatiques, qui passoient alors pour des peuples timides & effeminez, par les delices & la beauté de leur païs. Toutes ces choses font voir que parmy cette delicatesse d'esprit, & cette legereté dont nous venons de parler, ce peuple avoit dans le cœur un fonds de bassesse & de timidité, qui contraignoit ses Orateurs de s'assujetir à ses mœurs & à son genie pour le persuader: & par ce même principe les obligeoit pour y reüssir, de luy porter du respect en luy donnant de la crainte; de le flatter & le gourmander en même tems: ce que Demosthene, qui connoissoit si bien ce peuple, sceut pratiquer avec tant de succés.

Timidi & imbelles, quales amœna Græcia & deliciæ Orientis educunt. *Ann. 2.*

On auroit tort neanmoins, de comprendre dans ce nombre tous ceux de cette nation qui se sont distinguez des autres par la gloire de leurs actions, ou par la beauté de leurs ouvrages. Car on sçait bien que c'est d'eux que nous est venuë la connoissance des plus beaux Arts, & les premieres leçons de l'honnêté, de la politesse, & de la plûpart des vertus morales: mais ces Grands hommes avoient bien souvent si peu de part aux resolutions publiques, que leur merite, dont ils nous ont laissé tant d'illustres témoignages, ne peut pas faire une regle generale pour le caractere de ce peuple. Ce petit nombre d'honnêtes gens n'empéche pas qu'il ne soit vray de dire, que jamais Orateur n'a rencontré des esprits plus difficiles à ménager que Demosthene: & n'a travaillé à l'éloquence sur des regles plus desavantageuses, pour la porter dans sa perfection.

CHAP. XII. *Le caractere de l'esprit des Romains du tems de Ciceron.*

Ciceron trouva un champ bien plus spacieux & plus beau que luy pour exercer son genie. Rome n'étoit plus de son tems, ce qu'elle étoit sous les premiers Consuls, & pendant les années que dura l'autorité des Decemvirs, dont l'humeur un peu sauvage faisoit consister toute la vertu dont ils se picquoient, dans la guerre, & au maniment des armes. Elle avoit insensiblement perdu cette humeur feroce par le commerce des autres nations, & par les soins de Scipion & de Lelius, qui commencerent à introduire la politesse, & même à donner au peuple du goût pour les belles choses. Terence assisté de ces deux hommes admirables, representa sur le Theatre à ce peuple, une image de la vie civile, dans laquelle il sceut si bien épurer leurs mœurs & leur esprit, que la rudesse d'Ennius & de Pacuvius qu'ils avoient autrefois admirez, leur donnerent du dégoût: de sorte qu'ils ne pardonnerent pas même aux méchans mots de Plaute, qu'ils avoient trop patiemment écoutez. Tous ces Grands hom-

Qui bene pugnabat Romanam noverat. *Ovid. Fast.*

hommes, qui s'éleverent depuis Terence jusques à Ciceron, contribuerent encore beaucoup à perfectionner cette politesse: neanmoins elle n'alla point jusques à cette affectation, où les Grecs l'avoient portée.

A la verité, parmy cette delicatesse d'esprit, les Romains ne laissoient pas d'être extrémement fiers & jaloux de leur gloire: mais cette fierté, qui venoit d'un fonds d'orgueil parmy les Grecs, venoit d'un excés de courage dans les Romains. Ce qui a fait dire à Ciceron, que *les autres nations avoient des qualitez propres pour la servitude, & pour en pouvoir suporter le joug: mais que l'amour de la liberté, & cette grandeur d'ame, qu'il faut avoir pour commander, étoit le caractere propre du Romain.* Et ce pouvoir que les loix donnoient aux jeunes gens, de disposer de leur bien par testament dés l'âge de quatorze ans, contre la coûtume des autres peuples, est un témoignage assez évident que l'amour qu'ils avoient pour la liberté leur paroissoit bien juste, puis qu'ils faisoient même des Ordonnances pour l'authoriser dans la jeunesse. L'orgueil leur étoit si odieux qu'ils ne pûrent pas même le souffrir dans leurs Maîtres. La douceur & la modestie étoient les moyens les plus seurs dont il falloit se servir pour s'insinuer dans leur esprit: & comme ils étoient uniquement adonnez au travail & à la guerre, ils ne pouvoient soufrir aucuns des vices que l'oisiveté aporte avec elle: & les Romains n'y devinrent sujets que par le commerce qu'ils eurent avec les Grecs, aprés la prise de Corinthe.

Alix nationes servitutem pati possunt, Romani propria libertas est. *6. Phil.*

Tu regere imperio populos, &c. *6. Æneid.*

Suos agros studiose colentes. *Cicer. pro Rosc.*

Leurs Orateurs étoient aussi moins gênez dans leurs discours, quand il falloit parler en public: ces regles si austeres qu'on observoit dans Athenes, n'étoient point connuës dans Rome: & excepté la mesure du tems qu'on devoit employer dans les harangues, & qui fut introduite par Pompée dans

son

son premier Consulat, l'éloquence n'avoit rien qui l'empêchât de mettre en usage tout son artifice, & de faire joüer tous les ressorts qui peuvent émouvoir les esprits.

Enfin comme il regnoit *un air de grandeur & de majesté dans la Republique Romaine*, qui avoit je ne sçay quoy de solide, *qu'on ne trouvoit point dans celles d'Athenes*, ainsi que le remarque Lucien dans ses Portraits: & que même les Romains avoient *une équité naturelle & de l'amour pour la vertu*, au raport de saint Augustin; ils n'étoient pas sujets à cette legereté des Atheniens, qui rompoit toutes les mesures, qu'on pouvoit prendre avec eux. C'est en quoy Demosthene avoit autant de sujet de se plaindre de sa mauvaise fortune, que Ciceron en avoit de se loüer de son bonheur: puisque celuy-cy avoit trouvé un peuple favorable à l'éloquence passionnée, dont le Grec s'écartoit comme d'une chose défenduë par les loix: & que Ciceron donnant une carriere libre à son genie, pouvoit employer toute l'étenduë de son art pour persuader. Mais l'autre toûjours resserré dans les bornes étroites que luy prescrivoient les ordonnances, étoit obligé de ramasser tout l'artifice de son éloquence dans la seule force de ses raisons. Si bien que cette differente maniere donne de grands avantages à Ciceron sur Demosthene: mais elle ne conclut pas pour cela qu'il merite d'être au dessus de luy. Il faut donc examiner ce que c'est qu'on apelle maniere de parler, qui est la troisiéme partie de celles qu'Aristote juge necessaires à la persuasion, pour connoître lequel des deux merite la preference.

Jus bonumque apud eos non legibus magis, quam natura valebat. *De Civit. Dei. c. 12. lib. 18.*

CHAP. XIII. *De la troisiéme partie necessaire à la persua-*

Quoy que le merite personnel de l'Orateur, aussi bien que la disposition favorable de l'Auditeur, soient de grands moyens pour preparer les cœurs à la persuasion: la maniere toutefois dont on parle, fait la plus grande partie de l'impression & du mouve-

sion, qui est la maniere dont on doit parler. Et de l'art de l'Eloquence en general.

mouvement que cause l'éloquence dans les esprits, & il y a une éloquence dans l'air de la personne, qui ne persuade pas moins, que celle de la parole. La persuasion en general, est cet art admirable dont retentissent toutes les écoles des Rheteurs, & que tous les Declamateurs promettent avec tant de faste, d'aprendre à leurs disciples, quoy qu'ils ne le sçachent pas eux-mêmes. C'est le secret merveilleux de toucher le cœur, que la Rhetorique recherche depuis si long-tems par ce grand attirail de preceptes, sans l'avoir encore pû trouver. En effet il est plus aisé de le sentir que de l'exprimer. Ce n'est point dans ce fracas de mouvemens & de figures dont les livres sont pleins, ny dans cet arrangement pompeux, ou dans ce vain éclat de conceptions & de sentimens extraordinaires qui surprennent & qui éblouïssent, où se trouve cet art de persuader: car le bon sens qui persuade le mieux, ne brille point & n'éblouït jamais: en quoy donc consiste ce grand secret?

Omnia quæ ars consummaverit, à natura ducere initium. *Quintil.*

Pour s'en éclaircir davantage il faut remarquer, que le premier tour d'esprit que donne la nature, est aussi comme le premier rayon de cette admirable éloquence que nous cherchons: ainsi son fonds est purement naturel: ce qui est commun à tout ce que l'art est capable de perfectionner. Si bien que celuy qui pretend à l'éloquence doit commencer par s'étudier soy-même, & observer son naturel pour y chercher cette premiere étincelle de genie, qu'il faut suivre quand on l'a trouvée: & sans cette précaution, toutes les démarches qu'on y fait sont fausses, par les fausses mesures que l'on prend avec soy-même, & par la negligence qu'on a euë à reconnoître son veritable naturel.

Intelligentis est videre, quo ferat natura sua quemque. *Cic. in Brut.*

In qua deliberatione ad suam cujusque naturam consilium omne est revocandum. *Off. l. 1.*

La regle qu'on y doit tenir, est d'avoir de l'aplication pour le connoître; & de la constance pour le cultiver, quand on l'a connu: il ne faut que suivre son penchant, qui est toujours bon, sur tout

dans

dans le sujet dont nous parlons : quand il n'est pas absolument mauvais. C'est le premier avis que Ciceron donne pour les regles de la bien-seance : parce que tout ce qui n'est pas naturel est affecté, & toute affectation devient un veritable defaut. Ce qui est si vray, que ce méchant air qui choque si fort dans la plus-part des hommes, qui se contrefont dans leur maniere de parler, d'agir, & même de marcher, ne vient que de cette contrainte. Chacun se doit mesurer sur cette maxime : car ce qui est contraint ne sied jamais, & tout ce qui est naturel est toûjours ce qui sied le mieux. Ainsi pour reüssir en tout ce qu'on fait, & même dans la maniere de vie que l'on prend ; l'on ne doit y rien souffrir d'étranger, ny même de disproportionné à son genie. Car il n'est pas croyable combien l'on se contrefait par ces fausses manieres : ce qui est une des causes les plus universelles du peu d'Orateurs qui reüssissent : quoy qu'un si grand nombre de gens s'appliquent à l'éloquence. La plus-part de ceux qui parlent en public, étant d'ordinaire mal satisfaits de la foiblesse de leur genie, prennent le party de copier ceux qu'ils voyent reüssir : & de là vient ce grand inconvenient, dont Ciceron menace ceux qui prennent le change dans leur caractere. *On ne peut*, dit-il, *être jamais en état de plaire, quand on quitte son genie pour suivre celuy d'un autre.* La maniere de Ciceron n'eût pas reüssi à Demosthene : cet air agreable de l'un n'eût pû s'ajuster avec le serieux de l'autre : tous deux ont sceu se connoître, & ont bien veu ce qui leur convenoit. Et ce fonds de genie est la premiere des qualitez naturelles qui sont absolument necessaires à l'éloquence, sur laquelle je me suis un peu étendu, parce qu'elle est peu connuë, & que l'on n'y fait pas assez de reflexion.

Je m'arrêteray moins sur les autres qualitez naturelles : elles consistent dans un grand sens, soûtenu d'un

Tuenda sunt sua cuique non vitiosa, sed propria. *Cic. 1. Off.*

Id maxime quemque decet, quod est cujusque suum maxime. *Cic. 6. Offic.*

In actiones omnemque vitam nullam discrepantiam ferre debemus. *Ibid.*

Nihil decet invita Minerva ? id est repugnante natura. Sic ut decorum conservare non possis, si aliorum naturam imiteris, omittas tuam. *Offic. 1.*

d'un long usage de prudence & d'un grand discernement, d'où se forme la solidité d'eprit. Mais cette solidité sera défectueuse si elle n'est accompagnée d'une imagination droite, nette, & tout-à-fait débarassée : car l'esprit quelque bon qu'il soit, ira de travers si l'imagination n'est bien conditionnée. C'est elle qui met les choses en execution, d'où n'aît l'importance de son ministere. La voix, le visage, le corps & tout l'exterieur, sont les autres qualitez naturelles requises à l'éloquence, lesquelles pour être accomplies doivent avoir chacune dans son degré un agrément, qui perfectionne tout cét air exterieur de la personne.

La capacité & l'art ne sont pas moins necessaires à l'éloquence : mais ce sont des qualitez qui peuvent s'aquerir. Pour la capacité, il est certain que l'éloquence ne peut être que fort mediocre sans elle. Ce n'est qu'un son vain, qui sans un grand fonds de doctrine, n'est propre qu'à faire du bruit & peu d'effet. C'est aussi pour blâmer ce desordre, que s'emporte avec tant de chaleur, ce jeune homme du Satyrique contre ses Declamateurs de son tems, *qui avoient les premiers gâté l'éloquence*, à ce qu'il pretend, parce qu'ils ne s'attachoient qu'à un certain air brillant & fleury, qui n'avoit rien de solide. Ce n'est pas par là, dit-il, qu'Homere, Pindare, Platon, Thucydide, Hyperide, & Demosthene sont devenus éloquens.

Pace vestra dixisse liceat, primi eloquentiam perdidistis. *Petr.*

Son zele contre ce desordre l'emportoit encore bien plus loin, lors qu'un docteur plus experimenté, pour apaiser un jeune homme de si bon sens, & qui parloit devant des gens qui en avoient si peu, luy dit que ce déreglement venoit de la faute des Professeurs, qui pour attirer la jeunesse, l'amusoient à cét éclat de paroles qui impose, & qui ne plaît qu'aux ignorans; & que c'étoit aussi la faute des parens, qui par une méchante éducation, & par

des

des études fort precipitées, rendent leurs enfans incapables des grandes choses, pretendant en faire des orateurs accomplis, lors qu'ils ne commencent proprement qu'à begayer. Enfin il conclud par ces paroles, qui perdroient leur force, & même leur grace, si je les traduisois : *Quod si paterentur laborum gradus fieri, ut studiosi juvenes lectione severa mitigarentur, ut sapientiæ præceptis animos componerent, ut verba atroci stylo effoderent, ut quod vellent imitari, diu audirent, sibique nihil esset magnificum, quod pueris placeret; illa grandis oratio subiret majestatis suæ pondus.*

Ce discours si sensé marque en general, la route qu'il faut tenir pour parvenir à ce souverain degré d'éloquence, qui s'attire l'admiration. Il est vray, qu'on ne doit point pretendre de dire de grandes choses, & d'une maniere solide, si l'on ne se fait aparavant un fonds de grandes images, par le secours de toutes les sciences dont il faut se remplir l'esprit. C'est le défaut ordinaire de ces Orateurs superficiels, qui croyent pouvoir soûtenir la foiblesse de leur genie par la force de l'expression, & se distinguer du commun en renfermant les petites choses dont ils sont seulement capables, en de grandes & en de magnifiques paroles. C'est en abregé ce qu'on peut dire de la capacité, qui est absolument necessaire, & sans laquelle on ne peut meriter quelque rang dans l'éloquence.

Nemo poterit esse omni laude cumulatus orator: nisi erit omnium magnarum rerum & artium scientiam consecutus. *1. de Orat.*

Il reste enfin à parler de l'art, qui est une grande matiere de discours: mais je n'entreprends pas de l'examiner à fond, pour ne pas m'exposer à faire un traité d'éloquence dans un sujet, où il suffit d'en marquer les traits les plus essentiels pour la comparaison que j'ay dessein de faire: encore est-il bien difficile de dire precisément en quoy consiste la souveraine perfection de cet art. Est-ce dans les grandes manieres, ou dans les for-

fortes & les vehementes ? Est-ce dans le discours concis & serré, ou dans le prompeux & l'étendu? Sont-ce les figures frequentes qui font l'eloquence, ou le stille simple ? Est-ce enfin dans l'art de Protagoras & de Trasymaque, qui se vantent dans Platon de persuader tout, que consiste cette éloquence : ou dans la naïveté de Socrate, qui persuade tout ce qu'il veut, sans se vanter de le faire ?

Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum? Quid tam commune quam spiritus vivis, &c. *Orat.*

Plus on aprofondit cette matiere, plus on la trouve difficile, quand on considere cette amplification admirable de Ciceron sur le supplice des parricides, qui fit un si grand effet sur l'esprit du peuple, & dont neanmoins cet Orateur dans un âge plus avancé, parle comme d'un trait de jeune homme. Il est vray qu'il y a dans cette amplification je ne sçay quoy d'étudié, de contraint & même de compassé: l'art y est trop à découvert. Quel moyen donc d'entrer dans ce détail, qui seroit infiny, si l'on vouloit s'arrêter à tout ce qui est faux dans l'éloquence ? C'est assez ce me semble de dire ce qu'elle a de réel & de veritable, pour juger de nos deux Orateurs : à quoy il suffira peut-être d'établir quelques maximes generales pour former une idée d'eloquence, dont tout le monde convienne. Voicy ce que j'en pense.

Quod ipsi Roscio sæpe audio dicere, Caput artis decere. *de Orat. l.* 1. Quod tamen unum tradi arte non potest. *Ibid.* Decet quod aptum est personis, tempori-

L'essentiel de toutes les choses, sur tout de celles qui sont pour plaire, est une certaine bien-séance, qui fait comme le premier fonds de leur agrément. C'est un principe que ce Roscius, qui fut le Maître de Ciceron pour la prononciation, luy representoit souvent, & que cet Orateur apliqua luy-même à l'éloquence : *L'essentiel de l'art, est de sçavoir trouver ce qui sied.* Mais *cela même*, dit-il, *ne peut ny s'expliquer, ny s'aprendre.* Il en donne toutesfois l'explication ailleurs ; quand il dit, que *ce qui sied n'est autre chose qu'une convenance juste de ce qu'on fait ou de ce qu'on dit, avec les circonstances des tems, des lieux, des affaires, & des*

& des personnes. Ce qui est si vray, que la façon de dire d'Hortensius, qui plaisoit tant, quand il étoit jeune, cessa de plaire dès qu'il ne le fut plus: par ce qu'elle n'étoit plus conforme à son âge.

C'est pour cette même raison que Ciceron, dans l'idée qu'il cherche du veritable Orateur, dit que ce ne peut être que celuy qui a le discernement assez bon pour connoître ce qui sied, & qui a l'art de le pratiquer. Il n'est rien de plus rare que cet art, comme il en convient luy-même. Sans cela l'on ne peut plaire, dit Quintilien, & avec cela l'on plaît toûjours. Car ainsi tout est comme il faut qu'il soit, en son rang & en sa place: d'où se forme cette ordonnance si admirable, des paroles & des choses, qui plaît si fort. Et la souveraine perfection de l'art n'est pas tant de bien orner un discours, que de sçavoir mettre les ornemens en leur place: comme celle des Peintres, est de sçavoir ménager les lumieres, & de placer les objets dans la juste proportion de leur plan. C'étoit le grand talent d'Antonius & de Cesar, au raport de Ciceron en son traité de l'Orateur. L'un sçavoit arranger son discours, comme un Peintre dispose ses personnages: & l'autre comme un general d'armée met ses troupes en bataille. Cet ordre ainsi observé est déja une grande avance pour plaire. Car l'on ne se choque d'ordinaire dans le discours, que de la disproportion & de l'arrangement mal entendu des paroles & des choses.

Outre cet arrangement naturel, qui fait cette bien-seance, il y a encore une grace secrette à dire les choses, qui n'est pas moins inexplicable, quoy qu'elle soit aussi necessaire à l'éloquence pour persuader: car on ne persuade presque qu'autant qu'on plaît. Ce don vient d'un naturel heureux, qui sçait donner aux choses le tour qui peut les rendre agreables. Un discours aura ses proportions, ses justesses, ses ornemens, ses beautez, sans être agrea-

bus, ætatibus. *Offic. 1.*

Cum id quod quaque persona dignum est & fit & dicitur. *Ibid.*

Manebat idem non decebat idem. *Cic. in Brut.*

Is erit eloquens, qui ad quodcunque decebit poterit accommodare orationem. *Cic. orator.*

Quæro quem probem, probabo eum, qui quod deceat, videbit. *Ibid.*

Nihil tam difficile, quam quid deceat videre. *Ibid.*

Nihil potest placere, quod non decet. *Quintil.*

agreable, parce que les choses ne sont pas tournées de ce certain air qui plaît, & qui charme. Car il y a de la difference entre la grace & la beauté. Mais qu'est-ce que ce tour & cét agrément qui fait entrer si doucement dans les esprits tout ce que dit l'Orateur: & qui produit de si grands effets dans l'éloquence? En quoy consiste-t-il? Ciceron veut le dire, mais il ne peut: il faut en revenir à ce premier principe, que je viens d'établir pour l'éloquence, *l'essentiel de l'art est d'observer les bienseances*. Il y a des preceptes pour bien dire; mais il n'y en a point pour aprendre ce tour aisé dont je parle, qu'il faut donner aux choses que l'on dit. Heureux celuy qui l'a trouvé, c'est en cela que consiste l'éloquence de genie, que l'on doit fort distinguer de celle qui n'est que de l'art.

Caput artis decere. *Tull.*

Le second principe est, que pour bien parler il faut penser sagement les choses qu'on veut dire, & consulter toûjours le bon sens, dont le moindre rayon vaut mieux que tout l'éclat des ornemens de la Rhetorique. Cette prudence, qui est la source de la veritable éloquence, dont parle Ciceron, renferme en soy un jugement solide, & un discernement juste & droit, pour bien imaginer les choses, & pour les bien exprimer. Il n'y a rien de plus important à l'éloquence: car tout ce qui est de bon sens est toûjours éloquence, & rien n'est éloquent, quelque elegant qu'il puisse être, s'il n'est sensé.

Dicere bene nemo potest, nisi qui prudenter intelligit. *Cic. orat.*

Outre ce genie qui a l'art de plaire, par ce qui sied, & cette solidité de sens si necessaire à l'éloquence; il y a une conduite à observer à l'Orateur, dont je fais le troisiéme principe; qui est qu'on peut mettre en usage tout l'artifice, dont nous parlent les maîtres de Rhetoriques, & dont les livres sont pleins, pourveu qu'on ait le soin de le cacher. Car on ne plaît point, quand il paroît qu'on veut plaire: & l'on ne charme jamais moins, que quand on laisse trop voir l'envie qu'on a de charmer. Ce

Pars eloquentiæ, eloquentiam abscondere. *Senec. controv.*

De-

Demosthene même si habile en son métier, n'est jamais moins agreable que quand il veut l'être trop, comme le remarque Longin. De façon que l'art ne peut jamais réüssir, que quand on a celuy de le déguiser: & il ne se peut montrer sans devenir suspect. Rien ne peut reüssir sans cette precaution, qui ne laisse pas d'être aussi un secret assez rare: parce qu'il est difficile de vouloir si fort plaire, sans qu'il en paroisse quelque chose, & de montrer un air negligé dans ce qui ne doit point l'être.

Eloquentiam qui consecuti sunt, dissimulant, quia lingua suspecta est. Cic.

La derniere chose qu'on doit observer, est une parfaite proportion du discours au sujet: sans dire les choses grandes d'un air petit, & les choses petites d'un air grand. Il n'est rien de si choquant que cette disproportion, qui est le défaut le plus ordinaire des jeunes gens, qui veulent inconsiderément s'élever toûjours au dessus de leur sujet quand il est bas, & qui n'ont pas la force de le soûtenir, quand il est élevé. Il faut observer soigneusement le precepte de l'Orateur. *La grandeur du discours doit répondre à la grandeur du sujet*: Cette regle doit aussi s'étendre sur les personnes à qui l'on parle: car il est sur tout important de sçavoir se proportionner à son auditeur, & se mesurer sur ses lumieres. On doit parler autrement à des personnes éclairées & intelligentes, qu'à celles qui ne le sont pas: ainsi que l'ont pratiqué Ciceron & Demosthene. On peut examiner sur ces principes la Rhetorique de Demosthene & celle de Ciceron, démêler leur caractere pour faire le détail de leur maniere, & reconnoître laquelle des deux est la plus propre pour persuader.

Quanta ad rem tanta ad orationem fuit accessio. *Cic. orat.*

CHAP. XIV. *Le caractere de l'eloquence de Demost.*

Demosthene étoit billieux & melancolique de son temperament: la pesanteur de sa melancolie l'attachoit opiniâtrément aux choses qu'il entreprenoit, & sa bile luy donnoit toute l'activité necessaire pour en venir à bout. Quoy que ce temperament le rendît chagrin, & naturellement contrariant, il

il luy donna neanmoins ce grand serieux, qui contribua tant dans la suite à son credit. Ce fut en partie de ce naturel que luy vint cette austerité de morale, qui luy aquit en sa Republique cette grande opinion de probité, & même cette hardiesse à se declarer si hautement contre Philippe, & contre Alexandre ce conquerant de l'Univers. Et quoy que la puissance de ces deux Princes les eût rendus redoutables à toute la Grece: Demosthene les traita toutefois d'une hauteur, dont les Rois n'ont jamais été traitez par un particulier, qui n'avoit point d'autre autorité, que celle de sa reputation, ny d'autre force que son éloquence.

Ipsa tristitia & severitate popularis. *Cic. de Cassio. lib. de Claris orat.*

Il avoit aussi receu de la nature un genie vaste & élevé pour les sciences, & un courage assez grand pour surmonter les difficultez qu'il trouva pour devenir éloquent. Après qu'il se fut rempli l'esprit des connoissances necessaires à sa profession, pour se former à la prononciation, il se servit d'un comedien que Photius apelle Neoptolemus, Quintilien le nomme Andronicus, & Plutarque luy donne le nom de Satyrus: ce qui fait croire que dans la passion qu'il avoit de réüssir, il voulut bien avoir plusieurs maîtres en cet art. Satyrus qui étoit un habile declamateur, commença, au rapert de Plutarque, par faire reciter à Demosthene quelques vers de Sophocle, & d'Euripide pour le former: mais aprés qu'il les eut recitez, son maître les repeta d'un air si animé & avec tant de force, que ces vers ne luy parurent plus les mêmes. Une difference si notable luy fit comprendre, de quel poids devoit être la prononciation dans l'éloquence: puis qu'une même chose prononcée par une autre personne luy avoit paru si differente.

Ainsi par le secours de ses maîtres, ce jeune homme trouva dans son genie quelque chose d'assez avantageux, pour se determiner à faire de sa prononciation, l'artifice principal de son éloquen-

ce.

ce. En effet, il sceut ajoûter à sa vehemence naturelle un exterieur tellement animé, qu'on ne pouvoit l'entendre sans ressentir dans le fond de l'ame l'effet de son action. Valere Maxime nous aprend, qu'il avoit une vivacité dans les yeux, dont il se servoit merveilleusement, pour faire de son visage ce qu'il vouloit, sur tout pour le rendre menaçant & terrible, selon les sujets qu'il traitoit. Il donnoit une inflexion à sa voix, un ton à ses paroles, un air à toute son action, qui luy atiroit l'admiration de tous ceux qui l'écoutoient.

In Ipso vultu valent oculi per quos animus emanat. *Fab. l. 11. cap. 3.*

Si bien que l'action étoit presque la souveraine qualité de son éloquence. Il disoit aussi d'ordinaire, que s'en étoit la premiere, la seconde, & la troisiéme partie: voulant signifier par là, qu'en cet art tout consiste à bien dire les choses qu'on a à dire, & que *dans ce qu'on dit, tout dépend de la maniere dont on le dit.* Mais rien ne fait mieux comprendre ce grand avantage qu'avoit Demosthene pour l'action, que le suffrage de son rival. Car Eschines ayant été condamné dans l'affaire qu'il entreprit contre Ctesiphon, pour lequel Demosthene avoit parlé, & s'étant retiré à Rhodes afin de cacher sa honte, & afin de dissiper son chagrin, ses amis le prierent de leur reciter l'Oraison qu'il avoit composée contre Ctesiphon, ce qu'il fit sans façon: & comme ils le prierent aussi de leur faire voir celle de Demosthene contre luy: il la lût d'une voix claire & distincte. On l'admira. *Que n'eussiez-vous point fait*, dit-il, *si vous l'eussiez entendu luy-même?* voulant par ces paroles leur faire comprendre l'effet de sa prononciation.

Pronunciationi palmam dedit Demosthenes. *Quintil. l. 11. c. 3.*

Omnia perinde sunt, ut aguntur. *Cic. de orat. lib. 1.*

Magis admirare-mini, si ipsum audissetis. *1. de orat.*

A cette force d'action qui étoit si animée, Demosthene avoit joint une pareille force pour les choses qu'il disoit, de grandes expressions, des couleurs vives, des traits penetrans, des images propres à faire impression & à fraper l'esprit: enfin un discours plein de vehementes figures, de ces frequen-

Long. sect. 1.

tes apostrophes, & de ces interrogations reïterées, qui donnent de l'ardeur & de l'élevation à ce qu'on dit, ainsi que le remarque Longin. De façon que l'on peut dire que jamais Orateur n'a donné tant de force à ses coleres, à ses haines & à ses indignations, à tous ses mouvemens, ny à toutes ses passions que Demosthene. Et c'étoit sans doute pour cette raison que Demetrius le Phalerien dit, qu'il haranguoit comme *un homme inspiré*, & qu'Eratostenés assure dans Plutarque, *qu'il parloit en possedé*: car il s'enflamoit en parlant, tant par la chaleur de son action, que par celle d'une imagination la plus ardente & la plus échauffée qui fut jamais.

Que diray-je de cet air piquant dont il aigrissoit les esprits contre Philippe, sans garder aucune mesure? De cette maniere atroce d'invectives à laquelle il s'abandonne dans l'oraison qu'il a faite contre Midias, pour le rendre odieux & pour le charger de la haine publique? De ces grands emportemens contre Esch nes dans l'oraison pour Ctesiphon? De toutes ces invocations frequentes des Dieux? De ces apostrophes au Soleil & aux étoilles? De ces sermens qu'il faisoit par le Ciel, par la terre, par les fontaines, & par les rivieres, selon les maximes de sa religion? De toutes ces violentes figures, & de ces mouvemens ardens, dont ses autres discours sont pleins; ausquels il donnoit un ton plus foudroyant, que n'estoit celuy de ce Periclés qu'il avoit pris pour son modele? Et cette vehemence d'action jointe à celle de son expression, étoit ce qui regnoit le plus dans son caractere, & dans cette force d'éloquence où jamais personne n'est arrivé, comme l'asseure Longin: & dont Quintilien nous a laissé une si belle peinture dans ses Institutions: où il dit que Demosthene *donnoit l'impression qu'il vouloit à ceux qui l'écoutoient, en leur inspirant ses sentimens, & ses passions; ou en augementant celles qu'ils avoient déja, en leur faisant sentir tout son*

Aut qui non est, aut majorem qui est faciat

son feu : & enfin en donnant de la colere, de l'envie, de l'indignation à ceux ausquels il parloit, & que c'étoit le plus grand art de son éloquence.

Il avoit aussi un talent merveilleux d'exposer inexactement les choses dans toutes leurs circonstances: ce qui est d'un grand poids pour meriter la creance du peuple, à qui tout ce qui est bien circonstantié paroît plus vray-semblable : il avoit le talent de peindre si fort au naturel ce qu'il vouloit, que les moindres fables qu'il racontoit persuadoient bien plus que les raisons des autres, par le tour simple & naïf qu'il leur donnoit: & ces sortes de peintures prises sur le pur naturel des choses luy réüssissoient merveilleusement.

affectum. Hæc est illa rebus indignis, asperis, invidiosis vim addens oratio, qua præter alios valuit plurimum Demosthenes. *lib. 6. c. 2.*

Nous aprenons aussi de Denys d'Halicarnasse qu'il avoit une éloquence fort artificieuse: il sçavoit prendre des détours & marcher par des chemins couverts, pour arriver plus seurement au but qu'il se proposoit. C'est ainsi que dans l'oraison de la flotte qu'il falloit équiper contre le Roy de Perse, en representant au peuple la difficulté qu'il y avoit de l'entreprendre sans y engager toute la Grece: il rend la chose si difficile par la representation qu'il en fait: que voulant la persuader en aparence, il la dissuade en effet, comme il le pretendoit. C'est ainsi que pour blâmer la lâcheté des Atheniens qui étoient de son tems, il loüe la valeur de leurs Ancêtres.

Ut objurgaret populi segnitiem majorum laude uti maluit. *Quintil. l. 6.* Ut meliora probantes pejorum poeniteret. *Ibid.*

Quintilien explique au livre sixiéme de ses Institutions, ce tour artificieux dont se servoit cet Orateur pour surprendre ses auditeurs, dont il avoit pris l'idée dans Thucydide, comme il paroit en l'exemple de Nicias, & dans celuy d'Archidamus. Ulpien remarque que l'on trouve peu d'exemples de cet artifice dans les Orateurs de son tems.

Ce qui a sans doute, donné lieu à Hermogene de dire au livre premier de ses Idées, que Demos-

thene étoit fort habile à cacher son art. Ulpian le dit encore plus expressément dans la preface des Olynthienes. Denys d'Halicarnasse loüe sur tout l'ordonnance de son discours, qu'il sçavoit arranger avec tant de methode, qu'il mettoit toûjours chaque chose en sa place. Mais quelque talent qu'il eût à étaler ses raisons, & à les établir, il en avoit encore infiniment plus à détruire celles des autres, par la vehemence de ses enthymémes, qui ont été si celebres dans toute l'antiquité. Il ne paroissoit même jamais plus fort ny plus admirable, que quand il étoit plus fortement ataqué: comme l'on voit dans l'Oraison pour Ctesiphon, dont le succés devint plus grand par la grandeur du merite d'Eschines, qui étoit son adversaire. Jamais affaire n'a été traitée entre deux Orateurs, ny avec plus de chaleur, ny avec plus d'aplication: car ils employerent l'un & l'autre plus de quatre ans à s'y preparer. Cette animosité dont le bruit se répandit dans toute la Grece, atira de tous côtez un grand concours d'auditeurs pour assister à ce spectacle, & pour voir le combat de ces deux Grands hommes, qui devint si celebre par leur émulation.

Ad quod judicium concursus dicitur è tota Græcia factus. Quid enim tam visendum quam summorum Oratorum in gravissima causa ac curata & inimicitiis incensa contentio? *Cic. de op. gen. orat.*

Mais comme la vehemence étoit la principale qualité de cet Orateur, Photius asseure que les harangues qu'il faisoit au peuple sont bien d'une plus grande force, que celles qu'il faisoit au Senat: car tout ce qui est grand dans l'éloquence, le devient encore davantage dans les grandes assemblées. Il est vray que le credit qu'il s'étoit aquis dans sa Republique par la droiture de ses intentions, le mettoit en état de tout dire, & de parler quelquefois avec hauteur à ce peuple qui vouloit être pressé de son devoir. Les aigreurs & les coleres de cet Orateur ne luy déplaisoient pas: quand il sentoit qu'il avoit besoin d'être réveillé de l'assoupissement, où sa negligence naturelle & l'oisiveté le reduisoient:

ſoient : & Demoſthene pour maîtriſer plus impunément cette populace, qui étoit d'un naturel ſuperbe, à la verité, mais timide ; faiſoit le zelé pour le bien de l'Etat ſur les divers évenemens des affaires. On s'étoit accoûtumé à ſouffrir ſes invectives & ſes reproches, par le fruit qu'on recevoit de ſes conſeils. Il n'ignoroit pas luy-même qu'il falloit faire le ſevere & le fâcheux, pour être utile à ceux qui l'écoutoient.

Il ſoûtenoit neanmoins cette auſterité d'éloquence d'une maniere de dire qui étoit ſolide, judicieuſe, ſenſée, qui n'avoit rien de foible, rien de faux : & ſes reproches, quelques durs qu'ils paruſſent, n'étoient toutefois jamais mal receus, parce qu'il les acompagnoit de raiſons auſquelles on ne pouvoit reſiſter. Son diſcours étoit commun, n'ayant rien d'exquis ny de recherché : il ne laiſſoit pas neanmoins d'être fort pur, car il s'accommodoit à cette délicateſſe de goût, qui regnoit pour-lors à Athenes : mais il avoit l'art de donner à ce diſcours, quoy que ſimple, toute la vertu & toute la force qu'il luy plaiſoit par la chaleur de ſon action : & pour reconnoître encore mieux le prix de cette éloquence, il eſt bon d'en remarquer les effets.

CHAP. XV. *Des effets de l'éloquence de Demoſthene, & des éloges que les anciens luy ont donnez.*

Quoy que tous les Sçavans en ayant parlé comme à l'envy les uns des autres, rien ne me paroît comparable à ce qu'en dit Lucien, qui fait l'éloge de cet Orateur par la bouche du ſucceſſeur d'Alexandre. *Sans Demoſthene*, dit le Roy Antipater, *j'euſſe pris Athenes plus aiſément qu'on n'a pris Thebes : mais il ſe trouvoit par tout pour s'opoſer à mes deſſeins : on ne pouvoit le ſurprendre, il etoit luy ſeul plus redoutable que les flottes & les armées. Que n'eut-il point fait s'il eût eu le commandement des armes, ou l'adminiſtration des finances : puis que nous avions tant de peine à nous défendre de la ſeule force de ſes paroles ?*

Le Roy Philippe faisant reflexion combien ce Grand homme eût été terrible avec des forces : puis que les foudres de son éloquence étoient si fort à craindre, disoit dans le même lieu : *Qu'on n'apelle plus le peuple d'Athenes mon adversaire, je n'en connois point d'autre que Demosthene : c'est luy seul qui me fait la guerre, qui s'opose à mes desseins, & qui renverse toutes mes entreprises.* En effet ce fut son éloquence qui ligua toute la Grece contre les Macedoniens : ce fut elle qui fit entrer dans les interêts de cette ligue les Thebains, qui étoient déja dans ceux de Philippe, quoy que ce Prince eût envoyé à Thebes Amyntas & Clearque deux grands negotiateurs, pour les oposer à Demosthene, qui y fut envoyé de la part des Atheniens.

Si bien que cet homme incomparable faisoit de sa seule tribune plus d'affaires à ce Prince, que tout le Pirée avec ses galeres, & toute la Grece conjurée ensemble. Le bruit même de sa réputation étoit si grand, que dès qu'on sçavoit qu'il devoit parler, il se faisoit un grand concours de tous les païs voisins pour l'entendre. Denys d'Halicarnasse avouë, que dès *qu'il lit une oraison de Demosthene, il se sent si fort émeu, qu'il ne se possede plus : il n'est possedé que de l'esprit de cet Orateur : il ressent ses haines, ses coleres, ses compassions, ses indignations, ses esperances : & tout ce qu'il dit, fait la même impression sur luy, que font les mysteres de la Deesse Cybelle sur l'esprit de ses sacrificateurs.* Je ne suis point surpris de ce charme & de cet enchantement, que ressentoit ce sçavant homme, quand il lisoit Demosthene : car comme il étoit fort habile & fort éclairé, il entroit de luy-même dans les raisons de cet Orateur, dans ses veuës & dans ses pensées : & par une certaine sympathie d'esprit il s'en laissoit penetrer, comme de ses propres sentimens : & il n'y a personne à qui la même chose n'ar-

Ut concursus ex tota Græcia fierent, cum Demosthenes dicturus esset. *De claris orat. Cic. Epist. ad Am.*

n'arrive, quand il lira les harangues de cet Orateur, avec la même preparation d'esprit, que ce Rheteur. Car on est frapé de tout ce qu'il dit, quand on est en état de l'être.

Il ne faut que se donner la peine de lire Plutarque dans la vie de Demosthene, pour voir les grands effets de son éloquence. Mais après l'avoir leu, rien ne m'a paru si glorieux à ce Grand homme, que ce qu'en dit Quintilien, *que c'est l'éloquence de Demosthene que a formé celle de Ciceron.* Et ce que Ciceron dit luy-même, *qu'ils s'efforce de le suivre, & qu'il ne peut l'atteindre.*

Ciceronem quantus est magna ex parte fecit. *l. 10. c. 1. Instit.*

Demosthenem imitemur quid aliud agimus? at non assequimur. *Brut.*

Je ne dis rien des avantages que remporta Demosthene par son éloquence contre Python, l'Envoyé & l'Orateur de Philippe ; & dont Diodore le Sicilien dit tant de bien. Je passe sous silence les succés qu'il eut contre Hyperides & Phocion, dont Plutarque dit tant de merveilles. Voicy une partie des éloges que les Sçavans ont donné à cet incomparable Orateur.

Eratosthenes dans Plutarque, dit qu'il y avoit *quelque chose de divin* dans l'éloquence de Demosthene. Leosthenes dans Lucien assure, que le discours de Demosthene étoit le seul de tous ceux qu'il avoit jamais entendus, *qui luy parût animé.* Theophraste interrogé de ce qu'il pensoit de l'eloquence de Demosthene, répondit *qu'il la trouvoit bien au dessus du merite d'Athenes.* Polyeucte Spectien grand Orateur, qui avoit part au maniment des affaires, & qui vivoit du tems de Theophraste, témoigne que Demosthene est *le plus grand des Orateurs.* Aristote presentant ce Grand homme à Alexandre, luy proteste que *la grandeur de son genie & la force de son éloquence le luy faisoient admirer plus que tous les autres.* Alexandre le Grand l'apelloit *l'Orateur le plus puissant de tous les Orateurs pour persuader*, & il disoit que *son éloquence enchantoit, parce qu'il persuadoit ce qu'il vouloit.* Un certain

Luc. in Demost.

tain Menedemus dans Ciceron dit de luy, *qu'il avoit l'art d'émouvoir les esprits, & d'en faire ce qu'il luy plaisoit.*

Hermogene dans ses idées, avoüé que *le caractere de cet Orateur est le plus parfait de tous.* Denys d'Halicarnasse, *qu'il a surpassé par son éloquence tous ceux qui l'ont precedé, ceux qui l'ont suivi & ceux qui l'ont veu.* Suidas dit que c'étoit un homme *qui disoit avec une merveilleuse force ce qu'il avoit medité.* Ciceron cherchant un Orateur parfait dans l'idée qu'il en donne, témoigne *qu'on ne peut en trouver d'exemple que dans Demosthene.* Valere Maxime assure que *son seul nom fait concevoir à l'esprit tout ce qu'il y a de grand dans l'éloquence.* Longin apelle son éloquence, *naturellement grande & d'une vertu consommée.* Plutarque & Quintilien en ont encore plus dit que tous les autres. Ausono dans ses epîtres à Symmachus, dit *que jamais on n'a pû parvenir à la force des raisonnemens de Demosthene.*

On peut oposer ces éloges aux invectives de Juvenal & de Sidonius, qui ont osé reprocher à Demosthene l'obscurité de sa naissance, comme si l'esprit & le genie dépendoient en quelque sorte de la maniere dont on vient au monde. Je passe sous silence tous les éloges que luy donnent les modernes: mais je ne puis oublier celuy d'un des plus considerables, qui témoigne, *qu'on ne peut bien connoître tout l'art de ses enthymémes & de ses raisonnemens, qu'autant qu'on a d'experience dans les lettres, & qu'autant que l'on est versé dans la Rhetorique.* Je ne finirois jamais si je voulois tout dire, & ce que j'ay dit doit, ce me semble, suffire pour faire comprendre un merite si extraordinaire, & pour faire concevoir le prix de ce Grand homme.

Eras. in Demost.

CHAP. XVI. *Le caractere de l'éloquence de Ciceron.*

Jamais personne n'a eu une naissance plus heureuse pour l'éloquence, ny dont toutes les circonstances ayant été plus éclatantes que Ciceron. Il nâquit

nâquit d'un pere assez noble, dans l'Etat le plus florissant, dans le siecle le plus éclairé, parmi le peuple le plus poly qui fut jamais. La nature qui ne met d'ordinaire en œuvre que les materiaux qu'elle trouve, sans choix, sans discernement, ny presque sans autre dessein que celuy de suivre son plan ordinaire, n'a pas gardé cette régle à son égard: car il semble qu'elle n'a jamais traité personne plus favorablement que luy, pour en faire un Orateur accompli. Elle commença à embellir son corps de toutes les graces qui pouvoient le rendre aimable, & à remplir son esprit de toutes les qualitez propres à en faire quelque chose d'extraordinaire. Sa melancolie, qui est au sentiment d'Aristote le temperament ordinaire des beaux esprits, n'avoit rien de sombre ny rien de pesant: & ce qui est très-rare, il ne s'est jamais trouvé dans une personne tant de solidité & tant de vivacité tout ensemble.

Il avoit l'ame grande; l'esprit penetrant; l'imagination simple & nette, mais riche & féconde; le cœur tendre; l'air affectueux; la maniere touchante; le visage bien fait, la voix belle, & un agrément universel en toute sa personne. Plutarque assure qu'il étoit si aimable dès ses premieres années, que les peres de ceux avec lesquels il étudioit, prenoient plaisir de le venir voir jusques dans son école. Cette grande capacité, & cét amas de tant de connoissances dont il se remplit l'esprit avec tant de soin, pendant l'espace de tant d'années, & par tant de voyages qu'il fit, donna un poids d'autorité à tout ce qu'il avançoit, & luy faisoit dire les choses le plus solidement qu'on puisse imaginer. En effet sans ce fonds de capacité, l'éloquence n'est qu'un vray babil propre à faire du bruit.

Outre cette solidité qui renfermoit tant de sens & de prudence, il avoit un certain agrément, & comme une fleur d'esprit qui luy donnoit l'art d'embellir tout ce qu'il disoit: & il ne passoit rien

par l'imagination de cet Orateur, à quoy il ne donnât le tour le plus beau, & les couleurs les plus agreables du monde. Tout ce qu'il traitoit jusques aux matieres les plus sombres de la Dialectique, tout ce que la Physique a de plus sec, ce que la Jurisprudence a de plus épineux, & ce qu'il y avoit de plus embarassé dans les affaires; tout cela, dis-je, prenoit en son discours, cet enjoûment d'esprit & toutes ces graces qui luy étoient si naturelles. Car il faut avoüer que jamais personne n'a eu le talent de parler si judicieusement, ny si agreablement de toutes choses.

Mais il represente assez exactement son caractere dans celuy qu'il donne à Crassus, dont il fait l'Orateur le plus parfait de son tems: *Il avoit*, dit-il, *de la gravité en son discours, mais une gravité libre & enjoüée; il avoit de l'élegance sans affectation; un air populaire, mais soûtenu de dignité; & une grande maniere de dire les choses.* A la verité il ne se partageoit pas mal, de se peindre dans la personne de celuy qu'il mettoit au dessus de tous les autres, & qu'il regardoit comme ce qu'il y avoit de plus parfait dans l'éloquence. C'est aussi pour cette raison que dans les livres de l'Orateur, il n'explique presque ses sentimens sur l'éloquence que par la bouche de Crassus, & qu'il ne parle d'ordinaire qu'en sa personne pour donner plus de poids à ce qu'il dit, & pour autoriser davantage ses maximes. Et comme son esprit étoit universel, il étoit également fort dans tous les genres d'écrire: qui est la marque la plus certaine de la grandeur & de l'excellence du genie, lequel n'étant borné de rien est propre à tout. C'est aussi une des principales loüanges que Ciceron donne à son Crassus. Il y auroit bien d'autres choses à dire, si l'on vouloit descendre dans un plus grand détail.

Mais après tout, la grande perfection de son éloquence, étoit le talent admirable qu'il avoit de tou-

Crasso nihil statuo fieri posse perfectius. *In Brut.*

Crassus personam Marci Ciceronis sustinebit. *Man. in lib. 1. de orat.*

Versatus in omni genere causarum. *Cic. in Brut.*

Tullium habemus in omnibus dicendi generi-

toucher les cœurs dans les sujets pathetiques par cet art merveilleux de remuer les passions, dont il avoit trouvé le fonds dans son genie, & qu'il avoit si bien sceu perfectionner par l'assiduité de l'étude qu'il avoit faite de la Rhetorique d'Aristote: parce que c'est l'endroit où l'artifice de l'éloquence regne davantage, par les grandes émotions & par les impressions violentes qu'elle fait sur les cœurs en excitant les passions. Ciceron avoit cette partie de l'éloquence dans un degré si éminent, que dans les grandes affaires où plusieurs Orateurs parloient, on luy donnoit toûjours les endroits pathetiques à traiter dans le partage qui se faisoit des matieres: parce qu'il y réüssissoit mieux que tous les autres. Brutus même disoit, que quoy que Hortensius eût des qualitez pour l'éloquence qui sembloient le rendre égal à Ciceron, ou du moins digne de luy être oposé: toutefois dans les affaires importantes, & dans les causes où il parloit avec luy, il luy cedoit sans difficulté la per-oraison, parce que c'étoit le souverain talent de Ciceron que d'être touchant, & de faire impression sur les esprits des Juges par les mouvemens de son éloquence: & il y réüssissoit avec tant de succés, qu'il faisoit quelquefois retentir tout le barreau de soûpirs, & de gemissemens, tant la façon dont il parloit étoit touchante. Ces grands effets venoient d'un art singulier qu'il avoit d'aller au cœur par l'esprit, où il avoit l'adresse de jetter par la force de ses raisonnemens, les semences de ces mouvemens ardens, dont il se servoit pour ébranler la resolution de tous ceux qui l'écoutoient.

bus eminentissimum. Quintil. l. 12. cap. 9.

Hoc est quod dominatur in judiciis, hæc eloquentiam regunt. Quintil. l. 6. c. 1.

Ut plangore & lamentatione forum compleremus. Orat.

Il étoit parvenu à cette grande perfection, premierement, car les qualitez naturelles de son temperament: car il avoit l'ame tendre, & tout l'air passionné. En second lieu, les agrémens dont il accompagnoit sa maniere de dire, & même sa prononciation, luy donnoient une entrée merveil-

leuse dans les cœurs, qui se laissoient surprendre à tant de charmes, sans y pouvoir resister. Mais entre ces graces naturelles, il en répandoit encore une infinité d'artificielles dans tout son discours, par une éloquence figurée & embellie de tous les ornemens de la parole, qui étoit une des parties les plus éclatantes de son caractere: & jamais personne n'a eu le talent de la parole en aucune langue que ce soit, dans un plus haut degré.

La simplicité soûtenuë d'un grand sens, & de quelque air de majesté, est à mon avis la souveraine perfection du discours. Je trouve dans l'expression des Anciens, qui en sont les modeles les plus veritables, trois divers caracteres de simplicité. Dans Cesar une simplicité toute pure; dans Petrone une simplicité affectée; & la troisiéme dans Ciceron, qui a sceu trouver entre ces deux extremitez, le temperament juste pour se former le caractere d'écrire qu'il s'est fait, qui me semble le plus parfait de tous. Cesar est trop simple; Petrone ne l'est pas assez, & Ciceron l'est comme il faut l'être. Car en évitant la secheresse de Cesar, & l'affectation de Petrone, il sçait méler des ornemens dans les matieres qui sont capables d'en recevoir, & les retrancher dans celles qui ne le sont pas, sans s'élever trop ambitieusement au dessus de son sujet; comme les petits esprits & tous ceux qui donnent dans le caractere puerile ont accoûtumé de faire: Si bien que la simplicité du discours de Ciceron est plus ou moins grande, selon que les sujets qu'il traite, le demandent.

Ses metaphores ne sont ny trop brillantes ny trop hardies; son discours a un tour aisé & naturel, ses liaisons ne sont jamais ny contraintes ny recherchées, toutes les figures & les autres ornemens y sont en leur place: les pensées y sont grandes, & il est difficile de dire en quoy il a été plus heureux, ou à les choisir, ou à les exprimer. En un mot il ne man-

manque dans son expression aucune des qualitez requises pour plaire & pour toucher.

Enfin il avoit l'esprit bien plus beau & d'une étenduë bien plus grande que Demosthene. Il a réüssi même plus que luy dans tous les differens genres d'écrire. Et S. Augustin, tout intelligent qu'il étoit, ne parle qu'avec admiration d'un livre que Ciceron avoit fait sur l'amour de la sagesse, qui portoit pour titre, *Hortensius*; il avouë même qu'il en fut si touché que tout luy parut méprisable, concevant une ardeur incroyable pour l'amour de cette sagesse.

Viluit mihi repente omnis vana spes, & immortalitatem sapientiæ concupiscebam æstu incredibili. *Confess. l. 3. cap. 4.*

CHAP. XVII.

Les effets & les eloges de l'eloquence de Ciceron.

Il ne faut donc pas s'étonner si les effets d'une éloquence si accomplie furent si merveilleux: car ce fut elle seule qui, sans autre secours que celuy de la vertu de cet Orateur, l'éleva au comble des grandeurs, & le fit Maître de la Republique; d'homme nouveau qu'il étoit, c'est à dire né de parens sans charge. Ce fut elle qui luy fit meriter le nom le plus glorieux que puisse aquerir un particulier, & auquel tous les conquerans qui l'avoient precedé en son pays, n'avoient encore pû parvenir: car il fut apellé *le Pere de la Patrie*, qui est la qualité la plus propre de toutes à satisfaire l'ambition d'un Souverain, quand il a l'ame assez bien faite pour pretendre à être le Maître des esprits, en regnant sur les cœurs. Ce fut enfin cette éloquence qui fut victorieuse de Cesar dans le tems qu'il venoit de vaincre Pompée, & lors qu'il s'étoit rendu Maître du plus grand Empire qui fut jamais.

Omnia incrementa sibi debuit vir noviratis nobilissimæ. *Vel. Pat.*

Primus omnium parens patriæ appelatus. *Plin. hist. l. 7. c. 30.*

Car Ciceron s'étant rangé de son party, entreprit la defence de Q. Ligarius son amy, accusé d'avoir porté les armes contre Cesar, quoy qu'il fût obligé par bien des raisons d'être dans ses interêts. Cesar qui l'avoit déja condamné dans son cœur, ayant toutefois une fort grande curiosité d'entendre Ciceron, qu'il n'avoit point entendu depuis longtems à cause de son engagement dans la guerre

qu'il

qu'il venoit de finir, dit à quelques-uns de ses amis qui vouloient l'en détourner : *Qu'importe ? entendons-le, la resolution est prise, il n'en sera ny plus ny moins.* Mais cet Orateur parla si fortement pour la défence de son amy, qu'il toucha le cœur de Cesar, malgré la resistance qu'il fit pour ne pas se laisser fléchir : & Ciceron ayant dit quelque chose de ce qui se passa dans la bataille de Pharsale, à la loüange de Cesar, ce Prince en sentit de l'émotion dans toute sa personne : & comme s'il eût été enchanté du discours de Ciceron, il laissa tomber des papiers qu'il avoit entre les mains. Il ne put enfin resister à tant de charmes, ny à cette maniere fine & delicate dont il le loüa ; & quelque resolution qu'il eût prise de se défendre contre la Rhetorique d'un Orateur si puissant, il fut contraint de pardonner à Ligarius.

Plutarc. in Cic.

Nihil soles oblivisci, nisi injurias. *Pro Lig.*

Je ne dis rien d'une pareille grace que Ciceron obtint pour le Roy Dejotarus, & pour son amy Marcellus, qu'il obtint de cet Empereur qui étoit si maître de ses resolutions, & si difficile à se laisser persuader. On peut voir dans les commentaires que Freigius a faits avec une grande methode sur les oraisons de Ciceron, le détail du succés de chaque oraison en particulier, pour y reconnoître le pouvoir de son éloquence. Mais je passe toutes ces particularitez pour venir à la conjuration de Catilina, qui luy aquît tant de gloire.

Lucius Sergius Catilina étoit de grande Maison, mais d'un esprit d'autant plus dangereux, qu'il avoit joint à de grandes vertus, des vices encore plus grands. Il avoit des pensées vastes, le cœur hardy, l'ame ferme, le corps vigoureux : il étoit sobre, dormant peu, toûjours en action, constant contre sa mauvaise fortune, impenetrable & dissimulé en affectant de la candeur & de la franchise, artificieux sans le paroître, ne faisant rien sans dessein. Il étoit liberal

beral de ce qui étoit à luy, jusques à la prodigalité : & il avoit une convoitise insatiable de tout ce qu'il ne possedoit pas. Il s'étoit fait une éloquence propre à haranguer des mécontens, & à soûtenir de mauvaises affaires. Il sçavoit même payer de sa personne dans ses entreprises, qu'il eût pû pousser plus loin, s'il eût eu assez de conduite pour surmonter l'opiniâtreté de sa mauvaise fortune. Car personne ne fut jamais ny plus brave, ny plus malheureux tout ensemble que Catilina.

Un ennemy de cette importance, aprés avoir attiré à son party la jeunesse la plus considerable & la plus folle de Rome, s'éleva contre Ciceron, pendant l'absence de Pompée, qui étoit engagé dans une longue & fâcheuse guerre contre les Rois de Pont & d'Armenie. Si bien que Rome se trouvoit alors sans aucunes troupes : le luxe avoit épuisé les richesses des particuliers, & la plûpart des esprits étoient encore ébranlez de l'agitation, où la dictature de Sylla avoit jetté les affaires.

Dans une si facheuse conjoncture, ce seditieux ayant trouvé presque dans toute la Toscane, & dans une partie de la Lombardie de la disposition à la revolte, se declara par la demande du consulat ; en quoy il fut apuyé du credit & du nom de Cesar, qu'on mêla dans cette affaire, pour luy donner plus de reputation. Cette demande fut même soûtenuë par quantité d'autres personnes de qualité qui se declarerent plus ouvertement que Cesar, lequel sçavoit se menager dans ces sortes d'entreprises, qui deviennent d'ordinaire hazardeuses, par le nombre de ceux qui y ont part : & quoy qu'il eût été presque de toutes les entreprises qui se firent de son tems contre l'Etat, il prenoit si bien son party qu'il ne put être surpris dans aucune : ce qui donna lieu à Caton de dire de luy.

Que

Que de tous ceux qui s'éleverent pour renverser l'Etat, Cesar fut celuy qui fit paroître plus de sang froid, de moderation & de conduite.

Unum ex omnibus Cæsarem ad evertendam Rempublicam sobrium accessisse. *Suet. in Jul. Cæsar.*

Ciceron n'eut pour luy, que la seule voix de son éloquence à oposer à une conjuration si terrible, qu'il dissipa sans autre secours que celuy de sa propre resolution. Car ayant luy-même fait conduire dans la prison Lentulus & Cethegus, les deux chefs declarez de cette conjuration qui paroissoient pourlors à Rome, il les fit décapiter en sa presence. Le peuple fut si touché d'admiration, pour une action si courageuse, que par l'avis de Catulus, qui étoit alors Prince du Senat, & de Caton, il decerna des honneurs à son liberateur, qui n'avoient point encore eu d'exemple: & ce fut en cette occasion que Ciceron merita par la pureté de son zele, & par la fermeté de son courage le nom glorieux, *de Pere de la Patrie*, qui fut depuis le plus superbe titre que la vanité des Empereurs affecta, & dont les peuples les flatterent, par lâcheté & par complaisance. Une action si courageuse, soûtenuë de toute la force de son éloquence, déconcerta si fort le party, que Catilina fut contraint de sortir de Rome comme un fugitif, l'indignation du peuple commençant à s'échauffer contre un si méchant homme.

Non tantam urbem fecit Romulus, quantam Cicero servavit. *Tit. Liv. in Sen. Decl.*

Ce fut aussi par cette glorieuse action, que ce Consul fit beaucoup plus de bien à Rome, en la délivrant d'un si grand peril, que n'avoit fait son fondateur en la batissant; puisque sa premiere fondation ne fut qu'un pur effet du hazard: & sa conservation dans cette conjoncture, fut l'effet de la conduite la plus sage & la plus hardie qui fut jamais. La guerre que fit la Republique contre Antoine, qui par son Consulat étoit resté seul dans le gouvernement: & l'élevation du jeune Octavius fut un effet aussi merveilleux de l'éloquence de Ciceron, que la conservation de la Republique dans la conjuration de Catilina.

Cet Orateur fit même en cela plus qu'il ne pretendoit. Car il ne pensoit à l'élevation d'Octavius que pour détruire Antoine : mais il le mit dans une si haute consideration parmy le peuple ; que le seul éloge qu'il fit de sa vertu luy donna l'avantage sur Antoine ; & ce qui coûta tant de coups d'epée à Cesar dans la bataille de Pharsale pour l'emporter sur Pompée, fut bien-tôt decidé dans Rome par la seule éloquence de Ciceron en faveur d'Octavius. Ce jeune homme eut l'adresse de se servir de la nomination qu'il fit de luy au Consulat, & de la part qu'il luy donna dans les affaires, comme d'autant de degrez pour s'élever à l'Empire. Ce que Cesar eut tant de peine à faire avec les legions Romaines les plus aguerries, & avec toute sa valeur.

La reputation de cette éloquence fut si grande pendant le tribunat de Bestia & de Metellus, qu'ils firent l'un & l'autre leurs efforts pour empêcher Ciceron de parler en public, parce qu'il étoit trop puissant quand il parloit.

Je ne m'arrêteray point à décrire icy fort au long les sentimens de tous les Sçavans sur l'éloquence de cét admirable Orateur ; cela seroit trop long, puis qu'il n'y en a point eu, qui ne se soient signalez par les éloges qu'ils ont donnez à ce Grand homme. Mais je ne puis omettre le suffrage des deux premiers Cesars, & de quelques autres qui sont trop considerables pour n'être pas remarquez. Jules Cesar disoit, au raport de Quintilien, que *Ciceron avoit plus remporté de triomphes par son éloquence, que n'en avoient remporté tous les autres Romains par leurs armes.* Auguste dans Plutarque dit, que c'étoit *un fort grand Orateur.* Hortensius assure que le *souverain talent de Ciceron étoit de toucher les cœurs*, qui est le plus grand éloge qu'on puisse donner à un Orateur. Aufidius Bassus dit que son éloquence étoit si rare qu'il sembloit

Vir natus ad Reipublicæ salutem.

bloit *n'être né que pour la conservation de sa Republique.* Tite Live dans un fragment qui nous est resté de luy dans les declamations de Seneque, dit que *jamais personne ne s'est attiré plus d'admiration par son éloquence, que Ciceron : qu'il a été heureux par ses ouvrages & par la récompense de ses ouvrages.* Paterculus, *qu'on ne trouve personne admirable pour l'éloquence qu'autant qu'il a eu de commerce avec luy.* Pline l'historien, que *personne ne luy doit être comparé.* Quintilien parmy les autres éloges qu'il luy donne, dont ses livres sont pleins, déclare que *c'est un don du Ciel que ce Grand homme, en qui l'éloquence a pris plaisir de faire paroître toute sa force, & de déveloper toutes ses richesses ; & qu'on a honte quand il parle, de ne pas se rendre à ce qu'il dit.*

Delectari ante eum paucissimis, mirari nemine m vero possis, nisi aut ab illo visum, aut qui illum viderit. *hist. lib. 1.* Extra omnem aleam ingenii positus. *hist. nat. prof.*

Je ne dis rien de l'epigramme si fameuse que fit Catulle pour celebrer l'éloquence de Ciceron. Je ne parle point des loüanges que Juvenal luy a données dans sa huitiéme Satire ; Martial au livre troisiéme & cinquiéme de ses Epigrammes ; Cornelius Severus dans son Poëme ; Pline le jeune dans ses Epîtres ; S. Jerôme dans l'Epître à Nepotian, & dans les autres lieux de ses ouvrages. Je passe sous silence les éloges qu'Aurelius Victor, Cassiodore, & une infinité de grands Personnages luy ont donnez. Voila ce que j'avois à dire pour marquer le plus distinctement que j'ay pu, les caracteres de l'éloquence de Demosthene & de Ciceron. Je viens maintenant à la comparaison de ces deux caracteres, qui est le principal dessein de tout ce discours.

CHAP. XVII. *La comparaison des caracteres des deux Orateurs.*

Avant que de rien décider, pour ménager ceux qui pourroient avoir pris party pour l'un ou pour l'autre de ces deux grands Orateurs : il est bon de convenir d'une maxime ; qu'il y a divers degrez de perfection & de bonté dans les choses qui sont bonnes & qui sont parfaites : ce qui peut autoriser les differens goûts qu'on en a, & justifier les divers juge-

jugemens qu'on en fait : car chaque perfection a dans son genre ses degrez & son étenduë.

Mais si cette maxime se trouve vraye dans les autres choses, elle l'est bien davantage dans l'éloquence, qui demande un si grand nombre de qualitez diverses pour la perfectionner. C'est aussi sans doute pour cette raison que Ciceron fait remarquer à Brutus, que quoy que Cotta & Sulpicius fussent deux Orateurs accomplis, leurs talens toutefois étoient fort differens : car le souverain talent de Sulpicius étoit la force & la vehemence dans le discours : celuy de Cotta étoit la douceur & le grace : sur quoy Brutus parlant d'eux s'écrie : *O l'art admirable que l'éloquence qui a une si grande étenduë de perfections ! car Cotta & Sulpicius ne laissoient pas d'être parfaits chacun en sa maniere : quoy qu'il manquât à l'un & à l'autre quelque chose de fort considerable.* Ce qui oblige Ciceron d'avoüer, *qu'il peut y avoir deux Orateurs accomplis, quoy que de different caractere :* parce qu'il y a dans l'éloquence des beautez de different ordre, comme dans toutes les autres choses.

O magnam, inquit, artem! siquidem istis, cum summi essent Oratores, duæ res maximæ altera alteri defuit. *Brut.*

In Oratoribus possunt esse summi, qui inter se dissimiles sint. *Ibid.*

De façon que l'on peut juger sur ce principe, de Demosthene & de Ciceron, sans donner la preference ny à l'un ny à l'autre : & l'on peut même décider de leur merite sans rien ôter de son prix à l'un des deux : puis que chacun est souverainement parfait en son genre. Voicy toutefois le discernement qu'il me paroît qu'on peut faire, dans la comparaison de ces deux grands Personnages.

In aliis dignitas oris, in aliis venustas. *Ibid.*

Pour l'esprit, qui est le premier des talens naturels necessaires à l'éloquence, il est difficile de dire lequel des deux en a le plus : l'un & l'autre l'ayant grand, vaste, & élevé dans un souverain degré. Mais comme l'imagination donne à l'esprit ce tour qui en fait toute la beauté. Ciceron l'ayant plus belle & plus agreable, il a aussi l'esprit

plus beau. Le jugement me paroît dans tous deux également solide : il ne s'y trouve rien de faux, ny rien d'égaré : tout y est réel & solide ; ils ont même trouvé également l'un & l'autre, l'art de joindre l'élegance à la solidité, & ils observent exactement ce grand precepte de la Rhetorique d'Aristote, qui dit qu'on ne persuade que par *le tour naturel qu'on donne aux choses les plus communes*. Ces choses communes sont exposées dans l'un & dans l'autre, d'une façon où il n'y a rien à desirer.

Proprietas penes Græcos est. *Quintil. l. 12. c. 10.* Leur expression est pure, nette, & sans affectation. Quoy que Demosthene se permette, à cause du genie de sa langue, de plus grandes hardiesses dans ses paroles, que Ciceron qui garde plus de pureté : sa diction est plus modeste selon le caractere de la langue Latine, & celle de Demosthene plus élegante & plus delicate : mais la delicatesse de Ciceron n'a rien de mol ny d'effeminé, au sentiment de Seneque. L'un & l'autre est également fort dans le genre sublime, & dans cette élevation de discours, dont Longin nous fait la peinture, & qu'il apelle *une image de la grandeur de l'ame*. *Cap. 9.*

Leurs pensées & leurs expressions sont fortes & élevées ; elles n'ont rien ny de rempant ny de froid : & elles sont toûjours accompagnées d'un caractere qui leur est particulier, & qui les distingue fort des autres Orateurs.

Mais comme le genie de Ciceron étoit plus universel que celuy de Demosthene, & sa capacité plus étenduë : son caractere étant aussi moins borné & plus general, il a eu l'avantage sur luy de n'avoir laissé aucun genre d'éloquence, où il n'ait pris soin de s'exercer : comme je l'ay déja remarqué.

Demosthene s'étoit renfermé dans les affaires de sa Republique, & dans celles du barreau : c'est à dire dans le genre judiciaire, & dans le deliberatif:

tif : il n'a preſque rien écrit dans le genre démonſtratif. Car l'éloge qu'il a fait de Chabrias, General d'armée, dans l'oraiſon contre Leptine, eſt ſec & languiſſant ; ſi on le compare avec celuy que Ciceron à fait de Pompée dans l'oraiſon pour la loy de Manilius. Libanius pretend auſſi que l'oraiſon funebre de ceux qui furent tuez à la bataille de Cheronée, & qui ſe trouve parmy les œuvres de Demoſthene, n'eſt point de luy, parce que le ſtyle en eſt trop froid. Il aſſeure la même choſe de celle des Amours, parce qu'elle eſt d'un ſtyle trop mol, & trop peu conforme à ſon ſtyle ordinaire. C'eſt auſſi le ſentiment de Denys d'Halicarnaſſe : qui trouve encore que Demoſthene a le tour de la periode fort harmonieux, & un nombre très-delicat, en quoy Ciceron ne luy cede pas ce me ſemble.

Le deſſein du diſcours, l'ordonnance, les diviſions, les preuves, & tout ce qui a raport à l'invention, n'a preſque rien de different dans ces deux Orateurs : parce qu'ils ſe ſont également attachez l'un & l'autre, à ne point ſuivre d'autre regle que celle de la nature, qui eſt la ſeule qu'il faut ſuivre dans toutes ces parties pour y réüſſir : & comme ils ont travaillé ſur le même plan, ils ſont en cela peu differens l'un de l'autre. Ce n'eſt pas que dans les raiſonnemens que fait Ciceron, ſa Logique ne me paroiſſe bien plus exacte & plus dévelopée que celle de Demoſthene. Il y a auſſi quelque aparence que l'art du ſyllogiſme que Ciceron avoit étudié avec tant d'aplication dans la dialectique d'Ariſtote, n'étoit pas ſi fort en uſage du tems de Demoſthene, dont les raiſonnemens, qui ne ſont que de purs enthymêmes, étoient plus naturels, & plus conformes même à la vehemence de ſon genie, qui étoit preſſant. De même que cet art qui avoit été reduit en methode par Ariſtote, & qui forme des conſequences particulieres ſur des principes univerſels, comme Freigius le

Quorum virtutes pleraſque arbitror ſimiles, conſilium, ordinem dividendi, præparandi, probandi rationem, omnia denique quæ ſunt inventionis. *Quintil. l.* 10. *cap.* 1.

le fait si bien voir dans Ciceron, est bien plus insinuant & plus convenable à son naturel.

Parmy ces ressemblances qu'avoient ces deux Orateurs, voicy les differences qu'il peut y avoir entre l'un & l'autre. Demosthene prend toûjours les choses d'un ton plus haut que Ciceron, il a un plus grand serieux, il y va tout de bon, sans menager personne, non pas même les têtes couronnées. Dès qu'il est monté sur sa tribune, il traite Philippe de haut en bas, il n'a point d'égard ny à son rang ny à son diadême : il semble même qu'il le dégrade de tous ses honneurs, pour le traiter de particulier, car il l'apelle simplement, *l'homme de Macedoine*. Il prend aussi plaisir, par une austerité de morale qui luy étoit naturelle, d'humilier quelquefois la fierté & l'orgueil du peuple d'Athenes, qui étoit si delicat sur son autorité. Et comme il faisoit entrer sa bile & son chagrin en tout ce qu'il disoit, il s'abandonnoit si fort à l'impetuosité de son temperament, que ce n'étoit presque jamais de sang froid qu'il parloit: *Son discours est dur & austere, il n'a rien de doux ny de moderé.* Ciceron se possede bien davantage, il est plus maître de tous ses mouvemens & de toutes ses passions : il ménage davantage les esprits : il prend plus de mesures : il n'a rien de rude ny de fâcheux : il est même agreable jusques dans ses coleres, & dans ses indignations : il a l'art de plaire dans tout ce qu'il dit. Ce fut aussi luy qui fit sentir le premier aux Romains le plaisir de l'éloquence, ainsi que le témoigne Plutarque en sa vie, & qui sceut le moyen de leur faire trouver doux, ce qui étoit honnête.

Riget ejus oratio, nihil in ea Placidum, nihil lene. *Sen. Cont.*

Demosthene découvre dans chaque raison qui se presente à son esprit, tout ce qu'il y a de réel & de solide, & a l'art de l'exposer dans toute sa force. Ciceron, outre ce solide qui ne luy échape pas, voit tout

tout ce qu'il y a d'agreable & d'engageant, & il en suit la trace sans s'y méprendre. Le cours de l'éloquence de Demosthene est si vehement & si rapide, ses raisonnemens sont si serrez & si frequens, tout son caractere a une élevation si semblable aux lieux escarpez & aux précipices, comme dit Longin : qu'on a de la peine à le suivre. Et Ciceron force les gens d'aller au devant de luy : il tourne les esprits de ceux ausquels il parle, & il manie si bien les cœurs par ses mouvemens, qu'on le devine & qu'on le previent : & quand il avance quelque chose, on sçait où il va, par l'adresse qu'il a de laisser voir d'où il vient : tant il sçait bien tous les ressorts & les détours du cœur humain, qui est son grand art & sa grande science.

Ἐν ὕψει τὸ πλέον ἀπετέμω.

Ainsi pour distinguer les caracteres de ces deux Orateurs par leur veritable difference, il me semble qu'on peut dire que Demosthene par l'impetuosité de son temperament, par la force de ses raisonnemens, & par la vehemence de sa prononciation étoit plus pressant que Ciceron : De même que Ciceron par ses manieres tendres & delicates, par ses mouvemens doux, penetrans, passionnez, & par toutes ses graces naturelles, étoit plus touchant que Demosthene. Le Grec frapoit l'esprit par la force de son expression, & par l'ardeur & la violence de sa declamation : Le Romain alloit au cœur par de certains charmes & de certains agrémens imperceptibles, qui luy étoient naturels, & ausquels il avoit joint tout l'artifice, dont l'éloquence peut être capable. L'un ébloüissoit l'esprit par l'éclat de ses lumieres, & jettoit le trouble dans l'ame, qui n'étoit gagnée que par l'entendement : & le genie insinuant de l'autre penetroit par des douceurs & des complaisances, jusques dans le fond du cœur. Il avoit l'art d'entrer dans les interêts, dans les inclinations, dans les passions

& dans les ſentimens de tous ceux qui l'écoutoient.

C'eſt auſſi ce me ſemble dans cette diſtinction, que l'on trouve l'explication de la comparaiſon que Longin fait de Ciceron & de Demoſthene: dont il nous eſt reſté un fragment, & qu'il ne ſeroit pas aiſé de comprendre ſans cet éclairciſſement. Car d'abord cette image de foudre, à quoy il compare l'éloquence de Demoſthene, & celle d'embraſement auquel il compare l'éloquence de Ciceron, ne fait pas dans l'eſprit une expreſſion fort diſtincte de la difference de ces deux caracteres. Il ſemble qu'il ne veut rien dire autre choſe, ſi ce n'eſt que l'éloquence de l'un & de l'autre a tant de force,
Sect. 11. que rien ne peut y reſiſter: *C'eſt un tourbillon & un coup de tonnerre que l'eloquence de Demoſthene, qui renverſe tout: & celle de Ciceron eſt ſemblable à un embraſement qui conſume tout.* Si bien que la violence & l'impetuoſité font le caractere de l'éloquence de Demoſthene: le progrés d'un incendie qui s'avance pied à pied, la chaleur & cette vertu inſinuante ſemblable à celle du feu, ſont les qualitez de l'éloquence de Ciceron. Le Grec éclatte comme un foudre, le Romain échauffe comme un grand feu. Ce qui fait ajoûter à Longin que Demoſthene réüſſit toûjours, quand il faut jetter du la terreur dans les eſprits, & quand il faut fraper l'auditeur par de grandes images & des mouvemens violens. Mais quand il faut aller au cœur, & s'inſinuer dans l'eſprit par toutes les graces & les manieres tendres, dont l'éloquence eſt capable, c'eſt où triomphe l'art de Ciceron, & où ſon diſcours diffus & étendu réüſſit bien mieux que le ſtile concis & ſerré de Demoſthene: & autant que celuy-cy eſt puiſſant par l'éclat de ſes raiſons, autant l'eſt celuy-là par la chaleur de ſes mouvemens.

Nous en ſçaurions davantage de ce ſçavant critique

que qui avoit tant de discernement, si l'endroit où il fait la comparaison de ces deux Grands hommes, étoit plus entier, & s'il ne s'en étoit perdu une grande partie, au grand déplaisir de ses interpretes. Mais il en dit assez pour établir la distinction que j'ay faite de leur maniere. Ce que je trouve même tout-à-fait au sentiment de Plutarque, qui dans la comparaison qu'il fait de ces deux Orateurs, dit que Demosthene *est par tout concis & serré, & par tout pressant, sans aucun ornement & sans beauté: pendant que Ciceron répand les graces dans tout son discours, & est toûjours agreable.* Philostrate dans la vie des Sophistes, & Denys d'Halicarnasse dans l'Epître à son amy Ammeus font le même jugement de Demosthene: & Longin prétend qu'il a toûjours quelque chose de dur en son stile. *Sect. 18.*

Mais en distinguant ainsi les qualitez de l'éloquence de l'un & de l'autre, on doit y aporter quelque sorte de temperament: car Ciceron étoit touchant d'une façon à sçavoir presser dans le besoin, & ajoûter à la douceur de son naturel toute la vehemence & toute l'indignation que pouvoit demander son sujet, & dont l'esprit le plus emporté eût pû être capable; comme il paroît dans les affaires qu'il eut contre Verrés, Pison, Clodius, Vatinius, Catilina, & Antoine. Demosthene est pressant aussi, en sorte qu'il sçait toucher, comme l'on peut voir en quelques endroits des Olynthiennes, dans l'oraison de la liberté des Rhodiens, dans la défense de Diophités, dans celle de Cresiphon, & dans l'oraison contre Midias: quoy que le caractere principal de celle-cy soit la vehemence. Mais comme tout le genie de Demosthene, son naturel, son art, l'austerité de sa morale, & son action même le portoient à être pressant: & que toutes les qualitez naturelles de Ciceron le portoient à plaire & à toucher: Je crois qu'on peut distinguer

l'un & l'autre par ces deux manieres, qui sont proprement leur souveraine perfection; & leur caractere essentiel. C'est ainsi sans doute, & par cette raison, autant que par la qualité de son esprit, que Demosthene étoit bien plus grand accusateur que Ciceron. Car il n'a presque défendu personne: son humeur severe luy donnoit un air contrariant. Et Ciceron n'a accusé que fort peu de gens: son naturel se portoit à la douceur, & ce n'étoit que malgré luy qu'il parloit contre les autres, & qu'il accusoit, comme il le dit luy-même.

Neanmoins comme le genie de Ciceron étoit plus universel que celuy de Demosthene, il sçavoit mieux que luy tourner son esprit de tous les côtez, & en faire ce qu'il luy plaisoit pour se transformer & prendre tous les caracteres. Il entendoit même, par un secret qui luy étoit particulier, jusqu'où il falloit presser, quand il falloit être pressant: ce qu'il me semble que Demosthene, pour trop se suivre luy-même, n'entendoit pas assez: en quoy il pouvoit manquer. Car on ne prend pas plaisir à être toûjours pressé: mais on est toûjours fort disposé à être touché de ce qui plait, & à ressentir ce qui est touchant. Et c'est le grand talent de Ciceron, qui plait toûjours: & par le plaisir qu'il donne il inspire tous les sentimens qu'il veut. Cet air agreable répandu dans tout ce qu'il dit, fait dans luy cette éloquence douce & engageante, dont on est enchanté.

Mais outre que Demosthene n'avoit rien de tendre de son naturel, qui étoit dur & austere, la loy de son païs luy défendoit d'être touchant, comme je l'ay déja remarqué. Si bien qu'il est froid dans ses per-oraisons, qui ne sont d'ordinaire que de simples conclusions de ce qu'il prétend; ou tout au plus des vœux tous purs

purs pour la gloire & l'interêt de la patrie, qu'il faisoit avec ardeur pour échauffer la fin de son discours.

Chap. XVII. Laquelle des deux manieres est la meilleure pour persuader?

Il est aisé, par ce que j'ay remarqué sur l'éloquence en general, de décider laquelle des deux manieres que je viens de distinguer dans ces deux Orateurs, est préferable à l'autre. L'Orateur qui persuade le mieux est sans doute le plus éloquent. Et comme l'on ne persuade en effet qu'autant qu'on plait, parce que l'art de persuader est le même que celuy de plaire, dit Quintilien, on peut dire que Ciceron, qui plait plus que Demosthene, doit être estimé, du moins par-là, plus éloquent que luy. Si ce n'est que comme il y a une persuasion de l'entendement & de l'esprit, & une qui est purement du cœur & de la volonté: on peut encore examiner laquelle des deux est la plus propre à l'éloquence.

Peritiam gratiæ & voluptatis. *Quintil. l. 2. c. 15.*

La persuasion de l'esprit se fait par un épanchement de lumieres, & un accablement de raisons à quoy l'entendement ne peut resister. Elle agit de hauteur & avec ces sortes de violences, qui jettent le trouble dans l'ame, ainsi que le remarque Aristote: & la persuasion du cœur se fait par des graces & des beautez qui surprennent la volonté, & l'entraînent si agreablement, qu'elle prend plaisir même de se défaire de ses resolutions, & de perdre sa liberté. Car comme l'entendement ne se rend qu'à l'évidence de la raison, & à la lumiere qui luy est manifestée, la volonté ne peut se rendre qu'à ce qui luy est agreable, & à ce qui plait. Elle ne laisse pas d'agir très-librement en soûmettant même sa liberté au plaisir qui l'entraîne, parce qu'elle suit sa pente, qui ne peut être que son plaisir.

Θορυβοῦνται δὲ μᾶλλον ἐνθυμηματικοί. l. 2. c. 2.

Il suffit d'être sensible pour se laisser toucher le cœur: mais il faut être raisonnable pour se laisser prendre par l'esprit. Ainsi l'Orateur qui s'atta-

che principalement à plaire pour persuader, obtient ce qu'il demande plus seurement que celuy qui ne songe qu'à vaincre, parce que tout le monde est capable d'être touché par le plaisir.

Quod probat multitudo, idem doctis probandum. *Cic. in Brut.*

C'est sans doute pour cette raison que le peuple, au sentiment de Ciceron, est meilleur juge de l'éloquence que les Sçavans : car il ne juge que par le cœur, dont le jugement est moins sujet à être trompé que celuy de l'esprit, lequel se laissant éblouïr aux faux jours, qu'il est sujet à prendre des choses, les voit quelquefois autrement qu'elles ne sont : & le cœur qui ne juge que par ce qu'il ressent, ne peut se méprendre : car il ne ressent dans chaque chose que ce qui y est. Ce sont les beautez naturelles & veritables qui le touchent : & ce sont quelquefois les beautez aparentes qui frapent l'esprit, dont le goût n'est pas si pur, que celuy du cœur.

Cui Socrates non docendi, sed persuadendi facultatem tribuit. *Quintil. l. 2. c. 15.*

Cette éloquence même qui s'arrête à l'esprit n'est qu'une simple instruction, & non pas une veritable éloquence, semblable à celle dont Socrate se sert dans Platon. Et quoy qu'il y ait des esprits qui ne se rendent qu'à force de raisons, & qui veulent être pressez : je ne pense pas qu'il soit bon de presser toûjours, ny autant qu'on le peut. Il est certain du moins qu'on se soûmet plus volontiers à un vainqueur doux & agreable, qu'à un violent. C'est aussi pour cela qu'Homere qui fait son Nestor souverainement éloquent, luy donne la douceur pour le principal caractere de son éloquence.

Neanmoins celle qui s'attache à l'esprit, a des effets plus éclatans que celle qui gagne le cœur : un cœur touché est un moindre sujet de triomphe à l'Orateur, qu'un entendement soûmis & humilié, & la persuasion qui frape l'esprit dure davantage : parce que la raison qui a porté le coup, est toûjours la même. Ce qui ne touche que le cœur,

se

se perd à mesure que la chaleur de la passion s'éteint, & tout ce qui est passionné n'est pas de durée. Enfin comme la resistance de l'entendement est plus difficile à surmonter que celle de la volonté, la passion est moins puissante pour persuader que la raison. Nihil citius arescit lacryma. lib. 6. c. 1.

C'est aussi cette éloquence orageuse dont parle Aristote : qui excite du trouble dans l'esprit, en renversant ses pensées & en domptant sa raison. Elle ne marche qu'à grand bruit : ses traits ébloüissent comme les éclairs, & frapent comme fait la foudre ; & elle est semblable à ces tourbillons de vent qui renversent les plus grands arbres aussi aisément que les roseaux. Telle fut l'éloquence de Demosthene, qui sceut l'art de se rendre maître de l'esprit d'un peuple le plus fier, le plus inconstant, & le moins traitable qui fut jamais. Cette populace mutine & jalouse du merite de ceux qui se distinguoient dans sa Republique, soûmettoit sa raison à celle de Demosthene, contrainte de fléchir sous le poids d'une si grande autorité. A la verité l'éloquence de Ciceron charme les esprits, mais celle de Demosthene les étonne : l'une se fait aimer, l'autre se fait craindre & obeïr. Il est difficile de dire après tout, laquelle est la plus avantageuse. Si j'avois à parler à des gens au dessus de moy, je voudrois plaire comme Ciceron ; & si j'avois à parler à un peuple au dessous de moy, je voudrois étonner comme Demosthene. Toutefois comme ce n'est pas décider de ces deux Orateurs, ny marquer la préference de l'un à l'autre, que de faire cette distinction : j'en laisse la décision à ceux qui se piquent de décider, après que j'auray ajoûté un mot de Sidonius, qui me semble marquer encore plus précisément la difference qu'on doit faire de l'un & de l'autre. C'est dans une Epître qu'il écrit à un de ses amis nommé Claudian frere de Mamercus Evesque de Vienne, 1 Rhet. c. 2.

Irascitur ut Demosthenes, persuadet ut Tullius. *l. 3. c. 4.*

où il dit en parlant de son éloquence, *qu'il s'emporte comme Demosthene, & qu'il persuade comme Ciceron.*

Avant que de finir cette comparaison, je ne puis me dispenser de dire le sentiment de Monsieur le Garde des Sceaux du Vair, qui après avoir traduit en nôtre langue l'oraison de Demosthene pour Ctesiphon, & celle de Ciceron pour Milon, qu'il a crû les plus achevées de ces deux Orateurs, sans entrer dans la decision de la preference, dont il s'excuse, il ne laisse pas de dire dans son discours de l'éloquence, que celle de Ciceron est moins proportionnée à nos mœurs, que celle de Demosthene. Peut-être qu'il n'y avoit pas bien pensé. Car outre que ces invectives atroces & cruelles, dont les Grecs avoient de coûtume de se traiter les uns les autres dans leurs accusations, blessent extremément la douceur & la civilité qui sont naturelles à nôtre nation: nous avons aussi le cœur trop sensible & trop tendre, pour ne pas nous accommoder mieux de l'éloquence passionnée & touchante de Ciceron, que de la secheresse & de la dureté de celle de Demosthene, qui ne donne rien ny à la passion ny au mouvement: sans parler d'une infinité d'autres disproportions, comme de cette prononciation impetueuse de Demosthene, de ces emportemens excessifs, de ces figures hardies, de ces apostrophes si vives & si animées, de ces frequentes invocations du Soleil, des astres, des rivieres, & des fontaines, de ces sermens par les choses insensibles, de ces raisonnemens secs & arides, dépourvûs des graces & des ornemens de l'art, & de toutes ces manieres si oposées aux nôtres: tellement que celles de Ciceron nous conviennent mieux, & ont infiniment plus de raport à nôtre genie.

Je me suis un peu arrêté à developer plus au long

long la difference essentielle de ces deux caracteres pour l'expliquer plus nettement. La comparaison des autres qualitez de leur éloquence doit être plus succincte, étant plus aisée. Il paroit dans l'art de Demosthene plus de soin, dans celuy de Ciceron plus d'agrément; celuy-cy a plus d'étenduë dans ses amplifications, & dans le tour ordinaire de son discours, comme sembloit aussi le demander la grandeur du theatre sur lequel parut son éloquence, qui fut la capitale du monde: & il semble que l'autre s'étoit proportionné à la grandeur & à la fortune du peuple auquel il parloit. Mais & Demosthene & Ciceron s'étoient tellement perfectionnez, l'un dans sa maniere serrée & concise, & l'autre dans l'étenduë de son discours, *Qu'on ne peut rien retrancher de celuy-cy*, dit Quintilien, *ny rien ajoûter à celuy-là*. Huic nihil detrahi potest, illi nihil adjici. l. 10. c. 1.

Il faut avoüer après tout, que les raisonnemens de Demosthene sont plus grands & plus serrez que ceux de Ciceron: qu'il n'est capable, par l'élevation de son esprit, que des grands sujets, comme d'équiper des flottes contre le Roy de Perse, d'établir l'ordre dans l'Etat, de déliberer de la paix, de la liberté des Rhodiens, du secours qu'il faut donner aux peuples voisins contre Philippe, & de toutes les affaires importantes de la Grece. Il semble qu'il n'en peut prendre d'autres pour ses harangues, & qu'il ne puisse s'abaisser aux petites: dont Ciceron ne se rebute pas par l'étenduë de son genie, qu'il sçait proportionner aux petites matieres comme aux grandes. Son discours peut se soûtenir par tout de luy-même, & de son propre poids: celuy de Demosthene demande d'être soûtenu quelquefois de son action, qui en étoit l'âme. Celuy-là étoit timide à parler en public, celuy-cy étoit hardi & intrepide: quoy qu'il s'embarrassât un jour de-

Quorumdam probatio sola in asseveratione. *Quintil. cap. 2. l. 4. Instit.*

vant Philippe. Demosthene étoit affirmatif à un point, qu'il vouloit qu'on crût qu'il avoit toûjours raison : Ciceron se contentoit de le faire sentir, quand il croyoit en avoir. Demosthene n'étoit pas souvent d'humeur à faire le bel esprit : Ciceron l'étoit jusqu'à faire l'agreable dans sa mauvaise fortune : si ce n'est que son exil brouilla un peu sa belle humeur, pendant tout le tems qu'il dura. L'exterieur du Romain est grand, le visage agreable, la voix nette, claire, & raisonnante. Le Grec n'est pas mal fait : mais l'ardeur de son action est un grand suplément à toutes les qualitez exterieures qui luy manquent. Il est vray que comme il parloit avec plus de feu & plus de chaleur, Ciceron parloit avec plus de douceur & plus de grace. Enfin, quoy que sur les principes de l'éloquence que j'ay proposez, avant que de faire le détail des deux caracteres, je trouve que l'air de Demosthene est en general plus grand que celuy de Cieron : & que Ciceron plait universellement plus que Demosthene : neantmoins à bien considerer les circonstances des tems, des personnes, & des affaires : l'on doit conclure que ces deux Orateurs étoient accomplis chacun en son genre : qu'ils ne pouvoient même l'être que par l'air different qu'ils avoient pris, comme le plus conforme aux mœurs de ceux ausquels ils parloient : que l'excellence de l'un & de l'autre, & le grand avantage de leur éloquence, étoit fondé sur la connoissance parfaite qu'ils avoient du caractere des peuples, avec qui ils avoient à traiter : ayant tous deux trouvé l'art de s'accommoder à leur genie, & d'entrer dans leurs sentimens : tellement qu'il semble que Rome & Ciceron étoient autant faits l'un pour l'autre, que l'étoit Demosthene pour sa Republique : & que par là jamais personne n'est arrivé au comble de perfection où sont parvenus ces deux Grands hommes.

mes. Mais comme les diverses manieres d'éloquence qu'ils ont prises en font deux genres tout-à-fait différens, je laisse à décider aux plus intelligens laquelle des deux est preferable à l'autre. Toutefois pour éclaircir entierement cette matiere : j'acheve d'expliquer quelques difficultez qui restent sur ce sujet.

Orationis differentiam fecisse, & dicentium & audientium naturæ videntur.

La premiere difficulté qui se presente dans la discussion de cette comparaison, est un mot de Quintilien, dont le suffrage doit être de quelque consideration en cette matiere qu'il a si diligemment examinée. Comme il prétend que Demosthene est le modele sur lequel Ciceron s'est formé, il donne un fort grand avantage au premier sur le second. Voicy ses paroles : *Il faut que Ciceron cede à Demosthene, qui a été le modele sur lequel il s'est formé tout parfait & tout accompli qu'il est.* Il est vray que cet éloge est si glorieux à Demosthene, que je ne sçay pas si Quintilien n'en dit point plus qu'il ne pense : car il semble que ce critique, après avoir mis Ciceron au dessus de tous les autres, l'abaisse beaucoup par cette parole, & le met fort au dessous de Demosthene. Je ne sçay si après les observations que je viens de faire, on sera de son sentiment : & si cet Orateur, qui étoit l'oracle de Rome, alors la Maîtresse du monde ; qui n'ouvroit presque jamais la bouche que pour répandre par tout ses charmes, & pour enchaîner la liberté d'un peuple le plus libre qui fut jamais, si ce genie si merveilleux, si penetrant & si universel doit ceder à Demosthene, parce qu'il est son original.

Quintil. l. 12. c. 9.

CHAP. XX.

Eclaircissement de quelques difficultez qui restent sur cette comparaison, pour la conclusion du discours.

Cedendum vero in hoc quod ille & prior fuit, & Ciceronem quantus est magna ex parte fecit. *l. 10. c. 1. Instit.*

Car si Demosthene luy-même a surpassé Periclés, au sentiment de Lucien, quoy qu'il l'eût pris pour son modele : s'il a effacé la gloire de Thucydide, dont il s'étoit fait un si exact imitateur au raport d'Ulpien son plus fidele interprete ; qui nous empêchera de croire que Cice-

ron n'ait du moins égalé Demosthene? Aristote n'a-t-il pas surmonté Platon, quoy que Platon ait été le modele d'Aristote? Ce grand genie de la peinture Raphaël Santi, n'effaça-t-il pas la réputation de P. Perusin, qui fut son maître? Et ne se trouve-t-il pas tous les jours des esprits extraordinaires qui surpassent de beaucoup dans les arts, ceux dont ils prennent les premieres instructions?

Imitemur Demosthenem. Mais Ciceron ne desavouë pas luy-même que s'étant proposé Demosthene pour modele, il ne peut arriver à la perfection qu'il veut imiter en luy. Je n'en disconviens pas: ce Grand homme, qui étoit un peu vain, avoit aussi de tems en tems certains accés de modestie & de retenuë, qui ne le tenoient pas long tems, comme il paroît en cette occasion. Car il fait le chagrin sur Demosthene dans un autre endroit, où il déclare qu'il ne le satisfait pas. Outre que l'on peut dire qu'il ne s'étoit proposé Demosthene pour son modele, que pour exprimer cette force & cette vehemence qu'il admire dans ce Grand homme, où en effet il a peine d'arriver: & je ne sçay mêmes'il le desiroit fort: car lors qu'on est charmant & agreable quand on veut, on ne fait pas volontiers le terrible ny le violent toutes les fois qu'on le peut. Mais Quintilien décide la chose en déclarant, que *Ciceron est fort comme Demosthene, abondant comme Platon, & agreable comme Isocrate.*

Usque eo morosi sumus, ut non satisfaciat ipse Demosthenes. *orat.*

Videtur Cicero vim effinxisse Demosthenis, copiam Platonis, jucunditatem Isocratis. *l. 10. c. 1.*

La seconde difficulté est une parole de Longin sur Demosthene, dont les partisans de ce Grand homme ne seront peut-être pas fort satisfaits. Longin dans la comparaison qu'il fait d'Hyperide avec Demosthene, dit que Demosthene n'entend point les mœurs, pour faire joüer les passions, où l'éloquence paroit davantage. En effet, il faut convenir qu'il ne connoissoit pas fort bien

le

le détail des mouvemens de l'ame, ny cette morale du cœur qu'Aristote explique dans sa Rhetorique; que Demosthene n'a point veuë, quoy qu'en dise Lucien tout exact qu'il est: & quoy qu'Aulu-Gelle, qui n'est point inconsideré, soit de ce sentiment. Car il est évident qu'Aristote n'écrivoit cet ouvrage que dans un âge assez avancé, après avoir étudié plus de vingt ans sous Platon, sans prendre de party dans aucune des sectes des Philosophes, qui pour-lors étoient en vogüe à Athenes, ny même sans enseigner.

Il paroît que Demosthene fit presque toutes ses Oraisons les plus considerables avant la Préture de Lysimachide, & qu'Aristote n'écrivit ses Livres de Rhetorique que quelque tems après. Il y fait même quelque espece de mention indirecte de l'Oraison pour Ctesiphon, par ces paroles, *ce qui regarde l'affaire de Demosthene*, que cet Orateur ne recita que neuf ans après la guerre de Chersonese, huit ans après la mort de Philippe, & du tems de la victoire d'Arbelle, que remporta Alexandre. C'est la pensée de Denys d'Halicarnasse dans son Epître à Ammeus. La réputation qu'a cet Auteur d'être fort diligent observateur des tems, doit encore rendre son suffrage plus considerable. Et Diogene Laerce remarque, qu'Alexandre avoit défendu à Aristote de faire voir ses livres de Rhetorique à d'autres, pour se reserver à luy seul la joüissance d'un si grand tresor. Plutarque assure la même chose. Ἡ περὶ Δημοσθένους δίκη.

Ainsi l'on ne doit pas s'étonner si Demosthene étoit si peu versé dans la connoissance des mœurs, selon le sentiment de Longin, n'ayant pû voir le Traité qu'Aristote en a donné dans sa Rhetorique, où il en a expliqué fort exactement tout le mystere. En quoy Ciceron a eu encore un grand avantage sur Demosthene: car il avoit puisé cette connoissance parfaite qu'il en avoit, dans

cette grande ſource. Je ne m'arrête point à examiner les raiſons de ceux qui prétendent qu'Ariſtote n'a écrit ſes livres de Rhetorique, que ſur l'uſage de celle qu'il avoit veu pratiquer à Demoſthene, parce qu'elles n'ont aucun fondement. On pourroit peut-être en convenir, ſi Demoſthene eût été le ſeul Orateur qu'eût veu Ariſtote: mais il avoit ſouvent entendu parler Hyperide, Periclés, Demadés, Lyſias, Phocion, Eſchinés, Python, & quantité d'autres. Il avoit eu même quelque liaiſon avec Iſæus, & avec Iſocrate, ſans parler de Platon qu'il avoit penetré à fond: & il avoit dreſſé ſur tous ces grands modeles, avec les réflexions qui luy étoient ordinaires ſur chaque ſujet, ce grand & admirable plan de Rhetorique qu'il nous a laiſſé, qu'il faut plûtôt méditer que lire, comme ſes autres livres. Car c'eſt un treſor dont on ne peut exprimer le prix: & l'on ne peut aſſez exhorter ceux qui parlent en public, d'étudier ce bel ouvrage, & de bien penetrer tout l'art qu'il contient. Mais comme il y a de l'aparence que Ciceron ſçavoit mieux le cœur de l'homme que Demoſthene, l'ayant ſi bien apris d'Ariſtote: en revanche Demoſthene ſçavoit mieux les interêts de ſon païs & ceux de ſes voiſins, que Ciceron ne ſçavoit ceux de tous les alliez de l'Empire. L'ambition de Philippe qui partageoit toute la Grece, par des intrigues ſecretes, & par des deſſeins cachez, occupoit depuis long tems l'eſprit de Demoſthene à le ſuivre, & à l'étudier. Il s'étoit attaché à cette étude: & la connoiſſance parfaite qu'il en avoit, luy donnoit lieu d'expoſer avec éclat ces interêts differens qu'avoient les peuples à s'opoſer de concert à l'agrandiſſement de ce Prince. Ce qui donnoit un grand avantage à ſon éloquence, par les grandes images du bien de l'Etat: & par ces frequens raiſonnemens de politique, dont la plûpart de ſes diſcours ſont pleins, & qui font un ſi grand effet dans

ſes

ses harangues, dont les sujets sont toûjours grands, ou le deviennent, par l'art qu'il a d'y faire entrer des matieres si importantes. Ainsi cette force & ce poids que Quintilien semble donner aux Romains sur les Grecs, en cedant à ceux-cy la grace & la delicatesse, ne regarde pas ce me semble, ny Demosthene ny Ciceron en particulier: mais le genie des deux peuples en general, & celuy des deux langues. Car la Grecque est agreable & enjoüée, la Latine est grave & serieuse.

Non possumus esse tam graciles, simus fortiores: subtilitate vincimur, valeamus pondere. l. 12. c. 10.

La derniere difficulté seroit de satisfaire aux Critiques, en leur donnant un parallele des plus beaux endroits des Oraisons de Demosthene avec ceux de Ciceron: car ce seroit ainsi épuiser la matiere, & porter la comparaison aussi loin qu'elle peut aller. A quoy je réponds trois choses. Premierement, qu'il n'y a rien de plus difficile que de convenir des plus beaux endroits de ces deux Orateurs: les goûts qu'on a de ces sortes de choses étant si differens. Secondement, que quand on auroit trouvé les expediens pour en convenir, il faudroit traduire en nôtre langue ces endroits choisis, pour en faire la comparaison juste, ou les laisser chacun dans leur langue: & l'un & l'autre à ses inconveniens.

Car comme chaque langue a son caractere, & une beauté qui luy est propre & qui ne peut se traduire, il seroit assez difficile de faire justice aux deux langues en particulier par la traduction: & ce seroit en quelque maniere dépoüiller Demosthene & Ciceron de leur grandeur, que de les faire parler François.

Enfin l'on peut dire que Lipse en divers endroits de ses ouvrages, a fait cette comparaison des beaux endroits de Demosthene & de Ciceron, aussi-bien que le Pere Caussin dans son Parallele de l'éloquence: ce qui n'a réüssi ny à l'un ny à l'autre, pour les raisons que j'ay touchées: & qu'ainsi il y

auroit de l'indiſcretion, & même quelque ſorte d'inutilité de vouloir de nouveau en faire l'experience, aprés celle qu'ils en ont fait avec ſi peu de ſuccés. Parce qu'on ne peut tirer ces endroits choiſis hors de leur place ſans les gâter, & ſans leur ôter une grande partie de leur beauté, qui n'eſt ſouvent autre choſe que la proportion parfaite qu'ils ont avec le reſte du diſcours. Car le diſcours, pour être comme il faut, doit reſſembler à ces bâtimens dont la perfection conſiſte dans la juſteſſe, & dans le raport que les parties ont entre elles.

Ce qui ſe peut voir dans cet endroit ſi admirable de l'Oraiſon de Demoſthene pour Cteſiphon, ſi vanté par tous les Maîtres de l'éloquence, où il dit: *Non, cela n'eſt point, je vous le jure, par les cendres & par les manes de ces Braves qui furent tuez en la bataille de Salamine & de Marathon*, &c. Où cet Orateur fait éclater tout ce qu'a l'éloquence de fort & de brillant; & ce qui en effet eſt admirable, quand on le conſidere bien. Mais il ne fait plus le même effet dès qu'il eſt hors de ſa place, & dès qu'on regarde cet endroit de ſang froid, ſans avoir l'eſprit préparé par ce qui précede: car le raport & la proportion des parties n'y eſt plus. On doit juger le même de cet endroit de Ciceron, que Quintilien loue tant dans l'Oraiſon pour Milon: *Vos jam Albani tumuli atque luci; vos inquam imploro, atque obteſtor: voſque Albanorum obrutæ aræ, &c.* & des autres. Mais ceux qui auroient la curioſité de faire l'experience de cette comparaiſon, pourroient ſe ſatisfaire par l'opoſition des Philippiques de Demoſthene avec celles de Ciceron. Le ſujet en eſt preſque ſemblable, auſſi bien que la maniere de le traiter: & l'on ne peut les comparer mieux qu'en cet endroit.

On trouvera auſſi, peut-être, que pour juger exactement de ces deux Orateurs, ce doit être

aſſez

assez d'avoir marqué les traits les plus essentiels de leurs caracteres, sans entrer dans un détail qui seroit trop long, & qui n'est nullement ce que j'ay prétendu. Car ce n'a pas été mon dessein de satisfaire aux Pedans ny aux Grammairiens, qui portent quelquefois les choses à des rafinemens de critique tout-à-fait ridicules. Ce seront vraysemblablement les seuls qui trouveront que je n'ay pas assez éclaircy cette matiere. Mais je suis asseuré que les vrays Sçavans jugeront que j'en ay suffisamment dit, pour fournir de regle à juger de cette matiere, par ce que j'en ay remarqué.

Au reste, comme je ne suis pas assez vain pour me faire honneur des réflexions que j'ay faites sur ces deux Orateurs : je suis bien aise qu'on sçache les sources d'où je les ay prises, ce qui pourra même servir à les authoriser davantage. Je dis donc que je n'ay rien avancé de Demosthene, que je n'aye apris des Sçavans de l'Antiquité, qui l'ont le mieux connu : & entre autres de Denys d'Halicarnasse, d'Hermogene, de Plutarque, de Longin, de Lucien, de Ciceron, de Quintilien, & de Photius. Pour Ciceron, quoy que j'aye pû le connoître par moy-même, j'ay mieux aimé m'en raporter au sentiment de Seneque, de Plutarque, de Quintilien, de Longin, & des Historiens de son tems, qu'à mes propres lumieres. Ainsi, comme ce que j'ay dit de ces deux Grands Hommes, n'est pas sans fondement, j'auray sans doute contribué par mes observations à les faire connoître d'une autre façon qu'on ne les connoît d'ordinaire. Ce discours même ne sera pas peut-être inutile à ceux qui s'apliquent à l'éloquence, pour s'en rafraîchir l'idée, par les plus grandes images que nous en ayons, & qu'il est bon de retoucher de tems en tems pour se former sur de si grands modeles. On y aprendra la route qu'il faut prendre pour deve-

devenir éloquent, par celle qu'ils ont prise : & le portrait que j'ay fait d'eux, pourra faire connoître qui sont les Demosthenes & les Cicerons de nôtre siecle, s'il y en a quelques-uns.

FIN.

LA
COMPARAISON
D'HOMERE,
ET DE
VIRGILE.

A MONSEIGNEUR
LE PREMIER
PRESIDENT
DE
LAMOIGNON.

*ONSEIGNEUR,*

Ce Discours, que je vous présente, a déja paru en public, & même sous vôtre Nom. Mais comme il me fut dérobé pendant le voyage que je fis l'année passée en Italie, j'eus fort peu de part au present qu'on vous en fit. Toutefois je n'ay pas sujet de me plaindre de ce larcin, puisque l'on ne me vola cet Ouvrage, que pour vous le donner: & je veux même croire que ce fut un voleur de probité, qui en fit un si bon usage, & si conforme aux pensées que j'avois, si je l'eusse fait imprimer. Mais comme il n'étoit pas fait pour cela, & que l'empressement du voyage me l'arracha des mains, sans me donner le tems d'y penser: j'ay crû être obligé de le revoir à mon retour, pour le rendre moins indigne d'un Nom aussi illustre que le vôtre. Et j'avoüe qu'après l'avoir reveu avec assez d'aplication, je ne puis vous le presenter qu'a-

qu'avec cette timidité, qui m'est, comme vous sçavez, si ordinaire à dire mes sentimens, & que je n'ay pû encore surmonter : ny je n'ay pû même m'accoûtumer à cet air affirmatif, qui regne en ce siecle, le plus hardy à décider, qui fut jamais : où les esprits les plus superficiels, sont ceux qui montent sur le tribunal avec le plus d'autorité, & qui jugent le plus souverainement de toutes choses.

Je m'accommode bien mieux de la modestie de ce Florentin, que j'apelle le Pere de la Philosophie moderne : Je veux dire l'illustre Galilei. Ce grand Personnage, qui sçavoit tant de choses, & qui les sçavoit si bien, ne disoit toutefois rien plus volontiers que, je ne le sçay pas; *parole que je tiens d'un de ses Disciples, & qui merite sans doute d'être estimée en ce Grand homme, presque autant que sa science. Car à dire vray, l'on ne commence à sçavoir, qu'au moment qu'on a commencé à se défier de sa présomption, qui séduit aisément, & qui impose presque toûjours.*

Mais outre la disposition de mon esprit, le sujet dont je traite me porte encore à cette circonspection : parce que les deux Ouvrages, dont je fais la comparaison, sont les plus parfaites productions de l'esprit humain. Je ne vous diray rien de leur prix, MONSEIGNEUR, *vous le connoissez mieux que personne. Vous sçavez ce qu'Alexandre nous dit d'Homere, que les Rois se déclaroient pour luy, contre Hesiode, qui n'avoit que des Villageois pour partisans. C'est un grand suffrage que celuy des Rois. Vôtre exemple,* MONSEIGNEUR, *nous aprend assez qu'ils sçavent sur tout connoître la vertu & distinguer le merite : & vous m'a-*

vouërez

vouërez que c'est un grand avantage pour Homere. Je ne vous parle point de l'éloge que luy donne Horace, quand il dit qu'il ne fait point de faute:

Qui nil molitur inepte, *Horat. in Poët.*

loüange qui renferme toutes les loüanges qu'on puisse donner à un Autheur. A l'égard de Virgile, vous n'ignorez pas que le peuple Romain, ce peuple si intelligent, & qui commandoit aux Rois, luy rendit un jour dans le theatre, les mêmes honneurs qu'il avoit accoûtumé de rendre à Auguste; reconnoissant en cet homme admirable une grandeur de genie, qu'il crut digne des respects dûs au Souverain. *Quintil. in Dial. orat.*

S'il m'étoit permis de faire des observations sur les personnes de ces deux rands hommes, avant que d'en faire sur leurs Poëmes: Je dirois, MONSEIGNEUR, *que ce sont de fort honnêtes gens, & qui ne s'en faisoient point à croire; puisque de leurs deux ouvrages, qui ont été les délices & l'admiration de tous les siecles: l'un fut tellement négligé par son Auteur, qu'il ne fut recueilly que par bazard, & fort long tems même après sa mort: & l'autre fut condamné au feu par le sien, comme indigne de paroître au jour.*

Que la plûpart de nos beaux esprits sont éloignez de cet humeur! Dès qu'ils ont fait un Madrigal fort commun, ou un Sonnet fort médiocre, ils s'en sçavent tant de gré, & sont si satisfaits d'eux-mêmes, qu'ils font tout retentir de leur suffisance: ils les récitent à toute la terre, & croiroient faire une injustice à la posterité, de ne luy en pas faire part.

Vous voyez la difference, MONSEIGNEUR. *Cependant on traite à la Cour Ho-*

Homere & Virgile de Pedans : comme si la pudeur & la modestie de ces Grands hommes n'étoit pas préferable à toute la politesse, & à toute l'honnêteté, dont on s'y pique maintenant. Je m'en raporte à vous, MONSEIGNEUR, qui avez joint un merite si extraordinaire à une moderation qui n'a point d'exemple au siecle où nous sommes.

Mais, pour ne pas vous rebuter par des loüanges qui vous seroient odieuses, ny détourner vôtre attention du present que je vous fais : il me doit suffire pour la meriter, de vous faire souvenir que c'est par vôtre ordre que je défens les interêts de Virgile, contre un des plus celebres & des plus honnêtes hommes de nôtre siecle, qui avoit soûtenu devant vous ceux d'Homere. Vous êtes en quelque façon obligé de donner vôtre protection à cet Ouvrage, qui n'est sorty de mes mains que par vôtre commandement, & vous la devez au profond respect & à la passion avec laquelle je suis,

Le 10. Octob. 1668.

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble, & très-obeïssant Serviteur R. RAPIN, de la Compagnie de JESUS.

LA.

LA COMPARAISON D'HOMERE ET DE VIRGILE.

DE tous les ouvrages dont l'esprit de l'homme est capable, le Poëme Epique est sans doute le plus accompli : parce qu'il renferme les perfections de tous les autres. C'est le sentiment universel des Sçavans, quoy qu'Aristote donne l'avantage à la Tragedie : parce que ses parties étant moins étenduës, & ayant une proportion plus juste & plus bornée, elle est plus propre à donner un plaisir moins languissant. On peut dire toutefois que les autres avantages que le Poëme Heroïque a sur le Dramatique, sont si considerables, & même si reconnus, qu'il n'y a personne qui ne convienne, que c'est ce qu'il y a de plus excellent & de plus achevé dans toutes les productions de l'esprit. De sorte que les Poëmes d'Homere & de Virgile étant du consentement de tous les siecles, les plus parfaits, qui ayent jamais paru en ce genre d'écrire ; juger lequel doit avoir la préference sur l'autre, c'est décider de la question la plus importante qui se puisse faire dans les Lettres, & prononcer sur ce qu'elles ont de plus grand & de plus parfait. Car jamais personne n'a égalé la grandeur & l'élevation du genie de ces deux grands

CHAP. I. *Du prix des deux Poëmes d'Homere & de Virgile.*

Arist. Poët. c. 26.

Ut magni fit viri, virtutes ejus non æmulatione, quod fieri

Grands hommes. Et si l'on veut s'en raporter au sentiment de Quintilien, le plus judicieux de tous les Critiques, rien n'est comparable à Homere & à Virgile. Après avoir fait l'éloge d'Homere d'une maniere achevée, il dit qu'il faut avoir l'esprit grand pour comprendre tout son merite : il en dit encore plus de Virgile.

non potest, sed intellectu sequi. *l. 10. c. 1. Instit.*

Duo illi omnis doctrinæ apices. Homerus & Virgilius. *Casaub. præf. in Pers.*

C'est aussi le sentiment d'un des plus sçavans Critiques des derniers siecles, qui apelle ces deux Auteurs, les deux Chefs, & les deux Souverains de toutes sciences : sans comter le suffrage de deux des plus sçavans & des plus judicieux Princes qui ayent jamais été. Car Alexandre, pour faire plus d'honneur à l'Iliade d'Homere, il la mit dans cette riche & admirable cassette de Darius, couverte de pierreries, qu'il trouva dans ses dépouilles après sa défaite, disant qu'il ne pouvoit mieux placer l'ouvrage le plus riche & le plus exquis de l'esprit humain, que dans un lieu si précieux. Et Auguste fit assez paroître qu'il n'avoit jamais rien tant estimé que l'Eneïde, par l'impatience qu'il témoigna de la voir pendant la vie de Virgile, & par le soin qu'il en prit après sa mort. Mais sans m'arrêter, dis-je, à l'autorité de ces deux grand Princes, & si intelligens, l'on peut dire que jamais merite n'a été ny plus universellement vanté par tous les habiles gens, que celuy de ces deux grands Genies, ny plus reconnu : & il ne s'est trouvé personne dans toute la suite des tems qui ait osé le contester, sans se deshonorer luy-même, & marquer par une présomption si déraisonnable son incapacité & son ignorance.

Ut pretiosissimum animi humani opus, quam maxime diviti opere servaretur. *Plin. c. 29. l. 7.*

Qui Homerum contemnunt, vix illis optari quidquam pejus potest, quam fatuitate suâ fruantur. *Casaub. dissert. de Homero.*

CHAP. II. *De quelle maniere il faut considerer ces deux Poë-*

En examinant les Poëmes d'Homere & de Virgile, je ne m'arrêteray pas à parler de leurs personnes ; parce que nous n'avons presque rien de personnel à dire d'Homere : si ce n'est qu'il a voyagé en Egypte, pour y étudier les sciences sous ces peu-

peuples, qui ont été les premiers Sçavans du monde, ainsi que l'asseure Diodore le Sicilien dans le premier Livre de son Histoire. Appion se vante dans Pline, d'avoir évoqué par des malefices les manes d'Homere, pour sçavoir de quel païs il étoit. Mais en vain, on n'en a rien pû sçavoir au vray. Ainsi je diray seulement que de tous les Sçavans de l'antiquité, Homere me paroît le plus admirable & le plus incomprehensible: il est le premier maître & le premier modele des Sçavans: il a été Philosophe & Orateur, devant qu'il y eût des préceptes de la Philosophie & de l'Eloquence. On ne sçait point qui il étoit, de quel païs, où il a étudié, où il a vécu: c'est un mystére en toutes choses que ce Grand Homme. La Philosophie que Platon a écrite sur l'Ame, qui est son chef-d'œuvre, est moins prise des Egyptiens, comme l'ont pretendu Jamblique & Porphire, que d'Homere: il n'y a point d'Auteur plus ancien que luy, si l'on en excepte Moyse; & il a été si modeste qu'il n'a jamais parlé ny de luy, ny de son tems, ny de son païs, en quoy il n'a été imité de personne. Pour Virgile, on le connoît mieux: on sçait qu'étant de nulle naissance, il s'attira l'estime d'Auguste, qui luy fit sa Cour. Il ne faut que lire sa vie dans Servius, & dans ses autres Commentateurs, pour en sçavoir davantage. Ainsi je ne m'arrête qu'aux Poëmes de ces deux Auteurs: car ce n'est qu'en cela qu'ils sont comparables.

mes pour en juger.

Appion prodidit se evocasse umbras, ad percontandum Homerum, quâ patriâ esset, &c. *Plin. l. 30. c. 2.*

Parmi les Sçavans des derniers siecles, qui ont prétendu donner leurs avis sur les Poëmes d'Homere & de Virgile, & en faire un parallele, les plus considerables, sont Macrobe, Jules Scaliger & Fulvius Ursinus. Mais comme ils n'ont examiné ces Ouvrages qu'en purs Grammairiens, ils n'en ont pas bien jugé, s'étant seulement arrêtez à l'exterieur & à la superficie, sans se donner la peine d'en pénetrer le fond. Ce défaut a empêché

presque tous les Doctes d'en bien juger : & la préoccupation pour Homere a ébloüi tous ceux qui ont prétendu à la gloire de paroître sçavans. Car on sçait que ceux qui affectent la réputation de Doctes, croyent s'attirer de la consideration, & se faire honneur en prenant le parti d'Homere, & en luy donnant l'avantage sur Virgile : parce que cela a un air plus capable. En effet, comme il faut une plus profonde érudition pour juger d'Homere, que pour juger de Virgile : on pense se distinguer fort du commun, en preferant le premier au second.

C'est un préjugé dont il est bon de se défaire, quelque suffisance qu'on ait, parce qu'on n'est jamais plus capable de juger, que quand on croit ne pas l'être : & c'est se donner même quelquefois de l'authorité, que de n'en point prendre. Car la présomption ôte d'ordinaire à l'esprit la liberté de juger avec toute l'indifference, qui est requise pour le bien faire. C'est le parti que je voudrois prendre pour ne point m'exposer à la préoccupation, en voulant examiner les choses, si je prenois la liberté d'en juger. Mais je déclare que je ne prétens, que proposer mes Observations & mes scrupules sur les Poëmes de ces deux Auteurs, pour laisser à ceux qui ont plus de lumiere que moy, le pouvoir de décider sur mes Remarques.

Pour entrer donc en matiere, & pour commencer à déveloper cette question, je ne feray point de difficulté de convenir d'abord qu'Homere a un plan bien plus vaste, & de plus nobles manieres que Virgile ; qu'il a une plus grande étenduë de caracteres ; qu'il a un air plus grand, & je ne sçay quoy de plus sublime ; qu'il peint beaucoup mieux les choses ; que ses images mêmes sont plus achevées, que ses reflexions sont plus morales & plus sentencieuses ; que son imagination est plus riche,

riche, qu'il a un esprit plus universel, qu'il est de toutes les professions, Poëte, Orateur, Mathematicien, Philosophe, Astronome, Geographe, Artisan, quand il luy plaît; qu'il a plus de varieté dans l'ordonnance de la Fable; qu'il a plus de cette impetuosité, qui fait l'élevation du genie; que son expression est plus forte; que son naturel est plus heureux, qu'il est Poëte par temperament; que ses Vers sont plus pompeux & plus manifiques; qu'ils remplissent plus agréablement l'oreille par leur nombre, & par leur cadence, quand on sçait connoître la beauté de sa versification. Il est même plus naturel, parce que toute son étude ne va qu'à cacher son art, & il ne peint rien que d'aprés nature. Mais aprés tout, ce ne seroit juger d'Homere & de Virgile que par leur superficie, comme font les Grammairiens, que d'en juger par là: puis qu'il y a dans leurs ouvrages des choses plus essentielles à examiner.

Pour en juger donc dans les formes, & pour aprofondir cette question, il faut commencer par sçavoir ce que c'est que Poëme Epique, quelle est sa matiere, sa forme, sa fin, & ses autres parties. L'Epopée, dit Aristote, est une imitation, ou une peinture d'une action illustre: Elle a cela de commun avec la Tragedie: il y a toutefois cette difference, que celle-cy imite par la representation, & l'autre par la narration. Ainsi sa matiere est une action heroïque, sa forme est la Fable, sa fin est d'instruire les Princes & les Grands. *Poët. c. 5.*

Examinons les Poëmes d'Homere & de Virgile sur ces Regles, & sur ces Principes: & pour ne pas nous méprendre, ne regardons plus ces grands Ouvrages par morceaux. N'examinons plus ces deux Auteurs par leurs descriptions, par leurs comparaisons, & leurs épithétes: ce n'est que ce qu'ils ont de superficiel: recherchons ce qu'il y a d'essentiel dans le dessein & dans l'execution. Pour

le faire avec méthode, arrêtons-nous à l'ordre des parties du Poëme Epique qu'Aristote raporte, qui sont la Fable, les Mœurs, les Sentimens & les Paroles: Faisons la comparaison d'Homere & de Virgile par ces regles, & suivant cet ordre.

CHAP. III. *Comparaison des deux fables de l'Iliade, & de l'Eneïde.*

Commençons par la Fable, qui est la premiere des parties du Poëme Epique: considerons celle de l'Iliade, & celle de l'Eneïde, l'une & l'autre pure & simple, sans ses Episodes.

La Fable de l'Iliade est, qu'un des Chefs de l'armée des Grecs mécontent du General, se retire du camp sans écouter son devoir, ny sa raison, ny ses amis; il abandonne l'interêt public & celuy de l'Etat, pour suivre toute l'aigreur & toute l'impetuosité de son ressentiment. Les Ennemis profitent de son absence, remportent de grands avantages sur son parti: on tuë son meilleur amy: il reprend les armes pour venger sa mort: la passion luy fait faire ce que la raison n'avoit pû gagner sur luy; & il tuë enfin le Chef des Ennemis. Voilà la Fable de l'Iliade separée des Episodes, & dépouillée de tous ses ornemens. Voicy celle de l'Eneïde.

Un Prince contraint de s'enfuïr par le renversement de son Etat, va chercher par le monde un autre établissement. Il fait ses Dieux, & son pere compagnons de sa fuïte. Le Dieux touchez de cette pieté s'interessent à l'établir dans un des beaux païs de la terre: & il devient le fondateur de l'Empire le plus florissant qui fut jamais.

Faisons la comparaison de ces deux Fables, & mesurons la grandeur des deux Heros par celle de leur action. L'action d'Achille est pernicieuse à son païs & aux siens, comme Homere même l'avouë: celle d'Enée est utile & glorieuse. Le motif du premier est une passion: celuy du second une vertu. L'action d'Achille est l'occasion de la mort de Patrocle son meilleur amy: l'action

d'Enée

d'Enée est l'occasion de la liberté de ses Dieux, & de celle de son pere, & la cause du salut des siens. L'une est heroïque, c'est à dire au dessus de la vertu ordinaire de l'homme, c'est ainsi qu'Aristote définit dans sa Morale la vertu heroïque: l'autre n'est pas même raisonnable, & elle porte en soy un caractere de brutalité, qui selon le même Aristote est le vice oposé à l'heroïsme, s'il est permis d'user de ce terme. Car comme l'heroïsme est au dessus de l'homme, son contraire est au dessous.

L'action d'Enée a une fin plus parfaite que celle d'Achille, elle termine les affaires par la mort de Turnus: celle d'Achille ne les termine pas. Le siége de Troye dure encore un an après la mort d'Hector: ce qui a donné lieu à Quintus Calaber, & à un Egyptien nommé Tryphiodorus, qui ont écrit sur Homere, de remarquer que l'Iliade est imparfaite, parce que la mort d'Hector n'est point une décision des choses, ce n'est qu'un obstacle ôté à la décision: & ainsi de quelque maniere, & de quelque côté qu'on regarde l'Eneïde, on trouvera que la fin en est bien plus heureuse & plus parfaite, que celle de l'Iliade.

Mais si l'on se donne la peine de considerer combien il y a de conduite, d'invention, de discernement & d'esprit, d'avoir choisi un sujet qui fait descendre les Romains du sang des Dieux, sur tout Auguste, qui regnoit dans le tems même que ce Poëte écrivoit, & qu'il flatte si agreablement par la promesse d'un Empire, qui devoit être eternel: Quelle beauté, quelle grandeur, quelle excellence ne trouve-t-on point dans le choix admirable de Virgile? Et que peut-on trouver de comparable dans celuy d'Homere? Car comme jamais Auteur n'a fait plus d'honneur à son païs par son Ouvrage que Virgile en a fait au sien, en donnant aux Romains une origine divine, &

une posterité éternelle dans l'ordre des destins : on peut dire qu'Homere a deshonoré le sien, d'avoir pris pour son Heros celuy, qui fit tant perir de Heros pour les sacrifier, s'il faut ainsi dire, à la douleur qui le possedoit, & à son ressentiment. Ce qui a donné lieu à Platon de blâmer si fort cette colere d'Achille, dont les suites furent si prejudiciables aux Grecs : comme le Tasse l'a remarqué après luy dans ses Opuscules.

Πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς ἄϊδι προΐαψεν Ἡρώων.

L'ira di Achille fû con amaritudine ripresa da Platone. *Tass. opusc.*

On peut toutefois dire pour excuser Homere, d'avoir pris cette passion pour le sujet de son Poëme, que la colere des anciens Heros, avant que la douceur & la clemence du Christianisme eût été prêchée, n'étoit pas une foiblesse ny un défaut, comme le Tasse semble l'insinuer dans son Dialogue de la vertu : *Il soverchio dell' ira fû attributo ad Hercole, Achille, Aiace, e à altri Heroi. E Alessandro per ammaestramento filosofico non potè tenerla à freno, quantunche alcuna volta vincesse il piacere, come dimostrò doppo la morte di Dario, nel rispetto portato alla moglie, e alla madre.* Mais comme le même Platon nous aprend que la colere n'est vertueuse, que quand elle prend les armes pour défendre la raison : on doit conclure que celle d'Achille n'a point du tout été une vertu, puis qu'elle a été si peu raisonnable, comme nous assure le Tasse au second Tome de ses Opuscules : *Pare che Homero con la persona di Agamemnone ci metta inanzi à gli occhi una figura della ragione depravata : e con quella d'Achille l'imagine dell' ira smoderata, & trapassante i termini prescritti dalla ragione.* Ainsi la matiere du Poëme de Virgile est plus heureuse & plus glorieuse même, & à luy & à son païs : & par consequent son choix est bien plus sage & plus judicieux que celuy d'Homere. Ce n'est pas qu'après tout le nom d'inexorable, qu'Horace donne à Achille, n'est point si vicieux qu'on le fait passer

ſez dans nôtre langue. *Inexorabilis*, en Latin, ne ſignifie point tant un homme intraitable, qu'un homme qui ſçait ſoûtenir un parti après l'avoir pris : ce qui eſt un grand caractere par ſon indépendence, & digne du Heros d'Homere.

CHAP. VII. *Comparaiſon des deux Heros.*

L'action d'Achille étant bien plus merveilleuſe que celle d'Enée, parce qu'elle eſt de luy ſeul, ſans aucun ſecours & ſans compagnie : & que ſa preſence, ou ſon abſence fait tous les avantages, & les deſavantages de ſon parti : il n'y a perſonne qui ne luy donne d'abord la préference. Mais il n'en eſt pas ainſi, quand on ſe veut donner le loiſir de voir les choſes dans le détail, & d'examiner un peu de près ces deux Heros. La premiere obſervation qu'il faut faire pour s'éclaircir ſur cela, eſt qu'il y a aparence, que l'intention d'Homere n'a point été de donner en ſon Heros, l'idée d'un grand Capitaine ny d'un Prince accompli : mais de montrer combien la diſcorde eſt prejudiciable dans un parti, & ainſi faire la peinture d'une action terrible & merveilleuſe tout enſemble. C'eſt le ſentiment du Taſſe en ſes Opuſcules.

Per ciò fare l'idea di una terribile, e maravigliosa attione. *Taſſ. opuſc.*

En quoy il n'a pas fait comme Xenophon, qui en décrivant ſon Prince, le grand Cyrus, pour le faire tout-à-fait accompli, ne s'eſt pas arrêté à la verité des choſes : mais à l'idée en general d'un Prince parfait, ſelon le precepte d'Ariſtote en ſa Poëtique, qui veut que dans les images & les portraits que fait le Poëte, il repreſente les perſonnes non pas telles qu'elles ſont, mais telles qu'elles doivent être. Et Platon, au Livre cinquiéme des Loix, enſeigne que l'imitation ne ſe doit faire que des choſes les plus accomplies. D'ailleurs, comme l'image dans une imitation juſte, doit reſſembler à ſon original : cet original ne doit point être ni un homme, ni un Prince en particulier : mais l'idée d'un Prince ou d'un

homme accompli en general. C'est sur ce modele que Platon a décrit l'idée parfaite de l'homme juste, Xenophon celle d'un Prince, & Ciceron celle de l'Orateur: en donnant à chacun ce qu'il y a de plus achevé, dans l'idée qu'il formoit.

Ainsi il paroît que non seulement Homere n'a point suivi cette maxime en formant son Heros, puisqu'il l'a fait sujet à de grandes foiblesses, & à des défauts très-notables; au lieu de faire entrer dans l'idée qu'il prétendoit en donner, le comble de toutes les vertus, selon le precepte de Paul Beni dans ses discours Academiques: *Nel Poëma Heroico, conviene esprimer l'idea di perfettissimo Capitano: ò vero formar Heroe, in cui sia il colmo di tutte le virtù militari e civili.*

C'est un avantage fort considerable que Virgile a eu sur Homere: car comme celuy-cy n'avoit pour la construction de son Heros d'autre idée, que celle de la vertu d'Hercule, de Thesée, où de quelques autres personnes des premiers tems, qui n'ont paru dans le monde que par leur force & par leur vigueur: ce n'est pas merveille si les mœurs sont si défectueuses dans le Heros qu'il nous a donné au tems qu'il le forma: il n'y avoit encore dans l'Histoire ny dans les Livres aucune idée de la vertu morale. Et comme les hommes ne connoissoient point de plus grands ennemis à combattre que les monstres & les bêtes feroces, il ne faloit que du corps & des bras pour pretendre au titre de Heros. Ils ne sçavoient pas en ce tems-là, qu'il y avoit des ennemis bien plus dangereux & plus terribles, qui étoient leurs passions & leurs propres desirs: & la moderation, ny la justice n'étoient pas encore des vertus bien connuës dans un siecle aussi grossier que l'étoit celuy dans lequel écrivit Homere.

Ainsi Virgile, outre l'avantage qu'il avoit de former son Heros des deux Heros d'Homere, c'est à dire

à dire de la valeur d'Achille, & de la prudence d'Ulysse: il trouva encore le moyen d'y joindre la grandeur d'ame d'Ajax, la sagesse de Nestor, la patience infatigable de Diomede, & les autres vertus, dont Homere marque les caracteres dans ses deux Poëmes: à quoy reünissant encore les autres vertus, qu'il avoit reconnuës dans tous les Grands hommes, dans Themistocle, dans Epaminondas, dans Alexandre, dans Annibal, dans Jugurta, & dans quantité d'autres étrangers: & dans Horace, Camille, Scipion, Sertorius, Pompée, Cesar, & un grand nombre d'autres de son païs, n'avoit-il pas un plan infiniment plus grand, pour concevoir un Heros accompli, que n'avoit Homere? C'est ainsi que le Peintre Zeuxis acheva ce portrait fameux d'Helene qu'il avoit entrepris, & qui fut l'admiration de son siecle; plus heureusement, & d'une maniere plus parfaite qu'Apelles ne fit celuy de Venus: parce que Zeuxis forma son idée de toutes les perfections qu'il avoit prises dans les plus rares beautez de son tems: au lieu qu'Apelles ne voulut former la sienne, que de son imagination toute pure, qu'il trouva bornée dans l'execution: de sorte qu'il fut obligé de laisser son ouvrage imparfait, ne croyant pas pouvoir le finir, comme il l'avoit commencé.

Cette inégalité dans le sujet dont je traite, paroîtra encore bien plus évidente, si l'on veut se donner la peine de comparer le portrait qu'Horace nous a laissé d'Achille, avec celuy que Virgile a fait d'Enée. Achille est un brave, mais emporté, impetueux, fier, passionné, violent, injuste, qui méprise les Loix, & qui met toute sa raison dans l'épée qu'il porte à son côté,

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer. *Horat. in Poëtica.*
Jura negat sibi nata, nihil non arrogat armis.

Outre ces belles qualitez, qui ne sont pas fort heroïques à la verité, il est cruel envers le corps

d'Hestor, jusqu'à prendre plaisir d'exercer sur luy sa vengeance : & par une avarice sans exemple, le vend à un pere affligé ce corps de son fils. Je ne prétends rien dire de ce qu'il quitte avec une legereté qui n'est pas pardonnable, cette grande & genereuse entreprise faite de concert avec toute la Grece, à l'occasion d'un esclave, pour qui il s'abandonne aux larmes, & aux plaintes, avec tant de démonstration de foiblesse. Enfin ce Heros d'Homere, d'une si grande reputation, & si vanté dans tous les siecles, est un abregé d'imperfections & de défauts.

Mais au contraire, Virgile rassemble toutes les vertus pour former le sien : il luy donne de la religion pour les Dieux, de la pieté pour sa patrie, de la tendresse & de l'amitié pour ses proches, de l'équité & de la justice pour tout le monde : il est hardi dans le danger, patient dans la fatigue, courageux dans l'occasion, prudent dans les affaires. Enfin il est bon, pacifique, liberal, éloquent, bien-fait, civil : tout son air a de la grandeur & de la majesté : & afin qu'il ne luy manque aucune des qualitez, qui peuvent contribuer à l'accomplissement d'un grand homme, il est heureux. Ilioneus fait son portrait à Didon au premier de l'Eneïde en ces deux Vers, que l'on peut oposer aux deux Vers d'Horace, pour le portrait d'Achille.

Rex erat Æneas nobis, quo justior alter
Nec pietate fuit, nec bello major & armis.

Ce sont les trois qualitez souveraines qui font son caractere essentiel, la religion, la justice, & la valeur, & qui étoient celles d'Auguste, de qui Virgile faisoit le portrait dans le Heros qu'il luy dédioit. Ce qui est une des plus fines, & plus ingenieuses flateries qui fut jamais : en quoy il luy est arrivé, ce que Pline dit quelque tems aprés, avec tant d'esprit, dans son Panegyrique à l'Empereur

Fingenti formantique Principem, voto con-

pereur

pereur Trajan. Car Ovide nous aprend que la pieté étoit une des premieres qualitez d'Auguste, qui prit si grand soin de rétablir les Temples à Rome. De maniere que Virgile forma son Heros des vertus d'Auguste, & d'une infinité de perfections partagées, & répanduës en divers autres Heros: parce que la veritable vertu heroïque est l'assemblage de toutes les vertus, comme l'enseigne Aristote dans sa Morale. Et en verité, si les Pythagoriciens vouloient qu'un Souverain pour meriter d'être sur la tête des autres, non seulement n'eût aucun défaut: mais même qu'il fût entierement accomply, & possedât dans un eminent degré toutes les vertus: à plus forte raison un Heros, qui est le modele sur lequel les Roys doivent se former, doit-il avoir une vertu consommée?

cipere succurrit similem huic quem videmus. *Plin. in paneg.*

Sub quo delubris sentitur nulla senectus, nec satis est homines, obligat ille Deos. *Fast. l. 2.*

Augustum Cæsarem, templorum omnium conditorem aut restauratorem. *Tit. Liv. hist. lib. 4.*

Enfin pour finir cette observation, Homere donne luy-même à Enée la plus grande loüange qu'on luy ait jamais donnée, & qu'on puisse donner à un Grand homme: quand il dit au Livre cinquiéme de l'Iliade, que ce Capitaine a toûjours autour de luy une Divinité pour sa seureté, & pour le mettre à couvert de tous les accidens ausquels sont sujets les autres hommes: comme si le Ciel eust pris interêt à sa conservation.

τῶ δ' αἰὲν παρὰ εἷς γε θεῶν ὃς λοιγὸν ἀμύνει.

CHAP. V.

Lequel des deux Heros est le plus brave & le plus vaillant.

On peut toutefois convenir de ces Observations, sans donner la preference à Enée. Car le caractere de vaillant qu'Homere donne à Achille, qui est celuy de tous les caracteres qui tient le plus de l'heroïque, paroit davantage, & est beaucoup plus achevé, que celuy que Virgile donne à Enée. Et ce caractere le marque même, & le distingue bien mieux, de tous ceux de son party, quoy que tous vaillans. Rien ne se fait sans luy, & il fait luy seul la bonne & la mauvaise fortune de son armée.

J'avoüe que la valeur d'Achille a plus d'éclat, & brille

brille bien davantage que celle d'Enée: parce que c'est la seule qualité heroïque que luy donne Homere, & par laquelle il le distingue: & ainsi elle paroit bien plus, étant seule: & dans Enée, étant accompagnée de quantité d'autres, elle paroit moins: parce que son éclat se confond avec celuy de ses autres qualitez. On ne trouve qu'Achille dans le Heros d'Homere: mais dans celuy de Virgile on trouve Menelaüs, Agamemnon, Ulisse, Ajax, Nestor, Diomede, & Achille même; c'est à dire Enée qui renferme dans son caractere toutes les qualitez de ces Grands hommes: ce qu'il est aisé de reconnoître dans Virgile, quand on le suit de près en toutes les démarches qu'il fait faire à son Heros, au Livre second de l'Eneïde.

On peut dire même que, quand on sçait faire le discernement juste de la veritable valeur, d'avec la temerité; quand on aura bien connu toute l'étenduë qu'Aristote donne à la vertu du Magnanime dans sa Morale: on trouvera que Virgile porte le caractere de valeur qu'il donne à Enée, aussi loin qu'il doit aller. Mais il faut se donner le loisir de le mediter, & d'y faire reflexion, pour y bien connoître ce caractere: & il ne faut rien laisser échaper de toutes les circonstances, dont il tâche de prevenir les esprits.

Premierement il fait avertir Enée par Hector, qui luy aparoit après sa mort, que les Grecs ont surpris Troye, qu'ils en sont les Maîtres, & que sa destinée est, qu'elle perisse. Comme c'est un mort qui l'avertit, la Religion rend son témoignage sacré: & pour achever de luy ôter le soin de la défendre, il asseure qu'il a déja pleinement satisfait à tous ses devoirs par son courage.

Sat Patriæ, Priamoque datum est.

Il pouvoit s'en tenir là, aprenant par un témoignage si saint, la volonté des Dieux. Mais s'étant éveillé par le bruit du saccagement de la ville,

& par

& par l'embrasement de ses voisins : il monte au haut de sa maison luy-même pour découvrir la cause de ce bruit, & du desordre : & sa premiere pensée est de prendre les armes, & de mourir pour sa patrie.

Pulchrumque mori succurrit in armis.

Le peril ne l'étonne pas, quoy qu'il soit seul, sortant armé de son logis, sans avoir pris de mesures avec les siens, il court où le tumulte, la confusion d'une Ville surprise, & le besoin le plus pressant l'apellent.

Il flammas, & in arma feror.

Ayant trouvé en son chemin Chorœbus, Dymas, & Hypanis, avec quelques autres de sa connoissance, il se met à leur tête, & les anime par son exemple.

Moriamur, & in media arma ruamus.

Il tuë de sa main Androgeos un des plus avancez des Chefs ennemis ; il fait un grand carnage des Grecs avec une poignée des siens, il prend avec eux les armes des morts pour se déguiser : ce qui luy réüssit si bien, qu'il en repousse une partie hors de la ville, & les fait fuïr jusques dans leurs navires.

Diffigiunt alii ad naves & litora cursu
Fida petunt.

Mais accablé par le nombre, Dymas, Hypanis, & ses autres amis ayant été tuez à ses côtez, il court au Palais, où le danger étoit plus grand & l'attaque plus forte, pour y défendre le Roy & toute la Maison Royale.

Instaurati animi Regis succurrere tectis.

Il y arrive trop tard, les Grecs y avoient mis tout au fil de l'épée. Mais restant presque seul de son party ;

Jamque adeò super unus eram.

& se trouvant abandonné de tout le monde, n'y ayant plus rien au Palais qui l'arrêtât, après avoir

veu égorger Polytés un des fils du Roy, & le Roy même, il court à sa maison pour donner sa vie en défendant celle de son pere. Mais Venus sa mere l'arrête, & luy fait ouvrir les yeux, pour luy faire voir, que c'est contre les Dieux qu'il pretend combattre, & que ce sont eux qui détruisent Troye avec les Grecs.

Mixtoque undantem pulvere fumum,
Neptunus muros, magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit, totamque à sedibus urbem
Eruit. Hic Juno Scæas sævissima portas
Prima tenet, sociumque vocans à navibus agmen
Ferro accincta vocat, &c.

Jupiter & Pallas sont de la partie. Ainsi Enée qui les voyoit, pouvoit en demeurer là, sans porter les choses plus loin: c'eût été une impieté, & non pas une marque de valeur de faire le brave, contre tant de Dieux liguez ensemble. Toutefois étant arrivé en son logis, où il ne venoit que pour défendre la vie de son pere aux dépens de la sienne, voyant qu'il ne vouloit pas survivre au renversement de sa patrie, il reprend encore les armes, du moins pour chercher une mort glorieuse.

Hic ferro accingor rursus.

Et il faut des prodiges celestes, & des avertissemens de la part des Dieux pour l'arrêter,

Subitoque fragore
Intonuit lævum, &c.

Anchise en est luy-même l'Interprete, & Enée ne peut se soûmettre qu'à cela.

Cessi, & sublato montem genitore petivi.

Ce n'est point aux hommes, ce n'est qu'aux Dieux qu'il cede. Quelle valeur peut aller plus loin? Ce n'est toutefois que le commencement & le premier début de celle d'Enée: toutes les actions de courage, qu'il fait dans la suite de l'Enïde, portent le caractere de cette valeur, qui paroîtra merveilleuse, même en ce tems-cy, où l'on donne

quel-

quelquefois sans discernement, ce beau nom aux emportemens les plus temeraires de la fureur, & de la brutalité.

Il ne sera pas difficile de juger sur ses Observations, lequel des deux Heros, d'Achille ou d'Enée est le plus parfait & le plus accomply : ce qui est une des parties les plus essentielles du Poëme. Je passe à la seconde, qui est l'ordonnance de la Fable.

CHAP. VI. *De l'Ordonnance de la Fable des deux Poëmes.*

Cette ordonnance consiste en trois choses, dans la suite naturelle de l'action principale, & de toutes les matieres qui la composent; dans le temperament juste du vraysemblable, & du merveilleux; & dans l'arrangement & la convenance des Episodes avec l'action principale. Ces trois qualitez, qui font l'ordonnance de la Fable, qu'Aristote apelle *la constitution des choses*, sont tellement essentielles au Poëme, qu'il ne peut être entierement accomply sans elles. *Arist. in poet.*

La premiere est l'action, qui doit être entiere & parfaite, selon le precepte d'Aristote: c'est à dire comme il l'explique, qui ait un commencement, un milieu, & une fin. Horace veut que ces parties ayent de la proportion, & du raport entr'elles. Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

Voicy les observations qui se peuvent faire sur nos Poëmes en ce point. Si l'action & le sujet principal de l'Iliade est la guerre de Troye, selon la pensée d'Horace, grand Maître en cet Art, qui apelle Homere l'Historien de la guerre de Troye. *Horat. ad Pison.*

Trojani belli scriptorem: *Ad Lollium Epist. II. l. I.*

& selon le sentiment de plusieurs autres, cette action est défectueuse & imparfaite: car cette guerre n'a dans l'Iliade ny fin, ny commencement: & ce seroit comme une statuë, qui n'auroit ny pied ny tête. L'on pourroit apliquer à cet ouvrage ces Vers d'Horace: Ut nec pes, nec caput uni reddatur formæ. *Horat. in poët. ad Pis.*

Infelix operis summa, qui ponere totum nesciat.

Que

Que si c'est la colere d'Achille, comme il y a plus d'aparence, & comme Homere l'avouë luy-même par sa proposition: cette colere a un commencement à la verité: mais elle n'a ny fin, ny milieu: car elle est effacée par une autre colere du même, contre Hector, pour la mort de Patrocle: ainsi ce sont deux coleres, l'une de ce qu'il a perdu son amy, & l'autre de ce qu'on luy a enlevé sa Maîtresse. Et le plus grand défaut est, que le reste du Poëme n'a aucune liaison avec cette colere. Car Homere dans l'espace de dix-huit livres n'y pense plus, comme s'il avoit tout-à-fait oublié sa proposition, & son dessein, qui doit être comme une étoile, qui en guide le cours: ou comme une boussole, que l'on ne peut perdre de veuë sans s'égarer. Il ne parle dans ce long espace de chemin, que de siéges, de batailles, de surprises, de consultations des Dieux, & tout se raporte au siége de Troye. Ce qui a fait prendre le party à Horace de croire, que le sujet de l'Iliade, est la guerre de Troye, selon le nom même qu'elle porte. Et ainsi de quelque côté que l'on regarde ce Poëme, il paroîtra defectueux en cette partie.

L'Odyssée n'est pas une action plus parfaite, que celle de l'Iliade. Elle commence par les voyages de Telemaque, & finit par ceux d'Ulysse. Tout se fait pour Telemaque, dans les quatres premiers Livres: Menelaüs, Nestor, & les autres Princes Grecs, luy racontent les diverses avantures du siége de Troye: tout le regarde, on ne pense point du tout à Ulysse: ce qui fait dire à Paul Beni, dans ses discours Academiques sur Homere & Virgile, que la Fable de l'Odyssée est double. Ce n'est pas que j'en convienne tout-à-fait: mais je ne laisse pas de pretendre, qu'il est difficile d'y trouver la suite de l'action principale fort juste, & dans les proportions que demande Horace, en ce precepte

E chiaramente provato che l'Odissea contenga due

que

peregrinationi, e in somma fiz di doppia favola.

que je viens de raporter, pour la liaison naturelle des parties. Ce voyage de Telemaque n'a aucune convenance avec celuy d'Ulysse, qui est l'action principale : il n'est bon à rien, il ne sert pas même d'occasion à son retour, qui se fait par la disposition de Jupiter, & par le secours des Pheaciens. Ce qui fait dire au Beni, que les quatre premiers livres de l'Odyssée ne sont ny Episode, ny partie de l'action, & n'ont aucune liaison avec le reste de l'ouvrage. A les bien prendre, on ne sçait ce que c'est.

L'Eneïde n'a pas, ce semble, ce défaut. Enée part de Phrygie, il fait ses voyages, & il s'établit en Italie : tout se suit en ce dessein, & tout se raporte à l'établissement d'un nouvel Empire, qui est le veritable sujet du Poëme. Et Virgile pousse toûjours sa pointe au but qu'il s'est proposé, sans s'amuser à ce qui n'y a pas de raport.

Semper ad eventum festinat, & in medias res,
Non secus ac notas, auditorem rapit.

Il est même plus heureux qu'Homere dans l'arrangement des matieres, & des évenemens particuliers, qui regardent l'ordonnance generale de son Poëme.

Et c'est cet arrangement, & cette ordonnance des choses, qui fait cette admirable regularité, & cette proportion dans laquelle seule consiste la perfection d'un grand ouvrage, qui n'est beau ny acomply, qu'autant qu'il y a de correspondance entre ses parties. Ce qui a donné lieu au Beni de remarquer dans ses discours Academiques, que la perfection du Poëme doit se prendre, non pas de la beauté d'une ou de plusieurs parties, mais de toutes ensemble.

Non dée stirmarsi l'eccellenza del Poëma, da una sola circonstanza o parte, mà da tutte insieme.

Cette juste proportion des parties, & ce raport exact qu'elles doivent avoir entre elles, paroît incomparablement mieux observé dans l'Eneïde, que dans l'Iliade : car tout y garde son ordre, & sa place : jamais personne n'a mieux suivy cet arrange-

ment

ment des matieres, & cet ordre des évenemens que Virgile, ainsi que le recommande Horace sur toutes choses au Poëte.

Ad Pison. *Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici.*
Pleraque differat :

pretendant que toute la beauté & la perfection d'un ouvrage consiste en cet ordre,

Ibid. *Ordinis hæc virtus erit, & venus,*

car la grace & l'agrément dans un ouvrage ne peut venir que de cet arrangement.

Et pour ne pas m'étendre icy sur ce qui peut s'y remarquer dans le détail : je ne m'arrêteray seulement qu'à faire la comparaison des jeux que fait Achille dans le vingt-troisiéme de l'Iliade pour la mort de Patrocle, avec ceux que fait Enée pour l'apotheose d'Anchise au cinquiéme de l'Eneïde.

Les jeux sont du nombre de ces actions, qui peuvent se rencontrer dans la vie des Heros, & entrer dans les matieres du Poëme heroïque : parce que ce sont des occasions de magnificence, qui est une des qualitez qui composent le Heros. Virgile fait les siens au cinquiéme livre de son Eneïde : premierement pour divertir l'imagination de son Lecteur, du funeste objet de la mort de Didon, qu'il venoit de representer au quatriéme livre, & qui avoit quelque chose de farouche : en second lieu, pour se délasser luy-même, en délassant son Heros, & ce sont de ces sortes de plaisirs, qui pour réüssir, doivent être en leur place.

Virgile n'eût pas bien placé ses jeux au second ny au troisiéme livre : c'eût été se délasser trop tôt : comme Homere le fait trop tard au vingt-troisiéme de l'Iliade. Il n'est plus tems, on est trop las, il ne faut plus s'amuser à rien, étant si près du terme. C'est à peu près comme si un Voyageur fort pressé, qui revient des Indes à Paris, après avoir été deux ans en son voyage, s'amusoit un mois entier à Dieppe, pour joüer seulement au tri-

trictrac, ou à voir la Comedie: cela ne seroit nullement judicieux. Et en verité Homere pouvoit être plus serieux à la fin de son ouvrage: car il devoit aparemment être un peu fatigué, & ne pas s'éloigner de son terme, en étant si proche. Il y a une infinité de choses tout-à-fait incroyables dans la representation de ces jeux. Les Tenans y font des discours qui languissent, & qui épuisent la patience des Lecteurs.

La seconde partie de l'ordonnance, qui est le temperament juste du merveilleux avec le vraysemblable, est aussi essentielle au Poëme Epique, qui doit avoir de l'admirable, pour toucher le cœur des Grands, pour qui il est fait: afin de les animer aux grandes choses; mais qui doit aussi être vraysemblable, pour ne pas tout-à-fait rebuter leur émulation, & les desesper. La verité même, à laquelle l'Historien doit s'attacher, étant quelquefois trop forte pour être imitée, n'est pas toûjours si propre à servir de matiere au Poëme Epique, que le vraysemblable, qui a plus de proportion aux choses, que les hommes ont coûtume de faire. Par exemple, l'action de Samson, qui défit les Philistins avec une machoire d'âne, est une action heroïque: mais elle ne peut pas être le sujet d'un Poëme Epique. Car bien qu'elle soit vraye, elle n'est pas vraysemblable, & ainsi elle est trop merveilleuse pour être proposée à imiter. Il faut donc éviter cet excés par un temperament juste de la vray-semblance, sans laquelle tout devient fabuleux & incroyable, & ne fait plus d'effet sur les cœurs, qui ne peuvent se laisser toucher qu'à ce qui leur paroit possible.

Voyons si Homere a été plus heureux à suivre cette regle, que celle dont je viens de parler. Il ménage si peu le vraysemblable, & il pousse si loin le merveilleux, par une trop grande envie qu'il a d'être toûjours admirable, & d'enlever l'esprit, qu'il ne laisse rien

rien faire, ny à la raison, ny à la passion, ny même à la nature: tout se fait par machine. Si Priam a perdu Hector, il faut que ce soit Jupiter qui luy envoye la Déesse Iris sa Messagere, pour l'avertir de prendre soin du corps de son fils, & de le racheter d'Achille. Ce pere si tendre pour ce fils, si superstitieux pour observer les ceremonies qu'on faisoit aux funerailles, & pour ne pas laisser en proye aux oiseaux ce dépôt si precieux, n'eût-il pas pû y penser de luy-même? Il faut une machine, pour le faire souvenir qu'il est pere.

Si Telemaque dans l'Odyssée va chercher Ulysse dans les Cours de la Grece, il ne sçauroit faire un pas sans l'assistance de Minerve. Elle le conduit par tout, le fait penser à tout, il ne fait rien, & ne pense à rien de luy-même. L'honneur, le devoir, la nature ne devoient-ils pas toucher son cœur, & luy donner un peu d'inquietude pour un pere absent, depuis près de dix-huit ans, sans qu'il fût besoin d'un secours étranger, & sans recourir à la machine? Et cette machine même n'a aucune apparence de vraysemblance; parce que Minerve meine Telemaque chercher Ulysse par toute la Grece, excepté dans le lieu où il est, qu'elle ne devoit pas ignorer par la condition de sa divinité, à qui rien n'est caché.

C'est toutefois la maniere d'Homere, qui pour être merveilleux par tout, veut tout faire par des voyes extraordinaires. On peut dire, qu'il met ses Dieux à tous les jours, & qu'il en dispose comme de ces personnages de la Comedie, qui sont à tout faire. Mercure se fait Cocher de Priam, pour le mener à Achille demander le corps de son fils: & pour ne le point exposer aux coureurs, en arrivant au Camp des Grecs. Jupiter se sert du même Mercure, & de son ministere, pour les endormir, & pour preparer le cœur d'Achille, par quelque sentiment de compassion: il faut que Thetys, qui est sa

ſa mere, le previenne, & l'y diſpoſe par l'ordre de Jupiter. C'eſt Minerve qui porte le flambeau devant Ulyſſe & Telemaque, quand ils vont s'enfermer pour preparer leurs armes, dans le dix-neufiéme livre de l'Odyſſée. Enfin les Dieux ſont occupez à tout faire: on ne ménage ny leur rang, ny la paix & la tranquillité de leur condition: ce ſont des forcats, & des eſclaves qu'on met à tout.

Per ambages Deorumque miniſteria. *Sat.*

Ce n'eſt pas l'air de Virgile, qui obſerve ſi religieuſement ce qu'Horace a depuis conſeillé en ſa Poëtique, *que les Dieux ne ſe mêlent de rien dans l'action, ſi la choſe ne le merite.* C'eſt ainſi que ce Poëte judicieux fait intervenir Mercure au quatriéme de l'Eneïde, pour tirer Enée de l'embarras horrible où il eſt. La foy qu'il a donnée à Didon le retient à Carthage, les deſtinées de ſon fils, & cet Empire de tout l'Univers promis par les Dieux, le preſſent de partir: il a de la peine à manquer de fidelité à Didon, il en a bien davantage à manquer de ſoûmiſſion aux Dieux: il faut un ordre d'enhaut, & une puiſſance ſuperieure, pour le tirer d'intrigue. Il y a de la neceſſité qu'un Dieu parle, pour ſurmonter ſa difficulté, & rompre cet engagement: c'eſt Mercure qui le fait.

Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus inciderit. *Poët.*

Il en eſt de même de l'avanture d'Enée au premier de l'Eneïde. Ce n'eſt point un berger ny un chaſſeur qui luy ſert de guide dans ſon égarement, ce qui étoit naturel; c'eſt Venus qui luy aparoit; qui luy aprend en quel pays il eſt, & l'avanture de ſes compagnons, qu'il croyoit perdus; & qui luy marque les chemins. Car dans la conjoncture des choſes, il étoit neceſſaire que ce fût une Divinité, pour relever le courage d'Enée, qui venoit d'être battu d'une furieuſe tempête, qui avoit veu perir une partie de ſa flotte, & qui avoit été pouſſé par l'orage ſur un rivage deſert, abandonné de tout ſecours humain, & reduit preſque au de-

desespoir. Il étoit bon que le Poëte ne le laissât pas dans cette extremité : il étoit même vraysemblable, que les Dieux devoient un peu s'interesser pour luy, puis que sa pieté luy faisoit prendre tant de soin de leur interêt, & puis qu'ils étoient les compagnons de son exil & de sa fuite : & la bienseance demandoit que ce fût sa mere qui s'en mêlât, & qui entreprît de l'encourager, après même qu'elle venoit d'aprendre de Jupiter sa destinée.

D'ailleurs, outre que toutes les machines de Virgile sont plus fondées en raison, & en vraysemblance, que celles d'Homere ; on les trouvera moins frequentes, & moins forcées, quand on se donnera le loisir de les examiner les unes après les autres. Le ménagement même du ministere des Dieux est bien plus proportionné à leur rang, & à leur condition, & incomparablement plus judicieux dans Virgile, que dans Homere, que Dion Chrysostome apelle pour cette raison *le plus grand impostеur du monde, & dans les choses les plus difficiles à croire.*

On peut encore ajouster, suivant la remarque du Tasse dans ses Opuscules, que Virgile a eu le bonheur d'embellir son Poëme d'un genre de Merveilleux, dont Homere avec toute son affectation à en rechercher, ne s'étoit pas avisé ; de donner de la valeur aux femmes, & de les faire combattre, comme fait Camille dans l'onziéme, avec tant d'effet : ce qui est un très-grand ornement à l'Eneïde. C'est ainsi qu'en parle le Tasse : après l'observation de Dion Chrysostome, qui l'avoit remarqué dans son Discours des affaires de Troye.

Niuna cosa par più maravigliosa, della fortezza feminile : Virgilio occupò questa parte, della quale Homero s'era dimenticato.

La troisiéme partie de l'ordonnance est le mélange des Episodes, avec l'action principale. L'Episode est une espece de digression du sujet : ainsi il ne doit pas être long, pour bien garder les proportions : il ne doit pas être contraint, forcé, ny tiré de loin,

pour

pour ne pas être étranger : enfin il ne doit pas être trop frequent pour ne pas faire une confusion de matieres. Homer commence son Odyssée, qui est son Poëme le plus parfait, par un Episode de quatre livres ; il sort de son sujet, sans y être presque entré ; pour faire un bâtiment regulier, il commence par une piéce hors d'œuvre, selon l'observation que j'en ay déja faite.

Virgile a-t-il rien de pareil dans ses Episodes, qui sont si admirablement proportionnez au sujet, comme l'est celuy de Pallas, & d'Evandre, celuy de Nise & d'Euryale, celuy de Camille, & les autres ? Celuy même de Didon, qui est le plus grand & le plus étendu de tous, n'est jamais détaché de la personne du Heros. C'est luy qui parle, & qui raconte ses avantures : il ne sort presque point de son sujet, sans faire des retours frequens sur luy-même : ce qui ne se trouve pas dans l'Iliade, ny dans l'Odyssée : on y perd de veuë, durant l'espace de plusieurs livres, Achille & Ulysse, qui en sont les Heros : & l'on y fait bien du chemin sans les rencontrer.

Je laisse à examiner à ceux qui voudront s'en donner le loisir, si les Episodes d'Homere ne sont pas plus forcez & moins naturels, que ceux de Virgile. Quel raport la blessure, que Mars reçoit de Diomede, a-t-elle à la colere d'Achille ? Homere s'étend fort au long sur cette avanture au cinquiéme de l'Iliade. Mars qui pleure comme un enfant, vient faire ses plaintes à Jupiter, qui le maltraite par des railleries piquantes. On ne laisse pas, pour y faire toutes les façons, d'apeller Pæon le Medecin des Dieux, afin de le guerir. La Déesse Hebé s'en mêle : le Poëte qui trouve cet endroit beau, le pousse trop loin. Il badine là-dessus, & il feroit pitié, sans le respect dont on est prevenu pour la grandeur de son Genie.

Mais sans m'amuser à ce détail, qui seroit infini,

fini, Virgile ne ſort jamais de ſon ſujet, Homere en ſort preſque toûjours, & par la multiplicité, & l'attirail de ſes Epiſodes, il s'abandonne ſans ceſſe à l'emportement, & à l'intemperance de ſon imagination, qu'il ſuit preſque ſans aucun diſcernement. Il eſt comme ces Voyageurs qui ont bien du chemin à faire, & toutefois s'arrêtent par tout, tout les amuſe. Il ne ſe donne point de coup d'épée dans l'ardeur du combat, ſans qu'il prenne occaſion de conter des hiſtoires, & faire des genéalogies.

CHAP. VII. *Des mœurs.*

Les mœurs doivent ſuivre l'ordonnance de la Fable, dans le projet d'Ariſtote. C'eſt la troiſieme qualité du Poëme, & ce n'eſt pas tant la morale du Poëte, qu'il faut entendre par ces mœurs, que celle des Acteurs & des Perſonnages, qui doivent entrer dans l'action. Quelle difference trouverons-nous ſur ce point entre nos deux admirables Poëtes ? Les Rois, & les Princes ſe diſent des injures atroces dans Homere. Agamemnon dans l'Iliade traite avec beaucoup d'orgueil & d'impieté Chryſés, qui luy demande avec reſpect, & même avec des preſens, ſa fille qu'il avoit enlevée. Il luy témoigne qu'il n'avoit aucune conſideration pour les marques exterieures de ſon ſacerdoce, par leſquelles il devoit s'attirer ſon reſpect. Ce Prêtre ne parle pas plus en homme de bien, dans la priere qu'il fait à Apollon: il luy demande qu'il perde les Grecs, pour venger ſon reſſentiment. Cela eſt peu charitable, peu digne de celuy qui doit prier pour le peuple, & pour la conſervation de l'Etat, comme c'eſt la fonction du grand Prêtre.

Achille dans le dix-neuviéme de l'Iliade, va trouver Thetys ſa mere, pour l'attendrir dans la crainte qu'il a, que les mouches ne faſſent outrage au corps de Patrocle ſon amy, qui venoit d'être tué, & n'entrent dans ſes bleſſures, d'où pourroit s'engendrer de la corruption, qui ſeroit capable de ren-

rendre ce corps plus difforme. Ce zele contre les mouches eſt-il fort digne d'un Heros ? Et le Poëte n'eſt-il pas bien bon, d'occuper une divinité à leur donner la chaſſe ?

Ulyſſe, qu'Homere propoſe comme le modele de la ſageſſe, ſe laiſſe enyvrer par les Phéaciens, en quoy Ariſtote & Philoſtrate reprennent ce Poëte. Mais quelle extravagance à ce Sage achevé, d'oublier ſi-tôt ſa femme, qui étoit une ſi honnête perſonne; & ſon fils qui luy étoit ſi cher, pour s'amuſer ſi long-tems à Calypſo, qui étoit une proſtituée, & courir après Circé fameuſe Magicienne: & tout Roy qu'il eſt, s'abaiſſer à faire à coups de poing avec un gueux & un miſerable, nommé Irus ? Priam ne parle nullement en pere au vingt-quatriéme de l'Iliade; il mal-traite cruellement ſes autres enfans, pour exprimer la douleur qu'il a de la mort d'Hector. Il ſouhaite de les voir tous morts, pourvû que ſon fils Hector revive. Il y avoit d'autres expreſſions à donner à ſon déplaiſir.

Je ne parle point de l'inhumanité d'Achille ſur le corps d'Hector après ſa mort; il ne faut que voir ce qu'en dit Ciceron en ſes Tuſculanes, au livre premier. Ce plaiſir, qu'il a de traîner ce corps mort, pour ſe venger, eſt-il fort heroïque ? La rencontre d'Ulyſſe, & de la fille d'Alcinoüs au ſixiéme de l'Odyſſée, eſt tout-à-fait contre l'honnêteté: & cette Princeſſe oublie ſa pudeur, pour écouter trop ſa compaſſion, ou ſa curioſité, de ſouffrir la veuë d'un homme nud.

Trahit Hectorem ad currum religatum Achilles, lacerari eum & ſentire, credo, putat, & ulciſcitur, ut ſibi videtur. *Cic. Tuſc. lib.* I.

Enfin les bienſeances ſont peu ménagées dans les Poëmes d'Homere: les Peres y ſont durs & cruels: les Heros foibles & paſſionnez: les Dieux miſerables, inquiets, querelleurs, & qui ne peuvent ſe ſouffrir, n'ayant encore rien de cette Philoſophie Stoïcienne, que Zenon & ſes ſectateurs enſeignerent depuis aux hommes, pour les faire

plus raisonnables & plus parfaits, que les Dieux d'Homere : au lieu que tout garde son caractere dans Virgile. Drance & Turnus s'y querellent en personnes de qualité : la passion d'Enée & de Didon va aux dernieres extremitez à la verité : mais la pudeur ny toutes les bien-seances exterieures n'y sont point blessées, les Dieux mêmes y sont de fort honnêtes gens : & tout ce qui est de l'essence du devoir, & de l'honnêteté y est religieusement observé. Parce que Virgile s'étoit servi de cet admirable modele, qu'il avoit trouvé dans Terence, de qui Varron dit, qu'il avoit emporté l'avantage pour la bien-seance des mœurs sur Cecilius, & sur Plaute, qui avoient d'autres talens.

In argumentis Cæcilius palmam poscit, in sermonibus Plautus, in moribus Terentius.

Il faut pardonner ce foible à Homere, il écrivoit en un tems où les mœurs n'étoient pas encore formées. Le monde étoit alors encore trop jeune, pour avoir des Principes d'honnêteté : la Morale étoit plus accomplie & plus reconnuë du tems de Virgile, en qui elle se trouve moins fausse, que dans Homere. Car Virgile ne peut pas même dissimuler son sentiment sur l'injustice de la guerre civile : quoy qu'elle eût été l'établissement de l'Empire, & celuy de la fortune d'Auguste son patron ; il ne peut l'aprouver, & comme si son cœur eût été encore républicain dans la Monarchie, il la condamne : mais le plus délicatement du monde, en cajolant même Cesar, qui en étoit l'Auteur ;

Tuque prior, Tu parce, genus qui ducis Olympo,
Projice tela manu sanguis meus !

Tant sa Morale étoit pleine d'honneur & de droiture, & si oposée à cet esprit de flaterie, que celuy de la Monarchie commençoit à authoriser.

CHAP. VIII. *Des Sentimens.*

Les Sentimens, qui sont la quatriéme qualité du Poëme, ont un si grand raport avec les mœurs, que les Principes des uns, sont ceux des autres. On peut dire même que les Sentimens ne sont en effet

effet que les expressions des mœurs. Ainsi ce n'est pas merveille, si Virgile a cet avantage sur Homere, ayant d'une façon si singuliere celuy des mœurs. Il a cette obligation au siécle, dans lequel il écrivoit, dont l'esprit étoit beaucoup plus poly que celuy d'Homere, qui ne prenoit pas tant de soin de bien penser, que de bien dire : car ses sentimens ne sont jamais si beaux que ses discours. Ainsi je ne m'arrêteray pas à un long parallele de l'un & de l'autre, je ne feray que remarquer quelques-uns des sentimens qu'Homere donne à ses Heros, d'où l'on pourra juger des autres. Agamemnon dans le premier de l'Iliade dit, que la raison qui l'oblige à retenir Chryseïs, est qu'il l'aime & l'estime bien plus que Clytemnestre. Voilà un fort honnête homme de mary, de preferer une étrangere à sa femme, & une esclave à une Princesse qui n'étoit pas sans merite.

Nestor, dans le neuviéme de l'Iliade, dit à Agamemnon, qui luy demande conseil sur le renversement des affaires par l'absence d'Achille, qu'il luy en donnera un incomparable, & que jamais personne, depuis que le monde est, n'en a donné un plus sage ny plus excellent. Il fait le fanfaron, le bon-homme : & en verité il pouvoit être plus modeste pour un homme si sage. Ce conseil qu'il donne n'est pas si grande chose : puis qu'il n'alloit qu'à apaiser Achille, à le satisfaire, & à l'obliger à retourner à l'armée. Ce n'étoit pas une politique fort exquise : avec une lumiere ordinaire on auroit pû être capable de donner ce conseil.

Antiloque son fils, dans le vingt-troisiéme, parle à ces chevaux, entre en conversation avec eux, & les conjure de faire leurs efforts pour surmonter Menelaüs & Diomede dans la course des jeux qui se faisoient pour la mort de Patrocle. Il les excite avec une chaleur de discours la plus touchante du monde : mais toutefois avec des raisons fort

pueriles, leur disant que Nestor son pere se défera d'eux, ou qu'il les fera égorger, s'ils ne font leur devoir. Enfin il fait l'Orateur pathetique avec des bêtes.

Il est vray que Plutarque dans le discours qu'il à fait sur Homere, l'excuse de la liberté qu'il se donne de faire parler Antiloque en cet endroit, & Hector dans un autre à leurs chevaux, par son opinion de la metempsycose, qu'il avoit prise de Pythagore: mais je m'en raporte si cette Philosophie rend les bêtes moins bêtes, & plus capables d'entendre raison.

Jupiter dit à Mars au cinquiéme de l'Iliade, après que Diomede l'eut blessé, qu'il luy étoit insuportable; qu'il meritoit bien le malheur qui luy étoit arrivé, pour avoir trop deferé aux conseils de Junon sa mere, de qui l'esprit étoit intraitable. Quelles douceurs du Prince des Dieux à sa femme! quelle consolation à Mars son fils qui venoit d'être blessé! On ne finiroit jamais, si l'on vouloit tout remarquer. Outre que Virgile n'est point sujet à ces foiblesses-là, il est toûjours serieux: toûjours grand, toûjours élevé, pour soûtenir le caractere heroïque: il ne s'abaisse point à faire le plaisant, & à badiner en se familiarisant trop contre la bienseance de son rang, dont Homere s'oublie quelquefois: il se défait de cet air de Majesté, qui est attaché à son caractere, il s'abaisse de tems en tems, en dégenerant dans le familier, & tournant les choses d'un air de plaisanterie: comme quand il donne au huitiéme de l'Odyssée, la Comedie aux Dieux, dont il fait des bouffons, en leur faisant voir Mars & Venus pris dans les filets de Vulcain, contre cet air de gravité qui est essentiel au Poëme heroïque. Le combat d'Irus avec Ulysse au dix-huitiéme, tient aussi fort du burlesque, de même que le caractere de Thersite, & la blessure de Venus dans l'Iliade. Mais

pour

pour faire toute la justice à Homere, qu'il merite, il est bon faire reflexion, que l'on doit moins luy attribuer ce foible, qu'à son siécle, qui n'étoit pas capable d'une plus grande politesse, ny dans les sentimens ny dans les mœurs.

CHAP. IX.

Les paroles

Les sentimens sont l'expression des mœurs, & les paroles celles des sentimens. C'est en cette partie, qui est la cinquiéme d'Aristote, qu'Homere triomphe, & c'est ce qu'il a de plus acompli. On ne peut luy disputer cet avantage, qu'il a sur tous les autres Poëtes d'une maniere qu'on ne peut assez exprimer. C'est aussi ce talent admirable de l'expression, lequel a rendu Sophocle, qui passe pour le modele de la Tragedie, son admirateur perpetuel, & son imitateur le plus exact: ce qui a donné lieu aux Critiques de l'apeller *le grand amateur d'Homere*. Platon pour cette même raison l'apelle au dixiéme livre de sa Republique, le Prince des Poëtes Heroïques. Pindare dans l'Ode septiéme des jeux Nemeens, ne le loüe; & ne l'admire que pour l'élevation de son discours. Et Longin le propose dans son traité, comme l'idée la plus achevée de la Majesté du style, il le cite toûjours pour modele du sublime.

Enfin l'on peut dire que c'est par là qu'il a imposé à toute l'antiquité, que l'élegance & la beauté de ses paroles a été le charme & l'enchantement, qui luy a fait meriter l'admiration de tous ceux qui ont eu quelque connoissance des lettres, & ce qui luy a attiré l'estime de tous les Sçavans. Car comme la Poësie n'est agreable & brillante; que par l'expression, qui est presque toûjours la premiere partie de sa beauté: Homere qui a excellé sur tous les Poëtes, par la noblesse, l'élegance & la grandeur de la sienne, a merité par là cette admiration que tous les siécles ont euë pour luy. C'est ce qui a mis Pindare, qu'Horace se propose pour modele, & tous les Lyriques Grecs au desespoir,

Pindarus Jovemque Lirici Homericis versibus canere timuerunt. *Satyr. Petr.*

Fulgore carminum solus Poëta appellari meruit, mollissima dulcedine carminum memorabilis. *Paterc.*

de pouvoir jamais atteindre à la Majesté du Vers heroïque d'Homere ; & Paterculus au premier livre de son Histoire l'apelle *le seul digne d'être apelé Poëte, & le seul dont on doit parler*, à cause de *la douceur admirable de ses Vers.*

C'est pour ce merveilleux avantage, que Lycurgus a tant vanté sa Poësie dans l'Oraison qu'il a faite contre Leocratés ; qu'Eschyle dit dans Plutarque, & dans Athenée, que ses Tragedies ne sont que les miettes des grands festins d'Homere ; que Platon asseure qu'il est le plus accompli, & le plus divin de tous les Poëtes ; qu'Atistide dit au troisiéme Tome de ses Oraisons, que personne n'a jamais mieux parlé ; qu'Aristote dans sa Poëtique a dit, qu'il surpasse tous les autres par la grandeur de son expression. Socrate dans une des Epîtres de Xenophon ; Xenophon luy-même dans son festin ; Democrite dans Dion Chrysostome ; Aristophane dans les Grenouilles ; Hierochés en ses Fragmens dans Stobée ; Hermogene dans ses idées ; Philostrate dans ses images heroïques ; Theocrite dans son seiziéme Idyle ; Moschus dans le troisiéme ; Plutarque dans le discours qu'il a fait sur Homere ; Denys d'Halicarnasse dans la construction des noms ; Jamblicus dans la vie de Pythagore ; Origene contre Celse dans le septiéme livre ; Maxime de Tyr dans sa Dissertation seiziéme ; Lucien dans l'éloge de Demosthene ; Themistius dans l'Oraison seiziéme ; & quantité d'autres disent tous la même chose.

Mais tous ces grands Personnages, dont je viens de parler, n'ont donné ces éloges à Homere, que pour la beauté & l'éclat de son discours, dont on ne peut assez le loüer. Et en verité il merite pour cet avantage, qu'il a d'une maniere éminente, d'avoir la preference sur Virgile : quoy que Virgile soit le plus sage, le plus discret, & le plus judicieux de tous ceux, qui ayent jamais écrit.

Voicy

Voicy toutefois ce qu'il y a à remarquer dans cette expression d'Homere, dont l'éclat a merité si hautement l'estime, & l'aplaudissement même de toute l'antiquité.

CHAP. X. *Reflexions sur l'expression d'Homere, & de Virgile.*

Les transitions, qui doivent par leur caractere être fort variées, pour desennuyer le Lecteur, sont toutes semblables dans la plus grande partie de son ouvrage. On n'en peut comter tout au plus que de vingt ou trente sortes dans toute l'étenduë de prés de trente mille Vers: & ainsi une même liaison se presentant d'ordinaire, est fort sujette à donner du dégoût par une si frequente repetition: ce qui a donné même sujet à Martial de railler un peu du τὸν δ' ἀπαμειβόμενος & de dire que les Muses Latines ne sont pas tout-à fait si relâchées, ny si libres que les Grecques: *Qui Musas colimus severiores.* *Mart.*

Les comparaisons y sont froides, contraintes, quelquefois peu naturelles, jamais fort excellentes: quoy que dans un si grand nombre il ne se puisse faire, qu'il n'y en ait quelques-unes d'assez justes. Je ne veux rien dire de celle qui est devenuë si fameuse par son indecence & par sa bassesse, que tout le monde sçait: car y a-t-il rien de plus grossier & de plus plat, pour ne rien dire de pis, que de comparer Ajax dans la mêlée, accablé sous une grêle de coups, à un âne paissant dans un blé, & que des enfans veulent chasser à coups de perches & de bâtons. Je laisse à penser, si cela fait un fort bel effet, dans un ouvrage aussi grave, & aussi serieux, que l'est l'Iliade: & si la peinture & les couleurs de cette comparaison y font un grand agrément, quelque tour que l'on puisse luy donner. Car il se trouve des Grammairiens, qui pretendent y trouver de la finesse, & la justifier. Je ne laisse pas d'avoüer, qu'il y a des graces & des beautez dans l'expression, dont Virgile s'est admirablement servy, & qu'il a si bien placées dans son ouvrage, en y donnant ses manieres, & son tour.

Les descriptions, qui sont ce qu'il y a de plus puerile, & de moins grave dans l'eloquence, y sont trop frequentes, & trop étenduës; & elles portent avec elles un certain air d'affectiõn. La description du jardin d'Alcinoüs au septiéme, & celle du port d'Itaque au treisiéme de l'Odyssée, sont de cette nature. La description du port, & celle de cet antre habité par les Nympes, est de dix-huit Vers, sur quoy Porphyre a fait des Commentaires. Celle de Virgile, où il décrit le Mont Etna au troisiéme, est de fort peu de Vers, quoy qu'elle donnât une si belle occasion de parler; & Phavorin y trouve à redire dans Aulugelle. Il est vray que la description du Port de Lybie est de dix Vers, & celle de la Renommée au quatriéme, est de bien davantage: mais la premiere est pardonnable, parce qu'il falloit délasser l'esprit du Lecteur aprés celle de la tempête: & c'est la plus grande description d'un lieu qui soit dans toute l'Eneïde: & la seconde, qui est la description de la Renommée, n'est pas son plus bel endroit. Car il est reservé par tout ailleurs, & il ne se permet rien de ces puerilitez, qu'Horace traite en sa Poëtique d'insupportables dans les matieres bien serieuses.

Il est vray aussi que ces descriptions de bois, de temples, de ruisseaux, d'arc-en-ciel, & d'autres choses agreables, tiennent fort du puerile, dit ce Grand homme, & ne conviennent non plus aux grands sujets; qu'une étoffe fort éclatante à une qui seroit fort simple & fort modeste.

Inceptis gravibus plerumque, & magna professis, Purpureus latè qui splendeat unus & alter Assuitur pannus.

Ces beautez si recherchées ne réüssissent jamais, ne pouvant, en quelque lieu qu'on les place, avoir du raport avec le reste, parce qu'elles sont trop éclatantes.

Non erat his locus.

Il faut avoüer aussi qu'Homere est plus admirable que Virgile en epithetes & en adverbes. Il est vray que c'est son bel endroit: jamais imagination n'a

n'a été ny plus riche, ny plus heureuſe; & c'eſt une raillerie que le πόδας ὠκύς, qu'on pretend qu'il repete toûjours. Il n'en eſt pas ainſi, & c'eſt luy faire injuſtice de luy imputer cela à quelque ſorte de pauvreté & de diſette, j'ay comté plus de vingt ſortes d'autres epithetes dans l'Iliade pour le ſeul Achille. C'eſt Virgile qui eſt pauvre en comparaiſon, pour ces ſortes d'ornemens, qui viennent du fonds riche & fecond de la Langue Grecque, que n'a pas la Latine. Et ſi l'on ôtoit à Homere ſes adverbes & ſes epithetes, on luy ôteroit bien de ſa grace. C'eſt auſſi ſans doute ce qui le pare le plus, & ce qui fait une de ſes plus grandes beautez.

Il eſt bon, après tout, de remarquer que ces epithetes, qui l'ornent tant, ſont fort ſimples & fort ordinaires: car il apelle ſans façon la neige *blanche*, le laict *doux*, le feu *ardent*: il n'y cherche pas tant de fineſſe, que nos jeunes Auteurs, qui ne trouvent point d'epithetes ſuportables, ſi elles ne font un contre-ſens, avec les paroles qui leur ſont jointes, pour donner un air plus extraordinaire au diſcours, & pour le faire briller par cette opoſition, de laquelle le mauvais goût ſe fait une delicateſſe: car on trouve le plus beau du monde de voir des paroles enſemble, qui ne peuvent ſe ſouffrir. Ovide dans ſes Metamorphoſes, & dans ſes Heroïdes: & Velleius Paterculus ont été les premiers, qui ont donné ce faux goût à leur ſiécle, ſi amateur de la ſimplicité. Seneque voulut les imiter, avec tous ces déclamateurs, dont nous liſons les fragmens dans ſes Controverſes: mais ce fut ſans le diſcernement, qui paroit dans Ovide & dans Paterculus, qui ſçavent du moins ménager ces faux brillans. Lucain & Tacite s'abandonnerent tout-à-fait à ce caractere, & ſe firent un art de pointes, qui n'eſt le plus ſouvent qu'un jeu de paroles opoſées entre-elles, & que les eſprits

 ſuper-

ſuperficiels aiment tant. Et ce fut enfin dans la ſuite du tems de cette débauche univerſelle, que ſe formerent les Epigrammes de Martial, & les Panegyriques de Pline, de Pacatus, & de Mamertin. Ce n'eſt pas que ce genre d'écrire n'ait ſes beautez : mais ce ſont des beautez ſemblables à celles de ces femmes qui ſe fardent, & qui cherchent des ornemens exterieurs & artificiels, parce qu'elles n'en ont point de naturels, ny de veritables.

Ce n'eſt pas auſſi après tout, qu'une épithete éclatante, & bien placée, ne ſoit un merveilleux ornement dans un diſcours, comme celle dont ſe ſert Didon dans ſon Epître à Enée,

Exerces pretioſa odia, &c.

dans les Heroïdes d'Ovide, que j'appelle toûjours ce qu'il y a de plus fleury dans les ouvrages purement d'eſprit, & où nos Poëtes n'arriveront jamais, & comme celle que Paterculus donne à L. Domitius, quand il l'appelle *eminentiſſimæ ſimplicitatis virum*, & quantité d'autres de ces deux Auteurs. Mais comme ces mots ont de l'éclat, on n'a pas aſſez de moderation pour les ménager, comme ils l'ont fait. Car le défaut ordinaire de ceux qui ſont capables de dire de bons mots, eſt d'en vouloir trop dire, parce qu'ils ſe laiſſent tranſporter au ſuccés, qu'ils s'y accoûtument, & qu'ils déplaiſent enfin, par une paſſion trop grande de vouloir trop plaire. Si bien qu'il eſt mieux pour éviter ce défaut, & pour ſe tenir dans les bornes du bon ſens, ſur tout dans un diſcours uny, qui doit avoir de la grandeur & de l'élevation, de ne point ſe ſervir de ces epithetes ſi fines, & qui ont un air recherché. Celles qui ſont les plus communes, & qui expriment mieux la nature des choſes, ſont toûjours les meilleures, c'eſt ainſi que ſont celles d'Homere. J'avoüe qu'il y faut plus de prudence & de diſcernement, que d'eſprit : mais on ne parle jamais bien, que quand on penſe ſagement : & on y trouve

Hiſt. l. 2.

Adeo nihil commodius eſt quam

trouve toûjours fort son comte, comme dit le Critique. Ce qui se doit entendre autant de la nature du discours, que de sa morale. *semper cum sapientia loqui.*

CHAP. XI.

Distinction du caractere de Virgile, d'avec celuy d'Homere.

Pour juger avec quelque sorte de certitude de ces deux incomparables Auteurs, il est necessaire de faire un discernement juste de leurs caracteres, qui sont tous deux fort opposez. Car autant qu'Homere a d'inclination à parler, autant Virgile en a-t-il à se taire: & c'est en cette difference qu'on peut établir le discernement juste de leur genie, & de la marque essentielle de leur caractere. Il y a bien des gens qui se piquent d'être grands critiques, & qui se mêlent de juger de Virgile par de profondes reflexions, sans peut-être avoir jamais pû apercevoir en quoy consiste la qualité éminente de l'esprit & du jugement de ce Poëte, qui le distingue de tous les autres. Pour moy, qui n'admire rien tant dans sa maniere, que la moderation & la retenuë admirable qu'il a à dire les choses, & à ne dire que ce qu'il faut dire; j'ay toûjours crû qu'on pouvoit le distinguer par là. Il faut s'apliquer à le suivre de près, pour connoître que son silence, dans de certains endroits, en dit plus qu'on ne pense, & qu'il est d'une discretion exquise. Car quand on sçait un peu entrer en son sens, on le trouve quelquefois aussi admirable en ce qu'il ne dit pas, qu'en ce qu'il dit.

Et je ne connois que Virgile qui ait un fonds de prudence assez grand, pour conserver toute sa moderation, & son sang froid, dans l'ardeur & l'émotion d'une imagination échauffée par le genie de la Poësie, le plus animé qui fût jamais. Lucain est au prix de luy un emporté, & Stace un furieux: Ovide même n'a pû arriver à cette perfection, que sur ses vieux jours, en composant les Fastes: il n'est moderé & discret qu'en cet endroit. il est jeune par tout ailleurs: ses introductions d'exemples & de comparaisons dans ses Tristes,

 & ses

& ses autres Elegies, ne sont pas encore de ce caractere : & ses Epîtres Heroïdes, que j'apelle toûjours la fleur de l'esprit Romain, n'ont rien de cette maturité de jugement, qui est la souveraine perfection de Virgile. En quoy je le compare à ces Generaux d'armée, qui portent dans le combat & dans la mêlée tout le phlegme & toute la tranquillité du cabinet, qui au milieu de la fumée & de la poussiere, parmy le bruit des canons, des tambours & des trompettes, & dans le tumulte universel, ne sont attentifs à rien qu'à ce que leur dicte leur prudence & leur moderation, pour ne consulter que leur raison. Ce qui ne peut être que des grandes ames, & d'une sagesse consommée, comme celle de Virgile; qui dans la chaleur de son emportement ne dit que ce qu'il faut dire, & en laisse toûjours plus à penser, qu'il n'en dit.

C'est une loüange à peu près semblable à celle que Pline donne à ce Peintre admirable nommé Timante, dont il fait l'éloge au chapitre dixiéme du trentecinquiéme livre de son Histoire: *Timanti plurimum adfuit ingenii, in omnibus operibus ejus intelligitur plus semper quam pingitur.* Et plus bas il ajoûte, pour expliquer encore mieux sa pensée: *Rarum in successu artis, ut ostendat etiam quae occultat.* Ce qui est semblable en quelque façon à cette éloquence merveilleuse, dont Ciceron parle à son amy. Et c'est, ce me semble, dans cette exacte circonspection, & dans cette admirable retenuë, que se trouve le veritable caractere de Virgile, qui passe legerement sur ces matieres, comme un Voyageur pressé, sans s'y arrêter: il coupe & il tranche genereusement tous les discours superflus, pour ne retenir purement que les necessaires. En quoy consiste l'excellence d'un ouvrage, qui n'est jamais plus parfait, que quand on ne peut rien retrancher.

Sumpsi aliquid hoc loco de tua eloquentia, nam tacui. *Ad Attic. epist. l. 13.*

C'étoit aussi en cette perfection, que consistoit

ce bon sens si exquis, qui regnoit à Rome du tems d'Auguste, & qui étoit le caractere de tous les habiles gens qui écrivoient alors; & que nous regardons comme les seuls modeles de la pureté du discours, & de cet air admirable d'écrire, qui regne aujourd'huy parmy nous.

Nous avons une preuve de cela, dans l'ordre qu'Auguste donna à Tucca & à Varius, pour revoir l'Eneïde que l'Auteur avoit voulu suprimer, ne la jugeant pas achevée. Il leur permit d'en retrancher, ce qui se pourroit ôter sans faire tort à l'ouvrage: mais il défendit d'y rien ajoûter, non pas même d'achever les Vers imparfaits. Le goût de cet heureux tems étoit, de retrancher beaucoup dans le discours, d'y être sobre, & de parler peu. Lucrece, qui est si pur & si poly, n'étoit pas encore arrivé à cette perfection. Et Catulle, qui fut le premier des Romains, qui commença à donner le beau tour de l'élegance à la Langue, ne sçavoit pas encore ce grand precepte, qu'Horace a tant prôné aux Pisons.

Prudens versus reprehendet inertes: Ambitiosa recidet ornamenta, Luxuriantia compescat:

Il ne repete autre chose, dans sa Satire sur Lucilius. Et plus bas, parlant du même Lucilius, il dit, que s'il eût été de son tems, il auroit bien sceu se réduire; & il auroit sans doute retranché beaucoup de choses dans ses Vers. C'étoit la maniere de ce tems-là, qu'on avoit aprise du bon sens, lequel y regnoit; que Virgile a si bien pratiquée, & dont il a fait son caractere essentiel, comme celuy d'Homere est la prolixité à dire & à raconter les choses. C'est le plus grand parleur de toute l'antiquité, & les Grecs mêmes tout grands discoureurs qu'ils étoient, ont repris dans Homere cette intemperance de paroles, comme un défaut considerable du discours. Il est dans des redites, non seulement des mêmes paroles, mais aussi des mêmes choses, & dans des repetitions perpetuelles. Il est vray qu'il parloit toûjours naturellement: mais

Currat sententia: neu se Impediat verbis lassas onerantibus aures.

Detereret sibi multa, recideret omne, quod ultra Perfectum traheretur.

ἀπεραντολογία.

mais il parloit trop. Ces aventures d'Egypte qu'Ulysse raconte au bon-homme Eumée son porcher, sont de vrais contes faits à plaisir dont il l'amuse, & des discours à perte de veuë, comme on dit, sans qu'on sçache ce qu'il prétend: si ce n'est d'en conter à son hôte. Ce flux de langue, & cet épanchement d'imagination, qui luy est ordinaire, fait qu'il pôrte les choses plus loin de beaucoup, qu'elles ne doivent aller, & qu'il fait presque toûjours des peintures trop finies: & ainsi il ne laisse rien faire à l'esprit du Lecteur, qui doit pour son plaisir, être regulierement, autant occupé de ce qu'il pense, que de ce qu'il lit.

C'est aussi pour cela que Virgile ne penetre jamais toute sa matiere, pour en laisser une partie à penetrer à ceux qui le lisent. Les jeunes Auteurs, qui donnent dans le cacozele, & dans le flux de paroles, & tous ceux qui ont moins de jugement, que d'imagination, ne peuvent comprendre cette maxime. Car faute d'experience, ils suivent leur pente naturelle: & comme par une trop grande envie qu'ils ont de parler, ils portent les choses au delà de leurs bornes, ils donnent d'ordinaire des idées pour de vrais objets, en faisant des images trop achevées de toutes leurs matieres. C'est un défaut qu'Appelles reprenoit dans les Peintres de son tems, comme le remarque Ciceron. Il faut observer toutefois, que ce défaut ne regarde seulement que l'expression. Car c'est une fort grande perfection de donner les images des choses les plus accomplies que l'on peut, & de dresser toûjours son plan sur les grandes idées.

Pictores eos errare dicebat, qui non sentirent, quid esset satis. *Orat.*

CHAP. XII. *De l'unité du temps des deux Poëmes.*

Il faut avoüer que l'on ne peut rien dire de plus avantageux à Homere, que ce qu'en dit Aristote le plus sage, & le plus judicieux de tous les Critiques: il le propose dans sa Poëtique pour le modele du Poëme Epique, & il ne forme ses preceptes que sur l'Iliade, & l'Odyssée. Mais l'on peut dire

dire auſſi qu'Ariſtote n'ayant veu de ſon tems que deux méchans Poëmes, l'un ſur Hercule, & l'autre ſur Theſée, dont il parle en ſa Poëtique, qui peuſſent le diſputer à l'Iliade, & à l'Odyſſée: ce n'eſt pas merveille, s'il prend ceux-cy pour modeles, puiſque les deux autres ſont plûtôt les vies d'Hercule & de Theſée, que le ſujet d'une action Epique. Chap. 9.

Ce qui fait qu'Horace declame avec tant de chaleur contre ces Poëtes, qu'il apelle Cycliques, à cauſe d'un tour purement naturel & hiſtorique, qu'ils donnent aux choſes, multipliant les matieres, contre la ſimplicité & l'unité d'action, qui eſt eſſentielle à l'Epopée. Sur quoy il nous reſte à examiner l'unité des Poëmes d'Homere & de Virgile, pour ne rien obmettre dans une comparaiſon exacte.

J'avoüe que pour l'unité du tems, l'Iliade & l'Odyſſée l'emportent ſur l'Eneïde: car l'action de l'Odyſſée ne dure depuis le départ d'Ulyſſe d'auprès de Calypſo, juſqu'à ſa reconnoiſſance, que quarante-cinq jours; & l'action de l'Iliade eſt de huit ou neuf mois tout au plus: & l'Eneïde eſt d'une année entiere, & de quelque choſe davantage.

Quelques-uns même prétendent que l'unité d'action eſt plus parfaite dans les deux Poëmes d'Homere, qu'elle ne l'eſt dans celuy de Virgile: parce que non ſeulement l'action de l'un & de l'autre eſt une, mais encore d'un ſeul. Car Achille fait luy ſeul toutes choſes: il en eſt le même d'Ulyſſe, comme le dit Ariſtote, qui ſe rétablit luy ſeul, ſans ſecours d'aucun: cela me ſemble avoir un air plus grand. Enée ne fait rien qu'avec le ſecours des ſiens, ce qui n'eſt point ſi admirable, & le Beni remarque dans ſon ſecond diſcours Academique, que l'Apologiſte de Dante prétend que ſon Poëme eſt plus parfait, parce qu'il eſt d'un ſeul: *Coſtui Poema oltra eſſer Heroico è fatto anco di attione, di uno aſſolutamente ſolo. E ciò ad eſſempio, non*

mon già de l'Eneide, ove con essercito opra Enea: ma ben dell' Iliade e Odissea: dove al fin e Achille e Ulisse solo fa Heroiche imprese: perciò conclude, che il Phœma di Dante sia eccellentemente maraviglioso e illustre.

A quoy l'on peut répondre que l'unité de la personne est suffisamment conservée par celle de son caractere, & de son état; que le Poëme Epique doit donner l'idée parfaite d'un grand Capitaine, & d'un General d'armée, & non pas d'un Chevalier errant, qui n'est souvent qu'un phantôme, & un Paladin de Roman: & c'est faire un plus grand caractere à un Heros, & luy donner un air de dignité bien plus noble, que de le faire Souverain, & Chef d'un peuple, comme le remarque Beni au même lieu: *L'attione Heroica debbe esser una d'un solo: mà porò prencipe & capo da molti:* parce dit-il, que les grandes entreprises, comme sont les conquêtes de pays & de Royaumes, les siéges de Villes, & les batailles doivent être faites avec des armées conduites par l'esprit & le dessein d'un seul, ce qui suffit pour l'unité de l'action. Outre que le vraysemblable est toûjours défectueux, dans ces actions de Chevaliers errans & solitaires, comme l'étoit Hercule; & elles ont toûjours je ne sçay quoy de Roman, & de l'air fabuleux.

On peut ajoûter même que l'unité d'action, à la bien prendre, se trouve plus parfaite dans l'Eneïde, que dans l'Iliade, où après la mort d'Hector, qui devroit finir l'action, il y a encore deux livres, le vingt-troisiéme, qui contient les jeux pour la mort de Patrocle, & qui ne servent de rien à l'action principale: & le vingt-quatriéme, qui contient les pleurs des Troyens, & la rançon du corps d'Hector, qui sont hors d'œuvre, l'action principale étoit complette sans cela.

Il y a aussi un peu à redire, à ce qu'un Poëme, qui n'a point d'autre but, que l'honneur des Grecs, finisse

finisse par celuy que l'on fait à Hector Chef de leurs ennemis : où le Poëte employe un livre entier pour faire la description de sa pompe funebre : ce qui paroit en quelque maniere défectueux : & c'est d'un ouvrage de cette sorte, que l'on peut citer cet endroit d'Horace, que peu de gens entendent comme il faut.

amphora cœpit
Institui, currente rota, cur urceus exit? *Horat. Poëtic.*

Homere commence le mieux du monde, pour l'honneur des Grecs ; leur gloire est la seule chose qu'il recherche dans tout son ouvrage, & il finit par celle d'Hector. Il pouvoit s'en tenir là, sans s'amuser à faire pleurer la mort de ce Grand homme avec tant de magnificence : Car n'est-ce pas se méprendre, & oublier son plan ? L'Eneïde ne finit-elle pas mieux par la mort de Turnus, qui finit l'action ? Virgile ne pousse pas les choses plus loin : il sçavoit bien qu'il eût fait une faute, s'il ne se fût arrêté là.

CHAP. XIII. *La comparaison des beaux endroits de ces deux Auteurs.*

Il resteroit à faire la comparaison des beaux endroits de ces deux Auteurs : mais j'ay déja remarqué dans la comparaison de Demosthene & de Ciceron l'inconvenient qu'il y a à la faire : parce qu'il n'est pas aisé de donner par une traduction à ces endroits choisis, toute la force & toute la beauté qu'il faudroit pour en faire connoître le prix : outre que les goûts sont si differens, qu'il seroit difficile de convenir de ces endroits qu'il faudroit oposer les uns aux autres, pour les bien comparer.

Quintilien qui juge toûjours d'Homere avec une justesse de discernement exquise, fait au Chapitre premier du livre dixiéme, un recueil des lieux qui luy ont plû davantage : il trouve cet Auteur admirable en general, dans les occasions où il faut exhorter, persuader, consoler. La députation de Phenix à Achille par Agamemnon pour le fléchir, qui est dans l'onziéme livre, & tout ce qu'il fait dire

dire à cet Envoyé, luy paroît d'un goût merveilleux. Il loüe fort la vivacité & brieveté du récit de la mort de Patrocle: il cite d'autres endroits, qu'on peut voir en ce Chapitre, où il n'y a rien à perdre d'une Critique si exacte: comme la priere de Priam à Achille pour avoir le corps de son fils Hector, & de certains combats qu'il distingue fort des autres. Ce qu'il ajoûte de l'ordonnance, & la disposition du dessein en general, donne une grande idée de ce Poëte. Il faudroit décrire toutes ses narrations, si l'on vouloit remarquer tout ce qu'il a de beau. Car c'est particulierement dans les narrations qu'il excelle, & par où il surpasse tous les autres Poëtes. Pour moy, j'avoüe que les endroits qui m'ont le plus touché, sont ceux-cy: la jalousie qui s'éleva entre Achille & Agamemnon sur leurs maîtresses, qui fait la desunion de ces deux Chefs, sur quoy roulle le nœud de toute l'intrigue de l'Iliade, qui est representée dans le premier livre; rien n'est mieux imaginé. Le dénombrement des navires, & le récit de la flotte des Grecs décrite au second livre a quelque chose de grand, bien de la varieté, & une connoissance profonde de l'ancienne Grece, & de ses peuples. L'entreveuë d'Hector & d'Andromaque sur la fin du sixiéme livre de l'Iliade, est un des endroits des plus delicats, & des plus achevez d'Homere: tout y est touchant, tendre, naturel en ce qu'il fait dire à l'un & à l'autre à l'occasion du petit Astianax, qui se trouve à cet entretien, dont il fait une partie: la peur qu'il a de son pere armé, fait un effet où la nature est bien peinte. Le combat d'Hector & d'Ajax au livre septiéme, est aussi décrit avec des couleurs bien vives & bien éclatantes. Le Poëte y fait ressentir à son Lecteur tout ce qu'il sent luy-même, en décrivant l'air & la mine de ces deux Grands hommes, dont il donne une fort grande idée, en parlant des seuls préparatifs au combat: & il répand

Quid in verbis, sententiis, figuris, dispositione totius operis? Nonne humani ingenii modum excedit.

dans tout le détail de cette deſcription un ſublime caché, qui ne laiſſe pas que de ſe faire ſentir, en rendant ce combat ſi animé, ſi ardent, & ſi terrible, que les deux combatans épuiſez par une réſiſtence mutuelle, & ſeparez par la nuit qui ſurvient, touchez d'une admiration reciproque de leur valeur, ſe font des preſens l'un à l'autre, & finiſſent leur animoſité par une grande eſtime & par une grande amitié, qu'ils conçoivent l'un pour l'autre, charmez de leur propre vertu. Enfin tout eſt grand, élevé, heroïque dans la peinture que fait ce Poëte de ce combat, où tout reſpire la generoſité & la valeur.

On peut dire auſſi qu'il y a dans ce Poëme peu d'endroits comparables à l'entrée du ſeiziéme livre; où Patrocle, étendu ſur le tillac du navire d'Achille, fondant en larmes à ſes pieds, tâche de l'attendrir par ſes pleurs, pour l'obliger à prendre les armes & repouſſer les Troyens, qui avoient contraint les Grecs, de remonter dans leurs vaiſſeaux, qu'ils commençoient à brûler. Achille émeu de tendreſſe par les larmes de ſon cher Patrocle, demande ce quil a, & luy reproche ſa foibleſſe. Patrocle en luy montrant du doigt le dégât que le feu commençoit à faire dans la flotte des Grecs, luy dit qu'il eſt plus dur que les rochers, que Pelée n'eſt point ſon pere, ny la Déeſſe Thetys ſa mere; mais que c'eſt la mer qui l'a engendré dans ſon ſein, parmy les écueils, s'il n'eſt touché & attendry de ce ſpectacle: où il voit perir les ſiens d'un ſi grand ſang froid. Achille émeu de ce reproche, donne ſes armes à Patrocle avec ſes Troupes, pour aller faire ce que ſon reſſentiment ne luy permet pas encore de faire luy-même: la ſuite d'un entretien ſi pathetique eſt de la même force. Ces autres endroits que Longin loüe tant au Chapitre ſeptiéme du ſublime,

des

des livres vingt & vingt-uniéme de l'Iliade, où il décrit les combats des Dieux d'un air si élevé, sont d'une grandeur & d'une noblesse d'expression, qui est magnifique.

Mais encore une fois, il faudroit décrire toute l'Iliade, pour marquer tout ce qu'il a y de beau: aussi bien que l'Odyssée qui a des beautez tout-à-fait singulieres, & comparables à ce qu'il y a de plus grand dans l'Iliade. Il se trouve même parmy les avantures d'Ulysse dans le livre neuviéme, au sentiment de Demetrius le Phalereen, un sublime fier & terrible, que ce Poëte a mis le primier en usage, pour peindre de couleurs nouvelles le caractere de Polyphéme, tout ce qui regarde cet Episode, avec les aventures de cet Heros auprès de Calypso, & de Circé, est d'un merveilleux exquis.

Je ne dis rien de tous les contes que fait Ulysse au bon-homme Eumée à son retour en Itaque, & de son admirable conduite, pour se rétablir: tout cela est raconté d'un air si naïf & si noble tout ensemble, que l'antiquité n'a rien de pareil à ces narrations. Le dénoüement de l'Odyssée par la mort des galans de Penelope, a quelque chose de fort grand & de fort heroïque dans la personne d'Ulysse, de la maniere dont il se défait d'eux, pour se venger des desordres qu'ils avoient causez dans sa maison par injustice & leur effronterie. Voilà à peu près les endroits où Homere s'est rendu recommandable: il y en auroit un grand nombre d'autres à remarquer, mais on ne peut pas tout dire. Cela doit suffire pour faire ouvrir les yeux à ses Observateurs, & à ceux qui cherchent dequoy l'admirer.

J'avoüe que pour le grandeur, & pour la noblesse de la narration il est incomparable, & que Virgile n'en aproche pas: mais on peut dire aussi, qu'il y a des beautez dans Virgile par où il a un

grand

grand avantage ſur Homere, qui penſe les choſes un peu naturellement. Virgile l'emporte par la delicateſſe de ſon deſſein, de ſes idées, de ſes inventions, de ſes penſées, & de tout le détail de ſes expreſſions. Car pour déveloper cet article, que peut-on imaginer de plus cajolant que cette Apotheoſe d'Anchiſe, au cinquiéme de l'Eneïde, qui flate ſi fort Auguſte & les Romains par une extraction, dont il établit ſi ingenieuſement la divinité? Sans parler de ces familles Romaines les plus illuſtres, marquées allegoriquement dans les combats du même livre, dont Paul Beni explique le myſtere & l'aplication, dans ſes Commentaires ſur Virgile?

Que peut-on trouver dans Homere de comparable à cet endroit qui m'a toûjours paru ſi beau & ſi delicat, qui eſt au ſixiéme livre, où Virgile abandonne aux Grecs la gloire de l'eſprit, pour reſerver aux Romains celle de l'autorité & du pouvoir?

Excudent alii ſpirantia mollius æra,
Orabunt cauſas meliùs, &c.
Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Que diray-je du ſouhait, ou plûtôt de l'imprecation de Didon.

Litora litoribus contraria fluctibus undas
Imprecor

du quatriéme livre, qui fait un effet ſi admirable pour la guerre de Rome & de Carthage, & par l'expreſſion d'une vengeance ſi paſſionnée, & ſi bien ſoûtenuë par les Vers ſuivans?

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor,
Qui face Dardanios ferroque ſequare colonos
Nunc olim, &c.

Et qui marque dans l'obſcurité de l'avenir, avec des couleurs ſi vives, le grand Annibal, le plus terrible & le plus illuſtre ennemy de la Republique, & avec qui Rome a diſputé ſi long-tems l'Empire du monde: c'eſt auſſi le plus bel endroit de l'Hiſtoi-

re

re Romaine, touché d'une maniere, qui n'a rien de semblable dans tout ce qui en a été écrit. La mort de Marcellus du sixiéme est de la même force, & même a quelque chose de plus fin & de plus exquis : comme il parut par l'impression que firent ces Vers sur l'esprit d'Auguste, & encore plus sur le cœur d'Octavie mere de ce jeune Prince, laquelle tomba en foiblesse, au seul recit qu'en fit Virgile, en presence de l'Empereur.

Je ne diray rien de toutes les plaintes de Didon du quatriéme, qui ont tant de fois fait pleurer saint Augustin: comme il l'avoüe luy-même dans ses Confessions. Il n'est pas tout-à-fait si touché d'Homere, qu'il n'apelle, pour tout compliment qu'il luy fait, que *dulcissimè vanus*. En effet Virgile est bien plus solide, ses expressions sont plus d'impression, elles ont je ne sçay quoy de plus réel: il ne parle point tant en l'air: les discours mêmes de tendresse & de passion, qui portent par tout ailleurs un caractere de legereté, n'y ont rien de vain, ny rien de chimerique; tout y est fondé, & ses paroles sont des choses: ce qui le rend plus effectif, & plus touchant.

Lib. 1. cap. 13.

Il y a encore mille autres endroits à quoy je ne m'arrête pas, comme celuy du second de l'Eneïde;

Iliaci cineres, & flamma extrema meorum,
Testor in occasu vestro nec tela, neque ullas
Vitavisse vices Danaûm.

qui detruit luy seul toutes les objections que l'on peut faire à Enée, de son peu de valeur. La mort de Didon touchée d'un air si pathetique, qui commence par ces Vers:

At trepida & cœptis immanibus effera Dido
Sanguineam volvens aciem, &c.

L'abregé de l'Histoire Romaine gravée sur le bouclier du huitiéme livre de l'Eneïde, l'explication des destins de l'Empire Romain par Jupiter dans le premier, les conquêtes d'Auguste, à qui il

dédie

dédie son ouvrage dans le sixiéme, qui font un éloge merveilleux de cet Empereur,

Hic vir hic est tibi quem promitti sæpius audis
Augustus Cesar.

Et toutes ces admirables insinuations dont il se sert si artificieusement pour entrer dans les esprits, & inspirer ses mouvemens & ses affections, qui portent par tout l'expression de son genie, qui sont autant de miracles de l'art, & dont on ne peut s'apercevoir sans beaucoup de lumieres. Car il faut plus de penetration, & de finesse d'esprit, pour découvrir ce qu'il y a de bon & d'excellent dans un ouvrage, que pour y reconnoître ce qui y est défectueux : parce que les défauts frapent davantage que les vrayes beautez, qui s'échapent aisément aux lumieres des esprits du commun, & ne se découvrent qu'aux plus éclairez.

Mais comme le bel endroit de Virgile, & son veritable chef-d'œuvre est la passion de Didon, je ne puis la laisser passer sans y faire plus de reflexion que sur les autres. Il est vray que jamais l'éloquence n'a mis en œuvre tout ce qu'elle a d'artifice & d'ornemens, avec plus d'esprit, ny avec plus de succés. Tous les degrez de cette passion, tous les redoublemens de cette affection naissante, & cette grande fragilité du sexe y sont dévelopez d'une maniere, qui donne de l'admiration aux plus habiles : & plus on a d'habileté, plus a-t-on aussi de disposition à connoître l'excellence de cet endroit, & à en admirer toutes les parties. Tout est tendre, delicat, passionné dans la description de cette avanture ; & jamais il ne se verra rien de plus achevé.

Le Tasse a des endroits peut-être plus brillans ; comme celuy de l'aventure de Tancrede & de Clorinde : mais quand on la considere bien de tous les côtez : toutes les proportions avec l'action principale n'y paroissent pas gardées si justement, que dans celle de Didon.

On fait toutefois un grand reproche à Virgile, d'avoir deshonoré cette Princesse, en luy donnant tant de passion contre son veritable caractere : l'histoire la faisant femme de bien. Mais cela même est un artifice des plus delicats & des plus fins de Virgile : lequel afin de donner du mépris pour une nation qui devoit un jour être si odieuse aux Romains, ne crût pas devoir souffrir de la vertu dans celle qui en fut la Fondatrice : pensant qu'il pouvoit en toute seureté la sacrifier ; pour flatter mieux son païs, qui eût été choqué sans doute de la reputation que la verite de l'histoire donnoit à cette Princesse. Et comme cet artifice ne devoit plaire qu'aux Romains, quoyque le Poëte les regardât comme les Maîtres du monde, à qui les autres peuples devoient soûmettre leurs sentimens, ou du moins les y conformer : il n'a pas toutefois laissé de prendre des précautions pour prévenir leurs esprits, sur ce déguisement de la verité. Il a eu l'adresse de faire joüer la machine, pour la sacrifier de meilleure grace : Venus & Cupidon s'en mêlent. Il leur fait même employer tout leur art, pour surmonter ce que la réputation disoit de bien de cette Reine. C'est le sujet de la plainte de Junon à Venus, qui ne sert que pour marquer mieux l'aplication de ces deux Divinitez à surprendre, & enfin à séduire cette veuve si vertueuse.

Egregiam verò laudem, & spolia ampla refertis
Tuque puerque tuus, &c.

Les caracteres de Sinon au second de l'Eneïde, & celuy de Mezence au huitiéme & au dixiéme, sont aussi fort achevez. Homere à la verité, en a beaucoup plus, & d'une plus grande varieté : mais ceux que Virgile a voulu toucher, sont plus finis que ceux d'Homere, ils renferment même plus de mystere & plus de dessein, & il a trouvé le secret de les mieux marquer.

Il

Il faut neanmoins demeurer d'accord qu'Homere a un fonds d'invention plus riche, plus somptueux, & de plus grandes vivacitez, un tour de Vers plus beau, un air de dire les choses plus brillant, un son même de paroles plus rond, plus resonnant, plus propre à la Poësie, & qui remplit bien plus l'oreille, ce que Ciceron trouvoit à redire dans Demosthene: Homere surpasse en cela Virgile, & l'oreille est bien plus contente de son tour, de son nombre, & de tout son air pour la versification: parce que la langue Grecque a tous ces avantages-là sur la Latine, qui est plus retenuë, plus grave, & plus serieuse. Il est vray aussi qu'il a une plus vaste étenduë de matieres, & qu'il fait voir bien plus de païs à ses Lecteurs: mais son esprit l'emporte presque toûjours, il n'en est pas si fort le Maître que Virgile l'est du sien. C'est ce défaut qui luy a fait faire cette faute si essentielle des deux livres de l'Iliade après le dénoüement de l'action, l'un de la mort d'Hector, l'autre des yeux pour celle de Patrocle; & un autre après celuy de l'Odyssée, qui est la reconnoissance d'Ulysse & de Penelope: car comme tout Poëme, tant Epique que Dramatique, doit finir par le dénoüement de l'action: on ne peut rien ajoûter après ce dénoüement, qui doit terminer les choses, sans faire une extravagance.

Usque eo difficiles ac morosi sumus, ut nobis non satisfaciat ipse Demosthenes, non semper implet aures meas, ita sunt avidæ & capaces, & semper aliquid immensum infinitumque desiderant. *Cic. in Brut.*

Je trouve peu d'endroits dans Homere pour oposer à ceux de Virgile. Je ne laisse pas d'être fort touché de celuy du sixiéme livre de l'Iliade, où Andromaque, qui étoit une si honnête femme, dit adieu à Hector son mary, quand il partit pour son dernier combat avec Achille. Enfin il ne se peut rien imaginer de plus tendre que cet adieu, où cette Princesse, par un pressentiment de quelque chose de funeste, laissa échaper des larmes contre son ordinaire: car elle n'avoit rien de foible: & le Poëte dit assez délicatement qu'elle commença

à pleurer, avec ses femmes, la mort d'Hector, qui vivoit encore:

ἔτι ζωὸν γόον Ἕκτορα.

Il est vray, que comme on ne pleure que les morts, & qu'elle pleure un homme vivant, cette expression est tendre & bien imaginée. Le banquet qu'Alcinoüs fait à Ulysse, est mieux servi, & tout y est plus galant que le banquet que Didon fait à Enée: on chante dans le banquet d'Alcinoüs les amours de Mars & de Venus: ce qui eût mieux quadré avec la passion de Didon, qui commençoit à naître, que ce que chantoit Jopas du cours des Etoiles, cela n'a aucun raport avec l'aventure de cette Reine. Après tout, les expressions se soûtiennent toûjours dans Homere, sans que les choses y languissent. Son Prothée, au quatriéme de l'Odyssée, est plus ingenieux & plus plein d'inventions que celuy de Virgile au quatriéme des Georgiques, lequel est aussi plus sage & plus judicieux; le jurement de Calypso au cinquiéme de l'Odyssée est grand & sublime; mais le vraysemblable est mal observé dans le vaisseau que le Poëte fait bâtir à Ulysse, tout seul, sans ayde, sans experience, dans l'Isle où Calypso le retenoit, en quatre ou cinq jours, & un vaisseau où il ne manquoit rien: peut-être que la metamorphose des navires en Déesses, décrite au neuviéme livre de l'Eneïde a moins de vray-semblance, je m'en raporte. Les repetitions du dénombrement de la flotte des Grecs au second de l'Iliade, sont trop frequentes, les escadres sont presque toutes terminées par un même Vers:

Μέλαιναι νῆες ἕποντο.

Et tous les banquets de l'Iliade sont servis de la même façon, sans aucune varieté.

A la verité la reconnoissance d'Ulysse par Penélope sa femme, dans le vingt-troisiéme de l'Odyssée, qui étoit l'endroit le plus favorable du monde,

de, pour donner beau jeu à toute la finesse de l'art, paroit un peu languissante ; elle n'a que des surprises fades & grossieres, des étonnemens froids & pesans, & peu de sentimens délicats, & de veritable tendresse. Penélope resiste trop long-tems aux raisons, dont on se sert pour la persuader que c'est son mary, lequel ne s'ayde pas luy-même : il laisse sa femme trop long-tems dans la défiance, & elle a trop de circonspection : les formalitez qu'elle observe pour prendre ses seuretez, y sont par comte & par mesure, pour ne pas se méprendre : ce qui a je ne sçay quoy de morne & de froid, dans un lieu qui demandoit tant de feu & de vivacité. L'instinct secret de son amour ne devoit-il pas la prevenir ? & son cœur ne devoit-il pas luy dire ce que ses yeux ne luy disoient pas ? Car l'amour est éclairé & penetrant, il a une voix secrette, qui s'explique mieux que les siens. Mais Homere n'entendoit pas encore cette Philosophie, que les Italiens ont depuis tant enseignée : Virgile, qui fait deviner à Didon le dessein qu'a Enée de la quitter avant que de l'avoir appris, eût mieux profité de cette occasion.

Il faut avoüer toutefois avec Longin, qu'on ne peut imaginer rien de plus élevé, ny rien de plus grand que ce que dit Ajax, tout desesperé qu'il est : lors qu'il demande à Jupiter, dans une occasion où les Grecs avoient du desavantage dans l'obscurité d'une nuit fort épaisse, de perir avec éclat, & à la lumiere. Il est vray qu'Homere est toûjours grand dans ses sentimens aussi-bien que dans ses expressions : & c'est pour cela que Longin le propose toûjours pour le caractere le plus achevé du genre sublime. Le silence d'Ajax à la rencontre d'Ulysse aux enfers, dans l'onziéme de l'Odyssée, dont parle le même Longin, est de cette maniere ; il est plus expressif que tous les discours imaginables qu'il auroit pû tenir : & ce Grand hom-

homme du caractere fier & intraitable qu'Homere luy donne, ne pouvoit mieux répondre aux complimens pleins de soûmission que luy faisoit Ulysse, que par un silence dédaigneux & méprisant. Ajax a un air plus grand & plus sublime en ne disant rien, que tout ce que le Poëte luy auroit fait dire.

CHAP. XIII. *Qu'Homere a un air plus moral & plus sententieux que Virgile.*

Il ne faut point aussi disputer cet avantage à Homere: car cela est si vray, que Macrobe au livre cinquiéme, chapitre seiziéme de ses Questions, dit qu'Homere a rempli ses Poëmes de sentences: que tous ses bons mots passent pour des proverbes dans la bouche de tout le monde. Et un Anglois depuis peu a donné un gros volume de sentences, qu'il a recueillies d'Homere sur toutes les matieres de la Morale, qu'il a réduites en lieux communs.

Homerus omnem Poësim suam, ita sententiis farsit, ut singula ejus apophthegmata vicem proverbiorum in civium ore fungantur.

Mais je pretend avec Heinsius dans sa Poëtique sur Aristote, que ces reflexions sentencieuses de Morale, sont plûtôt du Theatre, & du genre Dramatique, que de l'Heroïque: dont le caractere le plus essentiel est la narration, qui doit être uni & simple, sans affectation de figures, & sans cet attirail de reflexions, qui ôte au discours sa couleur naturelle & sa force: ainsi que ce Critique de bon goût du Satirique le reproche avec tant de chaleur aux Declamateurs de son temps: *Par des discours qui font bien du bruit, & par un certain jeu de paroles, vous avez enervé le corps de l'oraison, & l'avez rendu foible & rampante.*

Inanibus sonis ludibria quædam excitando effecistis, ut corpus orationis enervaretur, & caderet.

En effet cette force qu'on pretend d'ordinaire renfermer dans un petit tour de paroles, pour faire une sentence, a coûtume de dessecher, & d'affoiblir extremément le reste du discours, en luy ôtant sa simplicité naturelle, & luy donnant un air contraint. C'est pour cette raison, que Tite-Live est un Historien bien plus accompli que Tacite,

cite, parce qu'il a moins de reflexions: car les reflexions ſont plus propres au Theatre qu'à l'hiſtoire & à la narration. Ciceron eſt auſſi de ce ſentiment dans un de ſes livres de Rhetorique. Ainſi les ſentences, & les reflexions morales ont une beauté qui n'eſt pas propre au Poëme Epique, parce qu'elles ne conviennent pas à la narration, qui en eſt le caractere principal & eſſentiel. Toutefois le Poëte peut y mêler quelques ſentences ou reflexions, quand il fait parler les Acteurs, qu'il y introduit: mais il ne doit point le faire quand il parle luy-même, ſi ce n'eſt très-rarement, & cela ne doit pas paroître recherché.

Sententias interponi rarò convenit, ut rei actores non vivendi præceptores eſſe videamur. *Ad Heren. l. 4.*

On peut ſeurement imiter en cela Tite-Live, qui dans le corps de ſon Hiſtoire n'en mêle que fort peu: mais il reſerve d'en faire dire à ceux qu'il fait parler. Ainſi il faut que le Poëte les laiſſe échaper, ſans affecter de les dire, bien moins de les répandre par tout, comme fait Homere: & c'eſt ſe méprendre que de vouloir l'eſtimer par là, puiſque cette affectation eſt aſſeurément une imperfection, que Virgile a trouvé le moyen d'éviter: jugeant bien qu'il n'y avoit rien de plus opoſé à cet air ſimple & uny, dont il faiſoit profeſſion, que ces paroles, & toutes ces penſées éclatantes, qui paroiſſent ſe détacher du diſcours, & comme hors d'œuvre, parce qu'elles n'y ſont pas bien proportionnées; & qui ne ſervent qu'à groſſir les objets, & faire bien du bruit.

Rerum tumore, & ſententiarum vaniſſimo ſtrepitu.

Ce qui a bien du raport à ce grand precepte du bon ſens, pour ceux qui ſe mêlent d'écrire, qu'un des plus habiles & des plus rafinez Critiques de toute l'antiquité donnoit autrefois, & que l'on n'entend pas aſſez. Que je ne traduis pas, pour laiſſer à un chacun la liberté de le traduire, ſelon ſa lumiere & ſa pénetration. Il me ſuffit, pour ce que je pretends, qu'il paroiſſe, que cet Auteur condamne en cet endroit les penſées, qu'une expreſ-

Curandum ne ſententiæ emineant extrà corpus ora-

sion trop forte ou trop brillante rend en quelque façon étrangeres au corps du discours : il ne veut rien d'exquis ny de recherché, & que tout l'éclat y soit aussi naturel, que la couleur l'est aux habits. Et c'est aussi, ces sortes de paroles simples & communes, dit-il, que le bon sens avoit apprises à Sophocle, & à Euripide, & dont eux-mêmes trouverent qu'il falloit se servir pour parler, devant qu'on se fût avisé d'enfermer la jeunesse dans les Ecoles, & de borner tous les exercices d'esprit à des déclamations toutes pures. En un mot tous ces ornemens de paroles & de pensées, si recherchez & si frequens, ôtent au discours sa beauté naturelle, & sa veritable dignité. Et ce principe est universel pour toutes ces choses, de qui la grandeur jointe à une simplicité reguliere, fait toute l'excellence & la perfection, comme nous voyons dans la Peinture & dans l'Architecture, où les grands desseins se soûtiennent bien moins par la multitude des ornemens, que par cét air simple & uny, mais regulier, qui en fait la grandeur, & la Majesté.

tionis expressæ: sed intexto vestibus colore niteant. *Satyr.*

Nondum juvenes declamationibus continebantur: cum Sophocles & Euripides invenerunt verba, quibus deberent loqui.

Gravitas minuitur exornationibus frequenter collocatis, quod est in his lepos & festivitas, non dignitas neque pulchritudo. *Cic. ad Heren. l.* 4.

Ces pensées mêmes, qui ont de l'élevation, & qu'on apelle les beaux sentimens, deviennent insuportables dans un discours : si elles ne sont ménagées avec quelque sorte de moderation. Rien ne fatigue tant que ces grands objets, qui sont trop éclattans, & qui n'ont aucune proportion avec nos esprits, lesquels se lassent aussi aisément de tout ce qui n'est pas naturel, comme nos yeux se lassent d'une trop grande lumiere : car nos facultez sont bornées.

Quod est nimium offendit vehementius quam quod est parum. *Cic. Orat.*

L'invention, qui est une des qualitez des plus essentielles au Poëte, est un des avantages d'Homere, en quoy il merite la preference sur Virgile. Car il est le modele & l'original, sur lequel Virgile s'est formé. Mais l'on doit observer, que comme Aristote fait mention dans sa Poëtique, d'une petite

tite Iliade, que Suidas donne à un certain Antimachus, & qui étoit l'abregé de la grande, sur laquelle il y a quelque aparence qu'Homere l'avoit formée: l'on peut déja conjecturer de là, qu'il n'a pas eu la gloire de l'invention toute pure.

CHAP. XIV. De quelle maniere Homere a la gloire de l'invention sur Virgile.

Outre cela nous lisons dans Athenée, au livre troisiéme, qu'un certain Hegesianax avoit écrit en Vers devant Homere, ce qui s'étoit passé au siége de Troye. Ciceron fait aussi mention d'un nommé Callisthene, qui avoit écrit sur le même sujet. Il est vray qu'il a vêcu du tems d'Alexandre, c'est à dire quelques siecles aprés Homere: mais il est à croire qu'il avoit eu d'autres memoires que ceux d'Homere, puis qu'il a écrit de cette expedition autrement que luy.

Poët. c. 3. vid.

Suidas raporte que Corinnus, qui étoit disciple de Palamede, avoit aussi écrit en Vers une Iliade, du tems que Troye fut prise; & qu'un autre Poëte contemporain d'Homere, nommé Syagre, avoit encore écrit sur cette matiere: que tous ces ouvrages furent suprimez par les soins d'Homere, qui n'étoit pas si aveugle que l'on l'a crû, pour se conserver tout seul dans la posterité, & pour y passer pour le premier Auteur de l'Iliade. Et comme il a eu d'autres pour modele, ainsi qu'il a été celuy de Virgile, il seroit à souhaiter de pouvoir connoître s'il a été aussi heureux à copier les autres, que l'a été Virgile à le copier.

Mais il y a bien à diminuër de l'estime que toute l'antiquité a euë pour Homere, s'il est vray ce que dit Elian. Il pretend que l'opinion des Sçavans de son tems étoit qu'Homere n'avoit composé l'Iliade & l'Odyssée que par morceaux, sans unité de dessein; & qu'il n'avoit point donné d'autre nom à ces diverses parties, qu'il avoit composées dans la chaleur de son imagination, & dans l'impetuosité de son genie, sans ordre, que celuy du sujet & de la matiere, dont il traitoit; comme,

Lib. 13. c. 14. hist. nat.

la valeur d'Agamemnon, les jeux instituez pour la celebrité des funerailles de Patrocle, le combat proche les navires, leur dénombrement, & ainsi des autres: qu'il avoit fait le même pour l'Odyssée: que Licurgue fut le premier, qui aporta de l'Ionie à Athenes ces diverses parties tout-à-fait separées les unes des autres, & sans suite; & que ce fut Pisistrate qui les arrangea, & en fit les deux Poëmes de l'Iliade & de l'Odyssée, que nous avons: ce qui a fondé, à ce qu'on pretend, le nom de *Rapsodies*, qu'on a depuis donné à ces deux Poëmes.

Mais je ne puis toutefois me resoudre à le croire: car ce seroit dérober à Homere sa plus grande gloire, que de luy ôter celle de l'ordonnance de ses Poëmes, & du dessein: ce seroit du desavantage pour ce Grand homme, dont je ne puis convenir, principalement après qu'Aristote a autorisé la créance établie depuis dans tous les siecles, qu'il est le veritable Auteur de ces Poëmes: quoy que Joseph dans son livre premier contre Appion, semble être du même avis qu'Elian; que Plutarque dans la vie de Lycurgue, & Ciceron au livre troisiéme de l'Orateur, donnent lieu de le croire. Mais cette opinion seroit si fort capable de détruire tout-à-fait le merite d'Homere, qu'il vaut mieux dire qu'Elian est un conteur. Pour les trois autres qui apuyent son sentiment, comme ils ne parlent pas tout-à-fait d'un air si affirmatif, on peut s'en tenir à l'opinion commune, & faire grace à la reputation d'Homere, qui est trop établie sur cela, pour être contestée.

CHAP. XV. *De l'Exorde des Poëmes d'Homere & de Virgile.*

Il seroit à souhaiter pour se satisfaire pleinement, par une comparaison juste de ces deux Grands hommes, de faire un parallele du commencement de l'Iliade, avec celui de l'Odyssée, & de celui de l'Odyssée, avec celui de l'Eneïde, qui est le premier échantillon de l'exécution de ces excellens Poëmes. Car quoy que les commencemens des grands ouvrages doi-

doivent être simples & modestes, comme l'enseigne Ciceron, & qu'Horace blâme si fort celuy qui commence d'un air élevé & pompeux,

Fortunam Priami cantabo, &c.

on ne laisse pas d'avoir soin de faire un beau début, & de bien commencer. Voicy le commencement de l'Iliade, dont j'ay fait la traduction. *Muse chantez la colere d'Achille, fils de Pelée; cette colere qui fut pernicieuse aux siens, par une infinité de malheurs qu'elle leur causa; elle fit mourir grand nombre de Heros.* Il prend plaisir à exagerer cette colere par ses causes, & par ses effets; il pousse les choses, avec une expression trop hardie, trop emportée, & en quelque façon même trop hyperbolique pour un commencement: *Cette colere*, dit-il, *fit des corps des Heros une sanglante boucherie.* C'est ainsi que l'explique Didymus, un des plus exacts Interpretes d'Homere. Il ne fait pas reflexion que c'est son Heros, de qui il parle, dont il exagere la passion, & qu'il cherche des paroles extraordinaires, pour exprimer le dégât qu'elle fit dans l'Armée des siens. Il pouvoit dans une proposition, qui doit être simple, dire les choses plus en general: il n'étoit pas besoin de retoucher cela, il l'avoit assez dit en apellant cette passion pernicieuse; il y a de l'affectation de le redire tant de fois, & il prend plaisir d'amplifier ce qu'il devoit taire, ou du moins diminuër. Il pousse les choses encore plus loin, disant que *cet emportement de colere donna les corps de ces Heros en proye à tous les chiens, & à tous les oyseaux.* Il impose même par cét esprit d'exageration qui le possede: car de ce nombre de Heros dont il parle, que la colere d'Achille fit perir, on ne peut raisonnablement y conter que Patrocle, avec peu d'autres, qui fût digne de ce nom. Je doute même s'il y en avoit bien d'autres de ceux qui perirent, qui le meritassent, & s'ils en avoient de bons titres. On ne doit jamais tomber

Principia verecunda, non elatis intensa verbis. Orat.

Αὐτοὺς δὲ ἑλώρια τεῦχε.

dans ce détail, dans une propoſition mêlée d'invocation : mais ce que ce Poëte ajoûte, acheve ſa faute, & fait un contre-ſens enorme. *C'eſtoit la volonté de Jupiter que cela fût ainſi.* Il oublie qu'il parle à ſa Muſe, qui eſt une divinité ; qui ſçait tout, & qui ne doit avoir rien oublié de ce qu'elle ſçait : il luy aprend que c'étoit la volonté de Dieu, que les choſes ſe paſſaſſent de la ſorte. C'eſt à la Muſe d'Homere à luy aprendre les ſecrets de la volonté des Dieux, & ce qui ſe paſſe dans l'ordre de leurs decrets, & non pas à Homere d'aprendre cela à ſa Muſe, fille de Mnemoſiné & de Jupiter, c'eſt à dire, de l'entendement & de la memoire. Il eſt encore bien plus étrange d'ajoûter ces paroles pour amplifier l'excés de la ruïne ; que cette colere avoit cauſée aux Grecs, puis qu'elle avoit obligé les Dieux d'entrer dans le reſſentiment de cette paſſion, & que c'étoit leur volonté, qu'elle fit perir ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans cette Armée. Et c'eſt porter juſques aux dernieres extrémitez les terribles effets de cette colere, que de faire autoriſer par la volonté des Dieux, la ruïne de l'Armée des Grecs, dont la perte étoit l'accompliſſement du bon plaiſir de Jupiter, de qui le caractere eſt d'être bien-faiſant. C'eſt ſur cela qu'eſt fondé ſon nom, que eſt le même que *juvans pater*.

Il ſeroit difficile de dire où finit cette invocation : les deux Vers ſuivans en ſont encore, & elle ſe confond avec la narration, quand on y regarde de prés : outre que, à dire le vray, quelque tour que l'on puiſſe donner à ces paroles, on y trouvera de l'affectation. C'eſt vouloir moraliſer trop tôt, que de le faire dès l'entrée d'un ouvrage, qui n'eſt pas moral, & dès le quatriéme Vers. Le Lecteur n'a pas encore l'eſprit preparé aux reflexions : il doit être inſtruit, prévenu, & un peu échauffé auparavant.

Voicy

Voicy l'entrée de l'Odyssée, je ne sçay si elle paroitra plus raisonnable: *Racontez-moy ma Muse, cét homme fin & adroit, qui a tant couru de Terres & de Mers: il souffrit beaucoup à la verité: mais il avoit toûjours grand soin de se conserver. Il prit aussi le soin de la conservation & du retour de ses compagnons; mais il n'en ramena pas un, ils perirent tous.* Voilà un admirable Heros, de qui le caractere essentiel est d'être fin, rusé, & adroit: toutefois les Interpretes adoucissent cette finesse, qui est une espece de prudence pour excuser Homere. Mais je ne sçay pas quel adoucissement on peut y donner: outre que dans toute la suite, la conduite d'Ulysse ne porte point d'autre qualité dans le détail que de finesse, qui est même fort souvent mêlée d'impostures & de mensonges, ce qui n'est pas heroïque: & Minerve même, qui est si fort dans ses interêts, ne peut s'empêcher de luy en faire des reproches.

Que si l'on pretend que cette finesse soit une dexterité & une habileté d'esprit: pourquoy ne s'en sert-il pas pour le salut des siens, & qu'il borne toute son adresse a se conserver luy-même? Mais *ils perirent par leur propre faute.* Ce Heros si sage, & d'une prudence si extraordinaire, ne devoit-il pas avoir assez de conduite pour les garantir de ce malheur? La raison même de leur perte est bien frivole: *Ils perirent pour avoir mangé les bœufs du Soleil.* C'est une perte recherchée: le Heros, ou le Poëte vouloient s'en défaire, & si la providence d'Ulysse ne fut pas assez grande pour sauver les compagnons de sa fortune, le Poëte ne devoit il pas du moins le dissimuler? Qui est ce qui l'oblige à débuter par là, & mettre ce foible de son Heros dans le frontispice de son Poëme, & dans l'endroit le plus éclatant, & prier sa Muse qu'*elle chante ce Heros si habile, qui se sauva tout seul, & qui laissa perir tous les siens?*

Y a-t-il rien au monde de moins Heroïque, de plus foible, & de plus rampant que cela? Le Tasse dans la proposition de son Poëme, a bien profité de cette faute, pour l'accomplissement de son Heros, de qui il dit

e sotto i santi
Segni ridusse i suoi compagni erranti.

Le commencement de l'Eneïde est plus simple & plus naturel, & sa proposition est sans embarras. *Je chante*, dit Virgile, *les armes & la valeur de cet homme*, *qui s'étant retiré des ruines de Troye*, *arriva le premier en Italie*: *il eut bien à souffrir par les persecutions des Dieux*, *& par l'animosité de Junon*. Une ennemie de cette consequence le rend plus considerable. *Mais après tout cela il bâtit une grande Ville*, *d'où se forma l'Empire du monde*, *& la capitale de l'Univers*. Chacun sur ce modele de comparaison peut se donner le loisir de comparer le reste.

CHAP. XVI. *Conclusion du discours.*

Je laisse à décider aux Sçavans ce qu'il faut juger de l'un & de l'autre de ces Poëtes admirables, quand ils voudront se donner la peine de s'instruire de la verité de ces observations; & sur tout faire reflexion, que tous les Grammairiens, qui sont les vrais Critiques de profession, n'ayant pû soûtenir l'éclat de la diction d'Homere, & la magnificence de sa versification, qui sans contredit est plus brillante, que celle de Virgile, s'y sont tous laissez éblouïr; & sans penetrer le fond des ouvrages de l'un & de l'autre, ont presque tous donné l'avantage à Homere. Mais ils en jugent tous en Grammairiens, sans considerer les observations qu'il y a à faire.

Plutarque même dans un discours qu'il a fait exprès sur Homere, s'étend fort au long sur sa grande érudition, & la connoissance universelle qu'il avoit de toutes les sciences: & il marque assez l'étenduë de ce grand genie, par l'idée qu'il donne de son caractere, sans entrer en ce qu'il y a d'essentiel au Poëme.

Poëme. Ainsi tous les Sçavans qui s'arrêtent à l'expression d'Homere, & à l'exterieur, ne sont pas de bons Juges, il faut pour bien juger de ces grands ouvrages, entrer dans la connoissance de ce qu'ils ont d'essentiel; en mesurer toutes les proportions; considerer si les beautez y sont bien placées; si les ménagemens du vraysemblable avec le merveilleux, y sont judicieusement observez; si les hardiesses que permet la Poësie, ny sont point trop fortes, ny trop emportées; si toutes les bienseances des mœurs & des sentimens y sont gardées exactement; si les expressions y sont délicates & passionnées; si tout y tient son rang, & y soûtient son caractere; si le bon sens y regne par tout, & si les choses sont toutes comme il faut qu'elles soient: car rien ne peut plaire, s'il n'est ainsi, selon le grand precepte de Quintilien: *Nihil potest placere, quod non decet.* Enfin il faut juger de ces grands ouvrages, comme l'on feroit d'un palais ou d'un superbe édifice, dont la premiere beauté est la proportion du dessein en general avec ses parties, & le raport qu'elles ont entre elles: c'est ce que les habiles considerent, sans s'amuser aux ornemens exterieurs, qui arrêtent les ignorans.

J'avoüe que rien ne me persuade tant du merite d'Homere que l'attachement qu'a eu Virgile à l'imiter en toutes choses: c'étoit jusques à l'adoration qu'il l'estimoit. Et tout le monde sçait qu'un certain critique qui vivoit du tems des Ptolomées, nommé Zoïle, rendit son nom infame parmy les Sçavans, pour avoir prétendu critiquer Homere, & même il a toûjours passé depuis pour un esprit de travers, & pour un Auteur fort méprisable parmy les gens de Lettres.

Pour finir cette comparaison, il se trouve dans les catalectes des Poëtes anciens, un fragment d'Epigramme d'un Auteur incertain, qui peut servir au jugement qu'on doit faire des Poëmes d'Homere & de

de Virgile. Ce fragment dit que le premier est plus vaste & plus grand, le second plus regulier & plus finy. C'est Virgile qui parle, & qui parle en homme modeste.

Mæonium quisquis Romanus nescit Homerum,
Me legat, & lectum credat utrumque sibi.
Illius immensos miratur Græcia campos,
At minor est nobis, sed bene cultus ager.

En effet les petits ouvrages sont toûjours plus achevez que les grands, parce qu'on peut donner plus de tems & plus de loisir pour les achever.

Mais enfin pour ne pas m'exposer à être ennuyeux par un détail plus particulier, sur lequel il faudroit prendre des memoires d'Eustathius, & de Servius, les plus celebres & les plus exacts Commentateurs de ces deux Grands hommes: je puis ce me semble dire, sans rien decider, comme je l'ay toûjours prétendu, qu'il me paroit, des observations que je viens de faire, qu'on peut ainsi partager les choses: Qu'Homere a plus d'esprit, Virgile plus de discretion & de jugement: & que si j'aymerois mieux avoir été Homere que Virgile, j'aymerois aussi beaucoup mieux avoir fait l'Eneïde que l'Iliade & l'Odyssée. De quoy Properce pourroit me servir de caution, comme il paroit par son suffrage qu'il donne à Virgile, d'une maniere si desinteressée. Car quoy que sa reputation fût plus établie par un âge plus avancé, que la reputation de Virgile, & quoy que la jalousie de l'esprit, soit incomparablement plus grande que celle du cœur, il ne laisse pas de s'ôter la couronne de la tête, pour la mettre sur celle de Virgile, & pour avoüer que tout doit luy ceder, jusqu'à Homere même.

Cedite Romani scriptores, cedite Graii:
Nescio quid majus nascitur Iliade.

FIN.

LA COMPARAISON DE THUCYDIDE ET DE TITE LIVE.

A MONSEIGNEUR LE PREMIER PRESIDENT DE LAMOIGNON.

*ONSEIGNEUR*,

Je voudrois pouvoir jetter un voile sur vôtre nom & sur le mien, pour dire en liberté tout le bien que je sçay de vous, sans vous déplaire: & pour ménager la foiblesse de nôtre siecle, qui se choqueroit peut-être d'une vertu si fort au dessus de sa portée, comme est la vôtre, si j'en parlois trop à découvert. Mais enfin pour faire justice à un merite aussi grand que le vôtre, je ne feray point de difficulté de dire, que ce n'est pas, MONSEIGNEUR, *parce que vous connoissez mieux que personne le prix de ces deux Historiens, dont je vous presente la Comparaison: les ayant lûs, comme vous avez fait, la plume à la main, pour en remarquer mieux les beautez, & pour en enrichir vôtre cabinet: ce n'est pas aussi par le goût exquis que vous avez pour ces sortes d'ouvrages, & pour*

pour tout ce qu'il y a de beau dans l'Antiquité: ny parce que vous avez joint une des plus grandes capacitez à une des plus grandes dignitez du Royaume, que je vous fais ce present. Une consideration plus forte que tout cela m'oblige à vous l'offrir, où les motifs ordinaires, & les raisons communes aux autres Auteurs n'ont point de part. C'est pour conserver l'idée d'un merite digne d'être connu de la posterité, & pour empêcher qu'une vertu aussi admirable que la vôtre, ne passe pour incroyable ou pour fabuleuse, quand le tems aura détruit tous les témoignages, que nous en avons, & les vestiges qui nous en pourront rester dans vôtre nom. Car, ce que j'ay traitté autrefois de mystere, ne doit pas l'être toûjours: & puis que le tems de parler est venu, on peut declarer qui vous êtes, sans choquer le public, qui s'offense de tout ce qui est extraordinaire.

Quelque avantage que l'on reçoive de la naissance, je ne m'arrêteray point à vanter la vôtre, qui est une des plus illustres du Royaume: parce que vous avez toûjours plus fait d'état de vous rendre considerable par vôtre pieté, que par l'antiquité de vôtre extraction: Tout glorieux que vous soyez de ce côté-là, on vous a vû constamment préferer la noblesse de l'ame, qui consiste dans la probité, à celle du sang: & détrompé que vous êtiez de l'opinion vulgaire, vous laissez les choses vaines à estimer aux esprits vains, ne regardant la gloire de la naissance que comme une obligation de s'attacher davantage à son devoir, & d'être plus vertueux. La nature avoit renfermé en vous tant de rares qualitez, que vous avez paru presque accomply dans le monde, dès que

vous

vous avez commencé à y paroître. On vous vit dès les premieres années de vôtre vie un esprit de sagesse & de maturité, qui vous fit juger sainement de tout, dans un âge, où l'on n'a pas encore de discernement. La raison, la science, l'integrité, furent les premieres dispositions, & comme les liens dont la providence voulut se servir pour reünir en vôtre personne un naturel heureux à un genie sublime, grand, propre à tout, & d'un ordre superieur à tous les autres.

Il n'a rien paru dans les divers progrés de vôtre âge, parmy les perfections dont le Ciel vous avoit comblé, que la nature n'eût commencé à former, & que le monde & l'étude n'ait achevé de polir. Et ce n'est pas sans raison qu'on vous a toûjours vû ardemment épris de l'amour des Lettres, étant persuadé comme vous l'êtiez, qu'il n'y avoit point de gloire plus pure à esperer pour un honnête homme, que celle qui vient de la science. Personne aussi n'a cultivé avec plus de soin le talent merveilleux, que vous aviez de devenir sçavant, ny n'a plus aprofondy le vray & le solide des choses humaines, pour en profiter, que Vous, qui n'avez rien voulu ignorer de ce qu'on peut sçavoir. C'est par une conduite si sage, que vous vous êtes tellement remply l'esprit de ce qu'il y avoit de certain & de réel dans les Lettres, qu'on ne vous a jamais vû admirer rien de vain & de frivole, comme la plûpart des autres hommes : n'ayant que du mépris pour tout ce que les gens superficiels estiment le plus.

Ce fut cet attachement invincible que vous eûtes en toutes choses pour la verité, qui vous donna

donna de si saines opinions sur ce qui a de coûtume d'imposer aux autres : & qui vous détrompa si tôt de ces erreurs populaires, où sont sujets ceux qui n'ont rien de solide dans l'esprit, & qui ne regardent les grandeurs que par leur éclat & par leur faste. Au lieu que vous, MONSEIGNEUR, *qui n'avez rien de faux dans l'ame, ne les méprisez que par ce faste & par cet éclat : tout ce qui est grand vous paroissant peu de chose, dès que vous le regardez par cet attirail de vanité & d'ostentation dont il est revêtu. Et comme vous n'avez jamais rien trouvé dans la faveur digne de vous : on ne vous a point vû parmy ses adorateurs, courir à l'honneur par des intrigues basses, & par des voyes honteuses. Vous êtes aussi devenu si Grand par le mépris que vous avez fait des Grandeurs, que la haute opinion qui s'est répanduë de vous dans le public, n'a plus laissé à personne la liberté de douter de vôtre merite, ny de concevoir rien au delà de vôtre vertu.*

Ce n'est pas après tout, qu'il n'ait tousjours paru dans vôtre conduite une passion dominante pour la gloire, non pas à la verité, celle qui ayme le bruit, & qui cherche l'éclat : mais celle qui se contentant de la seule satisfaction de la conscience, ne pense qu'à son devoir. Ce n'est que par ce principe, que vous avez souhaité du credit & de la reputation, pour faire le bien avec plus d'autorité : & vôtre élevation aux honneurs vous seroit devenuë odieuse, si tout le monde n'en eût profité : ne regardant toûjours que le public, en ce qui se faisoit à vôtre avantage de plus particulier : & l'interêt que vous aviez d'être élevé ne

vous

vous auroit pas touché, s'il n'eût été celuy de tout le Royaume.

Qu'on ne s'attende pas toutefois dans le détail que je fais de tant de rares qualitez, qui ont paru davantage dans vôtre vie, que j'y mêle de ces grands traits, qui font admirer les hommes au dessus du commun, par des faits inoüys & surprenans. La grandeur de vôtre merite, MONSEIGNEUR, est d'avoir vêcu simplement: car une conduite constante & reglée comme la vôtre, qui est l'ouvrage du jugement & de la raison, est quelque chose de plus rare, que ces actions éclatantes, & ces entreprises hazardeuses, que le peuple admire dans la conduite irreguliere des Heros, & qui ne sont d'ordinaire, que l'effet du hazard & de la fortune. Une vie uniforme, une lumiere toûjours égale, une vertu, qui ne se dément jamais, est plus digne d'admiration, que tout le bruit des exploits les plus merveilleux: rien n'étant plus difficile que d'aller à son devoir parmy les écueils & les précipices si ordinaires en la vie, sans broncher, ny faire de faux pas. Voilà, MONSEIGNEUR, de quelle maniere vous avez vêcu: mais exerçant les vertus les plus simples, & ne faisant rien que de commun, vous n'avez pas laissé de passer pour un homme fort extraordinaire: & vôtre vie qui a déja paru admirable aux Etrangers, le paroît encore plus à ceux qui ont l'honneur de vous pratiquer, & de vous voir de plus près.

Reperias multos, quibus periculosa consilia quietis cogitationibus splendidiora videantur. *Cic. Offic.*

A la verité vous aviez l'esprit trop solide, pour n'être pas modeste: & c'est principalement dans la modestie de ce silence judicieux, si oposé au bruit que fait la vanité, que vous avez toûjours fait consister la veritable sages-

se:

se : ce qui peut-être a été cause, que la renommée qui exagere tout, n'a pû encore parvenir à faire connoître vôtre merite tout entier, parce que vous en avez caché une partie dans le secret, pour sauver vôtre gloire, & pour mettre en seureté vôtre vertu. C'est ce qu'on ne sçauroit assez admirer dans un siecle aussi vain que le nôtre, où l'on ne cherche le service que pour se faire valoir, & pour se montrer: car on vous a vû quelquefois vous cacher, pour servir plus utilement.

Comme il arriva dans le desordre universel de ces déplorables tems des Guerres Civiles, où la raison de ceux qui devoient conduire les autres, s'étoit elle-même égarée. Ce qui resta dans Paris de Gens bien intentionnez, jetterent les yeux sur vous, pour penser à rétablir dans le Peuple la soûmission & l'obeïssance, par des conferences secrettes, qu'ils eurent avec vous dans vôtre maison, & en un tems où c'étoit passer pour seditieux, que de parler de la Paix. On alloit à vous dans cette confusion generale comme à ce qui restoit de sagesse, de raison, de fidelité, & de secret, toutes qualitez alors necessaires pour traitter une affaire si délicate, & qu'on ne pouvoit trouver que dans un homme aussi seur que vous. Ce ne fut aussi que par vous, qui étiez devenu agreable au Peuple, qu'on commença à jetter dans les esprits ces sentimens de respect pour le Prince, qui s'étoient éteints dans le trouble. Ce fut par vous qu'on vit paroître les premieres lueurs de ce calme, qui se rétablit alors dans Paris. Car en faisant faire des propositions de paix au Parlement par vos amis, & en faisant donner des avis secrets au Ministre, de

In eo bello pacem velle furiosum putabatur. *Cic. epist. ad fam.*

de la disposition où l'on étoit pour pacifier les choses, en ménageant les esprits, faisant le populaire dans les ruës, caressant les Officiers dans les Corps où vous commandiez, representant aux Bourgeois l'état où la revolte avoit réduit le commerce: vous fites revenir la raison à ceux qui l'avoient perduë, & l'on ne sortoit point d'auprès de vous, sans penser à son devoir, & sans l'aimer. L'impression de vôtre sagesse, de vôtre conduite, de vos conseils, paroissoit en tout ce qui se faisoit; & vôtre nom ny vôtre Personne ne paroissoient en rien: vous vous teniez à l'écart & pour faire mieux vôtre devoir, vous ne cherchiez point d'autre gloire, que celle de servir, pour le seul bonneur du service: dissimulant ce que vous faisiez pour le bien de l'Etat, dans un silence si profond, que ceux, ausquels il importoit de ne pas l'ignorer, sont encore peut-être à le sçavoir: étant vous-même plus attentif à vous cacher, que ne sont les plus ambitieux à se faire paroître: & plus estimable aussi mille fois par ce silence, que vous ne l'auriez été, par tout l'éclat que demandoit une si belle action. Mais cette pureté d'ame, & ce desinteressement sur l'honneur, joint à tant de discretion & de modestie, ont eu peu d'imitateurs dans un tems, où l'on ne cherche qu'à faire du bruit.

Il est vray que dans l'attachement au bien public, & à la gloire de la Couronne, que vous inspiroit vôtre vertu, il seroit difficile de dire combien la necessité des affaires s'est opposée à vos bonnes intentions: & combien de fois vous avez étouffé vos propres lumieres, & imposé silence à vôtre zele dans des circonstances fâcheuses, où des conseils aussi salutaires que

les vôtres n'auroient pas été de saison : laissant à ces esprits élevez & sublimes qui sont avides de la gloire, les ambitieuses passions de gouverner l'Etat, & renonçant à tous ces mouvemens, que se donne la vanité pour vous renfermer dans des bornes plus étroites de vôtre devoir, & imiter ce Sage dont parle l'Ecriture, qui attend le moment auquel il faut parler, en cachant cependant son zele dans son silence, & dans sa modestie.

Mais aussi on n'a peut-être jamais parlé avec plus de force ny avec plus de courage, que quand le poste, où vous avoit élevé vôtre vertu, vous obligeoit à ne pas vous taire. Et c'est icy que je pourrois faire l'éloge de cét amour du bien public, que vous aviez si profondément gravé dans le cœur, & vous faire connoître par ce qui vous rendoit le plus glorieux & le plus estimable. Car jamais on n'a mieux fait le mediateur entre le Roy & son peuple que vous, devenant le bouclier des droits du Prince, & le protecteur des droits de ses Sujets. En quoy je pourrois comparer les grands services, que vous avez rendus à l'Etat dans ces rencontres, aux expeditions de guerre de nos Generaux d'armées les plus celebres de ces derniers tems. Je pourrois même ajoûter selon le sentiment de cét illustre Romain, que vous connoissez si bien : Qu'il y a une espece de force, qui toute tranquille & privée qu'elle est, meriteroit d'être mise au nombre des vertus guerrieres les plus heroïques : & qu'il y a des exploits de cabinet, pour ainsi dire, qui ne sont pas moins glorieux, que les exploits d'armes les plus memorables de nos grands Capitaines : *parce qu'ils sont*

Sunt domesticæ fortitudines non inferiores militaribus, in quibus plus etiam, quam in iis operæ

sont plus utiles & plus profitables au Public, que les victoires les plus éclatantes, & les conquêtes les plus fameuses. Ce seroit en vain qu'on redouteroit nos frontieres, si on n'étoit pas en seureté dans le cœur du Royaume: & il y a moins de veritable grandeur à vaincre les Allemans joints aux Espagnols & aux Hollandois, & à défaire cent mille hommes en bataille rangée, que d'asseurer le repos de cent millions d'ames, qui n'ont de paix que par le bon ordre qu'on met aux affaires publiques, par la seureté du commerce, & par l'établissement de l'interêt des particuliers. En quoy l'homme sage qui sçait commander à ses desirs, & se rendre Maître de ses passions, est plus utile à sa patrie, que le conquerant & celuy qui prend les Villes, selon le langage du saint Esprit.

studiúque ponendum. *Cic. offic. l.* 1.

Melior est sapientia quàm vires, & vir prudens, quàm fortis. *Sapien. c.* 6.

Melior est qui dominatur animo suo expugnatore urbium. *Prov. c.* 16.

Que de grandes choses je suis obligé, MONSEIGNEUR, de suprimer icy, qu'on vous a vû faire en tant d'occasions, pour le bien de l'Etat, afin de ne pas vous offenser vous-même, en vous ménageant si peu sur vos loüanges! Mais quelle gloire pour vous, de voir qu'une bonne partie du repos dont nous joüissons aujourd'huy soit devenuë le fruit de vos travaux & de vos veilles: & que c'est en quelque façon à vos lumieres, qu'on doit cette tranquillité qui s'établit dans le Royaume, & qui est le principal fondement de la felicité publique! C'est icy que je pourrois faire connoître, ce que vous avez eu tant de soin de cacher: en combien de rencontres vôtre seul nom, qui étoit devenu propice au peuple, a contribué à faire reüssir tant d'entreprises justes & saintes pour le bien commun, en don-

nant de la reputation à toutes les affaires, où l'on le vouloit mettre : persuadé qu'on étoit, que rien ne pouvoit avoir de succés, en ce qui regardoit l'interêt de Dieu dans les bonnes œuvres, dont vous n'étiez pas.

Je ne m'arrêteray pas icy à parler de vôtre grande capacité, pour ne pas achever de perdre la creance dans les esprits, que j'y dois rechercher : je ne diray pas qu'il n'y avoit rien d'élevé dans les plus hautes sciences qui fût au dessus de vous ; qu'il n'y avoit point de mystere dans la politique, point de nœud dans l'histoire, point de finesse dans la morale, point de délicatesse dans les belles lettres, & point de difficulté dans les Livres, que vous n'ayez penetrés, & qui vous soient inconnus. Je n'ajoûteray point que c'étoit cette connoissance si profonde & si étenduë de toutes choses qui vous a toûjours servy de regle dans le jugement, que vous avez coûtume de faire de la fausseté ordinaire des jugemens des hommes : & qui vous a si bien apris à ne mécontenter jamais personne : où vous avez si bien réüssi par le soin que vous avez eu d'ordinaire, de porter en toutes choses les bien-seances de vos devoirs bien loin au delà de vos obligations. Et c'est par là principalement que vous êtes parvenu à cette perfection, que le Public a si fort admirée en vous, de vivre dans le monde, c'est-à-dire, ce monde censeur & critique, qui desaprouve tout, dans une aprobation si universelle, que vous y avez toûjours passé pour un homme qui n'est pas même sujet à faire des fautes. Mais aussi quand ce n'est pas tant par les maximes d'une morale purement humaine, que par des principes de Religion,

gion, qu'on fait son devoir, comme vous le faites, MONSEIGNEUR, on porte ses obligations à un haut degré de perfection: & les vertus les plus communes deviennent en quelque façon extraordinaires dès qu'elles commencent à recevoir l'impression de la Foy, qui ennoblit & éleve toutes les autres qualitez, avec lesquelles elle se trouve, par la noblesse & par la pureté de son esprit. Et dès que je regarde la maniere dont vous êtes Chrétien, je vois un ordre tout autre dans vôtre conduite, des principes plus nobles, des idées plus sublimes, des motifs plus purs, des desseins plus importans, des projets plus relevez, des intentions plus saintes, & tout bien plus grand & plus parfait.

Enfin, quoy-que j'aye de la peine à cacher ce que je pense de vous, ayant l'esprit aussi plein que je l'ay de ce quej'ay vû, & des grandes choses dont j'ay été témoin: je suis toutefois obligé de taire une infinité d'autres qualitez propres à vous faire connoître encore plus, que tout ce que je viens de dire. Il faut passer sous silence ce merite qui n'a jamais trouvé de contradiction dans un siecle, où la médisance ne fait grace à personne; cette vertu que le supçon n'a point attaqué; cette gloire que l'envie n'a osé fletrir; cette integrité pour qui la tentation même a eu du respect; & cette fidelité dans tous vos devoirs, qui a toûjours été jusques au dessus des surprises de la fragilité. Car quoy-qu'on ne soit plus exposé à l'envie, quand on est parvenu, comme vous, à être sans comparaison, parce qu'il semble qu'on soit hors des atteintes de la jalousie, qui ne se fait des rivaux, que de ceux avec qui

elle se mesure : il vaut mieux laisser faire à l'opinion qu'on a de vous, & à vôtre reputation, que de pretendre tout dire. Et je ne sçay même s'il est de la prudence & de l'interêt de la vertu d'en proposer un exemple d'une si grande perfection à un siecle, où le vice a tant d'autorité, que dans le nôtre. Après tout en voilà peut-être assez pour donner une grande idée à nôtre âge de vôtre incomparable merite, MONSEIGNEUR, *quand il sçaura bien qui vous êtes, & une plus grande admiration de vôtre personne à la posterité, quand elle aura apris qui vous avez été. Car il n'est pas juste qu'une vertu si parfaite soit ignorée : & c'est en partie ce que je pretendois, en rendant au Public le témoignage que je devois moy-même de vous, qui ay eu l'honneur de vous connoître mieux que personne. Je suis, avec ce respect, & ce dévoüement que vous sçavez,*

Ce 16. Septemb. 1677.

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble, & très-obeïssant Serviteur RAPIN, de la Compagnie de JESUS.

AVER-

AVERTISSEMENT.

JE n'entreprens la comparaiſon de ces deux Auteurs, que pour faire mieux connoître leur prix, & parce que je les croy les plus propres de tous à former le ſens & la raiſon, dans un tems où l'on devient ſenſible à l'un & à l'autre, plus qu'à tout le reſte. En quoy on peut dire à la loüange de nôtre ſiecle, que nous connoiſſons déja mieux le caractere des Auteurs anciens, & que nous ſommes plus entrez dans leur eſprit, que ceux qui ont precedez.

La difference qu'il y a entre eux & nous, eſt qu'on ſe picquoit bien plus d'érudition dans le ſiecle paſſé, que dans celuy-cy. Cela même étoit ſi fort à la mode, qu'Elizabeth Reyne d'Angleterre, fit une traduction de quelques Tragedies de Sophocle: que la Reyne Dauphine, Marie Stuart, recita au Louvre, dans la grande Sale des Gardes, en preſence de toute la Cour, une Oraiſon Latine de ſa façon: & que le Chancelier de l'Hôpital ſous Charles IX. étoit auſſi verſé dans la connoiſſance des Langues, qu'un Profeſſeur du College Royal. C'étoit le genie de ce tems-là, où rien n'a été plus en vogue, que la grande capacité, & une profonde litterature: on étudioit à fond les Langues: on s'apliquoit à reformer le texte des anciens Auteurs par des interpretations recherchées, à pointiller ſur une équivoque, à fonder une conjecture pour bien établir une cor-

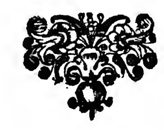
rection: enfin on s'attachoit au sens litteral d'un Auteur, parce qu'on n'avoit pas la force de s'élever jusqu'à l'esprit, pour le bien connoître, comme on fait à present, qu'on est plus raisonnable, & moins sçavant: & qu'on fait bien plus d'état du bon sens tout simple, que d'une capacité de travers.

C'est aussi par là que nous sommes parvenus à entrer davantage dans les sentimens des Anciens, & à les connoître bien mieux. Ce qui est si vray que ceux qui voudront avoir un peu de sincerité en conviendront: & que sans faire le vain, je fais mieux sentir l'esprit de Tite Live, par exemple, en ce petit Ouvrage, que ne fait Gronovius par la derniere édition qu'il a faite à Amsterdam de cét Auteur l'année 1665, qui contient une Histoire longue & exacte des manuscrits de cét Historien, des éditions qu'on en a faites dans la suite des tems, & de la liste de tous ceux qui ont travaillé, par leurs Notes, par leurs corrections, par leurs reflections, & par leurs critiques, à le rétablir & à l'augmenter. On ne trouvera point dans tous les secours qu'il fournit, pour l'intelligence de cét Historien, ny dans tous ses autres Commentateurs, une connoissance si exacte de son esprit, que celle que je donne en ce Volume, tout petit qu'il est. Au moins je ne gâteray point le goût exquis, qu'on commence à avoir pour le bon sens, depuis que la raison s'est fait sentir aux Sçavans, dans toute l'étenduë de sa solidité & de sa délicatesse. Ce qui s'est aujourd'huy

jourd'huy tellement établi dans les esprits, qu'en tous les Ouvrages les plus recommandables par le merite de leur antiquité, on s'accoûtume à preferer sans façon le jugement d'un ignorant de bon sens, à celuy d'un docte de mauvais goût : parce qu'on va au vray & au solide en toutes choses.

Je crains toutefois de décourager ceux qui n'ont pas de genie à écrire, en voulant encourager ceux qui en ont. Car quelques regles qu'on puisse donner pour l'Histoire, on ne peut en prescrire de plus severes, que celles que Thucydide & Tite Live ont gardées. Après tout ce que j'en diray peut servir à bien des choses: quand ce ne seroit qu'à détruire ce reste d'amour du faux brillant, qui regne encore en ce siecle, dans la plûpart des esprits dont le goût n'est pas encore épuré ; à imprimer en ceux qui se mêlent d'écrire, ce rayon de raison sobre, qui fait le caractere solide ; à arrêter le cours de cette preference que quelques gens donnent encore à l'éclat & aux paroles ; à aprendre que c'est dans les choses qu'il faut rechercher la noblesse de l'expression plus que dans les termes ; à éviter dans les discours cette grandeur fade, aussi contraire à la dignité de la diction que la simplicité trop seche ; & à écrire même sensément par l'usage droit d'une raison exacte, qu'on ne peut aprendre plus seurement, que dans le commerce de ces deux Auteurs : car j'en connois peu de plus propres à rendre raisonnables ceux qui les lisent, lors qu'ils les lisent bien. Et quand je ne ferois que dire, que l'on retrouve

encore aujourd'huy dans Tite Live toute la Majesté de la Republ. Romaine, après sa destruction depuis plus de quinze cens ans: & qu'on voit dans Thucydide toute la pureté de la raison des anciens Grecs, telle qu'elle étoit il y a deux mille ans ; ce seroit assez, ce me semble pour exciter la curiosité de tous les honnêtes gens à vouloir les connoître à fond, comme ils en sont dignes. Car enfin, jamais peut-être l'esprit n'a paru en aucun Ouvrage dans toute la force & dans toute la dignité d'un raisonnement plus sain : ny jamais le bon sens n'a été debité dans un goût plus pur, que dans ces deux Auteurs.



COM-

COMPARAISON DE THUCYDIDE ET DE TITE LIVE.



Utre que rien n'eſt plus difficile, que d'établir des regles certaines, pour juger de la beauté d'un Ouvrage pareil à ceux que j'entreprens de comparer : bien des gens ne feront pas de mon avis ſur le choix que je fais de ces deux Hiſtoriens, comme les plus accomplis de tous, dans les deux langues: parce que les jugemens ſont differens, & les goûts ſont bizarres : & l'on aura de la peine à ſe perſuader, qu'on puiſſe faire une comparaiſon bien juſte de ces deux Auteurs : dont les Ouvrages n'ont ny raport ny proportion. Car c'eſt une Hiſtoire univerſelle d'un Peuple Maître du monde, qui renferme une durée de plus de ſept-cens ans, que celle de Tite Live : & ce n'eſt qu'un fragment d'Hiſtoire d'un Peuple particulier, & d'une Guerre qui ne dure pas trente ans, que celle de Thucydide. Voilà trois difficultez qui ſe preſentent d'abord, dans l'execution du deſſein, que je me propoſe : & il eſt mal-aiſé de s'y engager, ſans les éclaircir.

CHAP. I. *Le deſſein de cét Ouvrage, & les difficultez qui s'y rencontrent.*

Pour la premiere, il ne faut que bien ſçavoir, quelle eſt la fin de l'Hiſtoire, pour ſçavoir juger avec quelque ſorte de ſeureté & de diſcernement, de la beauté d'un Ouvrage de cette nature. Pour la

seconde difficulté, qui regarde le choix que je fais de ces deux Auteurs, rien ne peut mieux le justifier, que ce que je diray du prix de l'un & de l'autre. Car sans m'arrêter au temoignage des Sçavans, qui en ont jugé avant moy, sur quoy je pourrois me fonder; sans parler de Denys d'Halicarnasse, le plus judicieux de tous les Critiques, qui apelle Thucydide le plus parfait des Historiens Grecs, asseurant qu'il passoit pour la regle d'écrire l'Histoire, dans l'esprit des habiles de son tems; sans rechercher le suffrage de Quintilien pour Tite Live, qu'il prefere à tous les Historiens Latins; sans alleguer, qu'ils ont été l'un & l'autre l'admiration de tous les siecles, où le bon sens a le plus regné. Rien ne seroit plus capable de faire voir la superiorité de genie de ces deux Historiens sur tous les autres, que le parallele qu'on en pourroit faire, pour convaincre ceux qui en douteroient. Car les seuls Grecs qu'on pourroit oposer à Thucydide sont à mon avis Herodote, Xenophon Polybe. Tous les autres ne meritent pas d'entrer en comparaison avec luy: parce qu'ils n'ont point écrit avec cette noblesse & cette dignité, que demande l'Histoire.

Herodote, à la verité, avoit pris un plus grand vol: son dessein qui renferme tout ce qui s'est fait de grand dans l'Europe & dans l'Asie, par les Grecs, & par les Barbares, l'espace de plus de deux-cens ans, est plus heureux que celuy de Thucydide: mais l'execution ne répond nullement à la grandeur du sujet. La trop grande envie de plaire, qu'a eu cét Auteur, luy a tellement fait negliger la sincerité, que Plutarque pretend qu'on feroit des volumes de ses mensonges: & sa fidelité a été fort décriée, parmi tous ceux qui l'ont examiné. Il avoit l'esprit trop agreable pour l'avoir d'un caractere solide, laborieux, & propre à découvrir la verité. C'est un genie superficiel qui n'apuye pas assez sur les choses, pour en faire connoître le fond. Pour

Xeno-

Xenophon il est admirable par la douceur de son style; mais trop uny: il ne sort presque jamais du mediocre: quoy que ce mediocre soit noble & naturel. Polybe est un espece de Philosophe d'un esprit profond, qui s'épuise en raisonnemens, & qui sort bien-tôt de son caractere d'Historien, pour faire le Politique. Les autres Grecs n'ont rien de comparable à Thucydide.

Il y a encore moins de difficulté pour Tite Live parmy les Latins, dont les Historiens les plus accomplis n'aprochent pas. Saluste n'a presque rien d'achevé, ce qui nous reste de son Histoire, ne suffit pas pour nous donner l'idée de tout son merite. A la verité il en reste assez pour donner bonne opinion de luy: mais non pas pour le comparer à Tite Live. Cesar, qui dans la maniere de s'exprimer la plus commune a retenu toute sa dignité, & qui dans le genre d'écrire du dernier mediocre, a conservé tout ce qu'il y a de beau dans le style le plus exact, n'est pas un Historien. L'Ouvrage de Paterculus, quoy-que d'un goût noble & délicat, n'a pas assez de corps, parce qu'il a trop d'esprit. Tacite est un admirable genie; mais il va presque toûjours au de là du Grand. Il pense tout assez noblement: mais il n'est point naturel en ce qu'il pense. Il est vray qu'il a bien de l'esprit; mais de cette sorte d'esprit, qui ne peut dire simplement les choses simples: car il y a toûjours de l'art & de la finesse en ce qu'il dit. Son Ouvrage n'est pas tant un Histoire, que des reflexions sur l'Histoire: il s'amusa à faire ces reflexions, prevenu qu'il fut par d'autres, après lesquels il ne trouva rien de nouveau à dire; ce qui le détermina à la maniere qu'il prit, en quoy il réüssit, & se distingua. Quinte-Curse a traité un grand sujet d'un air trop fleury, par des termes trop exquis, & par des figures trop étudiées: il se joüe en certains endroits un peu de sa matiere: dont il oublie que l'importance demandoit plus de

Fabius, Cluvius, Plinc.

gravité. Le seul Tite Live a remply toutes les parties d'un parfait Historien : la grandeur de son sujet a du raport à son style : il a égalé la noblesse du Peuple dont il a écrit l'Histoire, par la noblesse de son génie. On ne pouvoit écrire comme il faut d'une si grande matiere, que de la maniere dont il a écrit ; & il a possedé toutes les graces de la composition dans une perfection, où jamais personne n'est arrivé.

Enfin, tout bien consideré, non seulement aucun des Historiens Grecs, qui nous sont restez, & que nous avons entre les mains, n'est preferable à Thucydide ; ny aucun Historien Latin ne peut être comparé à Tite Live : mais même ils sont parvenus l'un & l'autre à un degré d'excellence, qui n'a parû depuis eux en aucun Historien. Et tous les siécles qui les ont suivis, se sont en quelque façon humiliez devant eux, y reconnoissant ces genies du premier ordre, dont la destinée est de servir de regle & de modele à tous les autres. Ce qui se justifiera dans la suite, & passera pour indubitable dans l'esprit de ceux qui voudront y avoir un peu d'attention.

Pour la troisiéme difficulté j'avoüe qu'on ne peut faire de comparaison juste de ces deux Auteurs, ny de leur Histoire : qui n'ont aucun raport l'une à l'autre ; mais qu'on peut les comparer pour l'esprit, pour le genie, pour les manieres, & pour tout ce qui regarde la composition : car ce n'est qu'en cela qu'ils sont comparables l'un à l'autre, & c'est en cela que je les compare. Mais considerons leurs personnes avant que de nous attacher à leurs Ouvrages.

CHAP. II. *Comparaison de leurs personnes.*

Quoy que le desinteressement, la probité, la bonne foy, & les autres qualitez du cœur ne soient pas toûjours necessaires pour contribuer aux qualitez d'esprit d'un Auteur en general : on peut toutefois dire, qu'elles servent extremément à former un Historien, de qui tous les sentimens doivent être bon-

honnêtes. Car il faut que l'attachement à la verité, luy soit une espece de religion ; que la sincerité soit sa regle indispensable ; que l'honneur, l'amour de l'équité, la bonne foy éclattent en tout ce qu'il dit, & en tout ce qu'il pense. Ainsi, quoy qu'il faille un grand fonds de genie pour bien écrire l'Histoire : un Historien toutefois qui cherche la gloire, & qui pretend à l'immortalité, doit être encore bien plus en garde contre les défauts du cœur, que contre les défauts de l'esprit : les uns étant bien plus essentiels que les autres. Car ce n'est pas tant l'esprit & les lumieres d'un Auteur qu'on demande que sa fidelité : quand on cherche à s'instruire de la maniere dont les choses qu'il raporte se sont passées : puis que l'Histoire la mieux écrite n'est qu'une fable, si elle n'est fidele. Mais un Historien ne peut être fidelle luy-même s'il n'est homme de bien, sans prevention, sans interêt, sans passion. Et ses seules qualitez-là demandent une délicatesse de conscience, une grandeur d'ame, & un cœur bien au-dessus du commun. Ce qui donna peut-être lieu à ce Romain de s'étonner, qu'un affranchy de Pompée nommé Otacilius, s'avisât le premier de son ordre d'écrire l'Histoire : parce que pour y reüssir & pour s'en aquitter bien, il faut une sorte de liberté, qui n'ait rien de servile ny de rampant. Un mal-honnête homme, qui n'a pas l'ame assez bien faite, pour distinguer la fausse gloire d'avec la vraye : & qui est capable de se laisser toucher à d'autres interêts qu'à ceux de la raison & de la verité : ne doit pas se mêler d'écrire l'Histoire : il ne pourra s'aquerir de la creance dans les esprits, s'il ne donne au public bonne opinion de luy par sa probité. Ainsi que la sincerité luy tienne lieu de toutes choses : s'il veut être écouté, & si l'esprit luy manquoit d'ailleurs, que l'honneur & la bonne foy ne luy manquent jamais. Voilà quel doit être le premier fonds de l'Historien, pour ce qui le regarde. Et ce

Primus omnium libertinorum scribere Historiam orsus nonnisi ab honestissimo quoque scribi solitam. *Cor. nep. in fragmentis.*

sont-

sont-là les principes sur lesquels je pretends examiner ces deux Auteurs, pour ce qui regarde leurs personnes, afin de les comparer.

La personne de Thucydide. On ne sçait rien de bien asseuré de Thucydide pour sa personne, que ce qu'il nous en aprend luymême dans son Histoire, qu'il étoit Citoyen d'Athenes, qu'il fut General d'Armée en Thrace, où il se maria; qu'il y posseda de grandes richesses; & qu'il y aquit bien du credit, par la dépense qu'il y fit. Pour le reste, l'antiquité nous en dit peu de chose. On ne doute pas de la noblesse de son extraction, que Marcellin, dont il nous est resté un fragment de la vie de ce Grand Homme, fait descendre des Rois de Thrace, pretendant que son grand-pere en épousa une fille, dont son pere prit le nom d'Olorus: & qu'il contoit parmi ses Ancêtres Miltiades & Cimon, tous deux Capitaines si celebres parmi les Atheniens. Suidas & Photius raportent que Thucydide étant encore jeune, & ayant ouï lire à Herodote son Histoire dans la celebrité des jeux Olympiques, il se prit à pleurer, par une noble jalousie, & par un sentiment d'émulation. Ce qui donna lieu à Herodote de faire compliment au pere de ce jeune homme, comme d'un presage certain, de ce qu'il seroit capable de faire un jour. Au reste, c'étoit un homme de bien: l'austerité de sa morale, & sa pieté paroissent en divers endroits de son Ouvrage: où il parle toûjours en homme qui a de bons principes: n'avançant jamais de son chef aucune maxime d'une dangereuse consequence. Et son discours a toûjours un grand air de vertu. Voici par exemple, comme il parle de ce fameux Capitaine, qui fut mis à mort par ceux de Siracuse, après avoir été défait. *Ainsi perit Nicias, qui de tous ceux de son tems étoit le moins digne de perir de la sorte, pour avoir été toûjours attaché au culte & au service des Dieux.* Et par ce caractere de probité, qui

Libro 7. de bello Pelop.

paroit

paroit en tout ce qu'il dit ; il découvre le veritable fond de son cœur, & la pureté de ses mœurs, qui est la qualité qu'Aristote demande le plus dans le discours, quand il dit, qu'il ne peut convenir au sujet, s'il ne sert à faire connoître les mœurs de celuy qui parle: & le discours ne vaut rien si les mœurs ne sont pas bonnes: car dans les regles l'un doit être conforme à l'autre. C'est ce qu'on trouve particulierement en cet Auteur, qui ne manque jamais à donner bonne opinion de luy, à ceux qui le lisent. *Retoric. l. 3. c. 7.*

Il étudia la Philosophie sous Anaxagore, & la Rhetorique sous Antiphon, qui luy formerent l'un & l'autre l'esprit à ces Sciences, de cette maniere solide & sensée, qui fait le principal fonds de son caractere. Mais tout habile qu'il étoit dans ces facultez: il sçavoit encore mieux le monde, que ses Livres. Le commerce qu'il eut avec Socrate, Platon, Critias, Alcibiade, Periclés, & tous les Grands hommes de ce siecle-là, qui fut le plus poly, & du meilleur goût qui ait jamais été parmi les Grecs, acheva de le perfectionner, & de luy remplir l'esprit de ces grandes idées, & de ces principes, qui font un homme d'état achevé, & un Historien accompli. Car outre que jamais personne n'a écrit d'une maniere plus noble & plus desinteressée, sans rien donner à son ressentiment: il n'a jamais aussi rien dit qu'avec toute la candeur imaginable. Il étoit ennemi tellement declaré du déguisement, qu'il ne pouvoit rien souffrir, je ne dis pas qui blessât, mais même qui affoiblît la verité, n'avançant jamais de maxime, qui n'allât au bien public, dont il avoit l'amour gravé dans le cœur. Il étoit si scrupuleux sur l'honneur, qu'il a presque toûjours bien traité dans son histoire les Atheniens, eux qui l'avoient si mal traité lui-même: ne dissimulant rien qui pût être à l'avantage de Cleon, & de Brasidas les principaux Auteurs de sa disgrace.

Car

Car ce fut principalement par l'intrigue de Cleon son rival, qu'il fut banny de son païs, pour n'avoir pas secouru Amphipolis, où il fût commandé: & ce fut pendant son exil, qu'il écrivit son histoire, y trouvant plus de loisir, & plus de connoissance des affaires des ennemis, parmy lesquels il vécut: comme il le declare au cinquiéme Livre: où il parle de son bannissement & de sa retraite parmy les Lacedemoniens, desquels il prit des connoissances seures pour le secret des affaires; qu'il n'eût pû sçavoir d'ailleurs. La femme qu'il avoit épousée luy ayant aporté de grands biens, il s'en servit pour amasser des Memoires: & il donna des sommes considerables aux Commendans de Lacedemone; pour aprendre d'eux des veritez, que ceux de son parti luy eussent déguisées, pour leur propre interêt. L'attachement qu'il eut à son travail, & le plaisir qu'il y prit, l'aida beaucoup à soûtenir l'état de sa mauvaise fortune, en luy donnant de la fermeté. Il ne fit rien, qu'on ait sçeu, pour se rétablir; les honneurs qu'il devoit avoir, luy parurent odieux, dès qu'il crût qu'il y auroit de la honte à les solliciter; & n'ayant eu aucun empressement de se pousser aux Charges de sa Republique, avant son exil, par modestie; il s'en jugea depuis tout-à-fait incapable, étant devenu suspect à ses Citoyens. Il se retira à Egine, petite Isle du Peloponese, où il commença à travailler à son histoire; son exil dura vingt ans; il y mourut avant de l'achever. Sa grande gloire est de n'avoir jamais rien dit contre sa conscience, ainsi que l'asseure Denys d'Halicarnasse en propres termes, & c'étoit-là une de ses plus rares qualitez. Ciceron luy donne presque la même loüange: & c'est le témoignage que luy rendent les Sçavans de l'antiquité, qui ont fait l'éloge de sa sincerité, par dessus toutes ses autres vertus. Il eut le bonheur de servir sa patrie de son épée, & de sa plume: car il se trouva à la plûpart des

Dionys. Halic. in jud. de Thuc. num. 9.

Thucydides rerum gestarum pronunciator sincerus. *Cic. Orat.*

des expeditions qu'il décrit. Et s'étant aquis par les emplois dont sa Republique l'avoit chargé, une grande connoissance des affaires de son païs, aussi bien que des interêts de la Republique de Lacedemone; dont il auroit ignoré le détail sans son exil: cela luy donna lieu de se preparer à l'Ouvrage qu'il meditoit, avec une diligence qui a eu peu d'exemples. Et l'on peut dire que jamais Historien n'a pris la plume à la main, mieux preparé par les instructions qu'il avoit prises des differens interêts, des deux peuples, dont il entreprenoit l'histoire. Il faut avoüer aussi, que jamais peut-être Auteur n'a eu plus de passion pour la vertu, ni plus d'aversion pour l'injustice, que Thucydide. Il mourut en Thrace, âgé de cinquante ans, avant que d'achever son Ouvrage: Xenophon qui l'acheva, y ajoûta la guerre de Sicile & d'autres guerres de Grece pour grossir son histoire. C'est ce qu'on a pû sçavoir de Thucydide, pour ce qui regarde sa personne: car son Historien Marcellin a plûtôt fait l'histoire de son esprit, que de sa vie.

La personne de Tite Live.

On sçait encore moins de particularitez de la vie de Tite Live que de Thucydide. Car soit que Tite Live ait eu plus d'indifference pour le commerce du monde, & pour son établissement; soit qu'il ait été plus Philosophe que Thucydide; soit qu'il ait plus aimé le cabinet; & que sa destinée ait été la retraite, le silence, & l'obscurité: il est certain, qu'on n'a point bien sceu qu'elle a été sa naissance, ses emplois, ses avantures, & l'état de sa fortune en general. On a seulement sceu qu'il étoit de Padouë, contre l'opinion de Sigonius, qui le fait naître d'un village proche de cette ville-là, nommé Apone, sur le témoignage pretendu de Martial dans une de ses Epigrammes. On sceu aussi qu'il étoit né d'une famille assez illustre: puisqu'elle a eu l'honneur de donner des Consuls à la Republique de Rome; qu'il vécut sous l'Empire d'Auguste; qu'il

qu'il luy dédia des Dialogues, sur les questions du tems, qui regardoient la Philosophie ; par où il se fit connoître a cét Empereur, & merita ses bonnes graces ; qu'il écrivit depuis un traité d'éloquence à son fils, dont Quintilien fait grand état ; qu'il commença à écrire son histoire à Rome, pour avoir les Memoires qui luy étoient necessaires, qu'on gardoit au Capitole dans les Fastes, & pour bien démêler la verité des traditions fabuleuses, dont les origines de la ville de Rome étoient remplies ; qu'il se retira à Naples quelque tems après, pour avoir moins de distraction dans son travail ; qu'il recita depuis à Auguste & à Mecenas, quelques endroits de son histoire, dont ils parurent fort touchez ; qu'Auguste, sur la bonne opinion qu'il avoit conçuë de luy, le choisit pour instruire son petit-fils Claudius, qui depuis fut Emp. & pour lui former l'esprit. Pline le jeune dit que la reputation de ce Grand homme avoit déja commencé à faire tant de bruit dans le monde ; qu'un étranger vint à Rome de l'extremité de l'Espagne exprès pour y voir Tite Live, que la renommée avoit déja rendu celebre en son païs.

Sueton. in Claudio. c. 41.

Gaditanum quendam Titi Livii nomine gloriaque commotum ad visendum eum ab ultimo terrarum orbe venisse, statimque ut viderat, abiisse. *Plin. l. 2. epist. 3.*

Après la mort d'Auguste il retourna à Padouë, où il fut reçû par ses Citoyens avec des honneurs extraordinaires : il y mourut la quatriéme année de l'Empire de Tibere. Son sejour à Rome, & la faveur d'Auguste luy donnerent le moyen de s'instruire des connoissances necessaires à son dessein. L'amour de son travail, qui luy parut grand & beau, l'attacha si fort à son cabinet, & luy donna si peu d'inquietude pour sa fortune, que sa vie en devint un peu plus obscure : parce qu'il fut obligé de se retirer du commerce de la societé, & de se cacher, pour se donner tout entier au grand ouvrage qu'il avoit entre les mains. Il falloit une ame extraordinaire, pour former le projet d'une si vaste & d'une si laborieuse entreprise. Car enfin, quelque genie qu'on ayt, ce n'est que de la noblesse du cœur

cœur que naissent ces sentimens élevez & genereux, qui font la beauté d'un grand ouvrage.

Tite Live a été aussi un des honnêtes hommes de l'antiquité: il ne faut que lire pour avoir bonne opinion de luy, sa maniere d'écrire donne toûjours une grande idée de sa probité. Il paroit de l'air dont il parle, qu'il ne sçait ce que c'est que la vanité. Non seulement il n'a jamais parlé de luy, ny de ce qui le regarde dans toute son histoire: mais même on n'auroit pas presque sceu en quel tems il a écrit, sans un mot qu'il a laissé échaper par hazard sur le Temple de Janus, qui ne fut fermé qu'une seconde fois, dit-il, par Auguste, depuis le regne de Numa. Il commence son ouvrage par un trait de modestie, qui me paroit si admirable, que je ne croy pas qu'il y ait jamais eu d'Auteur plus sage que luy. Voicy quel est le but de cette histoire, qui a été le chef-d'œuvre le plus achevé de l'antiquité, & l'admiration de tous les siecles. *Je ne sçay si l'histoire que j'ecris des actions du peuple Romain depuis la fondation de Rome, sera un ouvrage digne de quelque consideration: & quand j'en serois persuadé, je ne sçay si j'oserois le dire: car c'est une matiere, &c.* Le reste de cét exorde, que je n'entreprens pas de copier, puisqu'il est entre les mains de tout le monde, répond à ce commencement, qui suffit pour montrer l'esprit de l'Auteur. Jamais homme n'a si peu promis, en commençant un ouvrage qui promettoit tant. Ce n'est qu'en tremblant qu'il fait l'ouverture de son dessein, se défiant de ses forces, pour soûtenir une si grande entreprise. Mais ce n'est aussi que pour donner davantage, qu'il laisse esperer peu: il n'est timide que parce qu'il est sage: car on n'est ordinairement modeste, qu'autant qu'on est judicieux. Et ce caractere de modestie est la plus belle de toutes les qualitez d'un Auteur, qui medite quelque chose de grand: rien ne donne tant

d'idée

Janus post Numæ regnum clausus, semel T. Manlio consule, iterum quod nostræ ætati dii dederunt, ut videremus post bellum Actiacum ab Imperatore Cæsare Augusto pace terra marique parta, &c. *hist. Rom. lib.* 1.

Facturusne operæ pretium sim, si à primordio urbis res populi Romani perscripserim, nec satis scio, nec si sciam dicere ausim. Quippe qui &c. *proœm. hist. Rom. Titi Livii.*

d'idée de son jugement que sa défiance : c'est une preuve de sa capacité, que de bien sentir la grandeur de son sujet, & c'est le plus grand témoignage qu'on puisse avoir de la probité d'un Historien. Car quel fonds de sagesse & de bonnes mœurs ne faut-il point avoir, pour reprimer l'orgueil, si naturel à l'homme, & se faire justice, sans se flater. Voilà en quoy Tite Live est digne d'admiration, dès qu'il ouvre la bouche. Mais après avoir donné si peu d'opinion de soi-même par le peu d'état qu'il en fait: il laisse bien-tôt entrevoir une abondance de lumieres, une profondeur d'esprit, une étenduë de genie, une fertilité d'imagination, mille beautez enfin, & mille richesses à quoy on ne s'attend pas, quand on ne comte que sur ce qu'il promet.

Pour sa sincerité elle a été à la plus grande épreuve qu'elle pouvoit être, sans être blessée. La consideration qu'Auguste avoit pour luy, & cette faveur même où il l'avoit élevé, ne peurent pas l'empêcher de parler honorablement, non seulement de Pompée, mais aussi de Cassius & de Brutus, les plus grands ennemis de cet Empereur; de traiter avec honneur la memoire des vaincus, à la face, pour ainsi dire, du vainqueur; & faire passer pour honnêtes gens les meurtriers de Cesar, en la presence d'Auguste: parce qu'enfin ils aymoient leur patrie. C'est ce que Cremutius Cordus ne sçauroit assez louër dans Tite Live, comme l'assure Tacite.

Cornel. Tac. de Cremutio Cordo lib. 4. Annal.

Tel fut Tite Live pour les qualitez de son cœur, & pour ce qui regarde sa personne. Et il semble qu'il eût manqué quelque chose à la gloire, ou plûtôt à la bonne fortune d'un peuple Maître des autres peuples: s'il n'eût eu un si Grand homme pour Historien. C'est aussi sans doute ce qui a donné lieu à cette fameuse inscription qui fut trouvée à Padoüe l'année mille quatre cens treize, dans l'Eglise de sainte Justine: *Ossa Titi Livii Patavini, omnium mortalium judicio digni, cujus prope invicto calamo*

mo invicti Populi Romani res gestæ conscriberentur.

Ainsi voilà deux Historiens bien vertueux : mais pour conclure cét article, la vertu de Thucydide me paroît encore plus admirable que celle de Tite Live. Celui-là a bien traité jusques à ses ennemis, qui n'ont pû luy faire rien perdre de sa sincerité : & la vertu de celuy-cy n'a pas été tout-à-fait si loin, puis qu'elle n'a été qu'à luy faire dire du bien des ennemis d'Auguste son Protecteur. C'est ce qu'on peut dire de la personne & du cœur de l'un & de l'autre : examinons leur esprit, qu'on ne peut mieux connoître que par la comparaison de leurs caracteres.

CHAP. III. *La comparaison de leurs caracteres.*

Comme les traits du visage sont sensibles, il n'est pas malaisé de les découvrir : mais les traits de l'esprit qui font ces distinctions de style & de caractere, sont tellement imperceptibles, qu'à moins d'avoir un discernement singulier, on n'y connoît rien. Voicy toutefois ce qui s'en trouve dans les Auteurs anciens qui ont mieux connu le caractere de Thucydide.

Le caractere de Thucydide.

Le fonds de son esprit est tellement solide, qu'il ne dit rien que de sensé & d'exact, & il ne le dit qu'avec toute la solidité, dont est capable le sujet qu'il traite. Et comme il ne va qu'au sens & à la raison toute pure ; en tout ce qu'il dit, sans s'amuser aux ornemens, sa maniere est ordinairement un peu seche ; mais elle est forte & vive, parce qu'il est concis, & serré dans son expression. Ce n'est que par la grande solidité de son esprit, qu'il s'étudie à renfermer tant de sens en si peu de paroles, & qu'en parlant moins que les autres, il en dit souvent plus qu'eux. Voicy ce qu'en pense Ciceron : *Thucydide surpasse en noblesse de style, & en l'art d'éloquence tous ceux qui ont écrit, il est si plein de grands sentimens, que le nombre de ses pensées égale presque celuy de ses mots, & il est si juste & si concis en ce qu'il dit, qu'on a peine à juger, s'il orne les choses par ses paroles, ou ses paroles par les choses.* C'est aussi qui le

Thucidides omnes dicendi artificio mea sententia facile vincit, qui ita creber est rerum frequentia, ut verborum prope numerum sententiarum numero consequatur. Ita porro verbis aptus & pressus, ut nescias

utrum res oratione, an verba sententiis illustrentur. *Cic. l. 2. de orat.*

rend si sententieux, que tous les autres Historiens n'en aprochent pas: & que ce sens si renfermé & en quelque maniere, contraint en si peu de paroles, devient obscur: parce qu'il n'a pas toute l'étenduë qu'il faut pour le rendre naturel & aisé.

Son style est élevé, noble, sublime, ce qui luy fait mettre en œuvre des metaphores frequentes & hardies, en des termes même purement poëtiques, mais aussi plus ménagées que celles de Platon: & c'est par là qu'il est parvenu à cette grandeur d'expression, qui regne si fort dans son discours: où il est toûjours Grand, sans rien penser de bizarre, & toûjours naturel, sans rien dire de commun. Il avoit pris cela d'Homere, dont il a été parfait imitateur: il se l'étoit proposé pour regle dans son expression simple, mais genereuse; & dans l'ordre presque universel de son discours vif & animé. Marcellin ajoûte, qu'il s'attacha à un certain Prodicus de l'Isle de Cos, pour le choix exact des termes, & à Gorgias de Leonce pour l'ordre & l'arrangement. Il ajoûte que cet Historien se forma sur Pindare, pour le genre sublime, & pour les grandes expressions, où il a excellé.

Il avoit aussi apris de Socrate, par le commerce qu'il eut avec luy, l'art de conter les choses dans cette ingenuité, qui luy étoit si ordinaire, & qui luy aquit en un si souverain degré le don de la persuasion: il est vray que jamais personne n'a sceu mieux mettre en usage la raison que luy, n'y n'a mieux sceu la faire valoir, par ces tours naturels, mais forts & pressans, qu'il sçait luy donner. C'est aussi en quoy il excelle par dessus les autres Auteurs, ne disant presque jamais rien que d'essentiel. Ce qui donne tant de poids, tant de force, & tant de dignité à son discours. Il est à la verité quelquefois desordonné dans ses narrations: mais c'est toûjours un effet de l'art, que ce desordre. Ce n'est que pour animer ce qu'il dit, & pour peindre les choses

avec plus de vivacité qu'il exprime au present ce qui est passé : & tout negligé qu'il semble être en certains endroits, il y a toûjours une justesse d'expression cachée en ses paroles qui fait que rien ne paroît plus naturel que son éloquence, & d'un naturel plus beau. Sa maniere de raisonner par de frequens enthymêmes, que Demosthene a si bien exprimée, est forte, vehemente : & rien n'est plus vif, ny plus attachant même que cet air-là, qui le distingue si fort des autres Historiens, Denys d'Halicarnasse pretend, qu'il est le premier Auteur de cette maniere, qui le met si fort au dessus de tous ceux qui se sont mêlez d'écrire. On trouve dans ce critique, les endroits où Demosthene a mieux exprimé la force & la grandeur de Thucydide, en l'imitant : c'est sur la fin de son discours à Tuberon. Ce fut aussi sur ce grand modele que se forma ce grand Orateur, auquel il s'attacha avec une si forte aplication, qu'il décrivit jusques à huit fois l'Histoire de cet Auteur, pour prendre son caractere, & pour le copier en ce qu'il a de beau, ainsi que l'asseure son Commentateur, le Rheteur Ulpien. Et ce fut principalement dans les discours contre Philippe Roy de Macedoine, que Demosthene imita cet Historien, & dans les lieux où il parle des Republiques de Corinthe, de Corcyre, du Roy de Perse, & dans les autres sujets, qui avoient du raport à ceux que Demosthene avoit à traiter.

Enfin, Thucydide a une noblesse de sentimens, un choix de paroles, une hardiesse d'imagination, une vigueur de discours, une profondeur de raisonnement, une netteté de conception, des traits, des couleurs, des expressions, que tous les autres Historiens Grecs n'ont point. Ce qui a donné lieu aux Critiques les plus habiles de l'antiquité d'asseurer, qu'il a pris le vray style, dont il faut écrire l'Histoire. En effet, tout ce qu'il dit, & tout ce qui

luy passe par l'esprit, est plus beau & plus grand, que tout ce que disent les autres. C'est un genie d'un ordre au dessus du commun, qui ne conçoit rien que de noble, & qui donne une espece d'élevation aux choses les plus ordinaires. Ce caractere d'esprit si solide luy avoit donné un goût exquis, pour tout ce qui étoit bon, un discernement admirable dans le choix qu'il faisoit des choses, un attachement invincible à la verité, qui le rendoit exact observateur de tout ce qui pouvoit servir, à luy faire découvrir ce qu'il y avoit de réel en chaque chose, & un éloignement d'esprit incroyable de tout ce qui choquoit la vray-semblance : pensant toûjours moins à plaire qu'à profiter, comme il le dit luy-même à l'entrée de son Ouvrage. Ce qui l'a rendu si soigneux à retrancher scrupuleusement bien des ornemens que pouvoit luy fournir son sujet ; comme l'a remarqué son Historien : afin d'éviter ces fameux écueils, où Herodote a donné sans discretion, comme d'Arion, de son Dauphin & de tant d'autres avantures fabuleuses. Et c'est aussi ce qui a donné si bonne opinion de Thucydide à toute l'antiquité.

Marcell. in vita Thucyd.

Dionys. Halic. in judicio de Thucyd. num. 9.

Mais aprés tout ce Grand homme ne paroît point ce me semble, plus digne d'admiration, que dans les mœurs, qu'il traite en homme qui a bien étudié l'homme, & qui a toute la penetration qu'il faut, pour déveloper les replis les plus cachez du cœur. C'est par cette profonde connoissance, qu'il sçait si bien démêler les ressorts des interêts les plus delicats, & des mouvemens les plus imperceptibles des passions les plus secretes, qui font agir les hommes. C'est par cette veuë qu'il s'est rempli l'esprit de ces grandes maximes du bien public, & de toutes ces considerations politiques, dont son Histoire est pleine : & sur quoy il établit ses principaux raisonnemens, pour l'établissement des états, & pour leur affermissement. C'est de ce

fonds

fonds si vaste & si riche, qu'il puise ces grands sentimens, & ces admirables reflexions qu'il fait sur la conduite des peuples, & de ceux qui les gouvernent, & dont il tire ces beaux principes, qui sont les premiers fondemens de cette équité & de cette bonne foy, qui rend les états florissans, & ces maximes si saines de morale & de politique, qui servent de regle à la conduite des hommes. C'est par là qu'il circonstancie tout ce qu'il dit avec tant de distinction, pour n'aller que dans les détails necessaires, & pour retrancher ce qu'il y a d'inutile & de superflu au sujet. C'est-là qu'il prend ces descriptions vives, ardentes, pathetiques, dont il embellit son discours. C'est de-là qu'il forme le projet de ces narrations de combats, de siéges, d'attaques, de défenses, d'expeditions de guerre, d'émotions populaires, & de toutes ces agitations, qui ont coûtume d'arriver dans les Republiques, par la qualité de leur gouvernement, & qui sont toûjours si sagement circonstanciées. C'est enfin de cette feconde source de la connoissance des mœurs, d'où il a apris ces judicieuses leçons de la bienseance, qui luy fait representer tous les états, toutes les personnes, & toutes les actions, comme elles doivent être representées : & où il s'est formé cét art merveilleux d'éloquence, qui le rend maître de ceux à qui il parle, en leur persuadant ce qu'il veut. C'est par cet art qu'il tient l'esprit attaché sur l'action qu'il represente, par de si éclatantes couleurs, & par des traits si animez, qu'il fait, ce semble, plûtôt voir qu'entendre ce qu'il dit, en rendant le Lecteur plus émeu, plus attentif, plus plein de la chose qu'il lui represente : & que l'esprit, entraîné par cette espece de violence, prend plaisir à cet air impetueux auquel il s'abandonne, en s'y laissant aller pour en suivre mieux l'impression.

Le caractere de Tite Live.

Mais quoy que chaque Auteur se serve de mêmes ter-

termes, & de mêmes expressions: il ne laisse pas d'avoir un caractere particulier, parce que l'arrangement en est different: comme chaque Peintre à sa maniere, quoy qu'il se serve de mêmes couleurs. Voicy le caractere de Tite Live. Il avoit joint à toutes les qualitez de Thucydide, qu'il possedoit dans un aussi éminent degré que luy, une naissance encore plus heureuse pour toutes les belles choses, dont il avoit un goût exquis. C'étoit un naturel admirable, pour exprimer noblement ce qu'il pensoit, & un genie merveilleux pour l'éloquence en general, c'est-à-dire, pour la pureté du discours, pour la netteté de la diction, pour la dignité de l'expression, & une certaine élevation d'ame qui luy faisoit imaginer les choses heureusement. Il avoit joint à ces qualitez l'élegance des paroles, l'arrangement du discours, la grandeur des sentimens, l'ordonnance & l'œconomie universelle du dessein: tout ce qui regarde enfin la Rhetorique de l'Histoire: car l'Histoire a une Rhetorique qui luy est propre, & cette Rhetorique a ses regles. Quintilien dit que son stile est doux & coulant, qu'il va moins à l'éclat qu'à la solidité, & plait davantage à ceux qui cherchent plus à être touchez qu'à être éblouïs. Son air est grand & noble dans sa simplicité, & il a une douceur d'expression qui est toûjours soûtenuë de beaucoup de force & de majesté. Son discours est animé d'une vivacité fine, qui ne laisse rien languir. Et le tour, le nombre, les graces qu'il donne à ce qu'il dit, la justesse de ses paroles, la droiture de son sens, tout y est admirable. Jamais peut-être Historien n'a été plus attachant par le talent qu'il a d'exprimer au vif la nature, & de luy donner les differens visages, qu'elle doit avoir, selon ses differens états, en la peignant toûjours de ses couleurs, & faisant parler chaque passion du langage qu'elle doit avoir, pour faire son effet sur l'esprit. C'est aussi par-là qu'il peint si admira-

Illa Livii lactea ubertas satis docebit eum, qui non speciem expositionis, sed fidem quærit. *Instit. l.* 10. c. 1.

mirablement les mœurs, qu'il fait des portrais si ressemblans, exprimant chaque chose par les traits, qui luy sont propres, & ne confondant jamais les beautez, qui sont naturellement differentes.

Il se distingue fort aussi de tous les autres Historiens par la connoissance parfaite, qu'il a des bienseances, qui est la Science la plus importante à un homme, lequel veut écrire l'Histoire: parce que rien n'a l'air de vray, que par l'observation exacte de ce qui sied à chacun. Voilà par où il distingue les tems differens de la Republique, par le different esprit, & par les differentes mœurs, qui y regnent. C'est par ce principe qu'Annibal & Scipion gardent si bien leurs caracteres dans cet Auteur: où tout n'est pas touché d'une même maniere, ny écrit sur le même ton. Voilà par où Rome sçait parler autrement sous les Rois & sous les Tribuns, que sous les derniers Consuls & les Empereurs: que chacun est marqué dans cette Histoire par ce qui le distingue. L'Historien change luy-même tres-souvent de style. Son discours a de l'autorité, quand il instruit, il a de la douceur & de la condescendance, quand il persuade, de la netteté, quand il raconte, de la grace, & de l'élegance, quand il veut plaire, du feu, du mouvement, du pathetique, quand il veut toucher. Il est moral & instructif, où il faut l'être, donnant des leçons à toute la terre, sans faire semblant d'en donner.

Au reste cette étenduë de discours, que certaines gens luy reprochent, est à mon sens un de ses plus grands avantages: ce n'est que par-là qu'il est majestueux. Car un discours étendu a toûjours de la majesté quand il est soûtenu d'un grand sens, & d'un choix exquis de paroles, comme est le sien. Après tout sa methode n'est pas connuë de tout le monde: il a un art caché sous une simplicité aparente, qui va à le faire paroître naturel en tout: il met cet art particulierement en usage, dans ce qui semble dé-

pendre davantage de la nature, évitant soigneusement l'affectation, & ne pensant qu'à être simple. C'est par cette maniere grande & aisée tout ensemble, qui est l'assaisonnement le plus ordinaire de son discours, qu'il fait ces merveilleuses impressions sur l'ame, qu'il remuë & qu'il ébranle quand il veut, qu'il imprime ses sentimens par la force de ses paroles, dont il connoit la vertu, & qu'il émeut ceux à qui il parle, par l'énergie naturelle de son expression. Cette qualité le rend aussi vehement dans les grandes passions, que doux & agreable dans les petites: traitant les grandes d'un air plus vif, & les petites d'un style plus tendre. A la verité par ce genie qu'il a pour la grandeur de l'expression, qu'il sçait ménager avec tant de methode, & employer dans les endroits qui le demandent, il a coûtume de s'élever dans les grands évenemens. C'est-là qu'il prend plaisir à déployer, pour ainsi dire, les richesses les plus rares & les plus cachées de son esprit, dans toute leur étenduë. Quelles peintures ne fait-il pas alors, quand la grandeur du sujet l'excite luy-même, & luy fournit ces admirables ouvertures, dont il sçait si bien profiter? Et c'est dans ces endroits favorables & élevez d'eux-mêmes, qu'il releve, & qu'il ennoblit son discours, par ces grandes idées que luy inspire l'admirable genie qu'il a pour le sublime, & pour cette Majesté de style, qui est son veritable caractere. C'est-là enfin que par le choix propre & naturel des paroles les plus en usage, mais les plus éclatantes & les plus harmonieuses, faisant mieux paroître toutes les autres beautez du discours, il produit dans l'ame de ceux qui le lisent une certaine admiration mêlée de surprise, qui est toute autre chose que le plaisir qu'on prend dans la seule persuasion.

J'avouë que Thucydide a beaucoup de ce caractere; je sçay même que Longin le cite parmi les mode-

modeles qu'il propose du sublime ; qu'il a un genie heureux à dire les choses noblement ; qu'il imprime jusques dans ses paroles l'image des objets qu'il décrit ; que cet usage frequent de figures, & sur tout d'hyperbates, que donne cet Auteur à sa narration, y jette plus de feu, & y méle plus d'action, en transposant les choses, & en changeant la suite naturelle des tems, pour tenir l'esprit attaché à ce qu'il represente par des couleurs si vives ; que son sublime est toûjours soûtenu de grands sentimens, & d'expressions fortes ; & qu'il a dans toute sa maniere une sorte d'élevation qui frape l'esprit. Car il n'y a que ceux qui pensent les choses d'un air solide qui puissent faire des discours élevez. Mais il faut avoüer aussi que le sublime de Thucydide n'est pas si ménagé, que celuy de Tite Live, lequel sçait aussi-bien s'abaisser dans les petites choses, que s'élever, prendre l'essor dans les grandes, & qui donne à son discours des graces & des ornemens ; que Thucydide ne connoit presque pas. Ce qui a fait dire à Denys d'Halicarnasse que Thucydide est à la verité toûjours beau : mais qu'il n'est presque jamais agreable : car il distingue dans le discours, la grace, de la beauté. C'est dans le nombre, l'harmonie, l'élegance, la netteté, la douceur, l'éclat, & l'arrangement, & dans cette bienseance qui convient toûjours au sujet, qu'il met la grace du discours : & c'est dans la grandeur, la noblesse, la Majesté, la gravité, qu'il en met la beauté. Il faut donc bien remarquer icy, que tout ce qui a de la beauté n'a pas pour cela toûjours la grace. La grace vient ordinairement du genie & du naturel, & la beauté ne vient souvent que de l'art : l'un est un don du Ciel, & l'autre, n'est qu'un don de l'étude.

Lib. de Colloc. Verb. num. 19.

C'est en cela à peu près, que consiste la difference qu'il y a entre nos deux Historiens. Tite Live est beau & agreable dans un souverain degré : il sçait répan-

Titus Livius in narrando mira ju-

candita-tis, clarissimique candoris. *Quintil. l. 10. c. 1.*

répandre des fleurs dans les endroits qui en demandent : il avoit même un naturel assez heureux pour ménager ces ornemens, & pour en embellir son discours : ce que la nature n'avoit point accordé à Thucydide, qui est beau, sans se soucier d'être agreable. Cette austerité d'esprit qui luy est si naturelle, cet air severe, ce sens si exact, cette raison si correcte, & ce grand serieux dans lequel il écrit, luy a fait même éviter avec soin ces charmes du discours, qu'il n'aprouvoit pas dans Herodote. C'est une beauté aimable & tendre, que celle de Tite Live : & c'est une beauté fiere, austere, antique, que celle de Thucydide, ainsi que l'apelle luy-même Denys d'Halicarnasse. L'un ne parle jamais sans dignité, & l'autre ne dit rien sans agrément. L'un s'attache sechement à sa matiere qu'il suit scrupuleusement, l'autre donne une forme agreable à tout ce qui luy passe par l'esprit. Et voilà proprement en quoy consiste la difference essentielle de leurs caracteres. Examinons les sujets sur lesquels ils ont travaillé l'un & l'autre : & les comparons aussi par là, afin qu'il ne manque rien à leur comparaison.

Dionys. Halic. in judicio de Thucyd.

CHAP. IV.

Comparaison des sujets de leur histoire.

Thucydide, ayant le genie aussi grand qu'il l'avoit, ne pouvoit pas concevoir un dessein mediocre : un esprit élevé ne peut avoir de basses idées. La guere du Peloponese qu'il entreprit d'écrire, étoit devenuë le plus beau sujet pour une Histoire qui fût alors. Denys d'Halicarnasse asseure même qu'il le prefera à celuy d'Herodote. Et il dit que s'étant proposé pour modele à imiter, les deux Historiens les plus celebres de son tems, Herodote, & Hellanicus, il trouva à redire aux sujets qu'ils avoient pris l'un & l'autre. Le dessein d'Hellanicus, qui avoit entrepris d'écrire l'Histoire d'Athenes, luy parut trop simple, trop borné, & avec trop peu d'action. Le dessein d'Herodote, qui écrivit l'Histoire de la guerre des Grecs contre les Rois de

Le sujet de Thucyd.

Perse ;

Perse; c'est-à-dire, ce qui se passa de memorable dans l'Europe & dans l'Asie, l'espace de deux-cens ans, luy parut trop vaste & trop diffus. Il crut qu'un si grand objet ne seroit pas assez proportionné à l'esprit de l'homme, qui n'est pas capable d'embrasser de la pensée un si ample dessein, sur lequel il se défia de luy-même, n'esperant pas pouvoir donner dans la suite du discours, toute la liaison necessaire aux matieres d'un sujet si plein de choses differentes, qui luy paroissoient d'elles-mêmes trop vagues & trop desunies.

Ainsi, après avoir medité son dessein, il prit un milieu & un espece de temperament, qui luy fit choisir un sujet propre à être renfermé dans des bornes plus étroites, que le sujet d'Herodote, & capable de recevoir plus d'étenduë que celuy d'Hellanicus: & il s'attacha à décrire la guerre du Poloponese, qui dura vingt-sept ans. Mais pour remonter à la source de cette guerre, il commença par celle de Corinthe & de Corcyre qui en fut l'occasion. C'est une espece de peninsule dans l'Archipel, que le Poloponese, qu'on apelloit autrefois le païs d'Argos, qu'on nomme aujourd'huy la Morée. Les Corinthiens qui en étoient les plus puissans ayant été attaquez par les Corcyréens, qui étoient les anciens Pheaques, les Atheniens entrerent dans leurs interêts, & les Lacedemoiens prirent les Corinthiens en leur protection. Les deux Republiques, Athenes & Lacedemone étoient alors dans l'état le plus florissant, qu'elles ayent jamais été: & comme elles étoient parvenuës au souverain degré de leur puissance: & que leur propre grandeur leur donnoit une jalousie reciproque: cette guerre fut une maniere de dispute entre elles, de l'Empire de la Grece.

Les Atheniens commencerent à donner de l'ombrage aux Lacedemoniens, sous le gouvernement de Periclés, qui étoit devenu agreable au peuple, en

devenant luy-même populaire. Il eut l'espace de quarante ans, la souveraine administration des affaires de paix & de guerre dans sa Republique, & ce fut par le talent admirable de la parole, que s'étant rendu Maître absolu dans Athenes, il rendit cette Republique redoutable aux autres peuples de la Grece par les ambassades differentes qu'il leur faisoit députer, pour des interêts, ou vrais, ou suposez. Ce qui mit cette Republique en un si haut point de consideration dans tout le païs, que les Lacedemoniens en prirent les premiers l'allarme: & ces deux peuples piquez d'une longue emulation commencerent à se disputer le souverain pouvoir, par cette guerre qu'ils se declarerent l'un à l'autre, dont la guerre de Corcyre & de Corinthe ne fut que le pretexte. Toute la Grece s'ébranla en leur faveur: & la plûpart des peuples voisins prirent parti en cette querelle, qui devint alors la plus celebre du monde: & ils se partagerent selon les interêts differens, ou les differentes pretentions, qui les animoient.

Thucydide considerant dans son exil, cette fameuse dispute entre les deux peuples, les plus polis & les plus guerriers qui fussent en ce tems-là: ne trouva rien de plus digne d'occuper son loisir, que d'en écrire l'histoire. Et la resolution en étant prise, s'examinant soy-même, il se trouva assez de force pour écrire ce qu'il en sçavoit, & ce qu'il pourroit en aprendre de ceux qui auroient eu plus de part aux affaires, dans un different de cette importance, afin d'en rendre comte à la posterité. Il est vray que la difference du genie des Spartes & des Atheniens, cette conduite unie qu'il voyoit dans Lacedemone, pour conserver la même forme de gouvernement, sans y rien changer, qui rendit cette Republique si puissante, & si capable de donner la loy à ses voisins, cette severité de discipline, cette rigidité de mœurs, cette fruga-

lité

lité dans le vivre, cette modestie dans les habits, tout cela oposé au luxe, à la somptuosité, & à la politesse d'Athenes, où l'on donnoit tout à l'esprit: ce peuple même toûjours volage & toûjours flottant dans ses sentimens, & dans ses resolutions, qui étoit une vraye image de la legereté & de l'inconstance, comparé à la constance & à la fermeté des Lacedemoniens, luy promettoit des idées assez belles, pour en faire des peintures capables de plaire par leur diversité & par leur oposition. Les grands Capitaines Temistocle, Periclés, Theramene, Alcibiade, Nicias, tant d'autres, qui eurent les principaux commandemens dans les deux partis, & tous ces Grands hommes, qui se signalerent davantage dans cette guerre, par leurs belles actions, & dont les noms ont fait depuis tant de bruit dans l'antiquité, luy fournirent de grands sujets de se rendre luy-même recommandable, en les representant dans leur naturel.

Ajoûtez à tout cela les évenemens étranges, dont cette guerre fut traversée par des tremblemens de terre extraordinaires, par de frequentes éclypses de Soleil, par des secheresses, des famines, des pestes, & par d'autres avantures encore plus funestes, qui luy donnoient lieu de varier son ouvrage, en y mêlant des objets si terribles & des incidens si affreux. D'autres veuës, peut-être encore plus engageantes que toutes celles-là, determinerent cet Auteur au choix qu'il fit de ce sujet, qui luy avoit paru digne de sa plume par tant de grandes circonstances, qui rendoient cette guerre, comme il l'avouë luy-même à l'entrée de son Ouvrage, la plus memorable entreprise de l'antiquité: sur tout parce qu'Athenes & Lacedemone étoient au plus haut point de leur gloire: & que toute la Grece s'interessa dans cette expedition. Il est vray aussi que Xenephon, qui étoit un homme d'un discernement delicat, trouva ce sujet de la guer-

guerre de Pheloponese si beau, qu'il quitta les autres ouvrages qu'il avoit entre les mains, pour achever cette histoire, que Thucydide avoit laissée imparfaite par la mort, dont il fut surpris.

Le sujet de Tite Live. Mais neanmoins ce sujet tout grand qu'il parut à cet Auteur, ne doit pas même entrer en comparaison avec le sujet que prit Tite Live. C'est une disproportion si grande, qu'on n'ose presque pas déliberer sur la preference. C'est l'histoire entiere de plusieurs siecles, d'un peuple toûjours presque victorieux, & qui devint le maître de toute la terre, que l'histoire Romaine. C'est une mer vaste & sans bornes & une carriere d'une étenduë si immense, qu'on peut dire que jamais un si grand dessein n'est entré dans l'esprit de pas un Historien : les autres qui ont entrepris des Ouvrages d'une plus longue haleine, ne sont à proprement parler que des compilateurs, & nullement des Historiens. Enfin, c'est un des plus grands efforts de l'esprit humain : & jamais peut-être Auteur n'a paru, pour ainsi dire, sur un plus grand theatre, que celuy cy. Mais ce n'est pas seulement par la longue suite des tems, & par le nombre des années que ce sujet est grand : car par la grandeur même du peuple, dont il contient l histoire, qui devient le Maître de tous les autres peuples. C'est par les belles actions que fit ce peuple dans les expeditions de guerre, & dans les traitez de paix, qu'il executa si glorieusement pour l'interêt de son état. C'est par mille évenemens presque incroyables, dont la fortune exerça sa vertu. C'est par la prudence qu'il fit éclater dans ses conseils, par sa maturité dans ses deliberations, par sa vigilance dans l'execution de ces desseins, par son secret & sa fidelité dans les affaires importantes, par sa fermeté dans les perils les plus dangereux, & dans les dernieres extremitez. Enfin tout paroit merveilleux dans cet admirable dessein. Les commencemens de cet Etat, qui

qui devint si grand de si peu de chose, ses progrés, ses changemens, ses vicissitudes, les revolutions de son pouvoir & de sa grandeur, son élevation, & le comble presque incroyable de la gloire où il parvint, par sa patience dans les fatigues, par sa perseverance dans le travail, par l'observation exacte des loix, & par la severité inviolable de sa discipline dans les fonctions de la guerre & de la paix, & par l'éducation d'une milice reglée, aguerrie, & élevée dans la veuë seule de l'agrandissement du nom Romain.

Enfin ce dessein bien consideré dans toutes ses circonstances est le plus beau sujet d'histoire, qui ait jamais été. C'est la suite des avantures d'un peuple, qui de vicieux qu'il étoit dans sa naissance, sorti d'une origine en quelque façon infame, né dans le brigandage, exercé au crime, devint sage, frugal, juste, passionné pour la gloire, fidele à ses alliez, faisant profession de probité en toutes choses. C'est le recit des destinées d'une Ville, qui s'éleve à l'empire du monde, & se fait la capitale de toute la terre, d'une troupe de pasteurs vagabons, rassemblez sur le bord du Tybre, par un pur hazard; c'est la conduite du gouvernement d'un Etat, où l'observation d'une rigueur exacte, entretenuë par une obéïssance prompte & fidelle étoit dans une souveraine recommandation: quoy que les principes en fussent très-défectueux. Car enfin le Senat de Rome devenu vainqueur des autres peuples, ne souffroit plus dans ses deliberations ni équivoques, ni déguisemens: les conseils lâches, foibles, interessez, peu honnêtes n'y étoient plus écoutez. C'étoit une nation vertueuse, par principe d'honneur, vaillante encore bien plus par la tête, que par le cœur: allant au peril, & s'en retirant par sagesse: sçachant s'exposer, & ne s'exposer pas par raison: & qui devint la maîtresse de toutes les autres nations, moins par la force de ses armes, que par la repu-

putation de sa vertu. Voila quel étoit le vray caractere des Romains, dont Tite Live entreprit d'écrire l'histoire. Et comme rien ne semble plus beau dans les ouvrages d'esprit, que le recit d'une grande entreprise, conduite heureusement à une fin glorieuse, parmi une infinité d'obstacles & d'opositions : comme rien ne plait tant que de voir les progrés de cette conduite, par les degrez successifs de ses accroissemens, qu'on a vû se former peu à peu de commencemens foibles, petits, méprisables: rien aussi n'est plus propre à être raconté, parce que tout y devient agreable dans le détail des circonstances.

L'histoire d'un peuple & d'un Prince toûjours heureux, ne seroit pas elle même heureuse, elle auroit trop d'uniformité : & rien n'est plus fade dans une narration, qu'une prosperité trop longue & un bon-heur trop continuel. Il y faut de ces varietez d'évenemens, de ces changemens de fortune, de ces contrarietez d'avantures, & de toutes ces sortes d'objets qui sont propres à attacher le Lecteur, par leur diversité. Et tout cela se trouvant dans l'histoire de Tite Live, plus que dans aucune autre, il est certain que c'est le plus beau sujet, qui pût tomber entre les mains d'un Historien. Ce fut aussi dans cette veuë que Tite Live le regarda d'abord, qu'il y trouva ces avantages si favorables à son genie, & dont il sceut si bien profiter dans l'execution. Ce sujet si noble, si grand, si riche, par tant de differentes avantures qui le composent, ne luy parut pas au dessus de ses forces: il trouva le moyen de se reduire dans une matiere si immense, sans s'égarer en des digressions, & en des amplifications hors d'œuvre, comme font tant d'autres Historiens. La grandeur de son sujet qu'il fait si bien sentir, par sa défiance naturelle, en ne montrant que sa propre foiblesse, & la disproportion de ses forces à l'entrée de son ouvrage, ne l'éton-

l'étonne point : parce qu'il avoit cette étenduë qu'il embraſſe, toute vaſte qu'elle eſt, reduite dans l'unité d'un ſeul état, dont il décrit la deſtinée. L'obſcurité même qu'il trouve ſous les premiers Conſuls, pour en demêler la ſuite, dans les commencemens de la Republique : ne le rebute pas : ſçachant dans ces embarras prendre ſon parti en ſa propre ſincerité, ne donnant pour certain que ce qu'il trouve ſans incertitude, & doutant le premier de ce qu'il trouve douteux.

Outre la force de ſon genie, qu'il ſent propre à concevoir un grand deſſein, en y arrangeant les parties dans les proportions juſtes d'un ouvrage accomply : outre l'intelligence parfaite de ſon ſujet, dont il s'étoit remply l'eſprit : l'uſage du monde qu'il prit dans la Cour d'Auguſte, par la commerce de tout ce qu'il y avoit alors de gens polis dans l'Empire : Rome cet azyle de la vertu, ce ſejour de la grandeur & de la Majeſté, comme l'apelle Ciceron, commença à luy fournir ces grandes idées, qu'il déploye par tout dans les differens endroits de ſon hiſtoire : & il commença à ſe polir luy-même dans la Cour la plus delicate qui fut jamais : où tous ceux qui avoient du genie pour les Lettres, avoient un goût ſi exquis pour tout ce qui étoit bon. Il aprit des Capitaines qu'il trouva auprès d'Auguſte, la diſcipline militaire, les marches d'armées, les campemens, les ſiéges, & tout ce qui regarde le métier de la guerre, qu'on ne ſçait bien qu'en le pratiquant. Il obſerva l'eſprit qui regnoit le plus dans cette Cour, & le goût même du peuple qui étoit déja devenu ſi poly : il ſe forma ſur tout cela, s'éclairciſſant peu à peu d'une infinité de choſes qu'il auroit ignorées ſans ce commerce. La communication qu'il eut des Loix des douze tables, qu'on gardoit avec les Faſtes au Capitole, luy aprit la maniere de vivre des anciens Romains. Le ſecours que d'ailleurs il eſpera par la faveur

Roma domus virtutis, imperii, dignitatis, domicilium gloriæ, lux orbis terrarum, &c. *Cic. de Orat.*

faveur de l'Empereur, pour avoir les Memoires necessaires à son histoire, & les esperances que luy donnerent ses amis de l'assister, l'encouragerent fort à vaincre l'ennuy, & à surmonter le chagrin, qui est ordinairement attaché aux entreprises de longue haleine & aux grands ouvrages.

Mais aussi après qu'il se fut suffisamment preparé à son travail, & qu'il se fut asseuré des secours qu'il jugeoit necessaires pour l'executer, il commença à renoncer à tout, pour s'y donner tout entier, n'ayant plus dans la tête que son Ouvrage, auquel il sacrifia sa fortune, ses pretentions, les établissemens qu'il pouvoit esperer de sa faveur, ses plaisirs, ses esperances, son repos: & jamais Auteur n'a travaillé avec plus d'assiduité, ny plus d'attachement.

CHAP. V. *Comparaison de l'histoire de Thucydide & de celle de Tite Live.*

L'entreprise de comparer l'une & l'autre histoire pour l'execution, & d'en faire un parallele juste est si hardie, & tellement au dessus de mes forces, que bien loin de croire que je sois capable de contenter le Public sur cet article, je sens bien que je ne suis pas en état de me contenter moy-même. Il est vray aussi, pour parler sincerement, que c'est plûtôt un projet de comparaison de ces deux Ouvrages, qu'une comparaison effective. Mais j'espere que ce projet suffira à mon dessein, qui est de donner lieu aux Sçavans de juger de la preference de ces deux Auteurs, & de leurs Ouvrages, par l'essay que j'en feray, qui ne peut passer que pour une partie fort imparfaite de cet ouvrage. Voicy l'abregé de Thucydide.

Abbregé de l'histoire de Thucyd.

Il commence son histoire par une notion universelle, qu'il donne de la Grece en general, & par la descente de Pelops dans le Peloponese, auquel il donna son nom, après la guerre de Minos, par où il entre en matiere, d'où il passe à la guerre de Troye. C'est remonter trop haut: & ce début n'est pas assez proportionné au corps de l'histoire, qui n'est

n'eſt qu'une guerre particuliere entre Athenes & Lacedemone. Après tout il a eu ſes raiſons : & cette entrée eſt une eſpece de plan de l'état de ſon païs qu'il étoit à propos de bien faire connoître : il y deſcend peut-être dans un trop grand détail : qui donne lieu de croire qu'il a plus penſé à ſatisfaire l'inclination qu'il avoit pour ſa patrie, que le goût d'un Lecteur indifferent. Il s'ouvre auſſi une carriere trop vaſte : cas il pouvoit reſſerrer, dans des bornes plus étroites, cette longue digreſſion, qui n'étoit pas tout-à-fait ſi neceſſaire à l'intelligence de ſon hiſtoire, qu'il ſe l'étoit imaginé. Mais il a voulu intereſſer ceux qui liroient ſon Ouvrage, par de ſi grandes choſes, & les accoûtumer peu à peu à entrer dans ſon eſprit, en les rempliſſant de ſes idées. On ne laiſſe pas toutefois d'avoir de la peine à luy pardonner ce grand détour, où il s'engage d'abord, ſur la guerre de Troye : auſſi bien que le recit de ce qui ſe paſſa en la Grece depuis cette guerre, des differentes avantures du païs, des diverſes expeditions de mer, & du trafic de la ville de Corinthe, qui devint ſi opulente par le commerce.

A la verité il entre par là dans la narration des avantages des peuples de la Grece, qui devinrent ſi puiſſans ſur mer : d'où il paſſe aux diverſes manieres de bâtir des vaiſſeaux & des galeres, en expliquant leur uſage. Et cette narration va bien plus droit à ſon but : car ce ſont des préparatifs à la guerre qu'il va décrire. Mais il ſemble qu'il a renfermé trop de matiere dans ſon premier Livre, pour avoir voulu faire une entrée trop magnifique à ſon hiſtoire. Il ne s'eſt pas auſſi aſſez reduit dans le détail quil fait des raiſons de la rupture de la tréve entre les Atheniens, & les Lacedemoniens, pour rendre un comte plus exact des cauſes de la guerre qu'il entreprend d'écrire. Ce détail n'eſt pas toutefois auſſi nettement dévelopé, que le demandoit ſon ſujet. Mais il y paroit une profonde connoiſ-

ſance

sance des interêts differens de la Grece : & cette notion generale que donne cet Historien des forces du païs sur mer & sur terre ; la description qu'il y joint des anciens Grecs avec ceux de son tems ; l'abregé qu'il fait de la guerre des Perses, est un heureux début pour son histoire, par ce qu'il y a du grand en ce détail.

Mais tout devient encore bien plus important, dans le second Livre, par le dénombrement des alliez de part & d'autre, qui entrerent dans la guerre qu'il va décrire : car il nomme presque tous les peuples de la Grece les uns après les autres, qui se partagerent differemment selon les differens interêts, qui les attachoient aux deux Republiques, Athenes & Lacedemone, dont ils étoient ou alliez ou partisans. Et l'Historien se donne bien du mouvement luy-même en cet endroit, par les differentes ambassades, que tous ces peuples se députerent les uns aux autres, qui remuerent alors tout le païs par leurs factions & par leurs intrigues : & tout cela devient plus grand par l'art qu'il a de méler en cette guerre, qui dans le fond étoit de peu de consequence, tous les peuples de la Grece, la Sicile, une partie de l'Italie, les Generaux même du Roy de Perse, qui font tous un grand effet dans cette expedition : & d'interesser, pour ainsi dire le Ciel, la Terre, & tous les Elemens en cette querelle, afin de la rendre plus considerable par ces grandes circonstances d'éclypses, de tremblemens de terre, de pestes, de famines, de mortalitez, & de ces autres prodiges, dont j'ay déja parlé : & qu'il fait entrer en son Histoire pour donner plus d'idée de son sujet. Il est vray aussi que l'esprit de l'Historien paroit beaucoup en cet endroit : & qu'une guerre aussi peu considerable, que celle de deux petits peuples, ne pouvoit devenir plus importante, que par la grandeur des circonstances, dont il l'a revêtuë. C'est en quoy on ne peut

peut assez l'estimer faisant reflexion à l'art, qu'il a de soûtenir un petit sujet, par les grandes manieres qu'il a de le traiter.

Il continuë à décrire dans ce second Livre, l'état où étoit la ville d'Athenes, quand l'ennemi entra dans le païs par Enoé premiere place forte du côté de la Beocie, & les degats que fit Archidamus autour d'Eleusine, d'où passant par Acarne il vint se poster à deux lieuës d'Athenes. L'allarme s'y étant répanduë, Periclés qui avoit alors le gouvernement en main, évita d'assembler le peuple, de peur que l'épouvante ne luy fit faire quelque extravagance, par trop de foiblesse. Il raconte ensuite les diverses entreprises des deux peuples les uns sur les autres, sans qu'il se passe aucune action memorable le reste de l'été, & qu'on fit l'hyver suivant à Athenes des obseques à ceux qui furent tuez en cette premiere campagne: il en décrit la ceremonie: où Periclés qui avoit conseillé la guerre, fit l'éloge de ceux qui avoient perdu la vie. Jamais peut-être on n'a mieux réüssi à inspirer du courage aux vivans, en celebrant la memoire des morts, & en faisant voir la gloire qu'il y a de mourir les armes à la main pour sa patrie, sur tout pour un païs aussi glorieux en toutes choses, que l'étoit alors la Republique d'Athenes. Il n'y a rien dans ce discours qui ne soit touché avec cette dignité, qui éclate en tout ce que dit cet Historien. La description si circonstanciée de la peste, qui suit aprés, est bien en sa place, pour mêler en cet endroit cette varieté necessaire à l'histoire, afin de la rendre attachante.

Les Atheniens accablez presque à même tems de la guerre, & de la peste, qui avoit desolé leur païs, commencerent à murmurer contre Periclés, qui les assembla pour les rassurer, en justifiant sa conduite. Cette harangue, toute forte qu'elle étoit par des traits assez touchans, eut peu d'effet

sur

sur des espris qui ne sentoient plus rien que leur propre mal-heur : il fut démis du gouvernement & rétably aussi-tôt. L'inconstance de ce peuple: sur lequel il s'étoit aquis toute l'autorité que meritoit sa vertu & son éloquence, luy avança la mort qui arriva peu après. L'éloge que l'Historien fait de ce Grand homme donne une belle idée de sa vertu : sa perte ne fut pas une des moindres disgraces, qui arriverent à Athenes en cette seconde campagne. Car ne se trouvant alors personne d'une assez grande distinction pour remplir sa place: ceux qui luy succederent, égaux peut-être qu'ils étoient en merite, & rivaux en dignité, n'eurent pas assez de force pour prendre l'autorité toute entiere sur un peuple, qu'ils furent obligez de ménager pour leurs interêts, par leur lâcheté, & par leurs flatteries.

Depuis la mort de Periclés les affaires se brouillerent encore davantage. On remua en Sicile, qui arma pour Lacedemone: on forma le siége de Platée dans la Beocie, l'attaque en fut pressante & la resistance opiniâtre. Ce siége décrit fort au long en ce second Livre, dégenera en blocus: d'où suivit l'entreprise des Atheniens en Calcide pour faire une diversion, qui donna lieu aux Lacedemoiens d'entrer dans l'Acarnie, pour se rendre les maîtres des Isles de Zacynte, de Cephalonie, & même de Naupacte, afin d'empêcher les Atheniens de voguer autour du Peloponese. Mais les affaires toutes brouillées qu'elles paroissent, sur la fin de ce second Livre, par la chaleur qui s'étoit répanduë dans l'esprit des peuples, & par divers combats des uns contre les autres, elles y sont démêlées par l'Historien, dans une netteté, qui rend cet endroit admirable. Le combat naval des Atheniens contre les Corinthiens à Naupacte, & celuy des Lacedemoniens contre les Atheniens sont décrits dans un détail de circonstances, qui interesse fort le

Lecteur.

Lecteur. Les avantages y étant reciproques de part & d'autre: on entreprit du côté des ennemis, de surprendre le Port de Pirée proche d'Athenes, ce qui ne réüssit pas, parce qu'on ne prit pas les mesures qu'il falloit pour profiter de l'occasion. Ce Livre & la troisiéme campagne finissent par la guerre des Thraces dans la Macedoine. Jamais histoire n'a renfermé tant de matiere en si peu d'espace, ny tant d'action en si peu de paroles. S'il y a à redire, c'est que les faits sont trop envelopez les uns dans les autres; que la suite en paroit un peu embarassée; & que cette multiplication d'objets ne va presque qu'à dissiper l'attention du Lecteur.

Le troisiéme Livre commence par la revolte de Lesbos contre les Atheniens, & par l'entreprise des mêmes Atheniens sur Mitylene, laquelle envoye des Ambassadeurs à Lacedemone pour en obtenir du secours. La harangue est flateuse & remplie d'un artifice auquel les Lacedemoniens ne peuvent resister. Mitylene est receuë dans l'alliance du Peloponese. Le discours de Cleon sur l'affaire des prisonniers de Mitylene qu'on veut faire mourir à Athenes, & qui opine à leur mort: & celuy de Diodote qui conseille qu'on leur pardonne sont d'une grande force. Jamais on n'a mieux raisonné pour & contre la clemence, l'avis de Diodote est suivi. Platée enfin s'étant renduë aux Atheniens, cette Ville deputa à Lacedemone, pour justifier sa conduite. Il paroit dans le discours de cette ambassade des traits d'une éloquence fine: il n'y a rien de plus touchant, ny soûtenu de raisonnemens plus solides, mais sans effet. Les Platéens furent sacrifiez à la vengeance des Thebées. Ce qui fait un bel incident dans l'histoire. Les troubles de Corcyre donnent icy lieu à l'Historien de faire une digression sur les factions qui se forment dans un état, & sur les desordres qui en naissent,

la-

laquelle est d'une grande instruction pour ceux qui gouvernent. Ce qui suit des affaires de Sicile ; les exploits de guerre des Atheniens en ce pais-là ; leur défaite en Etolie ; l'entreprise des Lacedemoniens sur Naupacte ; la purification de l'Isle de Delos ; & la description de cette mysterieuse ceremonie faite par les Atheniens, sont touchez d'une maniere grande, noble, forte.

L'Auteur quitte la guerre du Peloponese dans le quatriéme & cinquiéme Livre, pour entrer dans les affaires de Sicile, qui donnent lieu à diverses entreprises sur Megare, sur la Beocie, sur la Thrace, à la bataille de Delie, à la prise d'Amphipolis, de Torone, & à diverses autres expeditions qui sont déduites dans le même caractere. Les affaires de Sicile font naître l'occasion d'une tréve entre les Atheniens & les Lacedemoniens, d'où se forme un traité de paix entre ces deux peuples, qui dure sept ans : où l'Historien est obligé pour justifier la continuation de son histoire, de faire une espece d'apologie, pretendant que ce traité ayant été rompu & renoüé, fait & défait plusieurs fois, la guerre n'avoit point été interrompuë : le traité n'ayant jamais été executé, par des contraventions manifestes : les Lacedemoniens n'ayant pas rendu Amphipolis, qu'ils s'étoient obligez de rendre. A la verité ce Traité ne fut point ratifié par les Alliez. Ce qui forma d'autres ligues parmi eux, & donna lieu à d'autres affaires. Mais toute cette campagne se passa en negociations de paix qui finirent par la bataille de Mantinée, d'où se renouvella l'alliance d'Argos avec Lacedemone.

Le sixiéme Livre est une grande digression des guerres de Sicile, qui commence par une description fort étenduë du païs & de la fondation de Siracuse, par Archias Corinthien. Cette description est d'une antiquité, & d'une érudition fort recherchée, mais peu agreable : elle sort un peu trop

trop du sujet principal, & n'est pas assez ménagée: si ce n'est que les Siciliens pensoient à venir au secours de la ligue du Peloponese. Le discours d'Alcibiade pour persuader la guerre de Sicile aux Atheniens, & celuy de Nicias pour la dissuader sont des chefs-d'œuvres d'éloquence les plus parfaits qu'on ait eu en ce genre-là. La description de la flotte d'Athenes, & tout cet équipage de guerre, qui se prepare contre Siracuse, est d'une beauté assez particuliere. La harangue d'Alcibiade banni de son pais, aux Lacedemoniens pour leur conseiller le secours de Sicile, attaquée par les Atheniens, est élevée, d'une éloquence vive, pressante, & genereuse.

La défaite des Atheniens à Siracuse, & la description du combat, est le plus bel endroit du septiéme Livre: rien n'est mieux peint, ny plus fini que la peinture qu'en fait l'Historien: tout y est traitté avec bien de l'art, & d'un grand Maître. La destruction du pouvoir du peuple à Athenes à l'occasion d'une negociation avec Alcibiade, qui s'étoit jetté entre les mains de Tisapherne Lieutenant General de l'armée du Roy de Perse, parce qu'il s'étoit brouillé avec les Lacedemoniens, qui l'avoient receu en son bannissement, est décrite en ce Livre dans un assez grand détail. On rechercha cet exilé d'accommodement, à quoy il ne voulut pas entendre, qu'à condition que le peuple ne seroit pas consulté: mais seulement les Officiers du Roy de Perse, qui étoient d'honnêtes gens. La difficulté qu'il eut de s'exposer à la legereté & aux bizarreries de ce peuple, donna occasion à la destruction de la Democratie, & le recit en est bien exposé.

La digression du changement de gouvernement dans Athenes & dans Samos, où l'on entreprit de reprimer le trop grand pouvoir du peuple, a peu de raport au dessein principal de cette histoire, qui

qui est la guerre du Peloponese : & ce dernier Livre a des choses assez confuses, & rien de fini. Ce qui a donné lieu à quelques Critiques de croire qu'il n'étoit pas tout-à-fait de Thucydide. Voilà en abregé son histoire. Voicy celle de Tite Live pour en faire le parallele.

Abregé de l'histoire de Tite Live.

Rien n'est plus capable de faire bien connoître la difference de ces deux Auteurs, que la diversité des manieres, dont ils ont tous deux écrit : car Tite Live prend une toute autre route que Thucydide. L'entrée de son histoire est grande conformément à la grandeur de son sujet, mais elle est modeste : on peut dire même qu'elle est simple, quoy qu'elle soit magnifique & superbe. Avec quelle sagesse allegue-t-il cette vieille tradition, qui fait naître des Dieux, Enée premier Fondateur de Rome. Il la traite de fable, qu'il ne veut ny établir ny détruire, pretendant qu'on doit ce respect à l'antiquité de luy permettre de mêler quelque chose de divin aux choses humaines, pour rendre les commencemens des Villes & des Empires plus augustes, par ce mêlange. Il passe de-là à quelque chose de plus solide : & pour donner l'idée de son Ouvrage, il débutte par l'éloge de la vertu & de la probité du peuple, dont il va décrire l'Histoire : sans toutefois se laisser éblouïr à l'amour propre, ny à l'inclination qu'on a naturellement pour sa patrie. Car il en dit d'abord le bien & le mal, c'est-à-dire la severité des mœurs des Romains, & leur relâchement : mais sans aucune prévention d'interêt ou de passion, & le plus sagement du monde. Cette entrée de l'histoire, où l'Auteur fait remonter l'origine de Rome à la destruction de Troye, & toute cette genéalogie des Rois d'Albe est un peu embarassée en elle-même, autant par les paroles que par les choses, & d'un style qui n'a presque rien de grand. On voit bien que l'Auteur a évité de briller d'abord ; ce qu'il dit est grand, mais

Quæ ante conditam urbem Poëticis decora fabulis ea nec affirmare nec refellere in animo est. *Hist. Rom. lib.* 1.

mais il le dit d'un air humble : & il y a bien de l'art dès cette entrée, que l'Auteur fait petite à dessein; pour montrer que les commencemens de la grandeur Romaine sont petits, & pour marquer mieux les progrés de cet Etat. Il ne laisse pas de relever la destinée de cet Empire, par la noblesse de sa naissance, qu'il fait venir du Dieu Mars, dont la mere de Romulus le conceut.

Le naturel fier & fougeux de ce Romulus est bien peint : mais la peinture de son successeur Numa, & de son regne fait paroître ce Fondateur de Rome encore plus fier qu'il n'est : cette oposition fait un effet admirable dans ces deux caracteres : & la ferocité du premier, toute radoucie qu'elle paroisse par la religion du second, éclate encore plus par cet espece de contraste qui est encore plus agreable dans l'histoire que dans la peinture. Ces petites guerres sous les premiers Rois, & ces manieres d'aprentissages d'armes du peuple Romain contre ses voisins, ne laissent pas que d'avoir du relief, par l'expression de l'Historien qui donne quand il veut de la grandeur jusques aux petites choses qu'il dit. Le combat des Horaces & des Curiaces pour decider de la destinée d'Albe & de Rome, est un incident qui orne tout cet endroit : car rien n'est mieux conté. Cette revolution des Rois qui fait le plus grand évenement des deux premiers siecles de Rome, devient beaucoup plus illustre par l'avanture de Lucrece, qui se poignarde en la presence de son mary, pour avoir été deshonorée par le jeune Tarquin : & en faisant la circonstance la plus éclatante de ce changement d'état, en rend aussi la narration plus attachante, & interesse fort le Lecteur, par une avanture si étrange. Toute la suite de cette revolution devient plus considerable, par un fondement si solide, & d'un si grand éclat.

Debebatur fatis tantæ origo urbis, maximique secundum deorum opes Imperii. *Hist. Rom. lib. 1.*

L'entreprise de Scévola est dépeinte dans le second

Livre de toutes les couleurs, dont un dessein grand, heroïque, extraordinaire peut être dépeint. L'amour de la patrie dans lequel ce dessein est conceu ; ce mépris de la vie sur lequel il est formé ; cette proposition que ce Cavalier en fit au Senat en termes ambigus, pour en meriter l'approbation, sans en encourir la disgrace ; cette intrepidité dans l'action ; cette fermeté d'ame & ce courage à se punir, pour avoir manqué son coup, tout enfin y est d'une force & d'une élevation, qui ne se voit point ailleurs. Et la description d'une pareille entreprise ne pouvoit être soûtenuë de circonstances plus terribles, de paroles plus fieres, ny de plus grands sentimens. Porsenna Roy de Clusium, qui assiégeoit Rome, épouvanté d'une si grande vertu demande la paix aux Romains : & cette paix fut le fruit d'une hardiesse si desesperée. Mais enfin cette grande probité que donne l'Historien à ce peuple devenu farouche par le maniment des armes : cette justice & cette clemence qu'il exerce jusque dans l'orgueil de ses victoires ; cet amour qu'il luy donne pour la gloire ; cette fierté d'où il fait son principal caractere ; cette grandeur d'ame, & cette noblesse de sentimens qu'il luy inspire par la dignité du seul nom de Romain ; cette simplicité du Senat à opiner, pour aller prendre les Generaux d'armées à la queuë d'une charruë ; cet esprit d'épargne, de frugalité, d'innocence, d'équité si fort en usage & tellement en honneur dans ces commencemens durs & grossiers de la Republique ; ce desintéressement de Brutus qui fit mourir ses enfans & les sacrifia au salut de la patrie ; la pauvreté de Curius, qui n'eut pas de quoy faire ses funerailles, après avoir enrichy la Republique des dépouilles de ses ennemis : enfin ces grandes maximes gravées dans tous les cœurs vrayement Romains, de ne jamais ceder aux disgraces ; la resolution qu'on prit au Senat

après la défaite de Cannes par Annibal, de n'écouter aucune proposition de paix; ces idées d'équité si profondément imprimées dans leur esprit; ces grandes images d'honneur, de fidelité, d'amour de la patrie, de liberté; cette science de l'art militaire dans un si haut degré de perfection, cette severité à garder les loix de la guerre dans toute leur rigueur; cette patience invincible dans le peril & dans les fatigues; & toutes ces autres vertus, dont cet Auteur a rempli son histoire par tant d'exemples, sont les traits les plus ordinaires, qu'il donne à ce peuple, pour peindre son caractere. Ce fut-là l'esprit qui regna dans la Republique en ces tems bizares, où le pouvoir des premiers Consuls fut balancé par l'érection des Tribuns pour soûtenir le peuple contre les Patriciens.

Car après la seconde guerre de Cartage, après la défaite d'Annibal, la prise de Numance, les conquêtes de Sicile & de toute la Grece, on vit s'introduire d'autres mœurs, & un autre esprit dans la Republique, par l'abondance que la prosperité des armes y aporta. La politesse, l'amour des beaux Arts, la delicatesse du goût, l'étude des Lettres commencerent à s'établir à Rome, & à donner une autre face, d'autres manieres, & une autre éclat au gouvernement: ce que l'Historien a sceu si bien exposer dans toutes ses circonstances. Cette seconde partie aussi qui nous reste de son histoire, ou plûtôt les deux dernieres decades sont incomparablement plus belles, que la premiere. Car pour la seconde, qui contient la suite des guerres contre les Samnites, contre les peuples de l'Etrurie & de la Lucanie, contre les Gaulois, contre le Roy Pyrrhus, contre les Tarentins, la premiere guerre Punique faite par Attilius Regulus, & contre d'autres peuples d'Italie, il n'est pas permis d'en parler: parce que toute cette decade s'est perduë.

Enfin Scipion & Lelius, qui furent les plus parfaits modeles de cette politesse qui s'établit à Rome par l'étude des Lettres, & qui devinrent eux-mêmes les plus honnêtes gens de cette Republique, acheverent de perfectionner cet Etat déja si parfait, en y faisant fleurir l'amour de l'éloquence, de la Poësie, & de toutes les belles sciences: & ce fut par leur exemple, & par le commerce des Grecs, que les Romains venoient de vaincre, qu'ils s'humaniserent en bannissant tout-à-fait de leur Republique cet air rude, dur, farouche que le maniment des armes y avoit introduit. Ce fut aussi alors que ce peuple vainqueur, commença à s'élever dans l'idée que luy inspira la prosperité & le succés, qu'il étoit fait pour commander aux autres peuples: & dès-lors l'amour de la liberté, & la passion pour la gloire fut ce qui l'occupa le plus. C'est la peinture qu'en fait Tite Live, aprés la seconde guerre Punique, & pendant la troisiéme: ce sont-là les principaux traits qu'il luy donne. Car l'abondance n'avoit pas encore corrompu les esprits dans une Republique vertueuse, par d'aussi bons principes qu'étoit la Republique Romaine. Il regne dans tout le caractere de Scipion, qui devint le Maître des affaires, un esprit de religion qui montre que la seule vertu étoit en recommandation à Rome plus que jamais: il ne faut que voir de quel air l'Historien le fait parler dans son voyage d'Afrique, le discours qu'il fait au Livre vingt-neuviéme en partant de Sicile est plein de tous les sentimens de pieté, dont un homme de bien est capable. Caton opine dans le Senat contre le luxe & les ornemens des femmes, au Livre trente quatriéme, avec la même rigidité, que s'il eût opiné dans cette Republique en idée de Platon. Tout respire la vertu dans le peuple & dans le Senat. Et rien ne marque tant l'esprit dans lequel ce Senat gouvernoit la Republique, que le jugement qu'il fit de ces deux Am-

Ambassadeurs, Marcus & Attilius, qu'on avoit députez au Roy Persée, qui faisoit de la peine aux Romains, parce qu'il étoit homme de cœur & de tête. Ils dirent en rendant comte de leur negociation, qu'ils avoient amusé ce Prince par des propositions de tréve, & par des esperances de paix: que par là ils l'avoient empêché de se preparer à la guerre, & détourné ses alliez de faire les préparatifs necessaires, pour s'y disposer. La jeunesse du Senat ne trouva rien à redire à ce procedé, qui parut nouveau à ceux qui avoient blanchy dans le gouvernement, & fut fort desaprouvé des Vieillards, qui declarerent que ce n'étoit pas par ces voyes-là, que leurs Ancêtres s'étoient rendus les Maîtres du monde: mais par leur seule vertu, & sur tout par une fidelité envers leurs ennemis, égale à celle qu'ils avoient toûjours exercée envers leurs amis. Ainsi que le déguisement, & cette sorte d'artifice, qui tendoit à quelque surprise avoient toûjours été des moyens inusitez, & des voyes inconnuës à leur vertu & à leur probité.

Marcus & Attilius Romani cum venissent, & nulla re magis gloriarentur, quam decepto, per inducias & spem pacis rege Perseo. *Hist. Rom. lib. 42.*

Veteres & moris antiqui memores negabant se in ea legatione Romanas agnoscere artes, ut astu magis quam vera virtute gloriarentur, &c. *Ibid.*

Au reste rien n'est plus beau, n'y d'un plus grand éclat dans cette histoire, que l'idée que donne Tite Live dans la quatriéme decade & dans le commencement de la cinquiéme, de la grandeur & de la puissance du Senat, qui devient le Maître absolu de la Republique: tout se regle par ses decisions, & tout est soûmis à ses Ordres. Si le Roy Antiochus renvoye à Scipion son fils qu'il avoit pris prisonnier, en luy demandant la paix; Scipion répond qu'en qualité de particulier & de pere, il ne peut luy avoir plus d'obligation du present qu'il luy fait de luy rendre son fils: mais qu'en qualité de Romain & de Lieutenant des troupes de la Republique, il ne peut luy accorder la paix, qu'il demande; que c'est au Senat à la donner. Et aprés la défaite de Persée, le Senat devient si puissant que tout fléchit sous son autorité, les Consuls, les Generaux,

Hist. Rom. lib. 37.

les armées luy obeïssent. Ce sont les Ambassadeurs d'Antiochus Roy de Syrie, de Ptolomée Roy d'Egypte & de Cleopatre sa sœur, qui le font arbitre de leurs differens. C'est le Roy Masinissa, qui envoye ses deux fils à Rome pour complimenter le Senat de sa part, sur la défaite du Roy Persée: c'est Prusias Roy de Bithynie qui amene son fils Nicomede à Rome pour le mettre sous la protection du Senat. Mais comment cet Historien traite-t-il le peuple même de cette Republique de qui ce Roy s'apelle l'affranchy, se glorifiant d'un si superbe nom: & dont les Ambassadeurs d'Antiochus, qui étoient venus demander la paix à Scipion, implorent la clemence, comme on implore celle des Dieux. *Si c'est*, disent ces Ambassadeurs, *avec une grandeur d'ame qui vous est ordinaire, que vous avez pardonné aux Rois & aux peuples que vous avez vaincus: que ne devez-vous point faire en cette victoire qui vous rend les Maîtres du monde?* Et c'est ce qui fait prendre à ce peuple dans ses victoires le glorieux titre de liberateur des autres peuples. Rien enfin n'est si grand, ny si magnifique que l'image que nous fait cet Historien de la Republique en ces heureux tems-là. On y voit le Roy Persée attaché au char de Paul Emile, pour rendre le triomphe de ce peuple plus glorieux. On voit ensuite Gentius Roy d'Illyrie avec sa femme & ses enfans défaits par le Preteur Anicius, & traînez captifs dans les ruës de Rome: là paroissent les Ambassadeurs d'Attalus Roy de Pergame, & de son frere Eumenés, en état de suplians aux Assemblées du peuple. Ainsi peut-être jamais Historien ne s'est fait un plus grand sujet, ny n'en a mieux soûtenu la grandeur, par la dignité de son expression, & par la noblesse de ses idées. Voilà où finit ce qui nous est resté de l'Histoire de Tite Live. Car suivent après ces tems fortunez & triomphans, sous Sertorius, qui subjuga

Positis jam adversus omnes mortales certaminibus, haud secusquam Deos consulere, & parcere vos generi humano oportet. *Hist. Rom. lib.* 37. Maximo semper animo victis regibus populisque ignovistis, quanto majore vos animo decet facere in hac victoria, quæ vos Dominos orbis terrarum facit. *Ibid.*

juga l'Eſpagne ; ſous Pompée, qui acheva de ſoûmettre à la République Mitridate, Tigranés, l'Armenie, la Cilicie, & les autres Provinces de l'Aſie ; & ſous Ceſar, qui triompha des Belges, des Gaulois, & de la plûpart des peuples du Nort, comme Pompée avoit triomphé des peuples d'Aſie. Voilà l'abregé, ou pour mieux dire, l'extrait de l'Hiſtoire Romaine de Tite Live, qu'il a fallu reduire ſous cette forme, pour en mieux faire paroître l'eſprit : & ainſi cette hiſtoire eſt preferable à celle de Thucydide : parce qu'elle repreſente un grand deſſein conduit par les regles au comble de ſa perfection, & une Republique devenuë la Maîtreſſe de l'Univers avec des commencemens ſi foibles. Mais voyons les défauts & les beautez de ces deux hiſtoires : c'eſt ce qui nous reſte pour l'accompliſſement de cette comparaiſon.

CHAP. VI. *La Comparaiſon des défauts des deux Hiſtoriens.*

C'eſt une entrepriſe bien hardie de chercher des défauts dans des Auteurs auſſi accomplis que Thucydide & Tite Live. Car trouver à redire dans ceux qu'on propoſe pour modeles, c'eſt détruire ce qu'on veut établir, & ôter le credit à ce qu'on entreprend d'autoriſer : outre que l'antiquité nous preſentant dans ces deux Grands hommes ce qu'elle a peut-être de plus parfait, il y a de l'indecence à les critiquer. Mais comme rien n'eſt plus eſſentiel à l'homme, que de ſe tromper ; que ceux qui paſſent pour les plus infaillibles font des fautes ; & que la ſouveraine perfection dans chaque choſe eſt d'avoir moins de défauts que les autres : je pretens que la critique que je feray de ces deux Hiſtoriens, fera une partie de leur éloge : & qu'on en aura bien meilleure opinion, quand j'auray examiné leurs fautes, qui pourront même ſervir à faire mieux connoître la grandeur de leur merite. Car ce n'eſt point tant à éviter les défauts, qu'à aller droit à ſon but, ſans s'en écarter, qu'un Auteur fait paroître ſon eſprit : celuy qui y va le

plus droit, & qui s'en éloigne le moins, comme fait Thucydide, est le plus accomply de tous au sentiment de Denys d'Halicarnasse: Voicy donc ce qu'il peut y avoir à reprendre dans Thucydide en son histoire.

Dionys. Halicarn. ad Ælium Tuberon. num. 3.

Les défaux de Thucyd.

Il n'est pas si heureux dans l'ordre qu'il donne à ses matieres, que dans l'invention, où il réüssit toûjours par un grand fonds de raison, qui ne luy manque jamais. Il confond souvent son sujet par des narrations ou anticipées, ou suspenduës, ou entrecoupées, qui interrompent le cours de l'histoire, & dissipent l'esprit du Lecteur, par trop d'objets qu'il luy presente. Par exemple, il commence au troisiéme Livre, une affaire qui regarde les Mitylenéens: & avant que de l'achever, il passe à une expedition des Lacedemoniens: de cette expedition qu'il laisse imparfaite, il entreprend de raconter le siége de Platée, qu'il abandonne pour retourner aux Mytylenéens. Et à leur occasion il touche quelque chose d'une sedition arrivée à Corcyre, où chacun se partagea pour prendre le parti des Atheniens & des Lacedemoniens. Il passe de là aux affaires de Sicile, d'où il suit encore d'autres affaires sans en terminer aucune. Et tout ce Livre est chargé de tant de matieres, & si differentes les unes des autres, qu'on n'y reconnoît plus le fil naturel de l'histoire principale. Ce qui est une espece de défaut dans la narration, laquelle doit étre unie, liée, & aller toûjours à son but, pour attacher l'esprit du Lecteur au même objet, sans luy presenter rien qui l'en détourne.

On pretend aussi qu'il n'explique pas assez nettement la cause de la guerre qu'il va décrire. Denys d'Halicarnasse croit qu'il ne dit pas la vraye; ou qu'il mêle la vraye, qui étoit la jalousie, que conceurent les Lacedemoniens de la puissance trop grande des Atheniens, avec d'autres raisons qui ne sont pas veritables. Il est vray qu'il paroît envelopé

en

en cet endroit. L'occasion de cette guerre est plus nettement expliquée en la vie de Periclés dans Plutarque, où cet Auteur fait voir que ce fut Periclés, qui éleva le premier le cœur aux Atheniens, par les frequentes ambassades qu'il conseilla à cette Republique, pour persuader à toute la Grece de se liguer conte le Roy de Perse, ce qui causa de l'ombrage à Lacedemone. Car par là Athenes se donna une consideration qu'elle n'avoit pas, & s'érigea par cette distinction en une espece de chef des autres peuples.

Cette grande amplification des caracteres differens des peuples de Grece dans l'avant-propos; leurs diverses expeditions, qu'il fait remonter jusques à la guerre de Troye; ce luxe des Atheniens, qu'il décrit trop curieusement jusques à parler du soin qu'ils avoient de boucler leurs cheveux; ce qu'il dit de la modestie & de la frugalité des Spartes; ce qu'il ajoûte d'un certain Aminoclés Corinthien, qui le premier aprit à bâtir des vaisseaux; & de ces autres matieres détachées qu'il traite, pour servir de préambule à son histoire, sont hors de propos au sentiment de Denys d'Halicarnasse: il croit qu'il pouvoit passer tout cela, & entrer dans son sujet, sans faire ce grand détour tellement hors d'œuvre. Il pretend même, que le sujet de cet Historien n'est pas tant la guerre du Peloponese, que l'Histoire des affaires de toute la Grece: car il y mêle les entreprises des Atheniens dans la Calcide; l'entrée des Thraces dans la Macedoine au Livre second; la guerre des Leontins, & les affaires de Sicile au Livre troisiéme: & ainsi il cherche des affaires étrangeres: parce que son sujet ne luy fournit pas assez de varieté de son propre fonds. Ce qui fait, qu'il y a peu de sympathie & peu d'union dans son Ouvrage; ce sont deux guerres, l'une du Peloponese, l'autre de Siracuse; sans raport ny sans liaison aucune de l'une à l'autre.

Cette fameuſe Oraiſon funebre du ſecond Livre, qu'il met en la bouche de Periclés, n'eſt ny convenable, ny proportionnée à l'occaſion & aux perſonnes, dont il s'agit : l'Hiſtorien même avouë que l'affaire n'avoit rien de memorable en comparaiſon de celle qu'il décrit au quatriéme Livre ſous Demosthene proche de Pyle : où les Atheniens furent battus par mer & par terre, & ceux qui y perirent ſe ſignalerent bien plus, que dans la premiere défaite, où il n'y eut que peu de Cavaliers tuez : & toutes les circonſtances du premier combat, n'ont rien d'aprochant du ſecond, qu'il paſſe trop legerement. Mais c'eſt que l'Hiſtorien pour donner plus de poids à ſa harangue, la fait faire par Periclés, qui vivoit encore à la premiere expedition, & ne vivoit plus à la ſeconde. En quoy il y a un peu à redire à la ſincerité de cet Auteur, ſi celebre d'ailleurs pour ſa bonne foy. On luy reproche auſſi ſes harangues trop longues & trop frequentes, & avec ſi peu de varieté. Il eſt vray que le nombre en eſt grand. Mais comme tout ſe faiſoit à Athenes & à Lacedemone par harangues, le peuple étant le Maiſtre : il falloit par neceſſité le haranguer, car il vouloit l'être. Après tout, cet Hiſtorien ſçait ſe défaire comme il faut de la chaleur de ſon éloquence ; quand il ceſſe d'être harangueur, & qu'il devient Hiſtorien.

Les Atheniens abatus de leurs pertes, & des dégâts que la peſte venoit de faire en leur païs, ayant envoyé les premiers une ambaſſade celebre pour demander la paix aux Lacedemoniens, Denys d'Halicarnaſſe trouve à redire, que l'Hiſtorien paſſe trop ſuperficiellement ſur un évenement ſi conſiderable ; il le reprend de ce qu'il ne nomme pas même les Ambaſſadeurs : ce qui ſembloit important en cette guerre, par un changement ſi notable des eſprits, & de ce qu'il ne dit pas un ſeul mot de l'ambaſſade, luy qui d'ailleurs cherche

avec

avec tant de soin l'occasion de faire parler les Villes & les Etats, par des députations si frequentes. Il est vray qu'il paroit un peu de negligence en une si grande occasion, où il pouvoit faire si bien parler sa patrie, & donner plus de dignité à son histoire, par le talent qu'il avoit de si bien haranguer.

Je laisse bien d'autres endroits que Denys d'Halicarnasse desaprouve en cet Auteur: parce qu'il y a de l'excés dans sa critique, qu'il outre, par un esprit d'animosité contre cet Historien, dont il tâche de diminuer le merite, pour luy preferer avec moins d'oposition Herodote, qui étoit de son païs: en quoy son procedé n'est pas tout-à-fait desinteressé. Ce n'est pas qu'il n'ait raison en bien des choses: mais il ne l'a pas en tout: c'est souvent un censeur trop rigide, dont il est bon de combattre quelquefois le chagrin; ou du moins ne s'y abandonner pas, sans l'examiner. Voicy les autres défauts que la plûpart des Sçavans ont observé dans Thucydide: qu'il laisse trop à deviner à ses Lecteurs, ou par le peu de soin qu'il prend de s'expliquer clairement, ou par l'envie qu'il a de s'exprimer plus noblement, en s'exprimant en moins de paroles, ce qui le jette souvent dans des obscuritez, que tout le monde n'est pas capable de penetrer: parce que le sens est comme étouffé par la multitude & par la force des images, qu'il renferme dans son expression. Mais par cette élevation qu'il affecte, & qu'il se donne par tout, il se met sans façon au dessus des regles & des bienseances de la construction: dont il paroit se soucier peu, pourvû qu'il s'exprime avec plus de grandeur. C'est aussi par ce même principe que les figures, qu'il met en œuvre sont la plûpart violentes; que les couleurs dont il peint les choses sont trop fortes; qu'il a des traits trop profonds; qu'il y a un certain air de theatre répandu dans son dis-

cours par des expressions un peu tragiques, & par un caractere peu different de celuy, que Pindare prit dans la suite, en voulant trop imiter Eschyle; que les Historiens qui l'ont précedé ont eu plus de soin de s'expliquer simplement; qu'il donne trop dans le sens figuré; qu'il affecte même un air antique en des termes bannis par l'usage ou peu autorisez; qu'il n'a rien de doux dans son expression; qu'il ne peint rien tendrement; qu'il ne donne aucun agrément à ce qu'il dit; que tous les charmes du discours si familiers à Herodote son predecesseur, luy sont inconnus; & qu'enfin par la pente naturelle de son genie, il se laisse aller à une secheresse de style, qui rend son discours dur & décharné.

Il y en a qui portent leur critique encore plus loin, pretendant qu'il n'a pas assez de soin d'aprofondir les matieres; qu'il est trop superficiel; qu'il raconte simplement ce qui se passe, sans en dire les raisons, ny en expliquer les motifs: ils ajoûtent qu'il n'a nul tour dans les periodes, nulle harmonie dans le nombre, nul agrément dans les termes, nulle delicatesse dans le discours; qu'il y a peu de varieté dans ses harangues; que ce sont des ambassades perpetuels, de grands discours, beaux à la verité, mais souvent trop longs & trop étudiez. Il avoit pris cette methode d'Homere, à ce qu'on croit, qui pour rendre sa narration plus vive, fait sans cesse parler ceux qu'il introduit dans son Poëme. Le dialogue qu'il fait des Atheniens & des Meliens, sur leurs differens interêts, au quatriéme Livre de son histoire, tient un peu du Poëme dramatique, où l'on joüe les choses par les personnages qu'on introduit: ce qui même est sans exemple, dans une histoire, laquelle doit être unie, d'un même fil, & sans interruption: enfin cela n'est pas assez simple pour Thucydide. On pretend aussi qu'il donne aux Grecs plus de courage que de forces:

ces : leur valeur ne répond pas à leur fierté : & on ne leur croit pas toûjours tout le merite qu'il faut, pour soûtenir tout l'orgueil qu'il met dans leur caractere. Car leurs exploits de guerre n'alloient le plus souvent qu'à fourager une bourgade, ou à renverser un pan de muraille. Il manque aussi un peu, en faisant trop valoir les petites choses, à donner tout le relief qu'il faut aux grandes.

Outre que la distinction, qu'il fait des campagnes par les saisons, n'est quelquefois pas assez nette, elle est ennuyeuse : parce qu'il est obligé d'user des mêmes termes & des mêmes transitions. Ce qui fait une espece de desagrément dans le discours : & pour s'attacher même trop scrupuleusement à cet ordre, il laisse des affaires imparfaites, & des narrations interrompuës. D'autres reprennent dans son style je ne sçay quoy d'envelopé, & qui n'est pas assez net. Je ne dis rien de cette digression du huitiéme Livre, sur le changement de gouvernement dans Athenes ; & dans Samos, où l'on fut contraint de reprimer le pouvoir du peuple, qui abusoit de son autorité, & portoit les choses à des excés d'une dangereuse consequence. Ce n'est pas sans raison que cette digression a paru trop longue à certains critiques, par le peu de raport qu'elle a au principal dessein. L'accommodement d'Alcibiade avec le peuple d'Athenes qui l'avoit exilé, sans declarer pourquoy, & comme il se brouilla & se racommoda avec le Public, ce qui est traité au même Livre, paroit un peu défectueux : il devoit quelque chose de plus à un homme de cette consequence. On trouve plusieurs autres défauts de cette sorte dans Denys d'Halicarnasse, qu'on n'a qu'à consulter.

Mais pour moy j'avouë que si les défauts qu'on reproche aux Grands hommes étoient capables de les deshonorer : je n'aurois pas de peine à justifier celui-cy de la plûpart de ceux qu'on lui objecte. Je

dirois qu'il avoit une si haute idée du Sublime, qu'il affectoit en tout, que le reste luy paroissoit peu considerable, & qu'il comtoit pour rien jusqu'aux regles de la Grammaire la plus commune, par les changemens des tems, des nombres, des genres, & des personnes : pourvû qu'il trouvât par là de plus grandes expressions, & qu'il mît dans son discours plus de chaleur & de vehemence. Je soûtiendrois que le peu de liaison, qu'il y a quelquefois dans ses narrations, vient moins de la qualité de son esprit, que de celle de son sujet. Car dans le fond, la guerre qu'il décrit n'a presque pas de dessein suivy & medité ; on n'y voit point d'entreprise formée dans les regles, bien conceuë & bien executée : tout s'y passe tumultuairement selon les mouvemens differens des interêts ou des passions des peuples, qui s'y font la guerre & il ne seroit pas difficile de faire l'Apologie de cet Auteur dans les autres fautes, qu'on luy impute : si l'on vouloit un peu faire reflexion, qu'il ne s'est negligé en certaines choses, que pour se perfectionner davantage en d'autres, qu'il jugeoit plus importantes. Car ce n'étoit souvent que pour se faire un plus grand style, & pour écrire plus noblement, qu'il s'est peu soucié de certaines negligences qu'on luy a reprochées. Ainsi je me donneray bien de garde d'excuser en luy des défauts, par où il est parvenu à une grande perfection

Défauts de Tite Live.

Pour Tite Live il a été plus heureux que Thucydide, en ce qu'il n'est pas tombé entre les mains d'un critique aussi chagrin que l'a été Denys d'Halicarnasse: & que l'antiquité a eu assez de respect pour son merite, sur quoy on ne la pas chicané mal-à-propos, comme d'autres Auteurs d'une reputation aussi établie que luy. Mais enfin parce qu'on trouve à redire à tout, voicy ce qu'on reprend en cet Historien : on dit qu'il a un style trop diffus : & qu'en amplifiant presque tout, il n'a pas

Livium ut verbosum in historia & negligentem

cette

cette vigueur & cette force qu'on admire dans Thucydide. Et ce sont particulierement Beny & Bodin qui y trouvent le plus à redire, ne jugeant pas de Tite Live, par la consideration generale de son Ouvrage, qui demande de la Grandeur. On peut le critiquer sur l'étenduë de son style : mais on luy pardonne ce défaut, si c'en est un, quand on fait reflexion, qu'il n'est grand & majestueux, que parce qu'il est diffus. La dignité de son dessein, & la noblesse de ses idées demandoit un grand style: & ce n'est presque que ce style diffus, qui fait toute la Majesté de cet Auteur.

carpebat. *Sueton. de Caligula.* *Lib. 1. Poët. cap. 2. lib. 2. de consc. hist.*

Il est vray qu'il a des obscuritez aussi bien que Thucydide: mais il ne faut pas se mettre mal-à-propos dans la tête de l'entendre par tout: car il a souvent des endroits difficiles par eux-mêmes, comme des explications de ceremonies, de coûtumes, de faits, que nous ne connoissons pas, & dont nous n'avons aucune idée: il affecte même de se servir des termes de la plus ancienne Latinité, qui ne sont plus d'usage, il a des façons de parler inconnuës aux autres Auteurs, qui ne sont que de luy. Outre cela il y a aparence qu'il a été corrompu en bien des endroits, soit par ceux qui l'ont copié les premiers, soit par les anciennes editions, soit par les modernes, soit par les fausses conjectures des critiques peu habiles, qui ont pretendu corriger ce qu'ils n'entendoient pas, en gâtant ce qu'ils vouloient racommoder: ainsi nous sommes bien éloignez d'avoir Tite Live tel qu'il a été la premiere fois. Turnebe pretend que Sigonius est celuy de tous les critiques, qui l'a le mieux traité & le mieux rétabli.

Il y en a qui n'aprouvent pas de certaines hardiesses d'expression & de sentimens même qu'il a, par où il sort des bornes de la modestie, dont il fait profession: j'avouë qu'il hazarde quelquefois ces sortes de saillies, mais c'est toûjours sagement: parce

parce qu'il sçait fort bien s'en servir dans le pathetique, où rien ne réüssit mieux, que ce qui est le moins concerté. Cette inclination trop grande qu'il a à remarquer exactement tout ce qu'il trouve de monstrueux en son chemin : dont il raporte les raisons à des causes surnaturelles, comme à la colere des Dieux, sent trop le Payen un peu superstitieux. Saint Gregoire le Grand luy reproche ce défaut dans la Préface de Casaubou sur Polybe, persuadé qu'il est qu'il ne mêle des prodiges à son histoire, que pour autoriser sa religion : à quoy je croy qu'il a moins pensé, qu'à chercher de la varieté, pour égayer ce qu'il y a de sombre en ses narrations. Cet air Provincial qu'Asinius Pollio blâme en cet Auteur, sur quoy rafinent la plûpart des critiques qui luy donnent des sens differens, n'est autre chose, à mon avis, qu'une mauvaise prononciation qui choquoit les Courtisans élevez à la delicatesse de la Cour d'Auguste, & qui sentoit un peu la Province : au moins c'est le sentiment de Quintilien, lequel étoit trop éclairé de luy-même, & trop voisin de ce temslà, pour en ignorer le mystere, qu'il impute uniquement au langage.

In Tito Livio miræ facundiæ viro putat inesse Pollio quandam Patavinitatem : quare si fieri potest verba omnia & vox hujus alumnum urbis oleant, ut oratio Romana planè videatur, non civitate donata. *Lib.* 8. *c.* 1.

D'autres asseurent qu'il n'a pas été assez exact pour s'instruire pleinement du fond de son sujet, qu'il n'a écrit que sur les Memoires des victorieux, qui avoient sans doute suprimé ce qui étoit à leur desavantage, & qu'il n'a pas fait un discernement assez juste des uns & des autres : ils ajoûtent que si Tite Live eût fait la même dépense pour avoir des Memoires de Cartage, que fit Thucydide, pour en avoir de Lacedemone, qu'il se seroit un peu moins épanché sur la gloire du peuple Romain : & qu'il auroit sans doute trouvé des endroits, pour faire encore plus de justice à Annibal, & à sa Republique, qu'il n'a fait. Car oposant Cartage à Rome, comme deux Villes

riva-

rivales de la gloire, il auroit eu plus de soin de déveloper les grandeurs, les richesses, la puissance, & le gouvernement des Cartaginois: & il auroit plus fait d'honneur à sa patrie, en montrant davantage le merite de ceux qui luy disputoient l'Empire du monde.

Il y en a aussi qui le reprennent, de ce qu'il n'a pris les principales instructions de ses premieres decades, que sur les anciennes origines de la ville de Rome, qui sont remplies de faussetez, & qui ne contiennent que des traditions fabuleuses: parce que l'usage des fastes ne commença que fort tard en cette Republique, ainsi que le remarque Sigonius. Enfin Mascardi dans son Traité de l'histoire, impute à cet Auteur bien de la negligence à exposer les grands évenemens, dans toutes leurs circonstances, & dans celles principalement qui sont necessaires, pour faire connoître l'importance des choses, qu'on trouve même ailleurs, comme dans Appian & en d'autres Historiens moins exacts: mais voicy les défauts de Tite Live plus en détail.

Il est obscur en quelques endroits de ses commencemens, comme par exemple dans la liste des Rois d'Albe, qu'il ne démêle pas nettement. La revelation de Romulus, après sa mort, que Rome deviendroit la capitale du monde, & tout le détail de cette aparition qui arriva à Proculus, & dont il rendit comte au peuple, a quelque chose de si visionaire, qu'on s'étonne qu'un Auteur d'un caractere aussi solide qu'il étoit, n'ait pas tâché à donner un tour plus specieux à ce conte-là, sur quoy il apuye, & ne le fait pas assez passer pour un conte. L'avanture de Lucrece, toute admirable qu'elle est, n'est pas bien démêlée, il y manque un peu de vrai-semblance: on ne sçait pas bien pourquoy elle se tuë. Si elle a souffert la violence, pourquoy se punir: puis qu'elle ne pouvoit y resister? Pour-

quoy

quoy ne pas prevenir la mort, avant que d'être deshonorée? Est-ce pudeur ou vanité? est-ce sagesse ou desespoir? est-ce amour de la vertu ou de la gloire, qui l'oblige à se poignarder? Tout bien consideré, on ne sçait ce que c'est. Si elle ne peut ouvrir les yeux sur l'horreur de sa condition, sa vertu est ou trop delicate, ou trop interessée: enfin cela n'est pas bien net. Et saint Augustin qui examine cette action dans toutes ses circonstances au chapitre XIX. du Livre de la Cité de Dieu, a bien de la peine à dire ce qu'il en pense. La hardiesse de Clelie n'est elle pas aussi un peu outrée, & de la maniere dont est fait le Tybre, étoit-ce une chose faisable? L'entreprise d'un passage si perilleux dans des bords presques inaccessibles, pouvoit-il tomber dans l'esprit d'une fille naturellement timide? Car quoy que Denys d'Halicarnasse soit conforme à Tite Live, dans la description de cette avanture: Valere Maxime l'expose d'une maniere, qui paroit plus vray-semblable.

On prétend aussi que cet Historien laisse entrevoir trop de partialité au neuviéme Livre de la premiere decade, dans la comparaison qu'il fait d'Alexandre avec les Romains, sur la valeur: il semble qu'il se défasse un peu trop du caractere d'Historien, en cet endroit, pour faire mal-à-propos le declamateur; donnant par des conjectures peu fondées, la preference à son païs sur le vainqueur de Darius, sans avoir examiné la chose, que par des supositions en l'air, & par la liste des Consuls, que la Republique Romaine luy auroit oposée. Corneille Tacite reproche à Tite Live le même défaut à l'égard de Pompée, pour lequel il paroit trop partial contre Jules Cesar. Ce qu'Auguste luy avoit objecté, sans luy en sçavoir mauvais gré: au contraire il le louë, de ce qu'au lieu de flatter le parti victorieux dans la guerre civile, il n'avoit pû se resoudre à condamner celuy des hon-

Cn. Pompejum tantis laudibus extulit Livius, ut Pompejanum Augustus appellaret. *Tacit. An. lib.* 4.

honnêtes gens, qui s'étoient rangez du côté de Pompée.

La suite des affaires de Philippe Roy de Macedoine déduite si au long au quatriéme Livre; les intrigues de sa famille; les avantures de Theoxene Princesse de Thessalie, & de ses enfans; la cruauté du Roy; les differens de Demetrius & de Persée ses deux fils; & tout ce détail qui regarde ce Prince, paroît d'une étenduë bien peu proportionnée au principal sujet de l'histoire, qu'un Historien exact ne doit jamais perdre de veuë: & cette longue digression a je ne sçay quoy d'étranger à l'égard de l'histoire Romaine. Car à propos de la guerre, que font les Romains à ce Prince, qu'est-il besoin qu'on sçache toutes ces particularitez? Ne suffit-il pas de dire celles qui ont raport au different qu'il eut avec la Republique, & à la guerre que les Romains luy firent? La harangue de Persée à Philippe son pere pour se justifier: cette longue exageration des crimes de son frere Demetrius & sa réponse, est d'une amplification trop étudiée: c'est une espece de declamation, qui sent un peu l'école, & le plaidoyer. On pourroit, ce semble, ajoûter à tout cela, que cet Historien s'est un peu laissé éblouïr à cet air victorieux & triomphant, qu'il donne au peuple, dont il écrit l'Histoire sur la fin des guerres d'Asie: où il represente d'un style trop superbe & trop orgueilleux ces Rois captifs, enchaînez au char de ceux qui les avoient subjugez, & traînez par les ruës de Rome avec des Reines. Il y a je ne sçay quoy de fastueux dans les traits de gloire qu'il donne à ces Conquerans: ou il fait ce peuple trop vain: ou il n'est pas luy-même assez modeste. C'est une fausse clemence, ou une vraye vanité de traiter si ignominieusement des Souverains, & de pardonner à leurs Sujets. N'auroit-il pas été plus beau d'avoir quelque sorte d'égard pour des têtes couronnées? La

reverence qu'on doit au genre humain ne demandoit-elle pas qu'on eût quelque sorte de consideration pour ceux qui en sont les Maîtres? Et cette grandeur d'ame qui est le caractere des Romains, cette delicatesse sur la gloire, dont ils se piquoient, n'auroit-elle pas paru davantage à remettre des couronnes sur la tête de ceux qu'ils venoient de vaincre, qu'à les traiter si indignement pour se joüer avec plus de faste de leur grandeur. Enfin Tite Live avec ce sens droit, qui luy étoit si naturel, en voulant donner bonne opinion de la vertu Romaine par ces conquêtes, en donne une trés-mauvaise, par ces triomphes: parce qu'il fait un peuple qui s'oubliant soy-même, oublie sa propre gloire, pour s'abandonner à tout l'orgueil de ses victoires, & à tout l'emportement de sa vanite. Il étoit au moins de sa prudence de ne pas paroître aprouver cette conduite. Il y auroit sans doute d'autres choses à remarquer en cet Auteur, si on vouloit pointiller. Cela suffit pour juger du reste: car enfin il faut se prescrire des bornes dans un sujet qui ne peut pas souffrir un si grand détail.

CHAP. VII.

La comparaison des beautez de ces deux Auteurs.

Comme les défauts frapent davantage dans chaque chose, que les perfections: il faut sans doute bien plus de lumiere, pour y voir ce qui est bien, que ce qui est mal. Ce sont d'ordinaire les esprits les plus bornez, qui s'érigent le plus volontiers en censeurs: car rien n'est plus aisé, que de blâmer: témoin cet impertinent, dont parle le Poëte, qui trouvoit à redire à ce qu'il y a de plus beau & de plus parfait dans la nature, c'est-à-dire, dans la structure du Ciel, pour donner une idée de sa suffisance. J'ay connu un critique qui sçavoit déchiffrer les défauts d'un Ouvrage jusques aux syllabes & à la ponctuation: & qui ne connoissoit pas la difference d'un bel endroit d'avec un plus beau. En effet, il n'apartient qu'aux esprits les plus élevez de connoître ce qui est loüable, & de bien loüer.

Qui ut putentur sapere, cœlum vitupe-rant. *Phædr. fab.*

Je

Je sens bien que je ne suis pas de ce rang-là, n'y assez éclairé, pour connoître moy-même ce qu'il y a de plus beau dans ces deux Auteurs, & pour le faire connoître aux autres. Mais peut-être qu'en m'exerçant par de petits essais, je serviray à exercer les autres à de plus grands : peut-être aussi qu'en découvrant les beautez les plus petites, je feray sentir aux intelligens les plus grandes. Et voicy, ce me semble, une partie de ce qu'il y a de beau à remarquer dans l'un & dans l'autre : car je ne pretens pas tout dire ce qu'il y a de remarquable.

Les beautez de Thucydide.

Il faut avoüer en general que c'est un des genies des plus admirables, pour raconter avec toute la noblesse, & avec toute la dignité imaginable ce qu'il veut, qui ait jamais été que Thucydide. Comme il étoit éloquent, avant les regles qu'Aristote a écrites de l'éloquence, il avoit eu soin de cultiver avec toute l'aplication & avec toute l'étude, dont il étoit capable, ce don merveilleux, qu'il avoit receu de la nature, de manier la parole : & il faisoit consister cet art, où il excelloit, à mettre en œuvre tout ce qui peut ennoblir le discours, & à donner à la raison les tours dont elle est susceptible, pour persuader : en luy donnant tout le poids dont elle est capable, pour faire dans les esprits l'impression qu'il faut : allant toûjours de droit fil au fond des affaires, sans s'arrêter à la superficie, & par une force & une profondeur de raisonnement, qui lui étoit particuliere, faisant remonter chaque chose à son principe. Mais quoy qu'il ne donne rien ny aux ornemens du style, ny aux charmes de l'élocution : il ne laisse pas de plaire : parce que tout est sain dans son discours, tout est droit dans ses sentimens, tout est solide dans ses reflexions. Et il n'y a rien que de naturel dans son expression : c'est par ces routes-là qu'il a trouvé le chemin d'aller au cœur. C'est aussi en quelque

façon

façon le frequent usage de l'enthyméme que Demosthene a pris de luy, qui le rend vif, fort, & puissant dans ses discours. C'est par cet art qu'il devient le maître des resolutions de ceux à qui il parle: qu'il saisit l'ame de ses Lecteurs, & qui'l les emporte avec la même vertu, que si c'étoit un mouvement inspiré d'en-haut: il entraîne tellement l'esprit par la vivacité & par la vehemence de ces sortes de raisonnemens, qu'on ne sent pas ses autres défauts. C'est aussi par là qu'il réüssit toûjours à faire entrer dans les interêts qu'il porte, ceux à qui il parle. Son caractere serieux, grave, austere comme il est, luy fait un style noble, mâle, vigoureux, plein de sens: & cette force d'expression qui le distingue si fort de tous les autres Auteurs, ne vient que de la grandeur de son genie: car ce n'est point tant par l'éclat des paroles, que par la solidité du sens: par la dignité de ses pensées, & par la proprieté des termes, qu'il donne du poids à son discours. Tout cela est perfectionné par le comble d'une raison si pure & si sobre, d'un jugement si exact, d'un style si noble: que rien ce semble n'est plus capable de donner le goût des bonnes choses, que le commerce avec cet Auteur.

Verbis aptus Thucydides. *Cic. l. 2. de Orat.*

Il est au reste toûjours si plein de son sujet, par la meditation profonde qu'il en fait: qu'il ne laisse rien à desirer à ceux qui le lisent par la maniere dont il sçait circonstancier les choses. Ce n'est aussi que par ce secret que sa narration est si attachante: en ce qu'il n'obmet aucune particularité de celles qui peuvent servir à l'intelligence de sa matiere. C'est ainsi qu'il attache si fort l'esprit, par la vive image des choses qu'il dit, qu'il peint l'horreur & la beauté des objets tristes & agreables qu'il represente: & que par cet art qu'il a de peindre & de mettre devant les yeux ce qu'il dit, il fait sentir à ses Lecteurs une partie de l'impression, que ressen-

ressentent ceux à qui les choses qu'il dit sont arrivées, ou qui en ont été les spectateurs & les témoins.

Je ne dis rien de ces admirables harangues, que ce que j'en ay déja dit: où cet Historien fait toûjours parler les gens dans leur caractere: les ayant composées sur le modele de celles de Periclés, qui charmoit le peuple d'Athenes, en parlant contre luy-même, & contre ses sentimens. Car Thucydide avoit souvent entendu cet Oracle de la Grece, *sur les lévres duquel les graces avoient reposé*, ainsi que parle Ciceron. Ce fut sur ce modele qu'il se forma, & qu'il porta à sa derniere perfection l'art de la parole dans les harangues qu'il faisoit, en se proposant un si grand exemple. Il est vray que cet Auteur donne un éclat merveilleux à son histoire par ces harangues: il faut avoüer aussi que ces discours si meditez & si finis ont une toute autre grace recitez sur le champ & dans la chaleur des affaires. On peut ajoûter à tout cela ces principes les plus solides de la vertu, de la raison, & du bon sens; & ces maximes les plus établies de la morale, de la politique, & de cette bienseance generale qu'il mêle dans tout ce qu'il dit: en remontant des circonstances particulieres aux idées universelles: & ne cherchant à faire valoir les raisons, qu'en s'élevant aux principes, d'où elles se forment, & aux sources d'où elles descendent. Ce qui le rend toûjours si réel, & même si solide dans son discours. Ce sont-là les principales beautez de cet Auteur en general: voicy ce qu'il a de beau en particulier.

Cujus in labris leporem habitasse dixerunt comici. *Cic. l. 3. de Orat.*

La harangue de ce Periclés, qui ne persuadoit qu'en se rendant le maître de ceux à qui il parloit, ne parlant jamais qu'avec empire, & pour ainsi dire le foudre à la main, ce qui le faisoit apeller Jupiter Olympien: & ce discours admirable que fait ce Grand homme au Livre premier de cette histoire,

toire, pour conseiller la guerre aux Atheniens, est d'un grand caractere, & rempli de sentimens élevez: par exemple lors qu'il dit, pour les exciter à prendre les armes. *Ne regrettons point la perte de nos terres & de nos maisons de campagne: regrettons celle de nôtre liberté. Nous ne sommes pas à nos biens: mais nos biens sont à nous. Je crains plus nos propres vices, que tous les avantages de nos ennemis. Ce n'est que des grandes & des perilleuses entreprises, que se forment les grandes gloires, & les grandes reputations.* Tout est de cette force & de cette hauteur dans le reste du discours.

Mais que de sagesse! que de dignité! dans celuy d'Archidamus Roy de Sparte qui déconseille la guerre dans le même Livre aux Lacedemoniens. *Ne nous laissons point*, dit-il, *éblouir aux flatteries de ceux qui ne nous loüent, que pour nous perdre, conservons nôtre modestie, qui est la source de nôtre valeur. Nous sommes les seuls de tous les Grecs, que la prosperité n'a point encore enorgueillis.*

Que peut-on trouver de comparable aux beautez de cet éloge funebre qu'il fait au second Livre, de ceux qui avoient été tuez dans la premiere campagne de cette guerre, sur tout quand il parle des mœurs, qui regnoient alors à Athenes, & du gouvernement? *Nôtre état*, dit-il, *est populaire: parce que nous avons pour but la felicité publique: non pas l'agrandissement de quelques particuliers: & l'honneur n'y est pas deferé à la naissance, mais au merite. Nous aimons la politesse, sans aimer le luxe: & nous nous apliquons à l'étude de la Philosophie, sans nous abandonner à la molesse de l'oysiveté, qui est la compagne ordinaire de cette étude. Nous n'estimons les richesses que pour le besoin, & non pas pour le faste: & nous ne croyons pas qu'il soit honteux d'être pauvre: mais de ne pas faire ce qu'il faut pour éviter la pauvreté.* Les interêts des deux peuples sont examinez dans le discours,

cours, où Pericles opine pour la guerre, avec toute la penetration, dont la politique la plus fine, & la plus delicate puisse être capable. C'est un endroit à étudier à ceux, qui ont en main le maniment des affaires: rien n'est mieux développé.

Cette affreuse peste décrite au troisiéme Livre, est dans un détail de circonstances, si exact & si étudié, que Lucrece l'a copiée dans son Poëme presque toute entiere, & que Demetrius le Phalereen en a fait l'éloge, comme d'un chef d'œuvre de l'art : quoy que Lucien y trouve à redire dans son traité de l'histoire: parce que cette description tombe dans un trop grand détail. La description que fait Tite Live au Livre septiéme d'une peste arrivée à Rome, semblable à celle d'Athenes, est bien plus succinte & d'un air plus sobre. Le discours des habitans de Platée, qui justifient dans le même Livre leur conduite auprès des Lacedemoniens, après s'être rendus aux ennemis, est d'une beauté, que Denys d'Halicarnasse, le censeur declaré de Thucidide, n'a pû s'empêcher d'admirer. C'est une justesse de sens, & une force d'éloquence qui penetre le cœur, & qui cause par tout une espece d'admiration mêlée de surprise. C'est dans ces discours-là qu'il faut chercher des modeles de la maniere dont il faut persuader : & ce sont de ces traits d'éloquence qu'on ne trouve point ailleurs.

Lucret. lib. 6. versus finem.

Le combat naval dans le Port de Siracuse décrit au septiéme Livre, que Plutarque estime tant, est tellement peint au naturel, & les mouvemens des deux flottes d'Athenes & de Sicile, sont si bien distinguez par leurs differentes circonstances; que Plutarque apelle luy-même cette description une vive image des passions de l'ame: tant tout y est exprimé d'une maniere vive & animée : rien n'est mieux touché, ny plus fini que cette peinture: l'art y est exquis, & d'un grand Maître. Il y a

aussi au sixiéme Livre une harangue d'Alcibiade dans la deliberation de la guerre de Sicile, pour la persuader aux Atheniens, qui est remarquable, par les traits admirables d'éloquence & de politique, dont elle est remplie, par exemple quand il fait dire à ce Grand homme, *que les esprits remuans semblables à ceux d'Athenes, se conservoient mieux par l'agitation que par le repos, & qu'on réüssit toûjours davantage, en demeurant dans les anciennes maximes, quoy que peut être moins bonnes, qu'en les changeant en de meilleures; parce*, dit-il, *que la nature est un principe qui vient encore de bien plus haut, que la raison: celle-cy n'étant que l'ouvrage ordinaire de l'homme, & l'autre venant de l'ordre de Dieu.* Cette reflexion est d'une sagesse profonde, & d'un sens très-exquis. C'est à peu près le raisonnement qu'il fait faire au Livre troisiéme à Cleon Citoyen d'Athenes, sur l'affaire des prisonniers de Mitylene, quand il dit que *de mauvaises loix bien observées, valent mieux que de bonnes loix qu'on observe mal: & qu'une ignorance sage & constante, est preferable à une science dereglée & incertaine. Car rien n'est plus dangereux en un Etat, que de changer de conduite.*

Rien aussi n'est plus sage, ny plus plein de raison que le Dialogue des Meliens avec les deputez d'Athenes, sur la fin du quatriéme Livre. Les Meliens parlent avec une soûmission qui ne laisse pas d'être noble & genereuse: ils gardent bien leur caractere de vaincus, sans perdre celuy d'honnêtes gens, qui sçavent bien se servir de la raison, après s'être mal servis de leur épée. Mais les Atheniens parlent avec trop de hauteur: l'Historien leur donne un air trop fier, qui convient peu à des gens embarquez dans une negociation. Il faut avoüer après tout que rien n'est plus sensé, ny plus solide, que cet entretien. Que le reproche fait aux Lacedemoniens par les Ambassadeurs de Platée au troisiéme

ſiéme Livre, dont j'ay déja parlé, eſt d'une grande dignité. *Si vous meſuriez, diſent-ils, la juſtice à vos interêts, vous donneriez lieu de croire, que vos interêts vous ſont plus chers, que vôtre gloire.* Ce ne ſont auſſi que des éclairs, des foudres, des tonnerres, que tous les raiſonnemens que cet Hiſtorien employe dans ce diſcours, à ce que pretend ſon cenſeur le plus rigide, Denys d'Halicarnaſſe: tout y eſt divin, ſelon ſon ſentiment. Mais ſi l'on vouloit remarquer ce qu'il y a de beau dans les harangues de cet Auteur, il faudroit le décrire tout entier, comme l'a fait Demoſthene. Que peut-on imaginer de plus preſſant, que ce qu'il fait dire à Periclés ſon Heros pour la parole, lors qu'il entreprend de perſuader au Livre premier la guerre aux Atheniens. *Si vous étiez capables,* leur dit il, *de vous rebutter du travail & du peril qu'il y a à vaincre, je vous conſeillerois de renoncer à la gloire: car ce n'eſt que par les peines & par les fatigues, qu'on ſe rend digne de l'honneur.* Le raiſonnement y eſt dans toute ſa force & dans toute ſa dignité.

Enfin, ces grands principes d'honneur, d'équité, de bon droit, de gloire, qu'il ſçait ſi bien faire valoir, ſont les traits les plus ordinaires, dont ſes diſcours ſont pleins. C'eſt-là qu'il employe la raiſon la plus pure ſans la faire valoir plus qu'elle ne vaut, comme les Sophiſtes s'éforcent de faire, & ſans vouloir la porter par une fauſſe éloquence au delà des bornes, qui luy ſont naturelles. C'eſt dans ces harangues que tout brille de l'éclat de cette éloquence noble, forte, vehemente, qu'il s'étoit formé d'un ſentiment vif, qu'il avoit des choſes, & d'une profonde connoiſſance des ſujets qu'il traitoit. Ainſi pardonnons-luy ces ſortes de diſcours, ſurquoy je voy des critiques qui le blâment: puis qu'ils ſont remplis de tant de beautez. Car outre, comme j'ay remarqué, que les Grecs étoient de

grands harangueurs de leur humeur, que l'esprit de la Republique autorisoit cette maniere : ce Grand homme sentoit la force de son genie à faire parler les peuples & les Etats : & c'est par là qu'il donne à son histoire, petite d'elle-même & d'un petit sujet, un air si important. C'est-là qu'il debite ces grandes maximes de morale & de politique, qu'il entendoit si bien. Et quoy que Ciceron pretende que ces harangues ne sont nullement propres aux affaires civiles, qui se traittent au Barreau, par leur trop grande élevation : je soûtiens que pour raisonner dans les grandes affaires de traitez, & de negociations de guerre & de paix, & de tous ces interêts de consequence, que les peuples ont à démêler ensemble, que Thucydide est le plus grand maître qu'on puisse consulter ; qu'on ne trouvera point ailleurs la raison mise en œuvre, par toutes les maximes les plus sages du gouvernement, mieux que dans son histoire. Et tout bien consideré, on ne verra point dans les autres Ouvrages, l'éloquence dans la force qu'elle paroit en celuy cy.

Beautez de Tite Live

Que d'esprit, que d'intelligence, que de lumiere ne faut il point pour découvrir les beaux endroits d'un ouvrage conceu dans la pureté de goût le plus sain, qui ait regné dans Rome, & pour bien connoître ces beautez qui sont si fort au dessus des regles communes : tel qu'est l'histoire de Tite Live ! Il avoit une élevation d'ame, qui luy faisoit penser les choses noblement : & c'étoit encore plus par la noblesse de ses sentimens que par celle de son discours, qu'il étoit heureux à s'exprimer. Il avoit une profonde intelligence de la nature & de tous ses mouvemens : dont il faisoit des peintures si vives, qu'on y trouve toûjours je ne sçay quoy d'animé qui surprend. Et comme il s'est fait par la grandeur de son expression un *Sublime*, qu'il met à tout, en le ménageant toutefois avec cette sagesse qui luy est ordinaire : il met aussi tous

tous les objets qu'il represente, dans le plus beau jour qu'ils puissent paroître. Son discours est droit, allant toûjours où il doit aller, sans donner dans ces écarts, où sont sujets les autres Auteurs. Sa logique est exacte, sa diction pure, sa narration pleine de varieté. Il semble que l'ordre luy soit naturel, que les images des choses les plus belles se rangent dans son esprit, pour se mettre chacune en sa place: & pour faire une peinture achevée de tout ce qu'il pense, & de tout ce qu'il dit. Il arrange ces images, qu'il dévelope en sa narration, dans une si grande diversité d'idées, que c'est par l'ordre qu'il leur donne, qu'il est si engageant. Et comme c'est plus à l'esprit qu'il parle, qu'aux yeux & aux oreilles, il va toûjours plus droit au cœur.

Les ornemens qu'il mêle en son Ouvrage, & les fleurs qu'il y répand sont si sagement ménagées, qu'il n'y en met que dans les lieux, qui en demandent, & qui en peuvent souffrir: & c'est son grand art que ce ménagement, où il paroît de l'abondance & jamais de profusion. Au reste, c'est presque toûjours l'abondance de sa matiere, qui fait l'abondance de son discours. Il n'est souvent diffus dans son style, que parce que son sujet est riche de son propre fonds. Et sa narration n'est attachante, que parce qu'elle est diffuse, étant par là plus circonstanciée, & devenant plus vraysemblable. Car rien ne dispose tant à rendre une chose croyable, que quand on sçait bien faire connoître de quelle maniere elle s'est passée: on laisse même mieux envisager les objets qu'on represente, en s'arrêtant un peu par le tour de la narration, sans rien precipiter, ny sans representer les choses en courant. On peut ajoûter à tout cela le discernement admirable qu'il a à démêler les sentimens des hommes, à les faire parler & les faire agir, dans toutes les bienseances des differentes

Affectus quidem præcipue eos qui sunt dulciores nemo commendavit magis. *Quintil. l. 10. c. 1.*

conditions, où la nature les a mis. L'éclat qui rejallit de son discours par le choix, l'harmonie, & la beauté des termes dont il se sert m'enchante: & ces passions tendres qui regnent en foule dans son histoire, dont parle si avantageusement Quintilien, ces mouvemens touchans & delicats, qu'il traite avec tant d'art & tant de naturel, me charment par les émotions qu'ils m'excitent dans l'ame.

Jamais aussi personne n'a aporté pour écrire l'histoire un naturel plus heureux, ny plus cultivé tout ensemble. Car ce fut dans la Ville, qui étoit alors la Maîtresse du monde, où se décidoient les affaires les plus importantes de l'Univers, sous l'empire le plus poly, qui ait jamais été, qu'il se forma: & il n'eut presque point d'autre école que la Cour d'Auguste. Ce fut-là qu'il aprit la langue du grand monde, & cet air vif, fin, subtil, naturel, qui y regnoit, ce goût exquis, cette dureté & cette noblesse d'expression, où l'on y écrivoit alors, & dont il y avoit de si grands modeles dans tous les genres d'écrire: en quoy il se rendit luy-même si parfait. Ce fut-là aussi qu'il prit toute la douceur qu'il faut pour plaire, & toute la force qu'il faut pour toucher: en quoy consiste particulierement l'essentiel de son caractere. Car jamais personne n'a reüny toute la beauté à toute la vehemence du discours, que luy: tant la grace est toûjours accompagnée de force & de dignité, en tout ce qu'il dit. Ainsi il ne sort rien de trop fort de sa plume, qu'il ne soit adoucy par un terme delicat: il ne dit rien de hardy qu'il ne prepare, ny rien de bas qu'il ne releve par l'éclat de son discours. Voilà une partie des beautez qu'il a en general: voicy celles qu'il a en particulier.

Il attire d'abord bien de l'attention, & même bien de la curiosité, par la grande idée qu'il donne de son sujet, dès l'entrée de son Ouvrage: quand il

dit que le destin d'une Ville, qui alloit devenir la Maîtresse du monde, devoit avoir dans son origine quelque chose de divin: & quand il donne une si haute opinion de la vertu de ce peuple, dont il entreprend d'écrire l'histoire.

Dans le premier Livre où les évenemens sont petits & proportionnez aux forces d'un Etat qui ne fait que de naître, rien n'est mieux touché que le combat des Horaces & des Curiaces: l'incident en est grand & extraordinaire: deux peuples qui se font la guerre, & disputent de l'Empire, remettent leurs interêts & leurs destinées entre les mains de deux familles pour en decider. Quelles couleurs, quelles expressions l'Historien n'employe-t-il pas dans ce combat, où il exprime avec tant d'art les craintes, les esperances, & les autres passions des deux armées, qui s'interessoient en cette affaire, où il s'agissoit de devenir les Maîtres ou les Sujets les uns des autres? A-t-on jamais vû de peinture plus forte, & où tout soit mieux representé? Ne sent-t-on pas ce que dit l'Historien, & ne prend-on pas les sentimens qu'il inspire, par les impressions que fait dans l'ame sa narration? L'avanture de Lucrece est bien mise en œuvre dans ce même Livre, parce qu'elle rend la revolution de cet Etat dont elle est cause, bien plus remarquable. En effet, ce banissement de Tarquin & de sa Maison, cette revolte du peuple contre ce Roy, dont le seul nom luy est en horreur, ce qui est un des grands évenemens de cette histoire, & toute cette grande entreprise devient bien plus considerable & plus éclatante, par un motif si beau & si vertueux.

Ce Tarquin dépouillé, qui implore si pathetiquement le secours de ses voisins pour se rétablir; cette image de la liberté naissante de ce nouvel Etat après la servitude dont il sort; la douceur des grandes esperances d'une tranquillité durable, dont on

flatte les desirs de ce peuple : ce repos où il se sent ; ces démarches que Brutus luy fait faire, pour luy laisser encore mieux sentir, qu'il est le Maître, avide de regner qu'il étoit ; ces differens degrez de l'amour de cette liberté, qui croissoit de jour en jour, par le goût qu'il commençoit à prendre à la domination ; & qui s'augmentoit encore plus par les agitations de ces assemblées orageuses, qui se tenoient sous les Tribuns ; ces émotions populaires causées par trop de pouvoir qu'on luy laissa, & qu'il fallut reprimer par la creation des Decemvirs, en l'accoûtumant insensiblement à ne plus souffrir d'autre empire, que celuy des loix ; ces petites guerres qu'il entreprend contre ses voisins ; ces succés proportionnez à sa vertu & à ses forces ; & ces essais, où la fortune prit plaisir d'exercer cette Republique naissante, pour l'élever au comble de gloire où elle parvint ; tout cela, dis-je, peint de ces couleurs, que cet Historien sçait si bien manier, sont les plus grandes beautez de cette premiere decade, dont les évenemens sont presque tous renfermez dans Rome, & parmi les peuples voisins, sans sortir d'Italie. Et quoy que tout soit petit dans ce commencement, selon la nature & la destinée des choses qui ne sont que de naître : l'Historien ne laisse pas que de relever son sujet, par une expression toûjours grande, & de donner à certains personnages, qu'il introduit, des sentimens élevez : comme à Brutus & à Manlius, qui sacrifient leur propre sang à la seureté & à la gloire de la patrie. Il y a divers incidens au troisiéme Livre & dans les suivans mis dans un beau jour. Comme l'emportement du jeune Appins qui deshonora avec tant de violence la fille de Virginius, & qui pensa perdre Rome, tant le peuple fut frapé d'indignation d'une action si brutale. Le fracas de cet attentat est décrit d'un air fort passionné. L'avanture de ce vieux Senateur Quintius

Plebs soluta Regio metu, agitari cœpta Tribunitiis procellis. *Hist. Rom. l. 2.*

Cincinnatus pris à la queuë d'une charuë pour être Dictateur ; les soins de sa femme pour le décrasser, & luy donner un caractere de dignité ; & les autres circonstances de cet évenement sont décrites d'un air naturel. L'Historien qui fait prendre les armes à Camille contre la Republique, & pour se faire justice d'un peuple jaloux de son pouvoir, qui n'est pas encore sensible au merite des gens de cœur, le fait parler avec toute la fierté dont est capable un Romain touché de la gloire. *C'est Rome*, dit il, *qui me rapelle, non pas pour me rétablir en ma place, mais afin que je la rétablisse moy-même dans la sienne*: Ce qu'il fit par la défaite des Veiens, & par la prise de Veie après dix ans de guerre. L'éloge que l'Historien fait de ce Grand homme au Livre septiéme est d'un sens exquis, & il y a quelque chose de fort singulier dans les loüanges qu'il luy donne : la magnanimité du jeune Curtius qui se precipite tout armé dans une vaste ouverture de terre, qui s'étoit faite dans la Ville, pour la fermer, & apaiser les Dieux par ce sacrifice, est d'un grand ornement en ce même Livre. Enfin, on voit dans la premiere partie de cette histoire les progrés d'une grandeur naissante, qui va à grands pas à l'élevation sans se démentir : & cela seul bien dévelopé est d'une beauté bien singuliere.

Me, ut redirem, non mea voluntas mutata, sed vestra fortuna perpulit: quippe ut in sua sede maneret patria, id agebatur, non ut ego, &c. *Lib. 5.*

Restitutus in patriam Camillus, secum patriam ipsam restituit. *Lib. 7.*

La seconde decade, qui est une suite toûjours constante de cet agrandissement, & de tous ses progrés, s'est entierement perduë. Ce sont les guerres contre Pyrrhus Roy d'Epire, qui descendit en Italie pour venir au secours des Tarentins ; & tout ce qui se passa dans ces guerres du côté de la valeur & de la probité des Romains ; c'est cette severité d'honneur qui parut dans Fabricius, qui étant à la tête des troupes Romaines en qualité de Consul, renvoya à Pyrrhus son Medecin : lequel étoit venu s'offrir aux Romains, pour empoisonner

ce Prince, qui leur faisoit une guerre cruelle, & étoit devenu leur plus terrible ennemi. C'est la premiere guerre Punique, où Attilius-Regulus signala si fort sa vertu, lors qu'ayant été pris par les Carthaginois, il fut renvoyé à Rome pour traiter avec le Senat d'un échange de captifs des deux partis: & qui par un desinteressement heroïque fut le premier à conseiller, de n'en rien faire: parce que l'échange devoit être desavantageux à la Republique: quoy que sa liberté, & sa vie même dûssent être le fruit de cet échange. Voilà les principaux sujets de la seconde decade, selon qu'il paroît par le suplément de Freinshemius, qui est exact de son caractere, & qui a bien réüssi dans les suplémens qu'il a faits de ce qui s'est perdu de l'histoire de Tite Live, & mieux même qu'en ce qu'il a fait dans l'histoire d'Alexandre par Quinte Curse: si l'on veut se donner la peine d'en faire la comparaison.

Mais l'histoire de Tite Live prend une toute autre élevation à la troisiéme decade, qui nous est restée fort entiere avec la quatriéme, jusques à la moitié de la cinquiéme. La scene devient plus vive, plus animée, plus éclatante par de plus grands mouvemens, & par des conjonctures plus importantes. Car c'est la seconde guerre Punique, & cette fameuse expedition d'Annibal, qui sort de son païs à la tête de cent mille hommes, pour venir attaquer les Romains jusques dans Rome. Il n'y a rien dans les autres histoires de comparable à la peinture que fait cet Auteur de la marche de ce Capitaine: tout y est d'une force & d'un expression au dessus du commun. C'est le plus grand incident de cette histoire: & les suites répondent parfaitement à ce début, où l'Historien après avoir fait le portrait d'Annibal, & après l'avoir representé encore plus redoutable par ses vertus, que par ses vices, occupé qu'il est luy même de ce grand objet,

objet, s'abandonne à sa matiere, pour en exprimer le détail, & n'en rien perdre : chaque pas qu'il lui fait faire pour affronter le danger au passage des Alpes, est terrible ; toutes les circonstances en sont affreuses, & l'image du peril est marquée presque dans chaque mot & dans chaque syllabe. Il prend de là l'essor, par celuy que son sujet luy donne : lequel est si riche, & si grand tout ensemble, qu'il n'en sort presque point dans les Livres suivans, & dans toute cette troisiéme decade: car Annibal y regne par tout : les avantures les plus memorables de cette guerre, sont la bataille donnée sur les bords du Lac de Trasymene dans l'Etrurie: où il y eut plus de quinze mille Romains tuez sur la place, & le reste de l'armée pris ou défait : la bataille de Cannes encore bien plus sanglante que la premiere: où il y en eut plus de quarante-cinq mille de tuez. Rien n'est décrit d'un air plus touchant, l'effroy & la terreur qu'Annibal jetta dans Rome, par ces deux sanglantes victoires, sont exprimées d'une maniere, où l'histoire n'est jamais parvenuë par tout ailleurs. Ce sont des traits & des couleurs inconnuës aux autres Historiens. Les suites de ces deux batailles sont encore plus terribles, la consternation fut generale dans toute l'Italie, les Romains furent abandonnez par tout de leurs Alliez, le peuple s'allarma, & tout fut émû dans ce grand corps de la Republique, jusques alors toûjours victorieuse ; excepté les Chefs, que Scipion fit tous jurer dans un conseil de guerre, le poignard sur la gorge : qu'aucun d'eux ny des Officiers qui restoient, n'abandonneroit la Republique dans la presente conjoncture : & l'on fut si fier à Rome après cette derniere défaite, qu'on ne voulut pas même qu'on parlât de pais avec Annibal. Les esprits furent ébranlez: mais point abatus: ce fut cette resolution des Chefs qui donna courage au peuple, & rétablit les affaires.

Nulla timoris significatio, nulla mentio pacis. Off. l. 3.

Les guerres de Sicile contre Hieron & son fils, celles de Numidie contre Syphax furent les suites de cette seconde guerre Punique. Mais l'Historien décrit dans le vingt-sixiéme Livre les nouvelles impressions de frayeur que causa Annibal dans Rome, lors qu'il vint se camper devant cette Ville, & qu'il s'avança jusques à la porte Coline proche le Temple d'Hercule, d'où il fit le tour des murailles pour en prendre le plan. Mais ce vainqueur des Romains se retira de luy-même: & luy que toute la vertu de ses ennemis n'avoit pû vaincre, fut vaincu par ses propres vices, & par les delices de Capouë, où il avoit sejourné quelque tems: & l'on l'entendit dire, en se retirant, que *ç'avoit été tantôt son genie, & tantôt sa bonne fortune, qui luy avoit manqué pour se rendre Maître de Rome.* L'idée que donne en cet endroit l'Historien, d'un vieux Capitaine endurcy aux fatigues de la guerre, qui vient s'amollir dans l'Italie entre les bras de la volupté, pour ainsi dire, est bien agreable, & d'une grande beauté. Les affaires de Sicile ayant obligé Marcellus d'assiéger Siracuse: Archimede y fut tué par deux soldats étourdis, qui prirent pour des mysteres la figure d'une domonstration de Geometrie, qu'il traçoit sur le sable: ce qui fait un incident assez singulier dans l'histoire en cet endroit.

Potiundæ sibi urbis Romanæ modo mentem non dari, modo fortunam. *Hist. Rom. lib.* 28.

Mais après tout, rien n'est pareil à la peinture du jeune Scipion, que fait cet Auteur à la fin du vingt-sixiéme Livre, où il nous le represente envoyé General de l'Armée des Romains en Espagne, pour faire une diversion des progrés d'Annibal en Italie. Ce jeune victorieux à l'âge de vingt-quatre ans, estoit déja d'une sagesse consommée. Et quoy qu'il fit des exploits d'armes, qui étonnoient ses ennemis, quoy qu'il prît en un jour la nouvelle Carthage, où les Carthaginois avoit une nombreuse garnison: il fit encore de plus grandes con-

quêtes par sa vertu, que par sa valeur. Car lors qu'on luy eut amené la femme de Mandon, Prince Espagnol, & deux de ses nieces d'une excellente beauté, il les renvoya avec ces belles paroles: *Qu'outre qu'il étoit de son integrité, & de celle du peuple Romain de ne rien violer de saint : leur propre consideration l'obligeoit à leur faire encore justice: puisque dans leur malheur, elles ne s'étoient pas oubliées d'elles, ny de leur vertu.* Et ayant fait la même chose à un autre Prince Espagnol, dont on luy avoit presenté la femme d'une beauté encore plus accomplie que l'autre, il la renvoya à son mary avec une grande somme d'argent, qu'on luy offroit pour sa rançon. Ce Prince charmé de cette grace, publia dans le païs, *qu'il étoit venu en Espagne un jeune Romain semblable aux Dieux, qui se rendoit Maître de tout, moins par la force de ses armes, que par celle de sa vertu.* Rien aussi n'est si beau, & le portrait que fait l'Historien de ce jeune conquerant produit un effet admirable, par l'opposition qu'il fait de sa vertu aux vices d'Annibal: ce n'est que par la douceur & par la clemence que Scipion triomphe des Carthaginois, au lieu qu'Annibal ne triomphe des Romains, que par sa ferocité & par ses violences: l'un ne ravage que des Provinces, & n'abat que des murailles, pendant que l'autre gagne les cœurs des peuples, & se rend maître des esprits, en ne faisant que des graces.

Mea populique Rom. disciplinæ causa facere nequid quod sanctum usquam esset, apud nos violaretur: nunc ut id curem impensius, vestra quoque virtus & dignitas facit: quæ ne in malis quidem oblitæ decoris matronalis estis. *Lib. 26.*

Venisse diis simillimum juvenem vincentem omnia quum armis, tum benignitate ac beneficiis. *Ibid.*

Les derniers Livres de cette decade, contiennent les grand progrés des armes de Scipion en Affrique. Annibal est rapellé d'Italie pour venir au secours de Carthage, où il fut défait, Carthage prise, & Scipion retourné à Rome triomphe de l'Affrique. Ainsi la fin de cette decade par l'opposition à son commencement où Annibal triomphe de tout, devient un des plus beaux endroits de cette histoire: sur tout par le chemin nouveau que prit ce jeune Romain pour aller à la gloire: contri-

buant davantage aux conquêtes de la Republique, en établissant dans l'esprit des peuples la reputation de la vertu Romaine, qu'en donnant des batailles. Car cette reputation étant devenuë l'admiration des nations conquises, on s'y soûmettoit bien plus, qu'à ses armées.

Après la défaite de Carthage la gloire du nom Romain prit encore un plus grand essor. On commença à regarder par tout ce peuple vainqueur, dont la renommée croissoit de tous côtez, comme le liberateur des autres peuples. C'est ainsi que Tite Live le presente si glorieusement en la quatriéme decade. Les Atheniens oprimez par le dernier Philippe Roy des Macedoniens implorent le secours du Senat: on y envoye P. Sulpitius, qui ayant subjugué toute la Grece, fit declarer par Quintius son Lieutenant la paix à ces peuples en leur rendant leur liberté: & dans une assemblée publique pour celebrer cette fête, on entendit dire, qu'*enfin il y avoit un peuple dans le monde né pour le salut des autres peuples, qui traversoit les mers, faisoit la guerre à ses perils, pour venger les oprimez, rétablir les loix, & les faire garder par toute la terre, & pour maintenir la seureté publique.*

Esse gentem in terris, quæ sua impensa ac periculo bella gerat, pro libertate aliorum, maria trajiciat, ne quod toto orbe terrarum injustum imperium sit, ubique jus, fas, lex potentissima sint. *Lib.* 33.

L'Historien develope après le secret par où Annibal devint suspect aux siens, sur des avis, qu'il entretenoit un commerce reglé avec le Roy Antiochus, pour l'obliger à declarer la guerre aux Romains. Ce fut-là que ce Grand homme tout fugitif de son païs, & en quelque maniere vagabond, opina dans le conseil de ce Roy, que s'il vouloit bien faire la guerre aux Romains, il falloit aller les attaquer, & les combattre chez eux, comme il avoit fait luy-même: il y a une grandeur d'ame & une noblesse de sentiment, en ce que l'Historien luy fait dire, digne du caractere d'Annibal, c'est au trente-quatriéme Livre. L'entreveuë de ce Capitaine

&

& de Scipion qui étoit devenu Lieutenant de son frere, au Livre suivant, est quelque chose de rare en matiere d'avanture. Il est vray que celle-cy produit une surprise bien agreable : on ne peut voir ces deux Grands hommes, qui avoient disputé l'un & l'autre, à la tête de deux grandes armées, de l'Empire du monde, se trouver par hazard à Ephese disputer froidement de leur opinion, dans une conversation tranquille, comme deux particuliers, sur le rang qu'ils donnoient en leur estime aux plus grands Capitaines, dont le nom avoit plus fait de bruit ? Enfin Annibal suspect aux siens, odieux à tout le monde, est contraint de s'enfuïr d'Ephese : sa fuite a diverses avantures qui rendent cet endroit de l'histoire assez curieux, dans un homme aussi important que luy, dont toutes les démarches sont considerables.

Mais l'aventure de Scipion accusé devant le peuple par Q. Petilius, d'avoir distrait une partie des dépouilles du Roy Antiochus à son profit, est quelque chose de bien plus étrange, & plus remarquable par la bizarrerie de la fortune, & par l'injustice du peuple Romain : & elle est representée par l'Historien dans toute la dignité d'une avanture si rare. Cet homme admirable par sa vertu & par sa valeur, parut au jour marqué par son accusateur. Mais au lieu de se justifier de ce qu'on l'accusoit, fier qu'il étoit de son innocence parlant au peuple assemblé pour le condamner, dit d'un air hardi & intrepide, & d'un ton de vainqueur. *C'est à tel jour qu'aujourd'huy, que j'ay pris Carthage, que j'ay deffait Annibal, & vaincu les Charthaginois : allons au Capitole en remercier les Dieux.* Le peuple surpris de cette magnanimité, quitta l'accusateur, suivit Scipion : & ce jour, dit l'Historien, luy fut mille fois plus glorieux, & luy fit plus d'honneur dans l'esprit du peuple, que celuy auquel il triompha du Roy Siphax, & des Charhaginois.

Celebratior is prope dies favore hominum, & æstimatione veræ magnitudinis ejus fuit, quam quo triumphans de Syphace & Carthaginensibus urbem invectus. *Lib.* 38.

nois. Mécontent toutefois de ce traitement, où il parut tant d'indignité, il se retira à Linterne petite maison de campagne, qu'il avoit vers Capouë, où il mourut quelque tems après entre les bras de sa famille, comme un particulier. Le portrait de Caton décrit au trente-neuviéme Livre, à l'occasion de la dignité de Censeur qu'il briguoit avec les Scipions, Valerius Flaccus, Furius & d'autres personnes de marque du Senat, est un chef-d'œuvre: on a le plaisir de sentir que tout est ressemblant sur l'idée qu'on se fait de l'austerité de la vertu de ce Grand homme. Car ce portrait est si singulier dans tous les traits qui le composent, qu'ou il ne ressemble à rien, ou il exprime son original, tout y est touché d'un air admirable. Ce que l'Historien luy fait dire au Livre trente-quatriéme contre le luxe des femmes, pour autoriser la loy Oppia, qui regloit la dépense des habits, & en retranchoit la somptuosité, & contre cette devotion nocturne décrite au Livre trente-neuviéme, où l'on méloit tout ce qu'il y a d'horreur dans la dissolution de la débauche la plus abominable, à la devotion, est bien du genie de ce rigide Censeur des mœurs. Les discours qu'il fait contre ces desordres, que les guerres d'Asie avoient aportez à Rome, en inspirant la mollesse, la licence, & la prostitution à la jeunesse, qui alloit achever de se perdre, sont d'un homme de bien & d'un Grand homme, lequel contribua avec les vieux Senateurs à conserver cette sagesse, cette probité, cette aversion de l'injustice, cet amour de l'équité, cet horreur du vice qui regnoit alors dans le Senat. Et tout cela a son effet sur la fin de cette decade: parce que l'Historien fait voir l'esprit qui subsistoit encore dans la Republique. La mort d'Annibal qui s'étoit retiré chez Prusias Roy de Bithynie, après la défaite d'Antiochus, s'étant empoisonné, pour ne pas tomber entre les mains de Fla-

Flaminius, a auſſi un grand effet ſur la fin du Livre trente neuviéme : on eſt touché de voir un ſi Grand homme perir de la ſorte, & cet endroit, preparé qu'il eſt, par des évenemens ſi memorables, eſt d'une beauté ſinguliere.

Mais il faut avoüer que rien n'eſt plus ſuperbe, ny plus magnifique que l'entrée du quarante-troiſiéme Livre, où Tite Live décrit la plûpart des peuples de la Grece & de l'Aſie, qui aprés la défaite de la Macedoine, envoyent leurs Ambaſſadeurs à Rome, pour implorer la protection du Senat, & ſe ſoûmettre à la Republique. Tout y eſt décrit de cet air triomphant, qui a coûtume d'accompagner les Conquetans heureux. L'Hiſtorien même y parle d'un ton, par où l'on connoît qu'il ſent la bonne fortune de ſa patrie, & tout le merite de ſon ſujet. La défaite de Perſée, arrivée à l'occaſion d'un cheval échapé d'entre les mains des valets, au Livre quatante-quatriéme, & qui cauſe la bataille, que les deux armées campées ſur les deux bords d'une petite riviere vouloient éviter, a quelque choſe de ſurprenant. En effet, rien n'eſt plus beau dans une hiſtoire, que de grands évenemens cauſez par de petites avantures, comme celle-cy, qui eſt d'une grande diſtinction, par la ſurpriſe qu'elle cauſe.

Le diſcours fait au Senat par les Ambaſſadeurs de Rhodes au Livre quarante-cinquiéme eſt beau, élevé, éloquent : rien n'eſt plus ſemblable aux diſcours que Thucydide fait faire aux Députez des peuples & des Republiques dans ſon hiſtoire de la guerre du Peloponeſe : rien n'eſt plus propre à luy être comparé dans ce genre-là même, où il a le plus excellé : & rien n'eſt plus ſemblable à la maniere, dont il fait parler les Villes & les Etats, dont il fait l'hiſtoire. Le voyage de Paul Emile au Livre quarante-cinquiéme par la Grece, aprés l'avoir conquiſe, dont il viſite les Provinces pour

pour y voir ce qu'il y avoit de remarquable pour l'antiquité, ou pour la rareté & l'excellence des ouvrages, est agreablement décrit. Chaque Ville y a son caractere, son rang, & sa distinction : & l'Historien en donnant par là une belle notion du païs, releve beaucoup les victoires & les avantages du sien.

Tout devient encore bien plus grand, dans ce qui reste de cette histoire, après la défaite de Persée, qui fut la fin de cette longue & difficile guerre de la Macedoine : & le nom Romain fut porté au dernier comble de sa gloire. En effet, le Senat ne fut presque plus occupé qu'à répondre à des Rois, & à regler leurs destinées. Ce ne sont plus qu'Ambassadeurs de Souverains & de têtes couronnées. Ce sont les Rois de Syrie, d'Egypte, de Bithynie, & de Pergame : c'est Ptolomée & sa sœur Cleopatre, qui font le Senat arbitre de leurs differens. C'est le Roy Masinissa qui envoye à Rome ses deux fils complimenter la Republique de sa part, sur la défaite de Persée. C'est Prusias Roy de Bithynie qui accompagne son fils Nicomede, & le presente à la Republique, pour le mettre sous sa protection. C'est Persée attaché luy-même au char de Paul Emile avec ses deux fils, pour rendre le triomphe de ce vainqueur plus superbe & plus glorieux : comme l'avoit fait Gentius Roy d'Illirie avec sa femme & ses enfans défait par le Preteur Anicius : Enfin, pour ne repeter pas ce que j'ay déja remarqué sur la fin de l'abregé que j'ay fait de cette histoire au chapitre cinquiéme, on peut dire que rien n'est pareil à l'idée que donne Tite Live de la grandeur & de la gloire de la Republique de ces tems-là : que jamais l'histoire n'a travaillé sur un si grand sujet : & que jamais aussi Historien n'a soûtenu une si grande matiere, avec plus de dignité & plus de force. Ce trait même que cet Auteur donne à Prusias Roy de Bithynie, qui fait vanité d'être

d'être l'affranchy du peuple Romain, & qu'il traite après Polybe, d'une flatterie de la derniere prostitution, est bien digne de luy, & de la pureté de cette morale, dont il fait si hautement profession; c'est par-là qu'il finit le quarante-cinquiéme Livre: car le reste s'est perdu.

Polybius eum regem indignum majestate nominis tanti tradit. Romæ quoque cum veniret in curiam summisisse se, & osculo limen curiæ contigisse, & deos servatores suos Senatum appellasse, aliamque orationem non tam honorificam audientibus, quam sibi deformem habuisse. *Tit. Liv. l. 45. sub finem.*

Que seroit-ce si nous avions la suite de cette histoire qui s'est perduë, & la description des grands évenemens qui se passerent dans les tems suivans: c'est-à-dire, le détail des victoires de ce Scipion, fils adoptif de Paul Emile, qui acheva de subjuguer l'Afrique aux Romains? Ces tems où l'on vit Thebes, Calcide, Corinthe, Numance rasées, & suivre la destinée de Carthage. Ces guerres si fameuses contre Jugurtha & Mitridate: ces factions terribles qui commencerent à se former dans la Republique par Cinna, Marius, & Sylla qui abuserent du pouvoir, que la prosperité de leurs armes jointe à la corruption, que l'abondance & le luxe inspirerent à la plûpart des esprits, & que leur propre destin leur donna?

Que seroit-ce s'il nous restoit dans cet admirable ouvrage, quelque vestige de ces grandes expeditions de Sertorius dans l'Espagne, de Marius sur les Cimbres & sur les Teutons, de Pompée dans l'Asie, de Cesar dans les Gaules & dans tout le Septentrion; les jalousies reciproques de ces deux grands Capitaines, qui formerent la guerre civile; les suites de cette guerre si fatale aux Romains, qui pensa perdre Rome, par la revolution du gouvernement: enfin, si nous voyions dans cet Historien ces tristes images de la Republique déchirée jusques dans ses entrailles par ses propres enfans; du Senat divisé; de l'Italie embrasée, & de tout l'Univers presque dans le desordre & dans la confusion? L'établissement de l'Empire, la mort de Cesar poignardé par les siens, le Triumvirat d'Octavius, la défaite d'Antoine, le triomphe d'Auguste, &

tous les grands objets de ces malheureux tems-là, qui faisoient sans doute la plus belle partie de l'Histoire de Tite Live, comme les évenemens les plus memorables de la Republique Romaine ? Car pourquoy ne pas tenir comte à cet Historien de toutes ces beautez-là, qui étoient sorties de ses mains, & qui ne sont perduës que par la negligence, ou peut-être par l'ignorance, & le méchant goût des siecles suivans ?

Mais je ne pretends pas avoir manqué tous les beaux endroits de cette histoire : je n'ay fait mention que de ceux qui m'ont le plus touché : il faudroit remarquer tout, pour faire justice à l'Historien. Et pour parler encore plus franchement sur ce point, il faudroit entrer dans un détail, que les bornes que je me suis prescrites ne pourroient souffrir : & cela peut suffire pour donner lieu à juger du reste, sans s'y méprendre.

CHAP. VIII. *La decision de la comparaison.*

Après avoir examiné les avantages & les desavantages de ces deux Historiens, leurs personnes, leur genie, leur dessein, leur histoire, leurs beautez, leurs défauts : on peut décider lequel des deux merite la preference. Mais comme ils se surmontent reciproquement l'un & l'autre en certains articles, pour tenir la balance juste, & pour faire toute la justice qu'on leur doit : voicy, ce me semble, ce qu'il en faut penser, & ce qu'on en peut dire. Ils sont tous deux également au dessus de cette exacte & scrupuleuse delicatesse, qui cherche avec trop de soin la parfaite regularité : parce qu'ils n'étoient nez que pour les grandes choses, & que l'élevation de leur genie ne leur permettoit pas toûjours de s'abaisser aux petites. Ils avoient presque dans un même degré de perfection un discernement admirable pour le choix de ce qu'ils avoient à dire, & pour le dire noblement : ils avoient un goût admirable pour le tour naturel de l'expression, qui est l'effet d'un jugement exquis, & ils sçavoient choisir les ter-

termes, qui faisant des expressions plus vives, sont les plus propres à exprimer; tous deux également attentifs à éviter les mots éclattans, pour s'attacher aux plus ordinaires & aux plus significatifs: ils ne laissent pas que d'user l'un & l'autre plus du figuré que du propre: ayant reconnu que l'un fait plus d'impression que l'autre: mais ils en usent tous deux avec une prudence égale: les images qu'ils donnent de leurs pensées étant toûjours heureuses, parce qu'on y reconnoît toûjours les traces de la nature. Ainsi il y a eu peu d'Auteurs, d'un talent aussi accomply en toute maniere, que ces deux Historiens: car tout est sagement & heureusement imaginé dans l'un & dans l'autre.

Ils ont tous deux un Sublime toûjours soûtenu, & toûjours fondé en raison, que les autres Historiens n'ont presque pas connu. L'un & l'autre va droit à la nature pour l'exprimer, comme à son but, leurs comparaisons sont justes, leurs figures aisées, leurs metaphores heureuses. Tite Live a plus de richesses dans son expression, plus d'abondance, plus de varieté, & plus de tous ces traits qui vont au cœur. Mais aussi Thucydide a des expressions plus fortes, des couleurs plus terribles, des traits plus vifs: & il semble, qu'il fasse des impressions plus grandes sur les sentimens; qu'il donne plus d'action & plus de mouvement à ce qu'il dit; & que par un sens plus reserré, & en moins de paroles, il donne plus à penser à l'esprit, & qu'il fait plus rêver son Lecteur. Mais Tite Live ne laisse pas de plaire davantage, parce qu'il joint à la force & à la vehemence de l'expression, toutes les douceurs & les graces dont l'art est capable: il est agréable & fleury tant qu'il veut: sçachant assaisonner toutes choses de certaines manieres fines & delicates, & donner à tout ce qu'il dit ces tours, qui plaisent, par la methode qu'il a trouvée de joindre

à toute la dignité : dont son discours est soûtenu, toute la simplicité qui luy est necessaire pour être naturel. Outre que Tite Live a une plus grande abondance de matiere, plus d'ordre & plus de varieté dans les évenemens qu'il represente, il a encore je ne sçay quoy de doux & d'insinuant dans ses transitions, qui le rend si aisé, qu'en le lisant on passe d'un sujet à l'autre, sans presque sentir de mouvement : tant il sçait bien ordonner ses matieres & enfiler son discours : il marche même, & il s'arrête ; il avance, & il prend haleine, quand il faut, & quand il luy plait, sans qu'on s'en aperçoive. Le Grec est grand dans ses paroles, petit dans ses évenemens, qui sont d'ordinaires peu considerables : le Romain est grand en toutes choses : & il a l'art de démêler mieux les évenemens extraordinaires, par le détail de leurs circonstances, en quoy il est singulier. Car il les arrange à propos, il les ramasse avec choix, en évitant toutefois les particularitez superfluës : & ce n'est presque que par-là qu'il est attachant. Car rien n'interesse tant un Lecteur, que ce choix de circonstances necessaires, en les distinguant bien des inutiles.

Et non seulement ses idées sont plus nobles : mais aussi les affaires qu'il traitte, & les avantures qu'il décrit sont plus importantes, les personnages même qu'il produit, ont un caractere plus élevé : car que peut-on trouver dans Thucydide d'aprochant à Annibal, aux Scipions, à Pompée, à Cesar, & à tous ces grands noms, dont l'Histoire Romaine est remplie ? Ce sont même des vertus qui viennent se montrer dans les formes, que celles que propose Tite Live, c'est-à-dire, par des commencemens, & par des progrés : & rien n'est si attachant que cela dans l'histoire, ce qui n'est ny assez distinct : ny assez marqué dans Thucydide.

Tite

Tite Live a l'imagination plus riche, plus ornée, plus feconde; il a plus de feu & plus de vivacité dans l'expression. Son projet est plus grand, l'ordonnance de son dessein plus magnifique. Ce ton de majesté qui luy est naturel; cette dignité de style, dont il ne se défait presque jamais; cette élegance qu'il fait sentir dans les petits sujets; tout cet art admirable de la parole avec un choix exquis des termes, & toutes ses autres grandes qualitez, qui le distinguent si fort du commun, luy donnent un grand avantage sur Thucydide, lequel par un air dur, sec, & austere, ne va jamais à l'éclat & à l'ostentation. Au lieu que l'autre sçait ménager tout cela pour s'en servir quand il faut, & pour en faire l'usage que demande son sujet, sans qu'il y paroisse de l'étude & de l'affectation. Et ces endroits favorables à l'éloquence, où l'on peut faire joüer les passions, & tous ces ressorts secrets qui vont au cœur, sont bien plus frequens dans Tite Live, par les grands interêts, qu'il a entre les mains, & que luy fournit son histoire.

Il me paroît aussi que Tite Live a plus de pureté, plus de construction, plus d'ordre, plus de regularité dans tout son discours: de quoy Thucydide se met peu en peine, affectant même en quelque façon de l'irregularité dans ses expressions. A la verité il parle toûjours mieux de la guerre, & sur tout de la mer & des expeditions navales, s'y étant plus exercé, & étant du mêtier. Mais il faut convenir que Tite Live donne par tout meilleure opinion des Romains, que Thucydide des Grecs: il est vray qu'ils ont en cela suivy la verité de l'histoire: & l'on n'a rien à reprocher à l'Historien Grec, si les portraits qu'il copie n'ont pas toute la beauté de ceux du Romain: parce qu'il ne fait pas ses personnages, il les represente seulement. Il faut avoüer aussi que le peuple d'Athenes étoit bien plus

plus intraitable, que le peuple Romain: parce que son pouvoir n'étoit pas balancé par des temperamens aussi recherchez, que l'étoient ceux de la Republique Romaine: & que ce qui n'étoit que fierté dans les Grecs, étoit une vraye vertu, & une grandeur d'ame dans les Romains. C'est aussi ce qui donne un grand avantage à Tite Live sur Thucydide pour le sujet de son histoire, qui non seulement est plus heureux, mais encore plus grand, & plus magnifique. Car c'est l'Empire du monde, c'est tout l'Univers, que Tite Live embrasse, & l'ouvrage sur lequel il travaille: au lieu que ce n'est qu'un païs fort petit, qu'entreprend Thucydide. Mais aussi on peut dire, qu'il a fait paroître plus d'art, pour soûtenir la petitesse de son sujet, & plus d'habilité pour rendre une matiere seche & sterile d'elle-même, riche & grande en quelque façon: & son merite est d'avoir donné tant de prix à un sujet si peu favorable. Il est vray que Tite Live prend plaisir à déveloper peu à peu la grandeur de sa Republique, allant toûjours au but qu'il se propose, qui est la gloire de sa patrie. Thucydide n'y pense presque pas, il va son chemin, sans s'en détourner.

L'entrée de Tite Live a plus de proportion au reste de son histoire: mais quelque grand que soit son dessein, la proposition qu'il en fait n'a rien de hautain. L'entrée de Thucydide, dont le sujet est une histoire particuliere est trop generale: elle auroit pû servir à une histoire universelle de toute la Grece, pour en donner une parfaite connoissance.

Ce sont après tout l'un & l'autre de grands Peintres, qui sçavent admirablement exprimer les passions, par leurs caracteres & par leurs couleurs naturelles. Tite Live y est plus tendre & plus gracieux: Thucydide a je ne sçay quoy de trop sobre

& de

& de trop ſerieux en ſa maniere de peindre. Ils ont tous deux une morale ſaine, pure, honnête, exacte; de grands principes de vertu; d'admirables maximes du bien public; un goût noble, & une grande pratique des bienſeances. Ils ſont auſſi l'un & l'autre grands amateurs de la verité, d'une probité incorruptible, d'une fidelité inviolable, & d'une ſincerité à l'épreuve de tout.

On pourroit peut-être, pour pouſſer la comparaiſon auſſi loin qu'elle peut aller, comparer la deſcription que fait Thucydide au commencement du Livre huitiéme, de l'effet que cauſa à Athenes la nouvelle de la défaite entiere de l'armée des Atheniens, par ceux de Siracuſe; à l'effet que fit à Rome, la nouvelle de la bataille de Cannes. La peinture que fait Tite Live de la conſternation où ſe trouva le peuple Romain après cette défaite, n'eſt pas tout-à-fait ſi circonſtanciée, que celle de Thucydide: mais il y a de plus grandes expreſſions: il paroît moins de fermeté dans le peuple d'Athenes, que dans le peuple Romain, qui eſt ſoûtenu du Senat & des Chefs de la Republique: & tout bien conſideré, le genie de l'Hiſtorien Latin paroît en cet endroit bien ſuperieur ſur le genie de l'Hiſtorien Grec.

Après tout, il faut avoüer auſſi que Thucydide eſt bien plus exact dans ſa Logique, & qu'il eſt plus élevé dans ſes raiſonnemens; qu'il a même de plus grands principes; & des penſées plus nobles en certains endroits, que Tite Live; qu'il fait de plus grandes impreſſions ſur l'ame: mais l'autre auſſi eſt toûjours plus agreable & va plus au cœur, l'un donne plus de force à ſes couleurs, l'autre leur donne plus de grace & plus de vivacité. Quels coups de pinceau, quelles expreſſions dans celuy-là? quelle abondance, & quelle varieté dans celuy-cy? Thucydide aime bien mieux être ſolide, que

poly: Tite Live trouve le moyen d'être poly & solide, & de joindre toute l'élegance & la politesse des paroles à toute la solidité des choses. L'un est grand de son chef & par luy-même : l'autre est grand par son sujet, & par la maniere de le traiter: l'un n'a que de la vigueur & de la force: & l'autre a sceu mêler toute la force & toute la vigueur à tous les agrémens, dont un ouvrage pareil au sien étoit capable.

Enfin pour conclure, Tite Live a été incomparablement plus heureux dans le choix, dans le projet, dans l'execution & dans le succés de son ouvrage, qui conduit le Lecteur pas à pas, de commencemens fort méprisables, par des évenemens extraordinaires & souvent merveilleux, à une fin glorieuse; qui represente le peuple Romain parvenu d'une bassesse d'extraction honteuse à un comble de gloire, où peut-être jamais aucun peuple n'est parvenu. Cette histoire dévelope tous les progrés de cette gloire par des obstacles & des oppositions, qui la font encore mieux paroître: & elle expose cette grandeur naissante conduite à son élevation derniere, par tous les degrez de la perfection. C'est aussi en quoy elle est admirable: car rien n'est plus propre à attacher l'esprit, que de representer des commencemens & des naissances, qui ont du progrés; & un grand dessein accomply, & conduit à sa perfection, par les formes. A quoy on ne trouve rien de semblable dans l'histoire de Thucydide: cette guerre du Peloponese, qui est le principal dessein, n'aboutit à rien, qu'à affoiblir deux peuples, qui se disputoient l'Empire de la Grece. La suite même de cette guerre n'a rien de lié & de suivy: elle est interrompuë par un grand nombre d'incidens, qui n'ont nul raport à la fin: & cette fin n'est heureuse ni pour les uns ni pour les autres: ainsi elle laisse l'esprit, de deux qui la lisent mal-

mal-content, ou du moins peu satisfait de sa lecture : dont il ne luy reste dans l'idée que des combats & des harangues.

Mais s'il est ainsi, la comparaison de ces deux Auteurs n'est pas fort juste parmi toutes ces inégalitez : & Thucydide est bien inferieur à Tite Live : je n'en conviens pas encore tout-à-fait. Si l'on les regarde tous deux par eux-mêmes, & par leur propre fonds. J'ajoûte même que peut être Thucydide auroit surpassé Tite Live, s'il eût été aussi heureux pour le choix du dessein. Car il ne luy cede en rien pour la solidité naturelle du bons sens, & pour cette exactitude, ou plûtôt cette severité de raison qui l'accompagne en tout ce qu'il dit : je doute même que Tite Live raisonne toûjours aussi juste, que Thucydide : il est vray qu'il y a toûjours bien de la dignité dans sa narration : mais je ne sçay s'il est aussi simple, que le demande le caractere de sincerité d'un Historien parfait.

Ainsi pour décider lequel des deux l'emporte bien precisément ; il faudroit en revenir à la décision du caractere essentiel de l'Historien : & déterminer s'il suffit qu'il soit veritable, sans se soucier du reste : & si c'est assez qu'il fasse connoître le vray, sans le faire sentir, en le rendant agreable, par la maniere qu'il y a de le dire & de l'exposer : car il ne faut qu'un discours tout simple, pour faire connoître la verité : mais il faut de la pureté de style, de la noblesse d'expression, de la grandeur de sentimens, & bien de la varieté dans la narration, pour faire sentir la verité, & y affectionner le Lecteur, auquel on la presente. Il faut sçavoir, si la verité n'est pas capable de se faire aimer par sa propre candeur, & par sa simplicité toute nuë, sans qu'elle ait besoin de couleur & d'artifice : & si ce n'est pas ôter à l'histoire les ornemens qui luy sont naturels & qui luy apartiennent, que de luy

en donner d'étrangers, par ceux dont on la pare. Car s'il est ainsi Thucydide qui est plus simple, que Tite Live, luy est preferable. Et au contraire, s'il faut rendre la verité agreable, en luy donnant des graces, qui puissent la faire aimer, Tite Live l'emporte. Voilà de quoy exercer les esprits curieux: & je m'en raporte à leur jugement, n'étant pas assez hardi pour en decider moy-même.





LA

